



John Banim

L'APOSTAT OU LA FAMILLE NOWLAN

HISTOIRE IRLANDAISE

Traduction : A.-J.-B Defauconpret
1829

Table des matières

TOME PREMIER	4
CHAPITRE PREMIER. Introduction.....	5
CHAPITRE II.....	27
CHAPITRE III.....	40
CHAPITRE IV.....	54
CHAPITRE V.....	74
CHAPITRE VI.....	85
CHAPITRE VII	110
TOME SECOND.	127
CHAPITRE PREMIER.....	128
CHAPITRE II.....	141
CHAPITRE III.....	157
CHAPITRE IV.....	169
CHAPITRE V	181
CHAPITRE VI.....	192
CHAPITRE VII	211
CHAPITRE VIII.....	241
TOME TROISIÈME	254
CHAPITRE PREMIER.....	255
CHAPITRE II.....	268
CHAPITRE III.....	282
CHAPITRE IV.....	299
CHAPITRE V	313
CHAPITRE VI.....	323

CHAPITRE VII	345
CHAPITRE VIII	358
CHAPITRE IX.....	374
TOME QUATRIÈME	387
CHAPITRE PREMIER.....	388
CHAPITRE II.....	405
CHAPITRE III.....	417
CHAPITRE IV.....	437
CHAPITRE V	462
CHAPITRE VI.....	484
CHAPITRE VII	503
À propos de cette édition électronique	516

TOME PREMIER

CHAPITRE PREMIER.

Introduction

J'ai toujours été admirateur passionné des beautés pittoresques de la nature. On ne sera donc pas surpris qu'un jour que je parcourais les montagnes de Llieuve-Illeum, je m'y sois oublié assez tard pour reconnaître qu'il me serait impossible de regagner avant la nuit le bourg d'où j'étais parti le matin. Il était donc indispensable de chercher un gîte dans les environs ; mais j'éprouvai un autre embarras ; je m'étais égaré dans le labyrinthe que forment ces montagnes ; il fallait que je marchasse au hasard, au risque de m'enfoncer encore plus avant dans des lieux inhabités, et d'avoir à y passer la nuit à la belle étoile. J'étais alors dans une petite vallée ; le soleil descendait déjà derrière les hauteurs du côté du couchant, et quoique ce ne fût que le commencement d'août, la fraîcheur du soir m'annonçait déjà que la nuit serait froide.

Heureusement je rencontrai, vers six heures, un jeune paysan, ayant la tête et les pieds nus, qui marchait à grands pas pour regagner la chaumière de ses parens, et ce ne fut pas sans peine que je le déterminai, par l'espoir d'une bonne récompense, à me servir de guide jusqu'à quelque ferme où je pusse passer la nuit. J'étais plus près des habitations humaines que je ne l'avais supposé, et chemin faisant il voulut plusieurs fois me faire entrer dans quelque misérable chaumière, sur le toit couvert en chaume de laquelle une brique de tourbe était placée de champ, signe mystique qui annonçait, à ce que m'apprit mon jeune conducteur, qu'on pouvait y trouver « de quoi réchauffer l'âme dans le corps » et qu'une

bouteille « de rosée des montagnes »¹ était cachée derrière le buffet. Cette rosée ne me paraissant pas assez séduisante pour me faire oublier des toits et des murs ouverts au vent et à la pluie, je persistai à vouloir être conduit dans quelque demeure plus habitable. Enfin, vers sept heures du soir, il me fit voir, au pied d'une colline sur le haut de laquelle nous étions, une grande ferme qu'il me dit appartenir à M. Daniel Nowlan. Mettant alors dans sa petite main déjà endurcie par le travail une demi-couronne toute neuve, je le vis s'enfuir avec la légèreté d'un daim, dans l'espoir de regagner la chaumière de sa mère, avant que l'obscurité l'exposât à rencontrer les esprits et les fées qu'on suppose venir danser sur ces montagnes toutes les nuits, et notamment dans les environs de celle nommée Keeper-Hill.

J'avancaï vers la maison du fermier, qui me parut non-seulement habitable, mais spacieuse et commode. Elle était appuyée sur la montagne, et faisait face à un petit bois de sapins, d'ormes et de frênes, parmi lesquels on voyait çà et là les grappes élégantes du sorbier. J'entrai dans la ferme, et je trouvai la maîtresse de la maison assise au milieu de la cuisine, et occupée à filer de la laine. Elle me salua sans parler, et, à ce qu'il me parut, assez froidement pour une fermière irlandaise. Je demandai M. Nowlan ; elle me répondit, d'un ton qui n'était guères moins froid, qu'il était absent. Je lui dis alors que je m'étais égaré dans les montagnes, et je la priai de me procurer un guide qui put me conduire dans quelque auberge. Elle me répondit que tous les ouvriers de la ferme

¹ On nomme ainsi le *whisky* ou eau-de-vie de grains distillée en fraude. On lui donne aussi le nom de *potteen* ou *potkeen*. — Tr.

étaient encore aux champs, et que d'ailleurs il n'existait aucune auberge qu'à plusieurs milles de distance. Elle ajouta que, si je voulais accepter l'hospitalité qu'elle pouvait m'offrir, j'étais le bien-venu.

Pendant qu'elle parlait ainsi, je ne pouvais m'empêcher de penser que ce n'était pas de très-bon cœur qu'elle m'offrait cette hospitalité. Mais à peine avait-elle prononcé les derniers mots, qu'un gémissement étouffé se fit entendre dans une chambre voisine. La vieille fermière tressaillit, et se leva précipitamment avec un air de chagrin si profond, que je jugeai que son cœur était déchiré par quelque violente affliction, et que si elle ne m'avait pas fait l'accueil que reçoit ordinairement un étranger chez les fermiers d'Irlande, c'était par suite de quelque grande infortune qui avait frappé sa famille et qui absorbait toutes ses idées. Elle ouvrit une porte qui donnait dans un autre appartement, y entra à la hâte, et, sans faire plus d'attention à moi, me laissa seul dans la cuisine.

Le gémissement que j'avais entendu fut suivi de plusieurs autres, et ils étaient poussés par la voix faible d'un homme qui semblait épuisé par de longues et cruelles souffrances. Tandis que j'écoutais, la porte de cette chambre se rouvrit, et j'en vis sortir une jeune fille dont les yeux étaient rouges à force d'avoir pleuré, et qui m'adressa la parole d'une voix douce, mais plaintive et tremblante. Elle fit un effort évident pour sourire, m'invita à m'asseoir, me dit que j'étais le bien-venu chez son père, et qu'elle regrettait seulement que l'affliction dans laquelle une maladie avait plongé sa famille, ne permît pas que j'y reçusse un accueil aussi agréable que j'avais droit de l'attendre. Je n'osai lui faire de questions sur ce qu'elle venait de me dire, et je me bornai à lui répondre que je m'étais présenté dans cette ferme parce que je m'étais égaré dans les montagnes voisines, et que je désirais vivement pouvoir

trouver un guide, afin d'éviter à sa famille les embarras que devait occasionner en ce moment la présence d'un étranger.

La jeune fille me répondit, avec une politesse calme et tranquille, que les embarras dont je parlais n'étaient absolument rien ; que son père, sa mère, et même le paysan habitant la plus humble chaumière, regardaient comme un devoir de recevoir de leur mieux tout étranger qui se présentait chez eux ; et qu'elle avait voulu seulement m'exprimer le regret qu'avait sa famille de ne pouvoir, dans les circonstances pénibles où elle se trouvait, me faire un accueil tel qu'elle l'aurait désiré. Il y avait, dans les manières simples, douces et franches de cette jeune fille, je ne sais quoi qui m'inspira plus de respect et d'estime que ne m'en auraient fait concevoir les dehors brillans d'une politesse pleine d'affectation. Je sentis qu'elle était sincère, que je devais la croire, qu'insister plus long-temps pour avoir un guide, ce serait offenser une famille malheureuse ; ces réflexions me mirent plus à l'aise ; je m'assis, comme elle m'y avait invité, et au bout de deux minutes, je causais avec Peggy Nowlan comme un ancien ami.

La porte de la chambre où était le malade, s'ouvrit encore, et mistress Nowlan reparut un peu plus calme que lorsqu'elle m'avait quitté, et plus en état de songer aux devoirs de l'hospitalité. — Il est plus tranquille en ce moment, *ma graw baun*², dit-elle à Peggy, — et peut-être Dieu a-t-il encore un trésor de miséricorde pour nous. Les yeux de Peggy se mouillèrent de nouveau, et il s'ensuivit un silence général de quelques instans. La vieille femme me demanda alors si je voulais prendre quelque chose, en attendant que mon souper

² Ma chère enfant. — Tr.

fût prêt. Je lui demandai un verre de lait, qu'elle me présenta aussitôt, et elle se remit ensuite à ses travaux domestiques, ainsi que sa fille et une servante, avec la même aisance que si je n'eusse pas été présent.

Une sœur de Peggy ne tarda pas à paraître. Elle était plus jeune de quatre à cinq ans, mais elle me parut moins jolie que ma première connaissance. Cependant elle était mise avec plus de soin et de recherche. Par exemple, elle avait autour du cou une collerette bien plissée ; Peggy n'y portait qu'un mouchoir de soie modestement croisé sur sa poitrine. La jeune sœur avait des bas de coton blanc ; les jambes encore plus blanches de Peggy étaient nues, et ses pieds étaient placés dans de gros souliers qu'elle mettait tous les soirs pour aller traire les vaches. Toutes deux montraient dans leurs manières et dans leurs discours la même douceur et la même tranquillité, ce qui me plut et me surprit même ; mais Peggy était décidément ma favorite. Je la voyais aller et venir dans la cuisine d'un pas léger et avec activité ; mais toutes les fois qu'elle avait à passer près de la porte de la chambre du malade, elle marchait sans bruit et sur la pointe des pieds. Quand les pommes de terre qu'elle avait mises sur le feu furent cuites, elle les retira de l'eau pour les laisser égoutter ; elle étendit une nappe très-blanche sur une table parfaitement propre, y plaça les pommes de terre, y ajouta de la viande froide, des œufs, du beurre, du pain et du lait, et me dit ensuite que mon souper était prêt.

Pendant ce temps, la mère était rentrée dans la chambre du malade, mais pour cette fois elle en avait laissé la porte ouverte, sans doute par considération pour moi, et pour pouvoir être en quelque sorte présente à mon repas, tandis qu'elle était assise près du lit du malade, dont elle tenait la main et à qui elle adressait des paroles de consolation. J'entrevis cette

main, et quoiqu'elle fût maigre et décharnée, elle me parut trop blanche et trop délicate pour pouvoir être celle d'un jeune homme dont la profession habituelle serait de cultiver la terre ; et je ne pouvais m'expliquer comment un individu, suivant un autre état, pouvait exciter dans cette famille une si vive sollicitude. Je ne fis pourtant aucune question ; et même, lorsque après le premier coup d'œil que je jetai involontairement dans cette chambre, j'eus rencontré les yeux de Peggy remplis de larmes, je m'abstins de porter mes regards de ce côté.

La jeune sœur était assise près de moi, et me pressait de manger ; mais je voyais une lutte entre la politesse qui lui inspirait des attentions pour un étranger, et la sensibilité qui dirigeait ses yeux à chaque instant du côté de sa mère : l'intérêt que je prenais à la situation de cette famille m'ôta tout appétit, et il me parut que Peggy me comprenait. Enfin la mère appela sa fille cadette pour prendre sa place près du malade, et vint s'asseoir près de la table. J'essayai de leur donner quelques motifs généraux de consolation, sans avoir l'air de vouloir pénétrer dans les causes secrètes de leur chagrin : elles ne parurent pas disposées à se livrer à l'espérance, mais elles eurent l'air de me savoir gré de mes efforts.

Mon repas ne fut pas long ; la table fut desservie, et je me trouvai seul avec Peggy. Elle s'occupait alors à préparer le souper des ouvriers qui allaient revenir des champs. Je la suivais des yeux avec plaisir, et je vis qu'autant que pouvaient le permettre ses chagrins domestiques, elle n'était pas exempte de cette petite vanité qui, lorsqu'elle n'est pas poussée trop loin, non-seulement est pardonnable au beau sexe mais a même quelque chose de gracieux. Elle me rendait de temps en temps un sourire, un peu mélancolique à la vérité, et qui ne sortait jamais des bornes de la modestie ; et je sentais

certainement pour elle le sentiment que la vertu, l'innocence et la beauté peuvent faire naître dans le cœur d'un pauvre garçon qui, en dépit de ses besicles, n'a pas encore perdu tout le feu de la jeunesse. Oui, lecteur, et je vous assure que c'est un sentiment qu'on peut éprouver, abstraction faite de toute idée d'intérêt personnel. Elle finit par s'asseoir près de moi, et je trouvai sa conversation aussi agréable que celle d'aucune des jeunes personnes que j'avais connues. S'il y manquait les grâces et l'urbanité qu'on puise dans les pensionnats du grand ton, elle n'avait ni la futilité, ni l'affectation dont on y contracte souvent l'habitude.

Daniel Nowlan rentra enfin. Il entra dans la chambre du malade sans m'avoir même aperçu, et quand il en sortit, il parut charmé de trouver chez lui un étranger. Il me parla de M. O'Connell, et de la guerre à laquelle on doit s'attendre en Irlande en 1825, « suivant la prophétie ». Je le regardai comme un homme ayant autant de simplicité dans le cœur que dans ses manières, doué d'un gros bon sens naturel, mais dont les idées ne s'étendaient pas plus loin que les montagnes de Llieuve-Illeum ; et je ne fus pas surpris d'apprendre en causant avec lui que les preuves physiques de la vérité de la prophétie sur la guerre future de 1826, qu'on disait exister dans le canton fort éloigné que j'habitais, se trouvaient aussi au milieu de ces montagnes désertes. — Par exemple, l'enfant, ayant deux pouces à une main, qui devait, suivant la prédiction, tenir les chevaux du duc d'York et de quatre de ses généraux pendant la bataille, et qu'on m'avait positivement assuré demeurer à Knock-Killen-All près d'Inismore, vivait aussi, à ce que me dit mon hôte, dans le voisinage de Keeper-Hill.

En discutant ces affaires importantes, je m'aperçus que le brave homme ne croyait qu'à demi à la vérité de cette

prophétie, et qu'il espérait au fond du cœur qu'elle ne s'accomplirait jamais. Quant à lui, me dit-il, il ne demandait qu'à vivre en paix avec tout le monde, tant avec les Protestans du nord de l'Irlande que même avec les Anglais ; et si le duc d'York débarquait en Irlande pour se mettre à la tête de tous les Orangistes³, et couper la gorge à tous les Catholiques, ce serait un jugement de Dieu, causé par les méfaits de ceux-ci dans ces environs, et dans le comté voisin ; méfaits qui ne pouvaient manquer d'être punis en ce monde ou dans l'autre. Le vieillard semblait aimer à causer, et Peggy, dont les yeux étaient toujours fixés avec inquiétude sur ceux de son père, me dit à voix basse que le brave homme se trouvait heureux d'avoir à parler à un étranger, pour faire diversion au chagrin qui l'accablait, quand il restait livré à ses réflexions.

Tandis qu'elle me parlait ainsi d'un ton tout à fait confidentiel, un beau jeune homme se montra tout à coup, mais il s'arrêta sur le seuil de la porte ; et jetant alternativement les yeux sur Peggy et sur moi, il eut l'air surpris, pour ne pas dire mécontent. Tâchant de sourire comme pour l'assurer qu'il était le bienvenu, elle rougit presque en dépit d'elle-même, et lui dit enfin : — Eh bien, Davy, ne viendrez-vous pas dire un mot à un étranger qui s'est égaré ce soir dans nos montagnes ?

Le front du jeune homme s'éclaircit sur-le-champ, et il n'hésita plus à avancer. Il prit la main du maître de la maison, me salua d'un air qui n'était pas très-gauche ; et ayant vu du

³ Le duc d'York, mort depuis ce temps, avait été nommé grand-maître de toutes les loges d'Orangistes d'Irlande. On entend par ce mot Orangistes, les Protestans ennemis des Catholiques. — Tr.

coin de l'œil certaines communications muettes qui eurent lieu entre lui et Peggy, je crus pouvoir deviner pourquoi il n'avait pas eu l'air très-satisfait en la voyant me parler familièrement à l'oreille.

— Et comment se porte le pauvre père John ce soir ? demanda le nouveau quand il eut pris une chaise. Mais à peine avait-il prononcé ces mots que le vieux Daniel Nowlan se remua sur sa chaise comme s'il eut été assis sur des épines, et je vis Peggy se tourner à la hâte vers le jeune homme, mettre un doigt sur ses lèvres, et lui faire un signe des yeux, probablement pour lui rappeler qu'il ne fallait point parler d'un sujet si délicat en présence d'un étranger.

Les ouvriers revinrent des champs en ce moment, et la scène prit un caractère plus animé. Ils étaient une vingtaine, et ils s'assirent sur des bancs autour d'une grande table placée au bout de la cuisine, et sur laquelle s'élevait une pyramide de pommes de terre fumantes, flanquée de plusieurs cruches pleines de petit lait. Je fus surpris de la promptitude avec laquelle disparut une pile qui aurait suffi pour toute une semaine à trois familles nombreuses d'une ville d'Angleterre et même d'Irlande ; mais je ne le fus pas moins du silence qu'ils gardèrent pendant leur repas, contre l'usage des paysans de ce dernier pays, qui consacrent toujours ce moment à une gaîté bruyante. Je supposai qu'ils savaient qu'il se trouvait un malade dans la maison, et que le respect ou l'affection les rendait silencieux.

Je ne pus entendre que quelques mots qu'ils prononcèrent à voix basse, et quoiqu'ils fissent allusion à quelque individu dont les folies les amusaient, leur ton avait quelque chose de grave. L'un d'entr'eux dit qu'il ne concevait pas — ce qui pouvait être arrivé à Peery Conolly Tête-folle et

pourquoi il n'était pas revenu avec les autres pour souper : à coup sûr, tout *Omadhaun*⁴, qu'il était, et quoiqu'il eût passé sans rien faire une journée de grand ouvrage, personne ne désirait qu'il allât se coucher le ventre vide. Peggy fit quelques questions sur l'individu dont il s'agissait, et y mit un intérêt évident. Il était bien vrai, lui dit-on, que ses compagnons lui avaient donné quelques coups de poing d'amitié, tant parce qu'il ne voulait rien faire, que parce qu'il empêchait les autres de travailler, mais Conolly n'était pas garçon à prendre de l'humour pour si peu de chose ; — il avait passé toute la journée dans un coin du champ à danser tout seul pour s'amuser ; — il avait couru après Cauth⁵ Flannigan qui courait après les vaches ; mais tout cela n'était pas une raison pour qu'il ne vînt pas prendre sa part d'un bon souper.

Ces mots étaient à peine prononcés, qu'un jeune paysan, de petite taille, assez mal fait, mais parfaitement découpé quant aux jambes, et plein d'agilité, ayant ses habits en lambeaux, s'avança vers la porte ouverte de la cuisine, moitié sautant, moitié courant, et s'arrêtant à deux pas, il fit brandir autour de sa tête son *shillelagh*⁶ comme pour accompagner un pas de gigue qu'il exécutait. Aux sourires, aux chuchotemens, et aux signes de tête des ouvriers, je devinai sur-le-champ que ce jeune homme était le personnage dont on venait de parler, et je ne me trompais pas.

⁴ Idiot, fou. — Tr.

⁵ Catherine. — Tr.

⁶ Gourdin, gros bâton. — Tr.

Comme je suivais tous ses mouvemens avec quelque surprise, ses yeux rencontrèrent les miens. Aussitôt il fit un pas en arrière, prit une attitude menaçante, entra dans la cuisine en faisant de nouveau tourner son bâton autour de sa tête, et s'avança vers moi avec ce qui me parut des intentions hostiles. J'allais me lever, mais Peggy me retint par le bras, en me disant à demi voix : — Ne faites pas attention à lui, monsieur ; c'est l'humeur de ce pauvre garçon ; il ne voudrait faire mal à personne, — pas plus que l'enfant qui vient de naître. Tandis qu'elle parlait ainsi, tout signe d'hostilité avait disparu, et Conolly se mit à danser autour de la chaise sur laquelle j'étais assis, en agitant toujours son *shillelagh* et en chantant à voix basse :

Je suis Conolly Tête-folle
Buvant sec, ne craignant personne, sur ma foi
Quelqu'un de vous veut-il avoir affaire à moi ?
Il n'a qu'à dire une parole.

— Conduisez-vous plus tranquillement, Peery ; dit un des ouvriers. Conolly le regarda, et courut vers lui, en faisant avec son gourdin les mêmes démonstrations menaçantes qui m'avaient presque effrayé, mais sans lui faire le moindre mal.

— Tranquille, Peery, tranquille ! dit Peggy ; — souvenez-vous qui se trouve dans la chambre voisine.

— Oui, oui, miss Peggy, oui, oui, du moment que vous en donnez l'ordre, j'y penserai, quand même je n'y aurais pas songé auparavant. Mais il était évident qu'il ne l'avait pas oublié, sans quoi il n'aurait pas chanté son couplet à demi voix, et il serait entré en faisant plus de tapage. — Mais, continuait-il, — c'est la danse, oui, c'est la danse qui me met tout cela dans la tête. À ces mots il courut vers la table en dansant ;

s'insinua entre deux ouvriers qui étaient serrés l'un contre l'autre, mit son *shillelagh* sur son bras gauche, et secouant la tête de droite à gauche, en battant la mesure du pied, mais sans bruit, il commença une attaque sérieuse contre les ruines de la pyramide de pommes de terre.

— Et où la danse vous a-t-elle conduit ces derniers jours, Peery ? lui demanda un de ses voisins.

— Sur les montagnes et dans les vallées, répondit Connolly ; — au clair de lune et en plein jour ; à Limerick le jour de la foire, et dans le *Foil-Dhuiv*⁷, la nuit suivante, tandis que les étoiles ne donnaient pas assez de clarté pour me faire distinguer un pied de l'autre, tandis que je faisais mes pas. — Vous connaissez le *Foil-Dhuiv*, miss Peggy ?

Je fus surpris de voir Peggy sourire et pâlir à cette question si simple, mais elle n'y répondit rien.

— Et le père John le connaît aussi, continua Peery. — Comment va-t-il ce soir ?

— Vous tairez-vous, cerveau fêlé que vous êtes ! s'écria mistress Nowlan.

— Oui, taisez-vous, Peery, dit un ouvrier ; ou bien dites-nous qui vous a donné cette maladie de danser ?

— Qui voulez-vous que ce soit, si ce n'est le saint qui en était attaqué lui-même, et ma vieille coquine de tante ?

— Mais pourquoi cela, Peery ?

⁷ Le Vallon-Noir. — Tr.

— Oui sans doute, pourquoi ? — Pour m'empêcher de travailler et quelquefois même d'aller à la messe ; — pour me faire courir par-ci et par-là, sur la plaine et dans les bois ; — pour me rendre fou ; — pour me faire déchirer mes habits par les ronces ; — Hurra !

Je suis Conolly Tête-folle
Buvant sec, ne craignant personne, sur ma foi
Quelqu'un de vous veut-il avoir affaire à moi ?
Il n'a qu'à dire une parole.

Tout en chantant ainsi, toujours à demi voix, il quitta la table, se mit à danser en faisant voltiger son bâton sur sa tête, et il sortit de la cuisine en continuant cet exercice.

Lorsqu'il fut parti, je fis à Peggy quelques questions sur ce jeune homme. Elle me dit que quelques chagrins de jeunesse, aidés par « une potion » que lui avait donnée une vieille parente, dans l'intention de le servir, lui avaient fait perdre la raison, et causaient en lui la conduite singulière dont je venais d'être témoin ; que ses infortunes seules auraient suffi pour intéresser la famille en sa faveur, quoiqu'il fût bien rare qu'il fit quelque ouvrage qui méritât un salaire ; mais qu'un grand service qu'il leur avait rendu à tous, il n'y avait pas bien longtemps ; — et en parlant ainsi, Peggy soupira, et jeta un coup d'œil vers la porte de la chambre du malade ; — avait donné au pauvre Peery Conolly un droit éternel à leur reconnaissance et à leur protection ! Elle ajouta qu'on l'avait une fois conduit chez un médecin célèbre qui avait déclaré qu'il était attaqué de la maladie connue sous le nom de « danse de St Gui » ; que cette idée vague n'était jamais sortie de la tête de Peery, qui, depuis ce temps, n'avait jamais manqué d'attribuer à « la danse », toutes les irrégularités de sa conduite, son

éloignement pour le travail, et ses visites fréquentes au cabaret ; que cependant bien des gens pensaient que ses accès d'égarement d'esprit n'étaient pas aussi fréquents qu'il voulait le faire croire, qu'il entraînait souvent autant de malice que de folie dans ses extravagances ; que, s'il le voulait, il pourrait de temps en temps travailler aussi bien qu'un autre être, et aussi raisonnable que ses compagnons ; car on avait remarqué plus d'une fois qu'en certaines occasions, un changement subit et extraordinaire, quoique momentané, s'opérait dans son caractère ; et dans le fait, Peggy en avait été témoin elle-même tout récemment.

Les ouvriers se levèrent de table, se mirent à genoux pour faire leur prière du soir, et se retirèrent ensuite dans la grange où ils couchaient. Bientôt après, le jeune homme que Peggy avait nommé Davy, nous souhaita le bon soir ; elle le conduisit jusqu'à la porte, et fit même quelques pas au-delà. Elle ne fut absente qu'un seul instant ; et lorsqu'elle rentra, l'innocence et la simplicité d'un enfant brillaient dans tous ses traits. Le père me prit la main, et alla se mettre au lit en priant Dieu que la prophétie ne s'accomplît pas ; la mère était près du malade, et je restai seul avec les deux sœurs.

Après une courte consultation qu'elles eurent ensemble sur la manière dont on disposerait de moi pour la nuit, l'aînée m'informa que, quoiqu'il y eût un second lit dans la chambre du malade, elles ne pouvaient songer à me le proposer, parce que mon sommeil y serait troublé tant par les plaintes du malade, que parce qu'on serait obligé d'entrer dans cette chambre et d'en sortir presque à chaque instant pendant toute la nuit. Elle espérait pourtant pouvoir m'en procurer un passable. Et sur-le-champ les deux sœurs se mirent à me préparer un lit sur la grande table de la cuisine. Cette besogne faite, elles se retirèrent pour me laisser la liberté de m'y mettre, ce

que je fis sur-le-champ, et je vis que Peggy avait plus que tenu sa promesse, car mon lit était véritablement fort bon.

Quand elles crurent m'avoir laissé assez de temps pour m'endormir, elles rentrèrent dans la cuisine, accompagnées de leur mère, et s'assirent sans bruit près du feu. Quoique je fusse encore éveillé, je crus qu'il serait plus délicat de leur laisser croire que je dormais, et elles ne parurent pas en douter. Elles causèrent quelque temps à voix basse, l'une d'elles entrant de temps en temps dans la chambre du malade. Leur conversation roulait entièrement sur la maladie et la situation du jeune homme qui leur inspirait tant d'intérêt ; et sans que je cherchasse à écouter leur entretien, il me fut impossible de ne pas en entendre une grande partie. Elles firent plusieurs allusions à sa vie passée, qui, jointes au mystère dont elles semblaient avoir voulu couvrir leurs chagrins, m'inspirèrent un vif intérêt. Cet intérêt redoubla quand je découvris que le malade était prêtre, ce que je soupçonnais déjà d'après les questions qui avaient été faites sur la santé du Père John ; qu'il était frère des deux sœurs et fils unique de Daniel Nowlan ; qu'après avoir été l'espoir et l'orgueil de sa famille, il en était devenu la honte et l'affliction ; qu'après avoir vécu dans l'innocence et la vertu, il avait donné dans les plus grands travers, qui avaient été suivis de cruels malheurs ; enfin qu'humilié et repentant, frappé d'une maladie dangereuse, et le cœur déchiré de remords, il redevenait une seconde fois maintenant l'espérance de ses parens, s'il plaisait à Dieu de lui rendre la santé.

Tout ce que j'entendais ne me donnait pourtant pas une idée bien claire de l'histoire de ce jeune prêtre, et quand la mère et sa seconde fille se retirèrent vers minuit pour aller prendre du repos, je sentis, je ne dirai pas ma curiosité, mais mon intérêt, s'élever à un plus haut degré que jamais. Cet

intérêt, et peut-être la nouveauté de ma situation, me tinrent long-temps éveillé, tandis que Peggy, toujours ma favorite, restait près du feu pour donner à son frère les soins dont il avait besoin. Je finis pourtant par m'endormir, mais mon sommeil était si léger qu'il s'interrompit bien des fois, et dans ces intervalles, je voyais Peggy tantôt entrer sur la pointe des pieds dans la chambre du malade, tantôt faire chauffer un breuvage pour le lui porter, tantôt rester assise sur une escabelle, devant un petit feu de tourbes, un coude placé sur ses genoux, une joue appuyée sur sa main, et soupirant à chaque instant.

— Oui, femme, pensais-je alors ; dans le rang le plus bas comme dans le plus élevé, vous êtes pour l'homme l'ange de miséricorde, sa consolation dans le malheur, son soutien dans la maladie ; sans vous le plaisir perdrait tous ses charmes, et l'infortune ne serait pas supportable. — Réflexions bien banales, bien usées, dira peut-être quelque lecteur, et surtout pour un jeune homme passant la nuit sur la table d'une cuisine, et qui voit à dix pas de lui une jeune fille charmante. — Ce sont pourtant celles qui m'occupaient, et je puis affirmer avec vérité que nulle autre idée ne se présentait à mon esprit.

Lorsque le jour commença à se montrer à travers les croisées de ma chambre à coucher d'un genre tout nouveau, Peggy était encore à son poste. Je fis quelques gestes qui manifestèrent l'intention de me lever, et elle se retira en silence. Je m'habillai à la hâte, elle revint au bout d'un quart d'heure, et le bonjour qu'elle m'adressa avec une voix pleine de douceur, retentit encore à mon oreille. En me voyant mettre ma redingote, et placer dans ma poche mon portefeuille, elle me dit qu'elle espérait que je ne m'en irais pas sans avoir déjeuné. Je lui répondis qu'il fallait que je partisse sur-le-champ, et elle me quitta, sans doute pour aller apprendre cette

nouvelle à son père, car le brave homme revint avec elle, et joignit ses instances à celles de sa fille. Voyant que je persistais dans ma résolution, il me tendit la main et me souhaita un heureux voyage, je serrai aussi la jolie petite main de Peggy, et après lui avoir exprimé en peu de mots mon estime et mon respect, et avoir fait mes adieux à sa mère et à sa sœur, je partis en poussant un soupir involontaire et à demi étouffé, accompagné d'un ouvrier de la ferme qui devait me donner « un pas de conduite » jusqu'au-delà des montagnes.

Mais la fortune n'avait pas dessein de me séparer si promptement de cette famille intéressante. Avant que mon guide et moi nous eussions gravi la première montagne, d'épais nuages s'amoncelèrent sur nos têtes, les éclairs brillèrent de toutes parts ; le tonnerre gronda tout autour de nous, et la pluie tomba avec une telle force qu'en moins de trois minutes, nous fûmes percés jusqu'à la peau. Il était impossible de songer à faire cinq à six milles par un pareil orage, et, quand même il se passerait bientôt, avec des vêtemens dont chaque fil était mouillé. Mon guide me fit à ce sujet de fortes remontrances, et il n'eut pas besoin d'insister beaucoup pour me déterminer à reprendre le chemin de la ferme de M. Nowlan. Nous descendîmes la colline plus vite et plus aisément que nous ne l'avions montée, et nous fûmes bientôt de retour au point d'où nous étions partis.

Toute la famille était à la porte pour me recevoir, et des exclamations de condoléance partirent en même temps de toutes les bouches. Mistress Nowlan, ses deux filles, et la vigoureuse servante me saisirent par les bras et par les habits, et m'entraînèrent, presque de vive force, dans une chambre à coucher, où elles m'ordonnèrent d'ôter jusqu'au dernier de mes vêtemens, et de me placer dans un petit lit très-propre, qui s'y trouvait, jusqu'à ce qu'on les eût fait complètement

sécher. Comme je leur disais que je pouvais me sécher devant le feu, mistress Nowlan et sa fille aînée me débarrassèrent d'abord de ma redingote, puis de mon habit et de mon gilet, tandis que la servante accroupie attaquait mes bas et mes souliers, et que la plus jeune des deux sœurs s'emparait de ma cravate. Je commençais à avoir quelque inquiétude relativement à la fin de leurs opérations, quand elles se retirèrent, chacune chargée d'une partie de mes dépouilles, et toutes me recommandant de placer sur une chaise le reste de mes vêtements, et d'appeler dès que je serais couché.

Il fallait bien subir la loi du vainqueur ; j'obéis, et quand je me trouvai entre deux draps, je donnai le signal convenu. Cauth Flannigan, la servante, arriva sur-le-champ, portant quelque chose sur son bras, et regardant mon visage, dont elle ne pouvait voir que le nez et les yeux, avec un air où il me semblait qu'il entraînait un peu de malice, elle me dit, en cherchant à prendre son sérieux : Ma maîtresse vous envoie cette chemise, monsieur. Peut-être n'en avez-vous jamais mis une semblable, mais nous avons ici un malade à qui il faut beaucoup de linge ; c'est la semaine de blanchissage, et ma maîtresse n'a pu mieux faire que de vous en envoyer une des siennes. À ces mots elle la déposa sur mon lit, se détourna pour cacher une envie de rire, et sortit en emportant le reste de mes vêtements mouillés. Dès qu'elle fut partie, j'examinai la chemise bien pliée qu'elle m'avait laissée ; c'était véritablement une chemise de femme, je vis par hasard qu'elle avait été tout récemment démarquée, et quoique Cauth m'eût assuré qu'elle appartenait à mistress Nowlan, cette circonstance m'inspira quelque doute sur la vérité du fait.

Ainsi, lecteur, tandis que l'orage fait éclater sa fureur sur ces montagnes, me voilà, en chemise de femme, entre deux draps bien blancs, sur un lit qui, d'après plusieurs bonnets que

je vis dans la chambre, me parut évidemment devoir être celui des deux sœurs. Au bout de quelques minutes, Cauth reparut encore, et c'était pour m'apporter mon déjeuner composé de trois œufs frais, d'excellent beurre, de pain blanc cuit à la maison, de thé qui n'était pas à dédaigner, et de crème telle que n'en goûtent jamais ceux qui habitent une ville. Ma seule crainte, fut, en levant le couvercle du sucrier, d'y trouver de la cassonade, pour laquelle j'ai une répugnance invincible, mais j'y vis du sucre, qui, s'il n'était pas de la première blancheur, n'en contribua pas moins à me procurer un excellent déjeuner.

Au bout d'une couple d'heures, Cauth me rapporta tous mes vêtemens parfaitement secs. Je conservais toujours la résolution de partir, mais l'orage avait résolu que je ne partirais pas. Quoique le tonnerre ne grondât plus, la pluie continuait à tomber presque avec la même force, et toute la famille m'assura, d'une voix unanime, qu'elle ne cesserait pas de toute la journée. Il fallait donc faire de nécessité vertu, rester où je me trouvais. Je cherchai à me persuader que j'en étais excessivement contrarié ; je crois pourtant que mes regrets n'étaient pas très-sincères.

Je m'assis avec les jeunes sœurs devant le foyer de la cuisine, et nous causâmes ensemble pendant qu'elles travaillaient à l'aiguille. J'ai déjà donné à entendre qu'elles ne manquaient ni d'instruction ni d'intelligence, et j'en acquis alors de nouvelles preuves. Toutes deux avaient été élevées au couvent de Thurler ; mais la plus jeune, Anty, y étant restée plus long-temps que sa sœur, et n'en ayant été retirée que tout récemment, semblait avoir mieux conservé les idées et les manières que prennent les jeunes personnes dans les monastères d'Irlande. Peggy au contraire y ayant passé peu de temps, et étant revenue chez son père depuis six ans pour aider sa mère

dans les soins domestiques d'une ferme, avait oublié une bonne partie des grâces artificielles qu'on y acquiert. Elles possédaient en commun beaucoup de bon sens, et toutes les connaissances utiles et désirables dans leur état. Je ne dirai pas que leur goût fût également cultivé. Elles connaissaient peu de chose en poésie, avaient à peine lu quelques pièces de théâtre, et n'avaient jamais été qu'une seule fois au spectacle, pour voir représenter Othello dans une grange. Je fus curieux de savoir ce qu'elles pensaient de cette tragédie ; je leur fis quelques questions, et l'indignation profonde qu'elles montrèrent contre l'acteur qui jouait le rôle d'Iago — contre l'acteur personnellement, et non contre le rôle — me fit connaître la simplicité de leur cœur, comme j'en connaissais déjà la bonté.

Je leur fis la description d'un grand théâtre, je leur parlai de nos bons acteurs, et elles m'écoutèrent avec intérêt. Je dis un mot des romans, elles me déclarèrent qu'elles n'en connaissaient aucun, et elles firent cette déclaration avec tant de véhémence, comme si elles eussent craint d'être seulement soupçonnées d'en avoir lu un seul, que — pour des raisons à moi connues — je rentrai mes cornes comme si j'eusse été un limaçon. Elles pouvaient chanter agréablement les chansons de Moore, et elles en auraient même joué les airs si elles avaient eu un piano. Peggy connaissait toutes les figures des danses du pays, et Anty était même en état de figurer dans une contredanse française. — J'ouvris mon portefeuille, je leur montrai quelques mauvaises esquisses de jolis paysages, et elles y donnèrent des applaudissemens sans bornes. Je leur lus quelques passages des notes inscrites sur mon journal, et elles me crurent la huitième merveille du monde. Pour couronner l'œuvre, je tirai de ma poche un *New Monthly*

*Magazine*⁸, et comme en ce moment leurs occupations domestiques les appelaient ailleurs, je le leur laissai pour qu'elles le lussent à loisir. Lorsque nous nous retrouvâmes ensemble après le dîner, les deux jeunes filles savaient à peine comment m'exprimer suffisamment leurs remerciemens de mes légères attentions, et je suis certain que leur cœur sentait tout ce que leur bouche exprimait.

Cependant elles faisaient de fréquentes excursions dans la chambre de leur frère, et elles s'occupaient tour à tour de quelque soin domestique. Je me hasardai une fois à leur demander comment se trouvait le malade. Elles me parlèrent de lui avec moins de contrainte, lui donnèrent le nom qu'on avait eu l'air de vouloir me cacher la veille, le nom de Père John, et me répondirent qu'il allait beaucoup mieux. Dans le fait, je vis que ma prudence et ma discrétion leur avait donné une opinion favorable de leur hôte, tandis que mes talens multipliés — riez tant qu'il vous plaira, lecteur, — leur avaient inspiré de l'estime et même du respect.

Quoi qu'il en soit, comme on avait eu le temps de prendre d'autres mesures pendant le cours de la journée, je ne passai pas la nuit suivante étendu sur une table, comme un cadavre qu'on se dispose à ensevelir. Le lendemain matin, quand je parlai encore de partir, Peggy et Anty entendirent avec un plaisir évident leur père, qui se mêlait aussi de faire des prophéties, me prédire que le brouillard épais et la pluie continue qui avaient succédé à l'orage, dureraient encore plusieurs jours.

⁸ Journal littéraire, qui paraît le 1^{er} de chaque mois. — Tr.

Mais pourquoi étendrais-je ce qui ne doit être qu'une introduction ? il me suffira de dire que, pendant les huit jours que je passai dans cette ferme, les deux sœurs me contèrent toute l'histoire des erreurs et des infortunes de leur frère, avec quelques incidens de la vie de Peggy qui y avaient un rapport direct ; — qu'après une visite que lui fit son évêque, la santé du malade s'améliora à un tel point, qu'il me fut permis d'aller m'asseoir à côté de son lit et de converser avec lui, ses sœurs lui ayant préalablement inspiré le désir de me voir ; — que j'eus ainsi l'occasion d'étudier son caractère et d'obtenir sa confiance, et que j'obtins de sa propre bouche des renseignemens qu'il n'aurait pas été au pouvoir de ses sœurs de me donner.

C'est à l'aide des informations recueillies de cette manière, et de quelques autres détails qu'y ajoutèrent M. et mistress Nowlan, que j'ai rédigé l'histoire qu'on va lire jusqu'à l'époque où je fis leur connaissance. Quant aux événemens qui y sont postérieurs, je les ai appris dans diverses excursions que j'ai faites depuis ce temps dans ce canton, et dont le principal motif était de revoir cette famille intéressante.

CHAPITRE II

Dans le sein des montagnes de Llieuve-Illeum, on n'a jamais conçu, on ne conçoit pas même encore à présent, l'idée de donner ou de prendre des terres à loyer à raison de tant par acre. On convient d'un prix quelconque à payer par année pour une immense superficie de terrain comprenant trois ou quatre montagnes et autant de vallées, avec toutes leurs variétés de rochers arides et de terres stériles, et ce prix est ordinairement fixé à raison de tant par mille carré, en donnant bonne mesure à chaque mille. Il ne faut pas croire que le fermier pense alors à mettre en valeur les terres en friche dont il est en possession. Il en choisit les portions qui lui paraissent les meilleures, ou, pour mieux dire les moins ingrates ; il y plante des pommes de terre, il y sème le grain nécessaire pour la nourriture de sa famille, et il met sur le reste des troupeaux de bestiaux et de moutons dont la vente lui procure de quoi payer ses loyers, fournir aux besoins de sa famille, et épargner quelque argent, si la chose est possible. C'était dans une telle ferme que se trouvait Daniel Nowlan, quand, à l'âge de trente ans, il pensa qu'il était temps de songer à se donner une compagne.

Le choix qu'il fit parut singulier à tous ses voisins. La dame, quand elle se soumit au joug de Daniel, était regardée comme une stricte protestante, et elle était alliée, comme elle s'en faisait gloire, à une des familles protestantes du comté de Tipperary, qui étaient en moins bonne odeur auprès des catholiques, dont le chef était un magistrat du comté, et dont deux branches plus jeunes y avaient la direction de la police. Mais Daniel, quoique bon catholique, laissa parler les autres, et se contenta de sourire lorsque quelque commère officieuse lui faisait des remontrances sur son choix. Peut-être avait-il

ses raisons pour agir si philosophiquement, car trois ou quatre mois après son mariage, à l'époque où mistress Nowlan commençait à paraître ce que les vieilles femme d'Irlande appellent « observable », on la vit un beau dimanche arriver, en croupe derrière son mari, à la porte de la chapelle catholique, pour y entendre la dernière messe, et depuis ce temps elle se conforma toujours scrupuleusement à toutes les pratiques religieuses de cette église.

Cependant ses idées religieuses se trouvaient quelquefois dans son esprit dans une confusion singulière. Elle avait été élevée dans le protestantisme uniquement parce que ses parents haïssaient les catholiques, et même après sa conversion au catholicisme, il lui aurait été fort difficile de dire bien précisément en quoi différaient ces deux religions ; de sorte qu'il lui arrivait fréquemment d'en confondre les formes. Par exemple, lorsque, pendant le carême, elle récitait le Rosaire en présence de ses enfans et de ses domestiques, comme c'est l'usage général, en cette saison d'abstinence, dans presque toutes les familles irlandaises catholiques, il lui arrivait souvent, en le terminant, de joindre la fin d'une prière protestante au commencement d'une oraison catholique. Un certain dimanche, ayant la tête encore remplie des calculs de la quantité de livres de beurre qu'elle avait vendues au marché le samedi précédent, étant partie seule pour aller à la messe, elle entra par distraction dans l'église protestante, et y resta pendant tout le service sans s'apercevoir de son erreur. Plus d'une fois elle mit dans sa poche le Livre des Prières Communes⁹,

⁹ Espèce de paroissien, adopté par l'église anglicane. — Tr.

au lieu de la Clef du Paradis¹⁰, et lut avec beaucoup de dévotion pendant la messe, à côté de son mari. Lorsqu'une guerre s'allumait au coin de son feu entre son mari, et son cousin maître Tony Furet, qui faisait partie de la famille distinguée à laquelle elle appartenait, elle commençait toujours par prendre fait et cause pour M. Nowlan contre son parent hérétique ; mais quand elle voyait que le dernier traitait trop rudement les pauvres protestans, elle changeait de parti, et parlait, avec autant d'aigreur qu'elle l'avait fait avant de devenir observable, de l'abomination d'invoquer les saints, de prier pour les morts, et des autres pratiques de l'église romaine.

Sous un autre rapport, la métamorphose de fille protestante en femme catholique, produisit encore quelques autres incongruités. Tandis qu'elle devait au catholicisme l'avantage d'être épouse, mère et indépendante, elle était redevable au protestantisme d'autres honneurs qu'elle ne pouvait oublier, notamment de celui d'être issue d'une classe supérieure. Car, en Irlande, des familles obscures et ignorées, qui, en Angleterre et en Écosse, ne pourraient nommer un seul de leurs ancêtres qui ne fut compris dans la caste la plus humble des artisans et des journaliers, se croient, uniquement parce qu'elles sont protestantes, aussi au-dessus des catholiques, que les Blancs s'imaginent supérieurs aux Nègres. De tels souvenirs de sa haute naissance se représentaient souvent à l'esprit de mistress Nowlan, et faisaient qu'elle croyait tenir à l'aristocratie de plus près que son mari et même ses enfans. Ces idées donnaient à son catholicisme personnel un air aristocratique qui n'était guères d'accord avec la manière humble et modeste dont la religion catholique est enseignée et professée en

¹⁰ Livre de prières à l'usage des Catholiques. — Tr.

Irlande. Il est difficile de citer des traits qui peignent son caractère sous ce point de vue. Mais par exemple, elle ne priait jamais en présence de sa famille pour le repos des âmes des fidèles trépassés, sans y comprendre par leurs noms, prénoms et surnoms, tous les parens proches et éloignés qu'elle avait perdus dans sa propre famille, en y ajoutant leurs titres et leurs dignités, et notamment un vieux cousin décédé garçon, chez qui elle avait vécu dans la dépendance jusqu'au jour de son mariage. La formule de cette dernière prière était toujours dans les termes suivans : « Et je vous offre un *Pater* et un *Ave*, ô Seigneur, pour le repos de l'âme de mon pauvre cher George Wilkins de Rose-Lodge, écuyer. Ainsi soit-il. »

Ces petites contradictions dans les idées, et dans la conduite de son épouse ne pouvaient guères manquer de troubler quelquefois la paix domestique de Daniel Nowlan, quelque simple et quelque paisible qu'il fût. Le fait est pourtant qu'elles produisaient bien rarement un tel effet, et d'ailleurs la bonne femme possédait des qualités agréables et des talens dans son état, qui faisaient bientôt oublier ses imperfections, et qui rétablissaient la balance en sa faveur. Le bonheur conjugal n'eut donc jamais chez eux que des interruptions aussi rares que passagères. Elle aimait son mari, en l'épousant, et quand elle eut des enfans, elle l'aima encore davantage, tout en partageant son amour en lui et les gages de leur tendresse mutuelle. Elle accueillait avec plaisir les parens et les amis de son mari, qui avait un grand nombre des uns et des autres ; et si ses manières étaient moins démonstratives que celles de bien des gens, elles étaient franches et sincères et partaient d'un cœur plein de candeur et de bonté. Ses talens, comme fermière et comme maîtresse de maison, étaient au-dessus de toute critique. Cependant comme elle joignait à une économie rigide de certaines prétentions qui n'entraient dans l'esprit ni de son mari, ni de ses voisins, le premier en murmurait

quelquefois tout doucement, et les autres se permettaient d'en rire sous cape.

Mistress Nowlan présenta successivement à son mari quatre enfans, comme autant de médiateurs dans les petites querelles qui pouvaient s'élever entr'eux : deux garçons, Phélim et John, et deux filles, Peggy et Anty. La maison qu'ils habitaient, était spacieuse, commode et bâtie en briques ; mais à la honte de Daniel Nowlan, elle n'était couverte qu'en chaume. Elle était située dans celle des vallées faisant partie de leur ferme, qui était la plus éloignée du labyrinthe formé par les montagnes de Llieuve-Illeum, et seulement à quelques milles des rives du Shannon. On pouvait la regarder comme le point de jonction entre le pays fertile et bien cultivé qu'elle avait en face, et la région sauvage et presque déserte qui était par derrière.

Quoi qu'à peine élevé au-dessus de cette classe d'hommes utiles qu'on appelle petits fermiers, Daniel Nowlan, aidé par l'industrie laborieuse de sa femme, acquit peu à peu et même assez promptement, une aisance qui était pour lui la richesse, et de la considération. Il s'était établi à l'époque où la guerre commençait à faire hausser le prix de toutes les denrées, et où l'on ne pouvait apporter sur les quais des ports d'exportation assez de grains, de beurre et de bestiaux de toute espèce. Cette circonstance lui fut favorable, et grâce à ce trafic patriotique, Daniel Nowlan au bout d'un très-petit nombre d'années, ne craignit les visites ni de l'agent de son propriétaire, ni du collecteur des dîmes. On le voyait même assez souvent, les jours de marché, entrer dans une certaine maison de banque de Limerick, dont il disait, à chaque occasion qu'il pouvait prudemment saisir, qu'on l'avait assuré qu'elle était aussi solide que la banque même d'Irlande.

Le cours de sa prospérité continua sans interruption, et quand son fils aîné eut atteint sa quatorzième année, les voisins se disaient tout bas qu'aucun fils de fermier dans tout le comté n'avait devant lui une si belle perspective que le jeune Phélim, pourvu que la ferme lui restât en entier, et qu'elle ne fût pas divisée entre les quatre enfans de Daniel. Et il paraissait presque certain que cette division n'aurait pas lieu, car on savait que la maison de banque de Limerick était déjà dépositaire d'une somme suffisante pour doter les deux filles, et qui s'accroîtrait probablement encore jusqu'à ce qu'elles fussent en âge d'être mariées ; et Daniel Nowlan avait un frère aîné, riche et garçon, qui avait été parrain de son second fils, qui avait déjà donné certaines marques de prédilection pour cet enfant, et qui probablement le prendrait chez lui un de ces jours, et en ferait son héritier.

Cependant quelques observateurs dont la vue était plus pénétrante, prétendaient que les marques de prédilection dont nous venons de parler, n'autorisaient pas de semblables conclusions, et que même elles ne s'accordaient nullement avec le caractère de M. Aby Nowlan. En admettant même qu'il prît John chez lui, il ne s'ensuivait nullement, disaient-ils, que ce changement dut être aussi avantageux à l'enfant qu'on le supposait. Car, quoique M. Aby Nowlan eût cinquante ans, et n'eût jamais été marié, il était abondamment pourvu de ce qui suit ordinairement l'union conjugale ; ensuite aucun ordre ne régnait dans sa maison, et l'argent s'y dépensait sans qu'on sût comment ni pourquoi. Enfin on tenait tant de propos à ce sujet, qu'il nous paraît indispensable d'entrer dans des détails plus circonstanciés sur le caractère et la situation de M. Aby Nowlan.

Le père d'Aby et de Daniel Nowlan était le plus riche des fermiers catholiques de tous les environs. Il avait obtenu des

baux à très-longes termes, et à très-bas prix, de plusieurs fermes considérables ; il avait cultivé ses terres avec autant de soin que d'industrie, et lors de sa mort, il tirait de ces fermes un revenu d'environ mille livres sterling. Il semblait connaître parfaitement toute l'importance de cette situation, car, suivant l'exemple des chefs d'anciennes familles qu'il connaissait, il voulut aussi avoir un représentant dans son fils aîné. Il fit donc un testament par lequel il institua Aby son héritier universel, ne laissant aux trois autres que des legs comparativement très-modiques. Murrough, son second fils, qui était apprenti chez un sellier à Limerick, reçut pour s'établir une somme de cinq cents livres et la bénédiction de son père. Un legs semblable fut laissé à Davy, apprenti chez un épicier. Le plus jeune, notre ami Daniel eut pour sa portion la ferme sur laquelle nous le trouvons établi ; qui, n'étant que depuis deux ou trois ans en la possession du père, n'avait encore subi aucune amélioration, et qui fut pourtant le commencement de sa prospérité.

Dans le fait, le vieux Nowlan voulait laisser après lui, en la personne de son fils Aby, un vrai gentilhomme campagnard ; et ce ne fut pas seulement par la fortune qu'il voulut le faire parvenir à cette distinction, car il chercha à y joindre le secours de l'éducation et des talens. Quant à lui, qui avait fait sa fortune à l'aide de ses deux mains, en se levant de bonne heure et en se couchant tard, en travaillant par la pluie comme par le beau temps, la science lui aurait été inutile, et peut-être même nuisible ; mais son fils aîné, qui devait avoir sa fortune toute faite, et vivre en gentilhomme, il était convenable qu'il pût mettre autre chose qu'une croix à la fin d'un bail ou d'une quittance ; qu'il fût en état de lire ses prières dans un livre, au lieu de les réciter sur un chapelet ; qu'il sût faire ses comptes par écrit, au lieu de les marquer sur une

taille ; qu'il trouvât des paroles à adresser aux plus huppés du pays, et qu'il entendît même quelque chose au latin du prêtre.

Mais les efforts du vieux Nowlan, sur ce second point de vue, ne réussirent pas aussi bien que ses travaux sur ses terres. Il trouva plus facile de laisser à son fils un revenu de mille livres, que d'en faire un savant ou un gentilhomme. Il le plaça successivement dans les meilleures pensions de Limerick, mais maître Aby n'y apprenait rien, ou n'y restait pas assez long-temps pour y apprendre quelque chose. Tantôt il en était congédié comme un malade incurable qu'on renvoie d'un hôpital ; tantôt il revenait de lui-même à la maison paternelle, et, sans dire un mot à qui que ce fût sur la cause de son retour, sans le moindre changement dans une physionomie qui, depuis son enfance jusqu'à sa vieillesse, fut toujours dépourvue d'expression, il s'asseyait à la table de son père, et se mettait à dîner tranquillement avec toute la famille.

Plus d'une fois, le vieux Nowlan avait employé les verges, sans parcimonie, pour déterminer maître Aby à retourner à l'école. Mais tandis qu'il l'y croyait réinstallé, il arrivait souvent qu'au bout de deux ou trois mois, il découvrait que son fils avait passé tout ce temps chez quelque fermier, buvant, mangeant, dormant, montant à cheval quand il en trouvait l'occasion, et entr'ouvrant rarement ses lourdes mâchoires pour parler à qui que ce fût.

Le courroux inspira enfin au vieux Nowlan une résolution dont la première idée lui fut suggérée par son fils lui-même. Ayant remarqué dans le chenil de son père un chien d'arrêt,

qui ne voulait pas toucher au *stirabout*¹¹ que le médecin vétérinaire avait ordonné de lui donner pour toute nourriture, Aby l'emmena dans la cour, l'attacha à une grosse pierre, et lui présenta l'assiette qui contenait ce qui devait faire son dîner. L'animal n'y voulut pas toucher, Aby le fouetta d'importance, et lui offrit de nouveau sa nourriture. Pareil refus, pareille correction. La même scène se répéta plusieurs fois, et le père arrivait une houssine à la main pour châtier, non le chien, mais son fils, quand l'animal vaincu par les coups, ou cédant à la faim, se détermina à manger son *stirabout*.

Le vieux Nowlan résolut d'appliquer le même système à l'éducation de son fils Aby, ne doutant pas qu'il n'en obtînt les mêmes résultats, et qu'il ne réussît à en faire un savant. Montant à cheval le lendemain matin, il se rendit chez le pédagogue, non le plus habile, mais le plus sévère de Limerick, et lui proposa une pension très-libérale pour son fils, mais aux conditions suivantes : 1° qu'Aby n'aurait ni à déjeuner ni à dîner sans avoir fait la tâche qui lui aurait été donnée, ou sans avoir été convenablement fustigé chaque fois qu'il y aurait manqué ; 2° que pour lui ôter les moyens de s'enfuir pendant le jour, il aurait une jambe attachée par une chaîne à un billot de bois assez lourd pour l'empêcher de courir, et même de marcher très-facilement ; 3° et que pour ne pas lui laisser la possibilité de s'évader la nuit, on lui retirerait chaque soir tous ses vêtemens à l'exception de sa chemise.

— Si le drôle n'avale pas son *stirabout* à présent, se dit son père après avoir conclu ce marché, il peut faire tout ce

¹¹ Espèce de bouillie faite avec de l'eau et de la farine d'avoine.
— Tr.

qu'il voudra. Mais, malgré la sagesse de cet arrangement, malgré les précautions prudentes qui furent prises, et en dépit de la vigilance et de la sévérité du pédagogue, le drôle n'avalait pas son *stirabout*. Un beau matin d'hiver, à huit heures, environ quinze jours après l'entrée d'Aby dans cette pension, à l'instant où le vieux Nowlan venait de monter à cheval pour aller à la foire de Nenagh, il rencontra son fils, en chemise, entrant dans l'avenue qui conduisait à la ferme. Un grand coup de houssine appliqué sur les épaules fut le premier salut que lui adressa son tendre père. Cet accueil ne plaisant pas à Aby, il fit volte-face, et prit un sentier conduisant chez un fermier du vieux Nowlan ; mais celui-ci étant bien monté lui coupa le chemin, et le força à coups de houssine à reprendre la route de Limerick. Plus d'une fois Aby chercha à s'échapper sur la droite et sur la gauche, mais la houssine le forçait toujours à rentrer dans le bon chemin. Après avoir fait ainsi plusieurs milles, voyant déjà Limerick dans le lointain, Aby poussé au désespoir, passa à travers une haie, gagna les bords du Shannon, et voyant son père arriver la houssine levée, il s'y jeta la tête la première. Trop indolent pour avoir appris à nager, il s'y serait infailliblement noyé, mais un pêcheur l'avait vu tomber dans la rivière, il réussit à l'en retirer, et le remit entre les bras de son père, qui commençait à se reprocher d'avoir poussé les choses trop loin.

Ce fut la dernière épreuve à laquelle Aby fut soumis. À compter de ce jour, il ne fut plus question de le mettre dans une pension, ni même de l'envoyer à l'école ; mais jusqu'à l'heure de sa mort, ses rêves lui retracèrent le temps fâcheux qu'il y avait passé, et à l'âge de cinquante ans, il se réveillait encore croyant sentir les coups de verges du pédagogue. Le vieux Nowlan cherchait à se consoler d'avoir échoué dans ses projets, à l'aide de diverses réflexions qui se présentaient à son esprit sous la forme de proverbes. — Il était difficile, se

disait-il, de faire une bourse de soie avec l'oreille d'une truie. — On ne peut tirer du sang d'un navet. — L'homme propose et Dieu dispose. — Ensuite quand il réfléchissait qu'Aby savait lire presque sans épeler ; qu'il pouvait écrire passablement, et qu'en lui donnant un temps raisonnable pour réfléchir, il était en état de résoudre un problème tel que celui-ci : « Six sacs de blé étant achetés à tel prix, à combien revient le sac ? » enfin qu'il trouvait assez facilement la ville de Londres et celle de Dublin sur une carte de géographie qu'il connaissait déjà, sans parler de plusieurs autres talents non moins notables, le bon homme prenait son parti en disant : — Il vaut mieux avoir la moitié d'un pain, que de s'en passer tout à fait. — Prenez un pouce, quand vous ne pouvez avoir une aune. — Trop d'une bonne chose, n'est bon à rien, etc., etc.

La bonté stupide du caractère d'Aby faisait aussi une impression favorable sur le cœur paternel. — Le pauvre garçon, se disait-il, n'a pas une ombre de malice, et il a le cœur placé où il doit être. Et après tout, il n'est pas si *omadhaun* qu'il en a l'air. Qu'on le laisse faire, et je répons qu'il saura son pain manger ; il ne prendra jamais un morceau de tuile pour un shilling, ni une pierre pour une pomme de terre. Avec le temps, cette admiration pour des qualités négatives devint une tendresse véritable et portée à l'excès. L'air gauche, les traits insignifiants, et les grands yeux bêtes d'Aby, lui parurent autant de merveilles. La taciturnité habituelle de son fils ne l'empêchait pas même d'avoir avec lui d'assez longues conversations au coin du feu, car il trouvait dans un signe de tête une réponse aussi satisfaisante que celle que fait, en remuant la queue, le chien auquel parle son maître.

On ne pouvait dire que maître Aby fût un fou ou un idiot ; sa place naturelle était dans la classe des purs animaux, de ces animaux qui ne font mal à personne et qu'on peut même

trouver aimables. Toutes ses passions étaient animales, et il s'y livrait avec un instinct purement animal, car il n'entrait pas dans la composition de tout son être un seul principe intellectuel. Il n'avait que dix-huit ans, quand une des filles de basse-cour de son père alla faire l'aveu au prêtre de la paroisse qu'elle se trouvait dans un certain état dont maître Aby était la cause. Dans le cours des deux années suivantes, le vieux Nowlan devint grand-père de deux autres enfans, nés de deux autres mères. Après la mort de celui-ci, le nouveau maître de la maison, alors âgé de vingt-cinq ans, installa dans sa cuisine ces trois femmes, en qualité de servantes, et y fit entrer une sultane favorite qui eut la surintendance générale de toute la famille. On savait en outre que le sultan allait jeter le mouchoir dans toutes celles de ses fermes et même des chaumières des environs où il se trouvait une jolie fille ou une jolie femme, et la plupart venaient ensuite fixer leur domicile dans sa maison. Cependant il les en éliminait tour à tour, et les établissait dans une chaumière à laquelle il joignait quelques acres de terre, dont il les dispensait de payer aucun loyer, afin qu'elles fissent place à d'autres qui avaient acquis des droits plus récents à sa protection. Le règne de la sultane favorite n'était pas plus durable ; l'une succédait à l'autre tous les deux ou trois ans ; mais la maison n'était jamais sans une « mistress Nowlan » temporaire. Maître Aby, comme on continuait à l'appeler, mena ce genre de vie jusqu'à l'âge de cinquante ans, et comme il ne laissait pas d'être dispendieux, c'était un des motifs qui portaient quelques voisins à douter que les bonnes grâces de l'oncle pussent jamais être très-profitables au neveu.

D'autres habitudes domestiques ajoutaient encore à ces doutes. Le vieux Nowlan avait eu l'ambition de faire de son fils Aby un gentilhomme campagnard, et celui-ci avait celle de vouloir le paraître ; mais il est probable que son père

n'aurait pas donné une approbation cordiale à la manière dont il s'y prenait pour arriver à ce but. Il s'appliquait principalement à imiter en tout un de ses voisins, l'écuyer Adams de Mont-Nelson ; nom ridicule que celui-ci avait donné à quelques acres de terre en friche qu'on appelait auparavant Ballybrockhlehin. Cet écuyer Adams était un des magistrats du comté, et c'était en portant, comme lui, un habit bleu garni de boutons de cuivre brillans, un gilet queue de serin, des culottes de chamois, et des bottes à revers ; — en montant, comme lui, un excellent coursier pour suivre toutes les parties de chasse qui se faisaient dans les environs, — en donnant, comme lui, et surtout à lui, à ses neuf fils et à tous leurs amis, de grands dîners accompagnés de force *lashins*¹² de vin de Bordeaux, de Porto et de Sherry, que maître Aby prétendait afficher son savoir vivre, et se faire reconnaître comme digne d'être le compagnon d'un homme beaucoup moins riche que lui, et dont le rang n'était pas élevé au-dessus du sien. On se prêta de fort bonne grâce à cette fantaisie, et l'écuyer Adams, ses fils, ses cousins, ses amis, venaient fréquemment passer les jours et les nuits chez Aby Nowlan, où, chacun d'eux, — le maître de la maison en faisait tout autant, — buvait, mangeait, criait, chantait, jurait et blasphémait, pour faire honneur au ménage du garçon. Pendant ce temps, la mistress Nowlan du moment recevait de son côté compagnie nombreuse dans le salon, donnait du thé et du café ; et c'était ainsi, comme l'aurait dit le vieux père, s'il avait vécu, que la chandelle brûlait par les deux bouts.

¹² Grands pots. — Tr.

CHAPITRE III

Malgré la vie désordonnée que menait Aby Nowlan, il semblait pourtant plus que douteux qu'elle dût avoir le résultat que paraissaient prévoir quelques voisins, car, à l'époque dont nous parlons, sa splendeur ne montrait encore aucun symptôme de déclin. Une compagnie bruyante et nombreuse remplissait toujours la maison ; on y buvait autant de vin et de punch au whiskey que vingt ans auparavant, et la mistress Nowlan du jour, quand elle se montrait, était aussi élégante et aussi parée qu'aucune de celles qui l'avaient précédée ; aussi, pour en revenir au point d'où nous sommes partis, notre bon Daniel et surtout sa femme ne voyaient aucune raison pour bannir de leur cœur l'espoir qu'ils y nourrissaient depuis longtemps, que leur fils John finirait par obtenir les bonnes grâces de son oncle.

Nous avons dit qu'Aby Nowlan avait donné des marques de prédilection pour cet enfant. Elles étaient bien vagues, bien insignifiantes, et de la part de toute autre personne, on n'y aurait fait aucune attention. Cependant mistress Nowlan ne put s'empêcher d'en tirer un augure favorable.

Toutes les fois qu'il allait à la foire de Limerick, Aby avait coutume de s'arrêter un instant à la porte de la maison de son frère, devant laquelle il fallait qu'il passât. Après avoir fait, sans descendre de cheval, ses premiers complimens, qui étaient toujours les mêmes, savoir : à la servante qui ouvrait la porte : « Eh bien, la fille, comment va tout le monde aujourd'hui ? » à son frère, quand il arrivait : « Eh bien, Daniel, bonjour ; » et à sa belle-sœur, quand elle paraissait à son tour : « Eh bien, madame, serviteur ; » il restait muet et immobile, comme une statue, faisant rouler de l'un à l'autre ses

gros yeux hébétés ; écoutait tout ce qu'ils voulaient lui dire, et partait sans prononcer un mot de plus. Un jour qu'il exécutait cette pantomime, environ un an après avoir tenu le petit John sur les fonts baptismaux, une vieille femme sortit de la maison, portant l'enfant entre ses bras, et elle le tint sur le cheval en face d'Aby, en disant à John ; « N'avez-vous rien à dire à votre parrain ? » L'enfant, à qui sa nouvelle situation plaisait sans doute, se mit à rire, se trémoussa sur le cheval, et tendit ses petits bras à Aby. Celui-ci fronça d'abord les sourcils, mais son front se dérida aussitôt, il reprit son air de tranquillité ordinaire, ses lèvres se serrèrent l'une contre l'autre, ce qui ne lui arrivait que lorsqu'il était particulièrement en bonne humeur ; il se mit même à siffler, ce qui en était un autre indice, et les yeux toujours fixés sur l'enfant, qui ne parut pas effrayé un seul instant, il fouilla dans toutes ses poches, et en tira enfin un sou bien brillant, tout nouvellement frappé, qu'il lui mit dans la main. — Telle fut la pierre fondamentale des espérances de mistress Daniel Nowlan pour la fortune future de son second fils.

L'année suivante, Aby reparut encore à la porte de son frère, et il eut une seconde entrevue avec son neveu et filleul. Tandis qu'ils se regardaient tous deux en silence, Aby se mit à siffler, comme l'année précédente, et — circonstance importante ! — il lui fit présent d'une petite trompette d'un sou.

Après son départ, ce présent donna lieu à quelque discussion, et ce point de la question était de savoir si la trompette avait été achetée à la foire, dans le dessein formel de la donner au filleul, ou si elle avait d'abord été destinée à quelqu'un des Jack, John, Dick ou Davy, qui avaient aussi des droits au souvenir d'Aby Nowlan. « Mais qu'importe, après tout ? » finit par dire mistress Daniel Nowlan, si maître Aby a fait cette emplette à la foire en songeant à son neveu, on ne pouvait

attendre de lui une plus grande preuve d'affection ; et si au contraire il la destinait à quelque autre, c'était une preuve que son filleul lui inspirait encore plus d'intérêt, puisqu'il avait renoncé en sa faveur à son premier dessein. Ainsi, dans l'un et l'autre cas, ce second incident parut encore d'un augure favorable.

À la troisième visite annuelle d'Aby Nowlan, John avait quatre ans. Il fut en état de se soutenir presque seul sur le cou du cheval de son parrain ; il manifesta à sa manière le plaisir qu'il éprouvait, et comme il ne manquait pas d'assurance, il adressa, quelques mots à son oncle. Celui-ci s'arrêta quelques minutes de plus qu'à l'ordinaire, eut toujours les yeux fixés sur l'enfant, en sifflant de temps en temps, et quand il partit, il lui glissa une guinée dans la main en disant à sa mère enchantée : « Mettez ce petit drôle en culottes, madame. »

Pendant les deux années suivantes, les entrevues du parrain et du filleul devinrent plus fréquentes, et maître Aby ajoutait à ses formules ordinaires de salutation : « Eh bien, Maître John, » ou « eh bien, garçon ! » Mais au bout de ce temps, ses visites cessèrent tout à coup, et plusieurs années s'écoulèrent sans qu'il reparût à la porte de la ferme de son frère. La cause de ce changement ne put échapper à la sagacité de mistress Nowlan ; elle conjectura qu'on devait l'attribuer à la jalousie et aux intrigues de quelqu'une des nombreuses favorites d'Aby, chacune d'elles ayant une couvée qui devait l'intéresser avant tout ; toutes devaient naturellement avoir pris l'alarme, en apprenant l'affection qu'Aby avait conçue pour son neveu, et il était aussi naturel qu'elles missent tout en œuvre pour étouffer en lui ce sentiment. Quelque moyen qu'elles eussent employé pour y réussir, le résultat était certain. Aby n'apportait plus à John des joujoux achetés à la foire ; il ne lui donnait plus de guinées, il ne témoignait plus

le désir de le voir vêtu de telle et telle manière ; en un mot il était devenu invisible. L'orgueil de Daniel s'en trouva offensé, et après avoir tenu avec sa femme bien des conseils secrets, la tête sur l'oreiller, ne pouvant rien imaginer pour rappeler Aby à ses premières dispositions, ils commencèrent à renoncer à l'espoir de voir leur second fils adopté par son riche oncle.

Le plan qu'ils adoptèrent alors fut de faire de John un prêtre. Après l'avoir laissé pendant tant d'années courir dans les montagnes voisines, comme un jeune indien sauvage, sans autre instruction que celle que sa mère pouvait lui donner à l'aide d'un alphabet en pain d'épice, il fut envoyé à l'école du village, pour tout y apprendre en même temps, et particulièrement le latin, afin de le mettre en état de passer, en temps convenable « à l'école de l'Évêque, » c'est-à-dire, dans un séminaire voisin de Limerick, ou les jeunes gens étaient préparés à entrer dans les ordres.

Pendant trois à quatre ans l'enfant suivit régulièrement cette école, comme externe, et sous la fêrule d'un vieux pédagogue, il apprit à bien lire, à écrire passablement, à calculer avec assez d'exactitude ; et ce qui mettait le comble à la satisfaction de son père et de sa mère, il possédait déjà plus du tiers de la grammaire latine de Lilly ; de sorte qu'à l'âge de douze ans, sa métamorphose en prêtre leur semblait à moitié faite ; et plusieurs des ouvriers de son père l'appelaient déjà le jeune *soggarth*¹³. John commença lui-même à sentir son importance croissante, et aidé des conseils d'un vieux et digne prêtre, son cousin, qui desservait une paroisse voisine, il

¹³ Prêtre. — Tr.

chercha à prendre la tranquillité, la gravité et l'empire sur soi-même qui sont nécessaires dans la carrière qu'il voulait suivre, mais qui n'étaient pas trop d'accord avec un caractère naturellement vif et ardent. Son père venait de prendre des arrangemens pour le faire entrer dans une pension d'un ordre plus relevé à Limerick, ce qui était un nouveau pas pour l'approcher du séminaire, quand il arriva un incident qui fit changer de résolution.

Un certain dimanche, après que la sultane régnante *pro tempore* de M. Aby Nowlan, fut partie, mise avec la dernière élégance, pour aller entendre la dernière messe, Aby lui-même monta à cheval, et, comme cela lui arrivait trois ou quatre fois par an, il pensa qu'il ferait bien d'avoir aussi « une bouchée de prières ». Ce n'était pas qu'il crût y rencontrer la dame ; au contraire, il pensait qu'elle était allée à une autre chapelle qu'il savait qu'elle préférerait. — Mais la renommée ne lui avait pas appris que, le dimanche précédent, le prêtre qui officiait dans cette autre chapelle, voyant que les remontrances qu'il lui avait faites en particulier n'avaient produit aucun effet, l'avait apostrophée, par son nom, en présence d'une congrégation nombreuse, lui avait reproché la vie scandaleuse qu'elle menait, l'avait exhortée à changer de conduite, et s'abandonnant à un transport de sainte indignation, lui avait ordonné de ne pas profaner plus long-temps la maison de Dieu par sa présence, et de ne se remontrer dans la chapelle qu'il desservait que lors qu'elle serait disposée à faire pénitence de ses fautes, et à réparer le scandale qu'elle avait donné à ses paroissiens.

La dame était sortie de la chapelle à l'instant même, peut-être moins par esprit de soumission que par nécessité, car elle savait que ce prêtre était un vieillard d'un caractère ferme et décidé qui pourrait donner ordre au bedeau de la prendre par

le bras et de la conduire à la porte ; et dans le fait, quand il eut cessé de lui parler, il eut les yeux fixés sur elle jusqu'à l'instant où il la vit se lever pour se retirer. Mais en même temps elle résolut d'obéir à une partie de ses ordres, et de ne jamais se remontrer dans cette chapelle. Cependant elle avait à faire voir le dimanche suivant une robe de soie neuve, un turban de dentelles surmonté d'un panache de belles plumes, et il ne fallait pas qu'un mouvement de dépit l'empêchât de se montrer dans tout son éclat. Elle n'était pas en peine de trouver une autre chapelle, où elle remplirait tout aussi bien ses devoirs religieux. Ainsi bravant la crainte et les pressentimens secrets qui l'avaient empêchée d'aller jusqu'alors dans la chapelle qui lui aurait mieux convenu, puisqu'elle était voisine de sa demeure, mais ou, pour cette liaison même, sa conduite était plus généralement connue, elle alla se placer effrontément au premier rang de la tribune faisant face à l'autel, dans la chapelle où Aby, dans un de ses accès périodiques de dévotion, arriva lui-même quelques instans après elle.

Il n'y avait aucun danger qu'ils se rencontrassent pendant le service divin. Pour certaines raisons particulières, Aby n'entrait jamais dans l'intérieur de la chapelle ; il restait toujours sous le porche, où il pouvait se tenir debout et s'agenouiller à volonté, tout en tenant la bride de son cheval, et uniquement pour pouvoir dire qu'il avait entendu la messe. Tout allait bien jusques-là ; mais tout à coup quelques paroissiens respectables, à l'instant où le prêtre, après l'évangile, allait commencer une exhortation, descendirent avec leurs femmes et leurs filles de la tribune qui faisait face à l'autel, entrèrent dans la sacristie, appelèrent le bedeau, et le chargèrent d'un message pour le prêtre. Celui-ci enflammé d'un saint zèle, se tourna vers la pauvre Jézabel, quoiqu'il fut parent de son protecteur, la gourmanda encore plus sévèrement que son confrère ne l'avait fait le dimanche précédent, et Aby, qui

avait avancé la tête dans la chapelle pour voir ce qui s'y passait, l'entendit, à sa grande consternation, donner un ordre péremptoire qu'on la mît à la porte. N'ayant nulle envie d'être témoin de cette scène, il se retira sur-le-champ, et se disposa à monter à cheval pour retourner chez lui au grand galop.

Comme il mettait le pied sur l'étrier, quelques femmes, vieilles et jeunes, qui avaient des raisons particulières pour n'avoir pour lui ni affection ni respect, excitées par la scène qui venait de se passer dans la chapelle, vomirent des invectives contre le pécheur endurci. Une foule d'enfans de tout âge joignirent leurs cris aux imprécations de leurs mères et de leurs sœurs, et passant même aux voies de fait, ils jetèrent des pierres au pauvre Aby. Son cheval en fut atteint, et n'étant pas accoutumé à ce traitement, il se cabra à l'instant même où son maître lui passait la jambe droite sur le dos pour se mettre en selle, et le renversa. Aby tomba sur la tête, et resta étourdi quelques instans. Quand il fut en état de se relever, il vit un beau jeune homme de treize à quatorze ans, se battre contre un autre qui non-seulement avait évidemment une couple d'années de plus, mais qui était plus grand et plus vigoureux. Cependant le jeune héros, animé par la colère, avait un avantage marqué, et il finit par renverser son antagoniste. Une autre fois, s'écria-t-il alors, j'espère que vous ne jetterez plus de pierres à mon oncle Aby.

À ces mots, la nature éveilla un instant l'âme léthargique de maître Aby, surtout quand il reconnut dans le jeune paysan renversé celui qui lui avait jeté la première pierre. Laissant son cheval aux soins de deux de ses fermiers qui s'étaient approchés pour le secourir, il s'avança, d'un pas qui ne lui était pas ordinaire, vers son champion, lui prit la main, et fixant sur lui ses gros yeux avec une expression inusitée, il s'écria : Êtes-vous Phélim ou John ? Êtes-vous Phélim ou John, monsieur ?

— Je suis votre filleul John Nowlan, monsieur, répondit le jeune homme.

— Brave garçon ! brave garçon ! continua Aby en lui serrant fortement la main ; eh bien, maître John ; eh bien, garçon ! En ce moment, il entendit du bruit à la porte de la chapelle, et en devinant la cause, il reprit la bride de son cheval, se mit en selle, et partit au galop, en répétant encore : Brave garçon ! Brave garçon ! — Eh bien, nous verrons, maître John ; nous verrons, mon garçon.

Le lendemain, Aby parut à cheval à la porte de la ferme de son frère, prononça ses complimens d'usage, sans y changer une syllabe, mais avec plus de chaleur que de coutume : Mais où est donc mon filleul, maître Daniel ?

— *Musha* !¹⁴ Dieu vous bénisse de songer à lui, répondit la mère ; où voulez-vous qu'il soit, si ce n'est à l'école, chez Jack Delany ?

Aby ouvrit de grands yeux.

— Et il va bientôt entrer en pension à Limerick, continua mistress Nowlan, pour y apprendre le latin, jusqu'à ce qu'il soit en état d'être reçu dans l'école de l'Évêque, où il restera jusqu'à ce qu'il soit prêtre, et pendant tout ce temps, nous ne le verrons plus que par-ci, par-là.

À ces mots — pension à Limerick, école de l'Évêque, — Aby, avec un air de grande surprise, tourna successivement les yeux sur Daniel, sur sa femme, sur leur servante, et sur les deux jolies petites filles Peggy et Anty qui s'étaient

¹⁴ Exclamation irlandaise. — Tr.

approchées de la porte pour le considérer ; puis, sans prononcer un seul mot, il détourna la tête de son cheval et partit.

Il était difficile de bien interpréter cette conduite ; cependant, dans un homme du caractère d'Aby, elle semblait promettre quelque chose, et Daniel et sa femme sentirent l'espérance se glisser de nouveau dans leur cœur. Ils eurent recours à quelques moyens secrets pour connaître le jour où Aby irait à Limerick, et quand il fut arrivé, ils eurent soin de garder John à la maison. La matinée se passa, et Aby ne parut point. Ils prirent des informations, et s'assurèrent qu'on l'avait vu sur la route vers dix heures du matin. Cette nouvelle semblait rembrunir l'horizon, mais à trois heures on reconnut le pas mesuré de son cheval, et quelques secondes ensuite, Aby était à la porte. John s'y rendit avec le reste de sa famille, mais, chose fort étrange, son oncle ne lui fit qu'un accueil assez froid. On aurait dit qu'il se reprochait la chaleur qu'il avait montrée dans une autre occasion, et qu'il s'était promis de ne plus retomber dans la même faute.

Cependant, il resta à la porte plus long-temps que de coutume, les yeux toujours fixés sur John, et il finit même par lui dire : Eh bien, maître John ; eh bien, mon garçon ; le latin, à ce que j'apprends ? Enfin, mistress Nowlan, inspirée par une idée heureuse, demanda de but en blanc si M. Aby Nowlan ne voudrait pas accepter la fortune du pot ? il devait avoir gagné de l'appétit en allant à Limerick ; le dîner était prêt ; et, pour une fois dans sa vie, autant valait qu'il mangeât un morceau chez son frère qu'ailleurs.

Aby ouvrit de grands yeux. Eh bien, madame, dit-il, je crois que cela est possible, et descendant de cheval, il entra dans la maison.

John fut placé à table en face de son oncle, afin de donner à celui-ci le moyen le plus facile de manifester son affection pour lui à sa manière, c'est-à-dire en le regardant. Et dans le fait il honora son neveu d'une attention constante, car, même en mangeant et en buvant, ses yeux furent toujours fixés sur lui, et suivirent même tous ses mouvemens, chaque fois qu'il avait occasion de se lever de table. Quelque flatteuse que fût cette conduite, elle n'aboutit pourtant à rien de certain. Après avoir dîné, Aby se leva de table, remonta à cheval, et s'en alla en disant à son neveu : Eh bien, maître John, nous verrons, monsieur, nous verrons.

La glace étant rompue, Aby revint de temps en temps dîner chez son frère, regardant toujours son neveu avec sa taciturnité ordinaire, sauf une seule fois, où il lui demanda si le latin lui plaisait, comment on s'y prenait pour le lui faire apprendre, quelle espèce d'homme était son maître, et comment il traitait ses élèves. Cependant les jours, les semaines, les mois s'écoulaient, sans qu'il fit un seul pas vers le but désiré.

Enfin Aby arriva un matin, ayant sur une joue des marques que cinq ongles y avaient évidemment laissées ; et il avait dans ses manières une sorte d'impatience et même de vigueur, tout à fait extraordinaire. Ce qui ne put échapper à la pénétration de mistress. Qui lui avait fait ces égratignures ? Elle croyait le deviner. Et quelle en avait été la cause ? Ses conjectures à ce sujet lui paraissaient également fondées. Dans le fait, mistress Nowlan en conclut qu'elles étaient le résultat de quelque querelle domestique occasionnée parce que son beau-frère avait laissé entrevoir l'intention de faire ce qu'elle désirait si vivement qu'il fit ; et se pressant un peu trop de parler d'après la conviction qu'elle éprouvait, elle s'écria : je maudis de bon cœur les ongles qui vous ont ainsi déchiré le visage, maître Aby.

— Voilà ce que c'est que de jouer avec un chat, répondit son frère, vous voyez comme il m'a arrangé. Cette réponse calma l'ardeur prématurée de mistress Nowlan, et ce fut pour elle un avis de temporiser.

— Maître Daniel, dit Aby après avoir dîné en silence, n'est-il pas juste qu'un maître de maison soit le maître dans sa maison ? Cette question imprévue rendit toute assurance au cœur de mistress Nowlan, et quand Daniel eut répondu très-affirmativement, elle joignit ses commentaires au texte, et s'étendit sur la soumission, le respect et l'obéissance que tout son sexe devait à celui qui a reçu du ciel la prérogative de la barbe, avec plus d'humilité que bien des femmes ne l'auraient trouvé bon, et qu'elle n'en avait peut-être au fond du cœur.

— Eh bien, nous verrons ! fut tout ce qu'ajouta maître Aby ; mais une espèce de sourire, qui se peignait rarement sur ses lèvres, annonça qu'il puisait quelque consolation dans la doctrine qui venait d'être prêchée. Ses yeux se fixèrent sur son filleul avec un air de contemplation plus qu'ordinaire, et entre chaque verre de punch, il s'écriait : Eh bien, mon garçon ; eh bien, maître John ! d'une manière qui équivalait presque à une déclaration formelle de ses intentions.

Lorsqu'il se leva pour partir, — et il était resté plus longtemps que de coutume, — Eh bien, maître John, dit-il, vous me reconduirez peut-être jusqu'à la maison ?

— Bien certainement ! s'écria mistress Nowlan, pouvant à peine contenir sa joie. Courez bien vite seller le cheval bai, John ; et écoutez-moi ; prenez bien garde à vous en revenant, car quand vous arriverez chez votre oncle, la nuit sera noire comme de la poix. Ayez bien soin de ne pas approcher de la carrière à sable près du Foil-Dhuiv ; et puis vous savez qu'il

n'y a qu'un endroit où l'on puisse passer à gué le ruisseau qu'il faut traverser. Prenez y bien garde, je vous le répète.

— Et ne pourrait-il pas rester cette nuit chez moi ? demanda Aby. Il est inutile de dire quelle fut la réponse. John partit avec son oncle, passa chez lui la nuit suivante, puis celle d'après ; en un mot, à compter de ce jour, il fut, ou du moins il parut être l'héritier adoptif de maître Aby.

Mais avant que John montât sur le cheval bai, sa mère prenant entre ses doigts un bouton de son habit, le retint un moment à la porte, pour lui faire une dernière exhortation avant son départ.

— Vous allez partir, mon cher John, lui dit-elle les larmes aux yeux ; vous allez nous quitter, et si votre fortune n'est pas faite, ce sera votre faute. Et faites bien attention à ce que je vais vous dire, John ; quand vous serez chez votre oncle, restez-y jusqu'à ce qu'il vous dise d'en sortir ; et c'est ce qu'il ne vous dira jamais, tant qu'il aura les deux yeux ouverts, ou c'est sans utilité que je l'ai observé depuis dix-sept ans. — Maintenant, John, autre chose : tâchez de vous occuper chez lui de ce que vous croirez qui pourra lui plaire. S'il est d'avis que vous appreniez plus de latin, bel et bon ; s'il ne s'en soucie pas, vous savez déjà plus que personne de la famille de votre père n'en a jamais su ; c'est une consolation ; je pourrais même dire que vous êtes aussi savant que l'ait jamais été qui que ce soit de la mienne, à l'exception de mon cousin Wilkins, de Rose-Lodge, écuyer, Dieu veuille avoir son âme, qui était en état de lire dans un livre latin depuis le matin jusqu'au soir. — Ensuite c'est une bonne chose d'être prêtre, John, surtout au bout d'une vingtaine d'années, quand on se trouve installé dans un bon presbytère ; mais c'est une bonne chose aussi que de jouir sans embarras du revenu de quelques milliers

d'acres de terre, et si l'on veut vivre comme un prêtre, c'est-à-dire ne point jurer, ne point s'enivrer, et ne point commettre d'autres péchés, comme certaine personne que nous connaissons, aller à la messe tous les dimanches, et remplir tous les devoirs de la religion, c'est comme si l'on était prêtre dans un sens, et cela vaut mieux dans un autre. — Je vous dirai aussi, John, de ne pas faire attention à ce que vous pourrez voir dans la maison, qui ne nous regarde pas, et que nous ne pouvons empêcher ; seulement n'imitiez pas le mauvais exemple, et méritez ainsi la bénédiction de votre pauvre mère. Qui que ce soit qui vous parle, ayez une parole civile à lui dire ; la civilité ne coûte rien, et elle peut vous faire un ami de celui qui aurait été votre ennemi ; car vous êtes un garçon ayant la parole sur le bout des lèvres, John, et vous pouvez plaire quand vous en avez envie. — Seulement, si vous entendez la créature se comparer à votre mère, ou vous comparer à ses enfans, comme on m'a dit qu'elle le fait souvent, donnez-lui un bon soufflet de ma part, quoi qu'il en puisse arriver. Cependant ne vous pressez pas trop, car il n'en faut venir là qu'à l'extrémité. — Quant aux pauvres enfans que vous verrez chez votre oncle, que Dieu les prenne en pitié, car ce n'est pas leur faute après tout ; ils sont les enfans de Dieu tout aussi bien que vous, seulement ils ne sont pas entrés dans le monde par la bonne porte. Ayez donc de la compassion pour eux, et s'ils veulent jouer avec vous, quel mal à cela ? Pourvu toutefois qu'ils ne soient pas de votre âge ou plus âgés que vous, car en ce cas il faudrait les tenir à leur place. Ainsi donc, mon cher John, que la bénédiction de Dieu soit avec vous, qu'il vous accorde sa grâce, et qu'il vous apprenne à éviter... Les craintes maternelles remplirent ses yeux de larmes, et lui coupèrent la parole un instant. — Je ne vous en dirai pas davantage, John ; les chevaux sont à la porte, et votre pauvre oncle vous attend ; seulement, ajouta-t-elle, en lui jetant ses bras

autour du cou ; seulement, que le ciel préserve mon cher fils de tout malheur !

Cette prière — peut-être en punition de l'esprit de cupidité qui lui faisait désirer de voir son fils sur le chemin de la richesse au risque d'y rencontrer bien des tentations dangereuses — cette prière ne fut pas exaucée.

CHAPITRE IV

Mistress Nowlan s'était trompée en disant que la nuit serait noire comme de la poix ; car, lorsqu'après avoir fait environ trois milles sur la grande route, Aby et John Nowlan prirent un chemin de traverse pour arriver à leur destination, la lune brillait de tout son éclat. Pendant quelque temps, ils suivirent les bords d'une petite rivière sur un chemin si inégal et si raboteux, que le cheval bai de John trébuchait à chaque pas ; et ils se trouvèrent ensuite sur la base d'un rocher d'ardoise, si uni et si glissant, que les pieds des chevaux n'y étaient pas plus assurés que sur la glace. Quand ils eurent traversé cette mauvaise partie de leur route, ils tournèrent sur la gauche, et entrèrent dans une espèce d'avenue ou de passage qui conduisait à la maison d'Aby. C'était un changement en mieux, mais c'était tout ce qu'on en pouvait dire de plus favorable. Les murs qu'ils avaient à droite et à gauche tombaient en ruine. On en avait bouché quelques brèches avec des pierres placées les unes sur les autres sans mortier pour les joindre, mais il en existait un grand nombre d'autres dont les pierres éboulées couvraient encore le chemin qui était labouré de profondes ornières, que le plus vieux paysan des environs se souvenait d'y avoir vues depuis vingt-cinq ans. Des ronces, des chardons et des orties qui croissaient librement de toutes parts, contribuaient aussi à l'embellissement de ce lieu.

Ayant monté graduellement l'espace d'environ cinquante toises, ils arrivèrent enfin dans un petit enclos carré situé devant la maison. Il ne s'y trouvait ni arbustes, ni fleurs, ni même une touffe d'herbe ; on n'y voyait que quelques arbres rabougris, irrégulièrement plantés tout à l'entour. L'édifice était élevé de deux étages, dont le premier avait quatre

croisées. Trois marches en pierre, mais descellées, conduisaient à la porte, et toutes les fenêtres du rez-de-chaussée étaient garnies de barreaux de fer d'un pouce carré. Rien ne pouvait donc présenter une apparence plus sombre et plus lugubre que l'extérieur de cette maison ; mais à en juger par le charivari joyeux d'un grand nombre de voix qui se faisaient entendre à une certaine distance, l'intérieur devait présenter une scène d'un genre tout différent.

Le bruit des pieds des chevaux sur les pierres branlantes qui avaient formé autrefois une espèce de chaussée au milieu de l'enclos, fit sortir d'un bâtiment tenant au principal corps de logis trois domestiques mal vêtus, deux servantes jeunes et jolies, trois ou quatre enfans, deux chiens de basse-cour, une douzaine de lévriers, de bassets, de limiers, et de chiens d'arrêt, sur les talons desquels se traînait le bichon de la maîtresse. Au même instant un cri de joie général, partant de la salle-à-manger, célébra le retour de M. Aby Nowlan. Les domestiques prirent la bride des deux chevaux ; les servantes s'étant approchées assez près pour être sûres qu'elles ne se trompaient pas, s'écrièrent : oui, oui, c'est bien lui, c'est le maître ! Les chiens vinrent lui faire leurs complimens, et regardèrent John, les uns en grondant, les autres en aboyant. Les enfans battirent des mains en criant : C'est daddy ! c'est daddy !¹⁵ Au milieu de ce cortège bruyant, Aby conduisit son neveu vers la porte, dont le marteau n'existait plus, tandis qu'une servante faisait le tour de la maison pour aller la lui ouvrir.

¹⁵ Daddy, est un terme plus familier, plus trivial que papa mais qui signifie la même chose. — Tr.

On les fit attendre à la porte plus long-temps qu'il n'eût été nécessaire. Pendant ce temps une fenêtre du premier étage, s'ouvrit, et John y vit paraître la tête et les épaules d'une très-belle femme pouvant avoir environ trente ans, qui d'une voix que la colère n'empêchait pas d'être mélodieuse, demanda : Et qui est votre *sthokack*¹⁶ ce soir, maître Nowlan ?

— Un ami, madame, un ami ; répondit Aby, d'un ton qui offrait un singulier mélange de crainte, de bonne humeur et de fermeté.

— Mais quel est son nom ?

— Un nom qui en vaut bien un autre, madame, et vous l'avez souvent dit vous-même.

— Quoi ! s'écria la dame ; le morceau dont vous m'avez parlé hier soir ! — Et oseriez-vous ?... Elle se retira brusquement de la fenêtre à l'instant où l'on ouvrait la porte pour faire entrer Aby et John dans la maison.

— La possession est un point important, suivant la loi, monsieur, dit Aby à son neveu, en le faisant passer devant lui.

— Fermez-leur la porte au nez ! s'écria la belle dame du haut de l'escalier ; et l'ayant descendu à la hâte, elle se présenta dans un costume tellement en désordre qu'il était facile de juger qu'elle venait de faire une méridienne, habitude qui lui était devenue presque nécessaire par suite de celle qu'elle avait prise de se livrer un peu trop librement aux plaisirs de la table.

¹⁶ Convive venant sans être invité. — Tr.

— C'est une honte pour vous, madame, de vous montrer ainsi quand il y a des étrangers dans la maison, dit Aby en se plaçant entre elle et John.

— Je vous dis de le renvoyer, ou je vous en ferai repentir.

— Quoi ! à une pareille heure ! quand on ne mettrait pas un chien à la porte ! Non, madame ! c'est une honte pour vous d'agir ainsi, je le répète.

— Pauvre idiot que vous êtes ! — Et est-ce ainsi que vous prétendez me traiter ? — Attendez un instant, et je vous ferai voir beau jeu ainsi qu'à lui.

— N'approchez pas, madame, n'approchez pas !

Elle s'approcha, et fit un geste qui menaçait de lui faire sentir ses ongles.

— Je vous dis encore de ne pas approcher, madame, s'écria Aby en la repoussant avec force. — J'ai eu assez de cela hier soir, et je n'en veux pas davantage. — Allez vous coucher, madame ; tenez-vous tranquille, et laissez tranquilles les autres, à moins que vous ne vouliez que je prenne ma houssine ; — Vous savez ? — Polly, dit-il à une grande femme, vieille mais vigoureuse, et qui, ayant été la première des mistress Nowlan, savait parfaitement ce qu'elle devait faire en pareille occasion, allez la mettre au lit sur-le-champ. Cette pauvre Kitty ! ajouta-t-il en s'avancant vers une chaise sur laquelle elle s'était laissée tomber en feignant d'être évanouie, il faut que les fées lui aient jeté un sort ! — ha ! — Cette particule, fortement prononcée, était pour lui, l'équivalent d'un éclat de rire. — Les fées vous ont jeté un sort, Kitty, n'est-il pas vrai ? — ha ! — Venez par ici, maître John, venez par ici.

Abandonnant la sultane régnante aux soins de la sultane réformée, Aby ouvrit une porte sur la gauche du vestibule, et fit entrer son neveu dans une salle faiblement éclairée, où se trouvaient, assis autour d'une table, cinq à six ivrognes, dont la scène qui venait d'avoir lieu dans le vestibule n'avait pas interrompu les plaisirs, attendu qu'ils étaient habitués à en entendre de semblables. De nouvelles acclamations célébrèrent l'entrée d'Aby dans sa salle à manger ; chacun lui tendit la main ; mais personne ne songea à se lever.

Eh bien, maître Bob, dit Aby à un des fils du magistrat Adams ; eh bien, maître Tom, à un second ; eh bien, maître Dick, maître Sam, à un troisième et à un quatrième ; serviteur, docteur Cassidy, à un apothicaire du village voisin, qui était venu le matin de très-bonne heure voir une servante malade, et qui s'était ainsi procuré un déjeuner, un dîner, et une douzaine de verres de punch dans la soirée, comptant bien ensuite avoir aussi un lit à la maison ; Ah ! ah ! maître Tony Furet, à un pauvre parent du magistrat, qui avait été autrefois fort à son aise, qui n'avait plus un sou, mais qui trouvait le moyen de vivre aux dépens des amis de son patron, chez lesquels il allait successivement, et où il était accueilli grâce aux connaissances qu'il avait en chiens, en chevaux et tout ce qui concernait la chasse et la pêche, et surtout grâce à une langue bien pendue, qualité qui manque rarement à un pauvre gentilhomme irlandais. Il faut pourtant ajouter que la maison de son patron était celle qui le voyait le moins souvent. Ce fut ainsi qu'Aby salua ses hôtes en arrivant chez lui.

— Eh bien, mon vieux, dit maître Tom Adams, quand Aby et John eurent pris place à table, vous nous trouvez arrivés ici pour chasser le coq de bruyère demain matin de bonne heure.

— Ah ! ah ! dit Aby.

— Et l'on ne trouverait pas de meilleurs chiens dans tout le comté de Tipperary, dit Tony Furet, en buvant un verre de punch.

— Ni dans le comté voisin, ajouta le docteur Cassidy, qui était déjà ivre.

— C'est ce qu'on me dit, remarqua Aby.

— Et je sais où trouver un lièvre, dit maître Bob Adams, qui préférait la chasse à courre.

— Tony, dit maître Dick au parasite, que nous disiez-vous donc, il y a quelques jours relativement au chien d'arrêt du magistrat, et à celui d'Aby Nowlan ?

— Oui, s'écria maître Sam, expliquez-nous cela.

Tony Furet parut se trouver mal à l'aise. — Que voulez-vous dire ? demanda-t-il.

— Vous faisiez une comparaison entre les deux chiens, dit Sam.

— Ma comparaison n'était désavantageuse ni à l'un ni à l'autre, répondit Tony, et maître Tom me rendra justice à cet égard.

— Eh bien, que disiez-vous enfin ? Répétez le nom, s'écria Dick.

— Je disais que le chien d'arrêt du magistrat est un fort joli chien, et que celui de maître Aby en est aussi un fort joli. Seulement je faisais observer que le chien du magistrat a la tête bien marquée, ce qui ne veut pas dire qu'il n'en soit pas

de même de celui de maître Aby. Voilà ce que j'ai dit ; et ce que j'ai dit, je le dis encore et je suis prêt à le soutenir.

— Ha ! fut la contribution d'Aby aux éclats de rire qui partirent de toutes parts.

— Mais qui donc nous avez-vous amené, maître Aby ? demanda Sam ; question qui dirigea enfin l'attention de la compagnie sur John Nowlan.

— Sur ma foi, c'est le jeune prêtre, s'écria Bob.

— Soyez le bienvenu, père Nowlan, dit Tom.

— Que Votre Révérence nous donne sa bénédiction, ajouta Dick ; mais d'abord prenez le calice en main.

Cette insulte faite, peut-être sans intention, à la religion qu'il professait, ne fit aucune impression sur Aby ; mais John rougit, et regarda en fronçant le sourcil le jeune homme qui venait de parler.

— Aby, continua Dick, faites donner un verre au jeune prêtre ! il se leva et ouvrit la porte. — Holà, Peg ! — Peg ! Apportez des verres pour le maître et le jeune prêtre. — Dépêchez-vous ! Remuez vos gigots, fainéante !

Une servante, ayant les pieds et les jambes nus, apporta deux verres. Aby mit dans le sien un morceau de sucre, de l'eau chaude, du whiskey, et y exprima du jus de citron. John regarda ses opérations, mais sans suivre son exemple.

— Ne savez-vous pas encore faire ce mélange ? dit Tom ; je vais vous l'apprendre. Et le faisant, il eut soin de ne pas ménager le whiskey.

— Je ne suis pas habitué à cette boisson, mon oncle, dit John, en se tournant vers Aby ; je me dispenserais d'en prendre, si vous le trouviez bon.

— Vous en boirez ! s'écria Sam.

— Si votre Révérence ne sait pas comment on boit ce breuvage, reprit Tom, on le lui fera avaler à la cuiller. — Holà, Peg ! — Nance ! Ah ! j'oubliais que Nance est malade.

— Nance, dit le docteur Cassidy, son corps chancelant de droite à gauche comme le balancier d'une pendule ; Nance prendra... prendra la pilule... ce soir ; et... et elle boira... la potion... demain matin. Et en finissant ces mots, il tomba de sa chaise, et resta étendu sur le plancher ivre mort.

Sa chute fut accompagnée de grands éclats de rire, et l'on appela des domestiques qui, étant habitués à de pareilles scènes, l'emportèrent gravement, et allèrent le mettre au lit. On pressa John de nouveau, non-seulement de vider son verre, mais ensuite d'en boire plusieurs autres ; son oncle joignit ses sollicitations à celle de la compagnie, et lui dit qu'on pouvait en vider un baril, sans trouver au fond un mal de tête. Enfin le jeune homme doux, complaisant et docile, qui jusqu'alors ne s'était jamais écarté des règles de la plus stricte tempérance, voulant, d'après les instructions que lui avait données sa mère, faire tout ce qui pouvait plaire à son oncle, but assez pour que les fumées du whiskey lui montassent au cerveau, et dégrada en sa personne la nature humaine pour la première fois de sa vie.

Tout ce qui l'entourait lui semblait tourner autour de lui ; tous les objets lui paraissaient doubles ; il voyait sur la table quatre chandelles au lieu de deux qui y étaient d'abord, et il

pouvait être deux heures du matin quand il entendit plusieurs fois crier :

— Un diable ! un diable !¹⁷ — Allons, Aby, il faut que vous nous donniez un diable ! — Nous avons laissé la moitié d'une oie avec le foie et le gésier ; on peut y ajouter quelques tranches de bœuf, et il ne manque dans la maison ni poivre, ni moutarde. — Peg ! holà, Peg ! Qu'on nous prépare un diable. — Mais ayez soin que ce soit un véritable diable, sans quoi puisse le diable vous emporter, et vous couper en tranches pour son souper !

Peg disparut, et John n'entendit plus qu'un brouhaha confus de voix qui parlaient, sans qu'il put distinguer ce qu'on disait. Quand ses yeux s'entr'ouvraient et se fixaient sur son oncle, il le voyait toujours vider des rasades qui ne produisaient pas plus d'effet sur lui, que si on les eût jetées dans un tonneau vide. Enfin on apporta le diable, servi sur un grand plat ébréché qui fit le tour de la table. On en plaça une portion sur l'assiette de John, mais dès qu'il l'eut mangé et qu'il eut bu un verre de bière, sa tête s'appesantit au point qu'il lui semblait qu'elle soutenait le poids du plafond, et au bout d'une couple de minutes il tomba, comme le docteur, et on l'emporta de la même manière. Ainsi se termina la cérémonie de son initiation dans les habitudes journalières de son oncle.

Le lendemain, il s'éveilla assez tard, et se trouva dans une grande chambre où il vit trois lits sans compter le sien. L'état dans lequel ils étaient, prouvait qu'ils avaient été occupés pendant la nuit ; et un creux qu'il remarqua dans le sien à côté de lui, lui fit voir qu'il avait même eu un compagnon sans s'en

¹⁷ Viande froide mise sur le gril avec force épices.

douter. Il se souvint de l'excès dont il s'était rendu coupable la soirée précédente, et le repentir et la crainte s'emparèrent de son esprit. — Le repentir du péché qu'il avait commis ; — la crainte de la colère de son oncle, et surtout des reproches de sa mère quand elle apprendrait quelle avait été sa conduite ; indépendamment des nausées qu'il éprouvait encore, d'un mal de tête qui l'accablait, du battement de toutes ses artères, et de cette espèce de fièvre, tribut que Bacchus exige de ses jeunes adorateurs lors du premier sacrifice qu'ils lui offrent, étaient pour lui un tourment insupportable ; et quand il se fut habillé, et qu'il fut sur le point d'aller joindre son oncle, il tremblait à la seule pensée de se trouver en face de lui.

À ce dernier égard ses craintes étaient superflues. Les jeunes chasseurs étant partis au point du jour pour aller faire la guerre aux coqs de bruyère d'Aby, John trouva son oncle seul dans la salle à manger, debout près d'une croisée, et tenant d'une main une tasse de thé, et de l'autre un vieil almanach. Dès qu'Aby l'aperçut, il lui dit d'un ton de bonne humeur : — Eh bien, John, eh bien, mon garçon, j'espère que vous ne serez pas malade pour vous être levé de trop bonne heure. Ne voudriez-vous pas déjeuner ? À ces mots, il lui montra la table, et se retourna vers la fenêtre pour regarder. — Quoi ? — Rien.

John se versa une tasse de thé, d'une théière de belle porcelaine anglaise, mais qui n'avait plus que la moitié de son goulot, et dont le couvercle était en bois. Il y ajouta de la crème, très-bonne en elle-même, mais servie dans un pot au lait malpropre. Il remarqua que sa tasse et sa sous-tasse étaient d'un modèle différent, et jetant les yeux sur les autres, il vit que la même variété y régnait. Il avait besoin d'eau pour remplir la théière, et il en trouva dans une casserole qui était

sur le feu, car depuis six mois il manquait un fond à la bouilloire de cuivre, et une anse à celle de fer-blanc. Le thé lui parut faible, après qu'il eut jeté dans la théière une partie de l'eau grasseuse qui était dans la casserole ; mais il était aisé d'y remédier, car il trouva dans une saucière de faïence du thé noir et du thé vert mêlés ensemble. Plus d'une livre de beurre était divisée sur de grandes et de petites assiettes, en tranches qui prouvaient que le couteau qui avait servi à les couper n'était pas propre. Il n'avait trouvé près de sa tasse qu'une petite cuiller d'étain, tandis qu'une d'argent était à bouillir au fond de la casserole qui était sur le feu. Enfin on avait repoussé pêle-mêle au bout de la table des tasses, des sous-tasses, des plats, des assiettes, des fourchettes, des couteaux, de grandeur, de forme et de matière différentes ; et des os à demi rongés, des coquilles d'œufs, des fragmens de pain, prouvaient que les chasseurs, avant de partir, avaient eu soin de faire un déjeuner solide.

John regarda autour de lui. La salle où il se trouvait était grande et de forme régulière, mais l'ameublement n'en avait jamais été terminé. Les murs avaient été disposés pour recevoir un papier, mais ce papier n'y avait jamais été collé. Les portes et les lambris n'en avaient jamais été peints, et n'avaient d'autre couleur que celle que le temps et la fumée leur avaient donnée. Les chaises, en bois d'acajou, et couvertes en crin, étaient chargées d'une couche de poussière ; et il manquait un pied à l'une, et un dossier à l'autre, et le corbeau favori d'une des « mistress Nowlan » s'était amusé à déchirer le crin de la plupart. Aby disait tous les jours qu'il les ferait raccommoder, mais il voulait probablement attendre qu'elles fussent toutes hors de service. Le plancher était couvert d'un très-beau tapis, mais il n'était pas cloué, de manière qu'il formait des plis de tous les côtés, et surtout près de la porte ; on ne pouvait y marcher sans en faire sortir un nuage

de poussière, parce qu'il n'avait jamais été battu, et qu'il était rarement balayé ; et les chiens l'avaient couvert d'ordures, et déchiré en plusieurs endroits à force de gratter. En un mot tout annonçait l'indolence, le manque d'ordre et le défaut de propreté.

Lorsqu'il eut déjeuné, son oncle l'engagea à faire une promenade avec lui, et John y trouva de nouvelles preuves de l'esprit ruineux d'insouciance qui régnait dans cette maison.

Comme ils entraient dans ce qu'Aby appelait le jardin, ils y virent deux ouvriers appuyés nonchalamment sur le mur de clôture, se chauffant au soleil, et fumant leur *dooden*¹⁸ qu'ils se passaient alternativement l'un à l'autre. La vue du maître qui arrivait, ne les fit changer ni de posture ni d'occupation.

— Serviteur, messieurs, dit Aby, d'un ton qu'il voulait rendre ironique.

— Dieu vous protège, maître.

— Et que faites-vous aujourd'hui, messieurs ?

— Nous pensions à aller au bout de la vallée, maître Aby, pour voir comment va le foin.

— Mais prenez-vous-y à loisir, mes enfans ; mettez-y le temps ; on gâte le meilleur ouvrage, quand on veut le faire à la hâte. Ces mots étaient prononcés d'un ton goguenard par une voix qui ressemblait à celle d'un ours qui gronde. Celui qui parlait ainsi était un homme à cou de taureau, gros et de grande taille, dont les yeux étaient toujours en mouvement,

¹⁸ Pipe à tuyau fort court — Tr.

et dont les traits semblaient former une caricature. Il était couvert d'un habit en lambeaux, qui était évidemment un rebut de la garde-robe de maître Aby. Il venait du bureau de la poste aux lettres, et passant par-dessus une barrière qui était au bout d'une avenue, il s'avança gauchement vers son maître.

— Qu'est-ce que vous dites, *Bosthoon*¹⁹ que vous êtes ? lui dit Aby, du même ton que prenaient autrefois les rois en parlant à leur fou d'office.

— Je dis que rien ne porte bonheur comme de faire les choses à loisir. Ces braves gens le savent bien, et vous pouvez vous-même en rendre témoignage.

— On ne vous parle pas, Mathieu, dit un des fainéans, adressez-vous au maître, et rendez-lui compte de ce que vous avez fait ?

— Le vôtre serait bientôt rendu, Yomen.

— Ha ! s'écria Aby ; — on sait que c'était sa manière de rire. — Ha ! vous êtes battu, Yomen.

— Adieu, et que la grâce du diable t'accompagne ! il finira par t'avoir tôt ou tard, dit Yomen, en battant en retraite avec son compagnon.

— Adieu, et que le ciel te protège ! répliqua Mathieu ; et puisse-t-il n'exaucer ni ton vœu, ni le mien !

Et notre jeune ami John, établissant un contraste entre l'industrie laborieuse qui régnait chez son père, et la

¹⁹ Fou : terme de plaisanterie. — Tr.

fainéantise dont il était témoin, s'aperçut que son oncle payait ses ouvriers pour réfléchir pendant les trois quarts de la journée à ce qu'ils feraient du reste.

— Taisez-vous, fou que vous êtes, dit Aby, et donnez-moi les lettres que vous avez pour moi.

— Et voilà comme vous me parlez ! répliqua Mathieu avec un ton de reproche et de mécontentement affecté. Mais oui, c'est ainsi que vous me traitez toujours, tandis que j'use à votre service mes jambes et mes pauvres *brogues*²⁰ ; que Dieu m'en envoie une autre paire ! Voyez ! — Et il leva alternativement les deux pieds pour montrer sa chaussure, et faire remarquer que les doigts d'un de ses pieds passaient à travers une de ses *brogues*, et que la semelle de l'autre n'existait plus. — Voilà pourtant ce que je gagne à faire vos commissions.

— Donnez-moi mes lettres, et allez-vous-en. — Et qu'avez-vous fait du dernier habit que je vous avais donné ?

— Bien sûr, ce serait un scandale, si je le mettais avec ces haillons, mes autres membres seraient jaloux de mon dos. Si bien donc, en attendant qu'il m'arrive une paire de culottes de moyen âge, je l'ai pendu au croc.

— Ne me parlez pas de pendus, gibier de potence, cela vous portera malheur. Donnez-moi mes lettres, encore une fois.

²⁰ Souliers de bois, mais différents des sabots. Tr.

— Et qui est-ce qui me donnera une pièce de cinq sous pour vous les avoir apportées de si bonne heure ? Il était une heure, et elles étaient arrivées le soir précédent.

— Revenez demain, maître Mathieu.

— *Avoch*²¹ ! les vaches qui sont loin ont de longues cornes.

— Donnez-moi-les, vous dis-je, ou vos épaules feront connaissance avec ce bâton.

— *Avoch* ! les voici. Il est difficile de prendre les culottes d'un montagnard²², mais il l'est tout autant de faire sortir d'une poche vide une pièce de cinq sous.

— Allez-vous-en, vous dis-je, s'écria Aby, allez-vous-en, ou bien... Il se baissa pour ramasser une pierre, et Mathieu, affectant une terreur qu'il n'éprouvait pas, s'enfuit en criant : Dieu me protège ! alla rejoindre en riant les deux fainéans qui venaient de s'éloigner, et laissa le maître dans une allée encombrée de pierres et couverte de mauvaises herbes, quoiqu'il n'eût fallu qu'une couple d'heures de temps bien employé pour la mettre en bon état.

John vit alors son oncle regarder successivement l'adresse des lettres qu'il venait de recevoir, et sans les ouvrir les chiffonner ou les déchirer l'une après l'autre, et les mettre dans la poche de son habit, en disant, à mesure qu'il en examinait une, « je sais ce que c'est. » La dernière épître parut

²¹ Exclamation irlandaise. — Tr.

²² Parce qu'ils n'en ont pas. Tr.

pourtant l'intéresser davantage. Il en considéra long-temps l'adresse et le cachet, et finit par l'ouvrir. S'appuyant le dos à son tour contre la muraille, il passa une demi-heure à l'épeler, la mit ensuite dans la poche de son gilet, et eut l'air de réfléchir. Enfin il reprit la lettre, l'étudia de nouveau et après une autre demi-heure d'application, il se remit en marche, et entra dans une autre allée.

— Comment trouvez-vous notre jardin, maître John ? demanda-t-il à son neveu, leur marche se trouvant arrêtée par une brouette renversée, tandis qu'à droite et à gauche on ne voyait que des planches de légumes montant en graines, ou étouffés sous les mauvaises herbes, et des arbres fruitiers qui ne rapportaient rien, ou qui n'étaient chargés que de quelques mauvais fruits, faute d'avoir été taillés en temps convenable.

John répondit comme il le put à cette question embarrassante et demanda à son oncle s'il avait quelque commission à lui donner pour son père, attendu qu'il croyait qu'il était temps qu'il retournât chez lui.

— Y retourner ! dit Aby, en ouvrant de grands yeux. Pourquoi ne pas rester ici, maître John ? Si c'est le latin qui vous manque, demain ou après-demain nous prendrons des arrangemens avec quelque bon maître à Limerick. — Quelque bon maître, entendez — vous, maître John ; car j'en connais en cette ville, — s'ils vivent encore — chez qui je ne voudrais pas envoyer un chien, — et vous encore bien moins, mon garçon.

John remercia son oncle. Ne pouvant aller plus loin de ce côté, ils retournèrent sur leurs pas, entrèrent dans une autre avenue, et s'y promenèrent assez long-temps en silence.

— Maître John, dit enfin Aby.

— Mon oncle.

Aby le regarda fixement, remua les lèvres, et ne dit rien de plus. Au bout d'un quart d'heure, il lui fit la même apostrophe, reçut la même réponse, et n'en dit pas davantage. Mais après un autre intervalle, la troisième tentative réussit mieux, et Aby ajouta :

— Êtes-vous aussi habile dans les chiffres que dans le latin, maître John ?

— Et même un peu plus, mon oncle.

— Ah, ah, maître John ! — Nouvelle pause. — En êtes-vous bien sûr ? Autre intervalle. — Eh bien, maître John, vous pourriez peut-être me dire ce que signifie tout cela ? Et en même temps il lui remit la lettre qu'il avait examinée et étudiée si long-temps.

John lut la lettre, et vit avec surprise qu'elle était écrite par l'agent du propriétaire des fermes de son oncle qui réclamait le paiement de quatre années de loyers, et le remboursement des frais d'une saisie-exécution qui avait eu lieu un an auparavant, affaire qui avait été arrangée moyennant des sûretés qu'Aby avait données pour le passé, et la promesse qu'il avait faite d'être plus exact à l'avenir. Le compte des sommes réclamées était établi d'une manière claire et intelligible. John fut donc étonné que son oncle eût besoin d'explication à ce sujet, mais il le fut encore bien plus en voyant que le prix du bail, qui avait été fait du vivant du vieux Nowlan, était stipulé à si bon marché, que rien n'eût été plus facile que de le payer année par année, et qu'il fallait une apathie complète pour l'avoir négligé. Il expliqua à maître Aby ce que signifiaient quelques colonnes de chiffres, rangés les uns sur les autres, et

qui avaient mis en défaut les connaissances en arithmétique du pauvre Aby.

— Comment, quatre ans ! s'écria-t-il ; impossible ! ils se trompent, tout savans qu'ils sont. — Eh bien, John ; eh bien, mon garçon, nous verrons. Demain ou après-demain, nous leur écrirons. Mais demain ou après-demain n'arrivèrent jamais, et la lettre ne fut pas écrite.

Une charmante petite fille, ayant environ douze ans, entra dans le jardin, accourut vers eux, et cria : « Papa, papa, maman veut vous parler. »

— Eh bien, madame, dit Aby ; et tournant le dos à son neveu, il dirigea lentement ses pas du côté de la maison. La jeune fille resta près de John, et l'ayant regardé quelques instans, lui dit avec timidité : « N'êtes-vous pas mon cousin ? »

— Je le suis, répondit John, avec un ton de douceur et même d'affection, car quelle que fut la conduite de la mère, il se rappela que la fille ne pouvait en être responsable.

— Moi, je me nomme Maggy. — Me battrez-vous, si je reste avec vous ?

— Non certainement, Maggy. Je vous défendrais même, si quelqu'un voulait vous battre.

— Comme cela est drôle ! on m'a dit que vous me battiez. — Me haïssez-vous ?

— Un bon chrétien ne hait personne.

— Qu'est-ce qu'un bon chrétien ? — n'est-pas un prêtre ? — *Och !* oui, je me rappelle qu'on m'a dit que vous êtes un prêtre. — Mais il me semble que vous êtes encore bien jeune pour cela.

John lui expliqua qu'il ne l'était pas encore, mais qu'il travaillait pour le devenir ; et sa complaisance, sa douceur, plurent naturellement à la jeune Hébé sauvage.

— Mais que faites-vous ici ? — Venez dans le verger, vous me cueillerez quelques pommes. J'ai déjà cueilli toutes celles qui étaient à ma portée, mais les plus belles sont trop haut ; je ne puis y atteindre même en sautant. — Voyons si vous savez grimper sur un arbre.

— Il faut d'abord en demander la permission à votre père, Maggy.

— À mon père ! Personne ne lui demande jamais rien, le pauvre homme ; et il est inutile de demander la permission de ma mère, car elle me laisse faire tout ce que je veux. Ainsi venez, venez ! — Ah ! qu'est-ce que cela ? dit-elle en prenant un livre dont le coin sortait de la poche de John : « *och !* un livre ! Est-ce que vous savez lire ? »

— Oui, Maggy ; et vous, ne le savez-vous pas ?

— Moi ! *Avoch !* comment le saurais-je ? répondit la pauvre fille avec insouciance, mais en rougissant un peu.

— Voulez-vous que je vous l'apprenne, Maggy ?

— Comment ! ce serait alors que vous me battriez tout de bon. Jamais le pauvre Aby et maman elle-même ne m'ont si bien battue que lorsqu'ils voulaient m'apprendre à épeler, ce qu'ils ne savent guères eux-mêmes.

— Mais je vous l'apprendrai d'une autre manière, Maggy, et alors vous pourrez lire ce livre et tous ceux que vous voudrez. N'en seriez-vous pas bien aise ?

— *Och !* oui certainement, Dieu sait que j'en serais charmée. — Mais voyons ! comment m'apprendrez-vous ?

— Je vous le montrerai ce soir, Maggy ; car il me faut un autre livre pour cela.

— Eh bien, en ce cas, je vais retourner près de maman, car elle me gronderait si je restais plus long-temps. — Comment vous nommez-vous ? N'est-ce pas John ?

— Oui.

— Eh bien, John, je vais aller retrouver maman, et je lui dirai que vous n'êtes pas à moitié si... mais non, non, je ne lui dirai rien ; j'attendrai que vous m'ayez appris tout ce que vous savez.

— Maggy ! Maggy ! cria la voix aigre d'une servante, du côté de la maison.

— Je viens, Nance, je viens. — Adieu, John, ne dites pas que vous m'avez vue. Et elle le quitta en courant.

CHAPITRE V

Les chasseurs revinrent à l'heure du dîner, ramenant avec eux trois ou quatre nouveaux compagnons qu'ils avaient rencontrés en chassant, et une douzaine de chiens, sans compter ceux d'Aby. Leurs gibecières étaient bien remplies, et John vit avec surprise et presque avec indignation, qu'ils chargèrent une couple de fainéans dont la maison était remplie, de porter tout leur gibier à Mont-Nelson, chez le magistrat Adams, sans en offrir une seule pièce à Aby. On se mit à table ; elle était chargée de bœuf rôti, de mouton bouilli, de tranches de côtelettes d'agneau, en un mot de tout ce qu'on pouvait trouver à crédit, et n'importe à quel prix, chez le boucher ; mais on n'y voyait ni volailles, ni lapins, ni lard, ni jambon, ni rien de ce que la basse cour aurait pu produire, et qui aurait dû diminuer la dépense du festin.

Avant que le dîner fût servi, Aby vit passer Mathieu, revenant une seconde fois du village voisin, et en rapportant deux livres de thé, un pain de sucre, trois bouteilles de whiskey et plusieurs autres choses.

— Enfant du diable, lui cria-t-il, où portez-vous tout cela ?

— À la maîtresse, bien sûr, répondit Mathieu ; elle a du monde là haut, ce soir, et tout cela est pour elle.

La soirée se termina encore plus glorieusement que la précédente. Instruit par l'expérience de la veille, John eut soin de se maintenir dans les bornes d'une stricte tempérance. Dès qu'il eut dîné, il alla donner à sa cousine sa première leçon de lecture dans le jardin ; mais quand il en revint, vers la nuit, il fut obligé, par égard pour les désirs de son oncle, de rester avec la compagnie, quoique sans en partager les excès. Les

convives d'Aby étaient au nombre de neuf, et plus on est de fous, plus on rit. On vida plus de bouteilles et l'on cassa plus de verres que la nuit précédente ; deux chaises passèrent encore aux invalides. Enfin vers minuit, ils se levèrent de table, la poussèrent à l'autre bout de l'appartement, et se mirent à danser au son, ou plutôt au tapage de leurs propres voix, en faisant d'étranges contorsions qu'ils appelaient des figures.

Tout à coup on entendit des cris de femmes sur l'escalier, et John vit arriver la « maîtresse », suivie de six à sept « dames », toutes ayant les yeux ardents, les joues enflammées, et les vêtemens en désordre. Une espèce de contre-danse plus régulière commença alors, sans autre musique que les voix des danseurs et des danseuses dont les gosiers avaient souvent besoin d'être rafraîchis par des rasades de punch ; tandis qu'Aby, assis dans son fauteuil, se bornait à crier de temps en temps « ha ! » Les servantes entrèrent dans l'appartement, et prirent même part à la danse, et Mathieu et une foule d'ouvriers, qui rarement faisaient œuvre de leurs doigts, se rangèrent près de la porte pour voir la compagnie.

À peine se passait-il une semaine sans quelque partie de cette espèce, et pas un seul jour ne s'écoulait sans qu'il arrivât, de manière ou d'autre, quelques convives qui n'étaient pas attendus. En un mot la profession extravagante, la bassesse et la crapule qui régnaient dans cette maison, semblaient être un présage infallible de ruine prochaine.

On se souviendra qu'Aby devait songer « demain ou après-demain » à prendre des arrangemens pour que John continuât l'étude du latin. Mais c'était aussi demain ou après-demain qu'il devait répondre à la lettre de l'agent — faire mettre un papier dans la salle à manger — en faire clouer le tapis — faire raccommoder les chaises — faire mettre

l'avenue et le jardin en bon ordre, payer les nombreux créanciers qui lui écrivaient tous les jours des lettres qu'il ne lisait jamais — et régler son compte avec les fermiers auxquels il sous-louait presque la totalité de ses terres, et avec lesquels il ne savait où il en était ; et il tint la promesse qu'il avait faite à John, comme il exécutait toutes ces bonnes résolutions.

Mais pourquoi ne les exécutait-il pas ? C'était sans doute, pensera le lecteur, parce qu'il n'en avait pas le moyen. Point du tout. À l'époque où John arriva chez lui, il aurait pu, en sacrifiant une seule de ses fermes, et en introduisant une sage réforme dans l'intérieur de sa maison, payer tout ce qu'il devait, jusqu'au dernier shilling, et être encore ce que ses voisins appelaient « un homme ferme sur ses jambes ». Ce n'était que son apathie, son indolence léthargique, un abrutissement produit par l'habitude de plaisirs crapuleux, qui l'empêchaient ; à moins qu'on ne veuille croire que les malédictions des pères, des mères, des maris, dont il avait causé le désespoir, s'étaient élevés jusqu'au trône de ce dieu des bienfaits duquel il avait abusé, et qui l'avait frappé d'aveuglement pour le punir.

Avec le temps John cessa d'espérer que son oncle le placerait dans une pension ; et fatigué des scènes dégoûtantes qu'il avait tous les jours sous les yeux, il arrangea dans une petite chambre dont il avait obtenu de son oncle, non sans difficulté, la jouissance exclusive, le peu de livres qu'il possédait, et qui étaient : la grammaire anglaise de Murray, l'histoire d'Irlande en un volume, écrite par un sot maître d'école ; la pitoyable histoire d'Angleterre de Goldsmith, un petit traité de Géographie, quelques volumes dépareilles du Spectateur, un Recueil de morceaux en prose et en vers, à l'usage des écoles, la grammaire latine de Lilly, les Fables de Phèdre, les Commentaires de César, et un Dictionnaire latin et anglais. Enfermé dans cette chambre, il cherchait à dégager son esprit

des impressions désagréables et souvent même pernicieuses qu'il recevait ; mais il était à chaque instant dérangé dans ses études. Son oncle l'envoyait chercher, tantôt pour lui tenir compagnie, quoiqu'il n'eût à lui dire que : Eh bien, John, eh bien, mon garçon ; tantôt pour additionner quelques chiffres, ou pour le présenter à quelque nouveau venu, et souvent même il exigeait qu'il assistât à ses orgies. Ensuite sa cousine Maggy venait très-fréquemment prendre une leçon de lecture ; et la mère de Maggy elle-même, vaincue enfin par le bon caractère de John, et par l'affection qu'il montrait à sa fille et à ses autres enfans, qui étaient plus jeunes — car quelque méprisable qu'elle fut, elle était mère — venait le prier d'écrire pour elle quelques lignes, de la part de son oncle, à l'épicier, au mercier, au cordonnier, et à la marchande de modes. Il n'était pas même à l'abri des incursions des jeunes enfans qui gâtaient ses plumes, répandaient son encre, déchiraient son papier, et en auraient fait autant de ses livres, s'il n'avait eu soin de les mettre hors de leur portée. John avait donc bien peu de temps pour étudier, et rien ne le dédommageait de l'ennui qu'il éprouvait dans cette maison.

Un an après qu'il y fut installé, il commença à se trouver plus occupé, mais ce fut d'une manière qui n'avait aucun rapport à ses études. Le propriétaire mécontent de la négligence d'Aby, et piqué du peu d'égard qu'il avait eu pour la demande de son agent, auquel il n'avait pas même daigné répondre, envoya saisir un beau matin. Tout fut en mouvement dans la maison. Les femmes couraient çà et là, en joignant les mains, et en vomissant des imprécations contre les scélérats qui avaient osé emmener les vaches et les chevaux du maître, pour les mettre en fourrière. Mathieu et ses confrères s'armèrent de gourdins, et attaquèrent ceux qui les emmenaient ; il y eut quelques têtes brisées de part et d'autre, mais les animaux n'en furent pas moins mis en fourrière, et le résultat en

fut qu'aux assises suivantes, Mathieu et deux de ses compagnons furent envoyés en prison pour deux mois.

Le lendemain matin, maître Aby chargea John Nowlan d'aller chez tous ses fermiers pour tâcher d'en obtenir une avance sur leurs loyers, et comme ils demeuraient à de longues distances les uns des autres, il eut à parcourir plus d'un jour les montagnes et les vallées avant d'avoir exécuté sa mission. Il réussit auprès des plus riches, mais la plupart le payèrent d'excuses, soit qu'ils n'eussent réellement pas d'argent, soit qu'ils fussent déjà en avance sur leurs loyers, et qu'ils craignissent de s'y mettre davantage. Quoi qu'il en soit, il recueillit une somme suffisante pour payer le propriétaire ; les chevaux et les vaches revinrent à la maison ; et tout y reprit son train ordinaire.

Mais bientôt on y fut assiégé par un corps nombreux d'autres créanciers, parmi lesquels se trouvaient notamment ceux à qui mistress Nowlan chargeait souvent John d'écrire. Il fallut alors faire de nouveaux efforts et recourir à de nouvelles manœuvres. On emprunta de l'argent partout où l'on put en trouver ; on paya un créancier avec un billet à terme, un autre avec une obligation, quelques-uns avec des délégations sur des fermiers, et tout parut encore reprendre son équilibre. Aby retomba dans son insouciance, continua à vivre de même, et la plupart de ses voisins ne pouvaient croire qu'il fût menacé d'une ruine totale. Tout cela n'était qu'une bagatelle, disaient-ils, pour un homme qui jouissait d'une si belle fortune ; c'était une goutte d'eau puisée dans le Shannon. Une foule de parasites affluaient toujours chez lui ; la maîtresse était toujours aussi élégante ; et dans le fait deux ans se passèrent sans qu'aucun changement apparent se manifestât dans la situation d'Aby, qui avait renouvelé deux fois

ses billets, en y ajoutant l'intérêt et une prime pour obtenir cette faveur.

La scène changea enfin. Les sommes qui avaient été empruntées devinrent exigibles avec tous les intérêts ; les porteurs de billets à ordre en refusèrent le renouvellement ; et tous les ouvriers et fournisseurs qui avaient fait crédit depuis trois ans demandèrent leur paiement. Les commandemens, les exploits, les assignations, les saisies, commencèrent à pleuvoir de toutes parts, et les frais multipliés augmentèrent la dette de près de moitié ; les bestiaux furent mis une seconde fois en fourrière, plusieurs mandats de prise de corps furent décernés contre Aby, et il n'en évita l'exécution qu'en devenant un « homme de dimanche »²³. John était chaque jour occupé à courir chez les fermiers, qui tous étaient en avance de plus d'une année de leurs loyers, pour tâcher d'en obtenir une bagatelle pour subvenir aux dépenses journalières de la maison, car Aby ne trouvait plus aucun crédit. Il vendit une de ses plus belles fermes à la hâte pour tel prix qu'il en put trouver, paya les intérêts et les frais, quelques dettes criardes, et obtint ainsi un nouveau répit pour la somme beaucoup plus considérable qui lui restait à payer ; mais pendant l'année qui s'écoula non-seulement Aby dépensa la portion du prix de la ferme, qui lui était restée entre les mains, mais il trouva même le moyen de contracter de nouvelles dettes.

John, qui avait alors dix-sept ans, se hasarda à parler à son oncle de l'état de ses affaires, et l'engagea à l'examiner.

²³ C'est-à-dire un homme qui ne se montre que le dimanche, parce que ce jour là on ne peut faire aucune arrestation. — Tr.

Aby lui répondit que c'était bien son intention, et qu'il le ferait demain ou après-demain. John chercha à s'en mettre lui-même au courant, afin de voir de quel remède le mal était encore susceptible, mais Aby était, dans le fait, incapable de lui donner le moindre renseignement soit sur le montant de ses dettes, soit sur la valeur de ses biens ; et qu'il voulût prendre lui-même quelque peine pour chercher à se procurer des informations certaines et précises sur ce sujet, c'était une espérance tout-à-fait vaine. Il y avait quelque part dans la maison, lui dit-il, les anciens registres de son père ; il devait avoir aussi les anciens baux à loyer ou à rente, quoique le procureur Serew en eût une partie ; quelque jour il mettrait toutes ces pièces entre les mains de John pour qu'il les examinât ; mais ce serait une besogne bien longue, peut-être l'affaire d'un an ; que savait-il ? etc., etc.

John alla jusqu'à lui faire sentir la nécessité de mettre plus d'ordre et d'économie dans la maison, en se débarrassant de Mathieu et de plusieurs autres fainéans ; en recevant moins fréquemment Tony Furet qui était alors le seul des parents et amis du magistrat qui continuât à honorer Aby de ses fréquentes visites, comme le corbeau acharné sur une charogne jusqu'à ce qu'il n'y reste plus un os à ronger ; ainsi que les quatre fils du sous-shérif, qui avaient remplacé ceux du magistrat, et qui se faisaient toujours accompagner de quelques cousins, et d'autres oisifs de Limerick ; Aby prit cet avis en bonne part. Bien certainement, demain ou après-demain, il donnerait son congé à ce diable d'*omadhaun*, ainsi qu'à quelques autres ; oui, oui, il y regarderait de plus près : ce qu'il ne fit jamais. Quant aux fils du shérif, c'était une autre affaire. Comme la plupart des esprits indolens, Aby se croyait à l'abri du danger, quand il ne le voyait que dans le lointain ; et n'ayant que des vues étroites, il cherchait à sa manière tous les moyens de l'éloigner. C'était dans cette intention que ses

chiens, les chevaux qui lui restaient, et sa table encore bien servie, étaient à la disposition des fils du sous-shérif, pour tâcher d'obtenir ainsi la protection de leur père. C'était la seule mesure qu'il voulut prendre pour prévenir sa ruine, mais il la prenait dans toute sa plénitude ; car les procureurs, les huissiers et les recors étaient aussi l'objet de ses attentions, et plus d'une fois John le vit se promener amicalement dans le jardin, avec un escogriffe qui venait de lui signifier un exploit, passant la journée, comme le disait Mathieu, « à faire des civilités à un de ces enfans du diable, qui finiraient par lui jouer un mauvais tour. »

La prophétie de Mathieu s'accomplit. Avant la fin de l'année, les créanciers de toute espèce devinrent pressans, et les officiers de justice, depuis le shérif jusqu'aux recors, rendirent de fréquentes visites à Aby. Plusieurs mandats de prise de corps furent rendus contre lui, et s'attendant qu'on viendrait les mettre à exécution, toute la maison se disposa à une vigoureuse résistance. Toute la journée Mathieu et Yomen montaient la garde, l'un au bout de l'avenue, l'autre sur le toit de la maison, et dès qu'on apercevait des officiers de justice, on chassait les bestiaux dans l'enclos d'un voisin ; on portait dans une chaumière voisine le peu de meubles qui valaient la peine d'être saisis ; Aby se cachait dans un de ces puits qu'on creuse pour y conserver les pommes de terre pendant l'hiver ; et quand le danger était passé, tout reprenait sa place ordinaire. Cela arrivait presque toutes les semaines ; mais plus d'une fois les officiers arrivèrent en force jusqu'à la maison, sans avoir été aperçus, et alors il s'ensuivait une bataille en règle. Mathieu et ses confédérés combattaient corps à corps à l'extérieur, tandis que les femmes, ayant à leur tête la maîtresse, et secondées par miss Maggy, défendaient l'intérieur ; et si les assaillans, parvenant jusqu'à une fenêtre, cherchaient à en arracher les barres de fer, elles s'escrimaient si

bravement des *pokers*²⁴ dont elles étaient armées, qu'elles les forçaient à la retraite, et la garnison pouvait alors respirer pendant quelques jours.

Pendant près d'un an, Aby résista de cette manière aux attaques que dirigèrent contre lui les baillis les plus expérimentés de Limerick et de tout le comté, qui employèrent inutilement tour à tour la force et la ruse. Mais la fortune l'abandonna enfin. Ayant été attaqué d'une fièvre, la vigilance de la garnison se relâcha, et dans ce moment de crise, les ennemis s'introduisirent dans le château fort ; ils ne purent pourtant réussir à l'arrêter qu'après une affaire sérieuse, et qui eut même des suites fatales. Mathieu ayant rallié tous ses soldats dans le vestibule, à l'instant où les officiers venaient d'y entrer, voulut les empêcher de pénétrer plus avant, et même les en déloger. Il les attaqua avec fureur, et il fut légèrement blessé par un coup de pistolet que lui tira un huissier. Il se précipita sur lui, lui arracha des mains son second pistolet, et s'en servit pour le tuer sur la place, exploit qui lui valut les honneurs de la potence, les assises suivantes.

Les suppôts de la justice l'emportèrent enfin, les défenseurs du château l'évacuèrent en fuyant, et les huissiers ayant rempli toutes les formes d'arrestation à l'égard d'Aby Nowlan, se barricadèrent à leur tour dans la maison, enfermèrent toutes les femmes dans une chambre, et envoyèrent avertir les procureurs qui les avaient mis en œuvre, de la victoire qu'ils avaient remportée.

²⁴ Espèce de barre de fer dont on se sert pour attiser le feu de charbon. — Tr.

Vers la fin de cette bagarre, John était monté à cheval pour courir chez un ancien et véritable ami de son oncle, qui avait les moyens de le tirer de cette mauvaise affaire, s'il en avait la bonne volonté. Cet ami accompagna John sur-le-champ chez Aby Nowlan, avec qui il eut une longue conférence, après laquelle il annonça aux huissiers qu'il se chargerait de payer toutes les dettes de maître Aby, dès que son procureur qu'il avait envoyé chercher à Limerick serait arrivé. Le procureur ne se fit pas attendre long-temps, et Aby signa un acte par lequel il vendait à son ami la totalité de ses biens, en se réservant la faculté pendant un an de les racheter en lui remboursant ce qu'il aurait payé pour l'acquit de ses dettes, avec l'intérêt de cette somme. Il fut même stipulé que si, à l'expiration de l'année, M. Nowlan, outre les intérêts, remboursait une portion du capital, la faculté du rachat serait prorogée d'un an, et qu'il en serait de même les années suivantes. L'année s'écoula, et pas un seul shilling ne fut payé, ni sur les intérêts, ni sur le capital. Son ami s'était mis à la gêne pour payer les dettes qu'il s'était obligé de rembourser, il avait une famille nombreuse, et cependant il eut la patience d'attendre encore un an. Mais à cette époque, il fut saisi d'indignation, en voyant qu'il ne trouvait dans son débiteur qu'indolence et ingratitude. Il exerça ses droits, et quelques semaines après Aby Nowlan, expulsé de sa maison, fut obligé de se retirer chez un fermier, à qui son ami, par pure charité, payait une livre par semaine pour sa nourriture et son logement. Mais son frère Daniel alla l'y chercher et l'emmena chez lui.

Ainsi se terminèrent les rêves de fortune de mistress Nowlan pour son fils John, et ce fut ainsi qu'à l'âge de dix-neuf ans, John, sans avoir encore fait un seul pas qui pût le conduire à quelque profession, devint comme son oncle, un fardeau pour son père, pour sa mère, et pour son frère Phélim.

Si son absence de chez son père n'avait pas eu d'autres suites, quelque fâcheuse que fût celle-ci, il n'aurait pas été bien à plaindre ; mais ce n'était pas seulement une belle perspective que John Nowlan avait à regretter. Il avait aussi perdu sa paix d'esprit, sa pureté de cœur, sa tranquillité d'âme. Ses passions, naturellement violentes, et qu'une éducation sage aurait pu modérer, s'étaient éveillées ; ses principes avaient été ébranlés ; et maintenant qu'il était appelé à reprendre ses anciennes études pour s'avancer vers le but qu'il avait eu d'abord en vue, le courage lui manquait ; il hésitait, il chancelait, il aurait voulu marcher dans une autre carrière ; il soupirait ; et un de ses soupirs lui fit cacher de ses deux mains son visage brûlant, car il était accordé au souvenir de sa malheureuse cousine Maggy Nowlan.

Nous avons cru devoir donner d'une manière suivie et sans interruption l'histoire de la décadence et de la chute d'Aby Nowlan, afin que le lecteur pût voir d'un seul coup d'œil les circonstances qui, pendant le développement graduel des facultés de John, durent exercer quelque influence sur son esprit. Mais le nom de la malheureuse fille dont nous venons de parler, nous oblige à retourner sur nos pas pour rapporter d'autres incidents intéressant encore de plus près notre jeune homme, et dont les suites paraissaient devoir se faire sentir encore davantage sur toute sa vie future.

CHAPITRE VI

On n'a pas oublié que, dès le second jour de l'arrivée de John chez son oncle, il avait rencontré dans le jardin sa jeune et jolie cousine, et qu'ils s'étaient en quelque sorte donné rendez-vous pour le soir dans le même endroit. Après le dîner, se rappelant les suites de l'orgie de la veille, et craignant d'être forcé de prendre part à celle qui commençait, il avait quitté la table, comme nous croyons l'avoir déjà dit, et s'était rendu dans le jardin.

En passant derrière la maison, il aperçut Maggy à une fenêtre du second étage, mais il feignit de ne pas la voir, quoiqu'il eût été fort embarrassé de s'en expliquer la cause, et il continua à marcher d'un air grave et sérieux. Au bout de quelques minutes elle entra aussi dans le jardin, mais elle feignit à son tour de ne pas l'avoir vu, et se mit à courir avec son chien dans une allée, comme si elle n'eût eu d'autre dessein que de s'amuser avec ce compagnon muet. Cependant ils finirent par se rencontrer ; John tira de sa poche le livre élémentaire dont il avait parlé à sa cousine, et l'engagea à s'asseoir sous un berceau pour y prendre sa première leçon. Il est inutile de dire qu'à leur âge, un sentiment de pure bienveillance était le seul motif qui pût animer le zèle de John ; mais Maggy semblait déjà avoir perdu toute envie d'apprendre.

— *Avoch !* s'écria-t-elle, non, je vous remercie. À quoi bon ? Maman sait à peine lire mieux que moi, et vous voyez comme c'est une belle dame. — Ici, Fidèle, ici, vagabond ! et elle quitta John pour courir après son chien.

Cependant, au bout de quelques minutes, elle était assise à côté de John, un bras passé autour de son cou, sa joue collée

contre celle de son cousin, et son doigt suivant celui de son maître tandis qu'il lui apprenait à épeler les syllabes. Quoique John ne fût pas scandalisé de cette familiarité enfantine, la retenue à laquelle il avait été habitué, faisait qu'il se trouvait mal à l'aise dans cette situation ; mais il ne voulait ni la repousser durement, ni même lui montrer de la froideur ; il crut donc que le mieux était de laisser les choses se passer aussi innocemment qu'elles avaient commencé. Maggy montra des dispositions naturelles, et John lui donna des éloges.

— Eh bien, embrassez-moi, pour me prouver que je suis une bonne fille, dit Maggy, répétant une phrase quelle avait adressée plusieurs fois à son père.

— Volontiers, Maggy, répondit John en rougissant ; et tout en songeant qu'il aurait peut-être un compte à régler à ce sujet avec le vieux parent qui était son confesseur, il appliqua un baiser sur sa joue vermeille.

— Mais ce n'est pas ainsi qu'on embrasse une bonne fille, s'écria Maggy en lui présentant ses petites lèvres.

— Fi ! Maggy, fi ! dit John ; mais tout en parlant ainsi, il la prenait au mot.

— Pourquoi fi ? Il n'y a pas de mal à s'embrasser. Je l'ai entendu dire bien des fois.

— Il n'y a pas de mal avec moi, Maggy, répondit John ; faisant une distinction que bien des gens plus graves ont faite en pareille occasion.

— Eh bien, à présent, dit Maggy, je suis sûre que vous ne me haïssez pas, et que vous n'êtes pas venu ici pour nous chasser tous de la maison. — Quand me donnerez-vous une autre leçon ?

On convint d'une heure pour le lendemain ; Maggy fut exacte au rendez-vous, et fit preuve d'autant d'attention que d'aptitude. Mais au bout de sept à huit mois, John crut s'apercevoir qu'elle venait prendre ses leçons, moins par envie d'en profiter, que pour avoir un compagnon et s'amuser avec lui. L'année d'après, c'était avec difficulté qu'il obtenait d'elle qu'elle étudiât d'avance une page de son livre pour la lui lire en arrivant, et elle n'écoutait ses instructions qu'avec distraction. Et cependant elle lui rendait des visites plus fréquentes qu'il n'avait été convenu entr'eux qu'elle le ferait, et alors elle était toujours assise près de lui, un bras passé autour du cou de son cousin, et les yeux fixés sur son livre, comme si elle eût été profondément occupée de sa leçon. L'année suivante, son humeur changea. Elle n'arrivait pas aux heures convenues, et se présentait quand elle n'était pas attendue. Partout où John allait, il était sûr de la rencontrer. Quelquefois elle lui refusait, en arrivant ou en partant, le baiser qui était devenu une affaire d'abord d'habitude et ensuite d'inclination ; et quelquefois elle le lui donnait elle-même, et s'enfuyait précipitamment. Cette année écoulée, le jeune maître ne sut plus comment expliquer la conduite de sa jeune écolière. Le silence avait remplacé sa volubilité ; ou si elle parlait, c'était à voix basse. Ses pas avaient perdu leur élasticité, et elle avait un air inquiet ou rêveur. Lorsqu'elle était assise près de lui, elle avait la tête baissée, respirait péniblement, soupirait, et quelquefois même des larmes s'échappaient de ses yeux ; et quand John lui en demandait la cause avec douceur, Maggy levait les yeux sur lui, comme pour le rassurer, avec un sourire à l'expression duquel John, alors âgé de dix-huit ans, ne pouvait plus se méprendre.

Par suite de l'interprétation qu'il donnait à ces symptômes, John s'arrangea pour être sorti pour les affaires de son oncle, à l'instant où il devait lui donner la leçon suivante. Il

manqua de même à un second et à un troisième rendez-vous ; et quand ils se rencontrèrent par hasard, Maggy secoua la tête avec un air de dignité enfantine, et se détourna sans lui parler. Il en fut fâché et charmé en même temps ; fâché de reconnaître la nécessité de mettre quelque froideur dans leurs relations ensemble, charmé qu'elle lui eut fourni l'occasion de s'armer de tout son flegme philosophique, et de se confirmer dans ses prudentes résolutions. Sa conscience lui faisait des reproches depuis quelque temps ; il s'accusait de désirer d'éviter à Maggy la moitié du chemin sur lequel la portait une impulsion irréfléchie. Abstraction faite de ses idées de morale, et de l'intention qu'il avait eue de se faire prêtre, Maggy était sa cousine germaine, et suivant la discipline de son église, il ne pouvait, sans péché, la regarder autrement qu'une sœur. Maggy, enfant de la nature, élevée par une mère ignorante et vivant dans le désordre, pouvait ne pas être retenue par un tel frein ; mais lui, John Nowlan, qui avait reçu les instructions religieuses de son vénérable cousin, qui, peu de temps auparavant, s'était destiné à instruire lui-même les autres ; quel scandale, quel péché, s'il se livrait un seul instant à un penchant défendu ! Il résolut donc d'aller ouvrir son cœur à son pieux directeur, quoique un peu sévère, et de s'approcher du tribunal de la pénitence, ce qu'il n'avait pas fait depuis qu'il était chez son oncle. En prenant cette résolution, il gémit et soupira. — Il gémit, en songeant à la nécessité de faire au vieux prêtre des aveux qui l'exposeraient à des reproches ; — il soupira, en dépit de lui-même, de regret de ne pouvoir continuer à donner des leçons à sa jeune cousine.

Il s'enferma dans sa petite chambre pour se préparer à la tâche qu'il venait de s'imposer, mais certaines interruptions firent qu'il s'en acquitta assez mal. Quarante fois par jour, en montant chez sa mère ou en en descendant, Maggy passait devant sa porte, et en y passant, elle chantait avec gaîté

quelque chanson, comme pour annoncer qu'elle voyait avec indifférence le changement survenu dans la conduite de John ; quelquefois aussi ses chansons prenaient un caractère plus tendre. Si elle tenait par la main un de ses petits frères, elle lui demandait, assez haut pour que John l'entendit, ce qui était arrivé à leur cousin, s'il était malade, s'il avait du chagrin, ajoutant qu'elle en avait bien davantage. Pour pouvoir se livrer plus tranquillement à de pieuses réflexions, John prenait son livre de prières, et se retirait dans quelque endroit écarté ; mais quand il rentrait le soir, il voyait qu'une visite avait été rendue à sa chambre en son absence. Tantôt les noms John Nowlan étaient écrits en gros caractères sur une feuille de papier, car il avait commencé à donner à Maggy quelques leçons d'écriture ; tantôt il trouvait sur sa table soit un bouquet, soit quelques fruits. Enfin, quand il était couché et qu'il cherchait à s'endormir, il entendait souvent un pas léger passer devant sa porte, et un soupir s'y joignait.

Quelques combats qu'il eût à se livrer à lui-même, il persista pourtant dans sa résolution, et un beau matin, il partit de bonne heure pour aller trouver son vieux directeur. Pour abrégér son chemin, il traversa quelques prairies séparées par des haies. Comme il venait d'en franchir une, il vit Maggy assise sur l'herbe à peu de distance. Elle n'eut pas l'air de le reconnaître, et, comme si elle eût été effrayée de voir un homme si près d'elle, elle se leva précipitamment, et s'enfuit en poussant un grand cri. Pendant qu'elle courait ainsi, le pied lui manqua ; elle tomba sur une pierre, et se mit à crier encore plus fort qu'auparavant.

À cette vue, John oublia tout ; il ne songea plus qu'à courir près de sa cousine, et l'ayant relevée, il s'assit près d'elle.

— Quoi ! c'est vous, John, dit Maggy. Où couriez-vous donc si vite ? Qui se serait attendu à vous trouver ici de si bonne heure ? Mais ne soyez pas inquiet ; je ne me suis fait aucun mal, et je vous remercie.

— Mais vous vous êtes blessée, Maggy ; la manche de votre robe est déchirée, et j'y vois du sang. Montrez-moi votre bras.

— Ce n'est rien dit Maggy, en relevant presque jusqu'à l'épaule la manche de sa robe, et en lui montrant un joli bras rond où paraissait une légère égratignure au-dessus du coude. Vous voyez que ce n'est rien ; mais si vous trouvez que ce soit quelque chose, vous savez ce qu'on dit, ajouta-t-elle en souriant, « baisez-le, et ce ne sera plus rien. »

John appliqua ses lèvres sur la blessure, et pour que le remède fût plus efficace, il le réitéra plusieurs fois.

— Eh bien, dit Maggy, voilà ce que je croyais que vous ne feriez jamais.

— Quoi ? demanda John, quoiqu'il n'eût pas besoin de faire cette question.

— Cela, répondit Maggy, en lui touchant les lèvres du bout d'un doigt, et en le portant ensuite sur son bras.

— Et pourquoi, Maggy ? demanda John en rougissant et avec un air d'embarras ; quel mal y a-t-il à cela ?

— Je ne dis pas qu'il y ait du mal, mais je croyais que nous ne nous embrasserions plus comme de bons cousins, — que vous aviez tout-à-fait abandonné votre pauvre écolière, — et je ne sais pas pourquoi, John. Je m'imaginais que vous me haïssiez. Et en finissant ces mots, quelques larmes coulèrent des yeux de Maggy.

— Moi vous haïr, Maggy ! vous savez bien qu'il n'en est rien.

— Autrefois je croyais que vous ne me haïssiez pas ; et je n'en suis que plus fâchée à présent.

— Et pourquoi ?

— Pourquoi ? Pourquoi ! Parce que je vois que tout est dit à présent — que vous avez tout oublié — j'en suis sûre.

John sans penser à ce qu'il faisait, baissa la tête, et passa autour de son cou le joli bras qu'il tenait.

— Laissez-moi, John Nowlan ; laissez-moi m'en aller. Je sais fort bien que vous me haïssez.

— Cette haine est donc d'une espèce bien singulière ! dit John avec simplicité, en lui tenant toujours le bras.

— Vous ne me haïssez donc pas, John ? — Vous aimez donc encore votre cousine Maggy ? — Vous lui donnerez encore des leçons ? — Vous lui apprendrez ce que personne ici ne se met en peine de lui apprendre ?

— Oui, oui vraiment, chère Maggy, je vous aime encore.

— Autant que jamais ?

— Autant que jamais.

— Ce n'est pas cela, John ; c'est plus que jamais, qu'il faut dire.

Et lui entourant le cou des deux bras, elle lui présenta ses lèvres vermeilles.

— Oui, Maggy, oui, plus que jamais.

Et le pauvre John, hors d'état de résister à une si forte tentation, couvrit de baisers ardents la bouche et les joues de sa jolie cousine. Mais son sang enflammé se glaça tout-à-coup, quand il entendit Maggy s'écrier avec une sorte de triomphe : Eh bien, je ne désespérais pas que vous me feriez *votre confession*, après tout. Sa conscience s' alarma, et son esprit se livra même à des idées superstitieuses. Le son de la voix de Maggy lui parut ressembler à un sifflement ; et ses yeux lui semblèrent avoir l'expression de ceux d'un serpent. Le tentateur avait-il pris la forme de sa cousine pour le détourner de son devoir, à l'instant où il allait s'en acquitter ? À peine faisait-il jour ; Maggy se levait ordinairement assez tard ; comment se faisait-il qu'elle se trouvât de si bonne heure dans un lieu si écarté, si solitaire ? il la regarda de nouveau ; elle avait les yeux baissés, et souriait malignement. Elle les leva sur lui, et son regard produisit encore sur son esprit la même impression. Il tressaillit, trembla, et resta immobile devant elle.

— Avez-vous apporté cela pour me donner une nouvelle leçon, John ? lui demanda-t-elle, en tournant les pages de son livre de prières, qu'elle avait pour la première fois entre les mains.

— Non — non ; lui répondit-il avec distraction ; rendez-le moi ; j'en ai besoin — j'en ai besoin sur-le-champ.

— Vous ne l'aurez pas avant de m'en avoir fait lire une page, répliqua-t-elle en riant. Mais qu'avez-vous donc, John ? — Allons, asseyez-vous près de moi, et faites-moi lire dans ce livre.

— Rendez-le moi, vous dis-je, Maggy, s'écria-t-il avec agitation, en étendant le bras pour le reprendre ; rendez-le moi sans plus tarder.

— Eh bien, il vous faudra courir pour le ravoir, dit Maggy ; et se relevant à l'instant, elle partit avec l'agilité d'un faon, sortit de la prairie en passant par-dessus une barrière, et dirigea sa course vers la maison. John la suivit — sans doute pour reprendre son livre. La course dura quelques minutes, mais il paraît que les haies, les barrières et les fossés fatiguèrent Maggy, car comme elle n'était plus qu'à quelques pas de la maison, elle s'arrêta tout-à-coup, comme essoufflée, et s'assit sur l'herbe à l'instant où John arrivant la saisissait entre ses bras.

— Si nous avions été en plein champ, lui dit-elle, vous ne m'auriez pas attrapée ; mais je me rends, je suis hors d'haleine. Elle lui tendit les bras, ayant les joues enflammées, et les yeux étincelans. John n'y put résister ; il la serra entre ses bras, et elle lui rendit les baisers qu'il lui donnait, en s'écriant : John ! mon cher John !

Un soufflet bien appliqué lui coupa la parole. Elle se retourna, et vit sa mère derrière elle.

— Est-ce donc pour cela que vous vous levez de si bonne heure, péronnelle ? s'écria la mère. Est-ce ainsi que vous vous conduisez d'un bout à l'autre de la semaine ? Vous commencez donc à vouloir quitter les lisières et devenir grande fille ? Marchez devant moi, et rentrez à la maison.

Maggy, craignant la colère de sa mère, ne se fit pas répéter cet ordre, et s'enfuit en pleurant.

— Elle n'a rien fait qui doive lui attirer votre colère, madame, dit John, presque aussi effrayé que Maggy. Si quelqu'un est à blâmer, c'est moi ; mais au fond je ne suis pas plus coupable qu'elle, car c'est par hasard que nous nous

sommes rencontrés ici ; et je vous prie de ne pas en vouloir à la pauvre Maggy.

— C'est bon, monsieur, c'est bon ! répliqua mistress Carey, — car tel était le nom du mari qu'elle avait abandonné pour vivre avec Aby Nowlan — je sais ce que j'ai à faire à son égard et au vôtre. Et lui tournant le dos, elle suivit sa fille.

Sachant avec quelle rigueur mistress Carey traitait ses enfans, quand elle était en colère, John ne songea en ce moment qu'aux moyens de mettre Maggy à l'abri de la violence de sa mère, et en conséquence il retourna à la maison en prenant un autre chemin. Dès qu'il y fut arrivé, il monta dans la chambre de son oncle, lui raconta tout ce qui venait de se passer, le supplia d'employer son intervention pour obtenir que mistress Carey pardonnât à sa fille, et Aby s'en étant chargé, lui apprit bientôt qu'elle avait promis de tout pardonner, et de tout oublier, jusqu'à la première fois.

Il alla alors s'enfermer dans sa petite chambre, et se mit à réfléchir, ayant l'esprit plus agité que jamais. Il était encore de bonne heure. Partirait-il pour aller trouver son guide spirituel ? — non — sitôt après une rechute, ce serait faire une insulte à Dieu. Mais il s'y préparerait par la prière et par un sincère repentir, et à compter de cette époque, jamais il ne se trouverait seul avec Maggy. — Mais son livre de prières ! Maggy l'avait gardé ; et il chargea un domestique d'aller le lui redemander. À sa grande surprise, ce fut elle-même qui lui apporta sa réponse. D'abord elle le remercia d'avoir parlé en sa faveur à Aby ; puis elle lui dit qu'elle n'avait plus le livre de prières, et qu'il fallait qu'elle l'eût laissé tomber en courant ; enfin, pour porter son étonnement au comble, elle lui proposa, du consentement de sa mère, qui, dit-elle, était redevenue raisonnable, d'aller le chercher ensemble.

Ils sortirent, parcoururent les prairies qu'ils avaient traversées une heure auparavant ; ne laissèrent pas sur le chemin qu'ils avaient suivi une seule touffe d'herbe sans l'examiner ; mais tout fut inutile ; le livre de prières ne se retrouva jamais. John en conçut un pressentiment fâcheux, et nos lecteurs peuvent en faire autant.

— Après cela, vous ne m'aimez plus, lui dit Maggy, en lui prenant la main, lorsqu'ils se rapprochèrent de la maison.

— Maggy, s'écria-t-il avec force, je vous aime plus que je ne saurais vous le dire — plus que je ne le devrais pour vous et pour moi — mille fois plus que moi-même ! Et en parlant ainsi, il la serrait dans ses bras, et l'embrassait avec ardeur, sans qu'elle cherchât à s'y opposer. — Ne le voyez-vous pas. ne voyez-vous pas que je me perds par amour pour vous ! — Maggy ! — par pitié ! — au nom de Dieu ! — laissez-moi ! Et s'arrachant de ses bras, il s'enfuit à la hâte.

Depuis cet instant, et tant qu'il resta chez Aby, John Nowlan ne songea plus à remplir aucun de ses devoirs religieux. C'était le moment où les créanciers de son oncle lui donnaient plus d'occupation que jamais. Tantôt il était obligé de se prêter aux stratagèmes qu'on employait pour déjouer leurs poursuites, tantôt il courait chez des fermiers grossiers et mal élevés pour en obtenir quelques avances sur leurs loyers ; souvent il se trouvait forcé, par complaisance pour son oncle, et pour tâcher de lui assurer la bienveillance des fils du sous-shérif, et même des officiers inférieurs de justice, de leur tenir tête à table, et de boire plus qu'il ne l'avait fait depuis la soirée qui l'avait vu arriver dans cette maison ; et toutes ces circonstances mêlaient au bon grain semé dans son cœur une ivraie qui menaçait de l'étouffer. Quoiqu'il cherchât à éviter tout tête à tête avec sa malheureuse cousine, la passion qu'elle lui

avait inspirée n'en circulait pas moins dans toutes ses veines, et les baisers brûlans qu'elle lui prodiguait, l'enflammaient encore davantage. En un mot, il se sentait dans une situation d'esprit qui lui faisait redouter la présence de son vénérable et austère directeur.

Mais enfin, certaines circonstances, si elles ne le guérissent pas de sa passion pour Maggy, empêchèrent du moins qu'elle ne l'entraînât trop loin.

Quelques semaines après l'aventure du livre de prières, mistress Carey entra dans sa chambre, s'y assit, et après quelques minutes de conversation insignifiante, lui dit tout à coup : je crois, M. John Nowlan, que vous avez quelque attachement pour ma pauvre Maggy.

John tressaillit, rougit, et murmura quelques mots indistincts.

— Et si cela est, vous ne pouvez peut-être mieux faire, continua mistress Carey ; je sais qu'Aby Nowlan a dessein de lui donner une jolie dot ; il en fera sans doute autant pour vous, M. John ; et je vous donnerai volontiers à tous deux ma bénédiction.

John était loin de s'attendre à une proposition semblable ; elle répugnait à sa conscience et à sa raison. Il répondit que, quand même il serait aussi passionnément épris de miss Maggy que mistress Carey le supposait, le lien de parenté qui les unissait, offrait un obstacle insurmontable à ce qu'il pût jamais l'épouser. La dame traita ce scrupule comme un enfantillage, et John, commençant à s'échauffer lui donna à entendre qu'indépendamment de toute autre raison, il ne voudrait jamais prendre pour femme une fille dont la naissance n'était pas légitime. Mistress Carey n'en voulut pas

entendre davantage ; elle se leva brusquement, et se retira en menaçant et en tempêtant.

Depuis cette époque, que la ruine totale d'Aby suivit d'assez près, on juge bien que John et Maggy ne se parlèrent plus ; et c'était un bonheur pour le premier, car ses yeux s'ouvrirent, et il eut le temps de faire de sérieuses réflexions sur sa folie. Mais une nuit, lorsque toute la famille était au lit, il entendit frapper à sa porte, et reconnut la voix de mistress Carey qui le priait de l'ouvrir sans délai. Il s'habilla à la hâte, ouvrit sa porte, et la mère entra dans sa chambre avec sa fille.

— Permettez-nous de rester avec vous, M. John, lui dit-elle, les officiers de justice arrivent ; ils vont enfoncer la porte, personne n'est prêt pour leur résister, et nous ne pouvons être en sûreté que près de vous.

Il faisait un beau clair de lune, et John put leur offrir des chaises. Elles s'assirent. Un silence général régna pendant quelques minutes, et nul bruit ne se faisait entendre ni dans la maison, ni à l'extérieur.

— J'espère que c'est une fausse alarme, dit mistress Carey ; et je vais aller aux informations. Elle se leva, sortit, et laissa sa fille avec John.

À la lumière imparfaite que donnait la lune, John vit que sa cousine n'était qu'à demi vêtue : elle avait les pieds nus dans des pantoufles, et était négligemment vêtue d'un grand manteau de nuit. Après que sa mère se fut retirée, elle jeta un coup d'œil autour de la chambre, et s'écria à demi voix : oh, mon cher John ! je suis effrayée à la mort ! — sentez seulement comme mon cœur bat ! Elle s'approcha de lui, lui prit la main, l'appuya sur son sein ; et John reconnut qu'elle tremblait véritablement de tous ses membres ; mais était-ce par

suite de la crainte, ou d'un sentiment non moins puissant, quoique bien différent, c'est ce qu'il ne songea pas à examiner.

— Mais pourquoi ma mère nous a-t-elle laissés seuls, quand vous êtes aussi effrayé que moi ? car je sens que vous tremblez aussi, John ? — Chut ! n'entends-je pas du bruit ? — Oh ! John, ne m'abandonnez pas. Et elle se serra encore davantage contre lui.

John avait passé toute la soirée avec son oncle, Tony Furret et les quatre fils du sous-shérif ; il n'avait pas fait d'excès, mais il avait la tête un peu échauffée par le punch. Il se trouvait seul avec une jeune fille charmante, dont il était passionnément épris, qui le pressait dans ses bras, qui avait fini par s'asseoir sur ses genoux. — Il l'embrassa avec ardeur ; elle lui rendit vingt baisers pour un, et lui fit de telles avances que John n'éprouva plus que du dégoût et de l'indignation. Il redevint maître de lui-même, se leva en la repoussant, lui fit quelques reproches que ni la malheureuse fille, ni son indigne mère n'oublièrent et ne pardonnèrent jamais. Il ouvrit sa porte pour la reconduire dans sa chambre, mais il y trouva mistress Carey, qui écoutait tout ce qui se passait. Les laissant alors ensemble, il ferma sa porte, et se remit au lit, convaincu, probablement sans manquer à la charité, qu'il avait échappé à un complot dont la réussite aurait été sa ruine.

Peu de temps après, Aby Nowlan, complètement ruiné, recevait la charité chez son frère, qui l'avait recueilli dans sa maison, où John Nowlan était pareillement revenu. Maggy et sa mère s'étaient réfugiées à peu de distance chez une pauvre vieille femme qui se procurait le peu de pommes de terre qui faisaient toute sa nourriture, en allant les mendier de village en village, une besace sur le dos, et à qui la vente d'un cochon

produisait tous les ans deux à trois livres pour payer les loyers de sa chaumière ; comment mistress Carey s'arrangeait pour payer le sien et celui de sa fille chez cette femme respectable, c'est ce qui resta un mystère.

John rencontrait souvent Maggy dans les champs, se promenant seule, avec un air soucieux, étalant les restes de son élégance, quoique ses vêtemens fussent toujours couverts de boue, et souvent même déchirés. Jamais ils ne se parlaient. Elle passait près de lui en le regardant avec des yeux courroucés qui cherchaient à exprimer en même temps le dédain, et s'en éloignait à la hâte. Chose bien étrange ! sa passion pour sa malheureuse cousine était rentrée dans son cœur, et y régnait avec plus de violence que jamais ; l'oisiveté complète dans laquelle il vivait pour la première fois de sa vie, chez son père, étouffant sans doute ses dispositions à la vertu, et facilitant l'accroissement d'un penchant criminel. Bien des fois il se promettait de lui parler, de se réconcilier avec elle, et de ne plus se laisser arrêter par ses anciens scrupules ; mais quand il se trouvait dans cette disposition, le hasard voulait qu'il ne la rencontrât point ; et quelques nouveaux incidens qui ne tardèrent pas à arriver lui ouvrirent les yeux, et le firent renoncer à ce projet.

Un soir qu'il était caché derrière une haie près de laquelle il savait que Maggy devait passer pour rentrer dans la chaumière qu'elle habitait avec sa mère, il la vit paraître, accompagnée d'un jeune homme que son air et son costume annonçaient comme occupant dans le monde un rang fort supérieur à celui de John Nowlan. Il avait un bras passé autour de la taille de Maggy, et sa tête était tournée de manière que John n'en put distinguer un seul trait ; d'ailleurs, la nuit commençait déjà à tomber. Maggy pleurait, sanglotait, et quoique John ne pût entendre ce qu'elle disait, le son de sa voix

indiquait qu'elle faisait à son compagnon des plaintes et des reproches.

Il ne fut pas long-temps sans en deviner la cause, car il devint bientôt notoire que Maggy allait devenir mère, sans avoir été mariée. Tous les efforts de ses amis pour obtenir d'elle le nom de son séducteur furent inutiles ; jamais elle ne voulut répondre à une seule question à ce sujet. John ne douta pas un instant que ce ne fût le jeune homme qu'il avait vu un soir avec elle, et il se sentit le cœur enflammé de rage et de jalousie. Il résolut de percer ce mystère, et prit en secret et avec précaution toutes les mesures possibles pour y réussir. Il parcourait jour et nuit les endroits où il l'avait souvent rencontrée, mais elle ne s'y montrait plus, pas même seule. Il repassa dans sa mémoire les noms de tous les jeunes gens qu'il connaissait dans les environs ; il fit toutes les questions qu'il osa se permettre, et cependant il ne put rien apprendre.

Tandis que son esprit se trouvait dans cet état dangereux ; tandis qu'il continuait à vivre dans l'indolence et l'oïveté, ne prenant aucune part aux travaux de la ferme, et son père et son frère ne lui demandant jamais de s'en occuper, parce qu'ils ne l'y jugeaient pas propre, ses deux oncles, Murrough le sellier, et Davy l'épicier, arrivèrent chez son père, en apparence pour lui rendre visite, mais en réalité pour vivre à ses dépens et profiter de l'industrie laborieuse qui avait fait prospérer sa famille. Car Murrough et Davy, comme le disaient les voisins, avaient alors les jambes et les bras cassés, c'est-à-dire qu'ils venaient de faire banqueroute ; leurs femmes s'étaient retirées chez leurs parens, chacune avec un groupe d'enfans ; Davy avait été obligé de se faire déclarer insolvable, pour mettre sa personne à l'abri des poursuites de ses créanciers, et Murrough faisait encore les derniers efforts pour éviter cette nécessité humiliante.

Ils ressemblaient tous deux à leur frère Aby, autant par leur caractère et leurs manières, que par leurs infortunes ; et rien ne paraîtra moins étonnant si l'on veut réfléchir au rapport des causes avec les effets. Quoiqu'ils fussent mariés, ils s'étaient livrés, comme lui, aux penchans les plus crapuleux ; comme lui ils pouvaient boire une immense quantité de punch au whiskey, avant que les fumées leur en montassent au cerveau ; Davy étant pourtant le plus grand ivrogne des trois. Comme lui, ils étaient d'une ignorance stupide, d'une paresse incurable, d'une insouciance complète sur tout ce qui concernait leurs affaires et leurs intérêts. Comme lui, ils pouvaient rester du matin au soir assis devant le feu, se frottant de temps en temps les os des jambes pour empêcher la chaleur de les rôtir, et s'adressant à peine une douzaine de mots pendant le cours de toute la journée. Cependant, lorsque quelque mot les frappait comme remarquable, ils le répétaient de quart d'heure en quart d'heure, en se livrant à l'espèce de gaîté qui caractérisait Aby, et leurs plus grands éclats de rire se bornant de même au monosyllabe « ha ! » Tous trois avaient le même son de voix monotone, et quand il leur arrivait de parler, il était presque impossible de distinguer quel était celui qui venait de faire cet effort. Enfin, comme tous trois envisageaient les choses sous le même point de vue, ils étaient toujours parfaitement d'accord ensemble.

Le soir de leur arrivée chez Daniel Nowlan, les trois frères paraissant disposés à prolonger leur séance au-delà de l'heure où la famille se retirait ordinairement, on les laissa près du feu de la cuisine, et John Nowlan y resta aussi pour leur tenir compagnie. Davy vidait deux fois son verre pendant que ses frères en buvaient un ; la tête de Murrough tombait sur sa poitrine, et se relevait alternativement ; Aby avait les yeux fixés sur John, car c'était une coutume qu'il avait conservée même dans l'adversité ; et près d'une heure se passa ainsi dans un

profond silence. John commença à trouver sa situation assez désagréable. Aucun des trois frères n'avait dit un seul mot aux deux autres sur la position de ses affaires ; pas une seule question n'avait été faite sur la santé des différens membres de leurs familles respectives ; quoiqu'ils n'eussent pas vu Aby depuis plusieurs années, Davy et Murrough n'avaient pas même tendu la main à leur frère, et celui-ci les avait accueillis avec la même indifférence. — Eh bien, maître Aby, — eh bien, mes garçons, formaient le total des complimens qu'ils s'étaient réciproquement adressés en se voyant.

Supposant, ou aimant à supposer, que sa présence empêchait ses trois oncles de s'entretenir de leurs affaires de famille, John rompit enfin le silence en disant à Aby : — Peut-être ferai-je mieux de me retirer, mon oncle, attendu que M. Davy, M. Murrough et vous, vous pouvez avoir à vous entretenir de quelque affaire confidentielle ; Aby resta les yeux fixés sur lui, et prononça le monosyllabe « non ». Davy répéta le mot « confidentiel », et comme s'il y eût trouvé quelque chose d'amusant, il y ajouta son éclat de rire « ha ! » Cette interruption à un long silence fit sortir Murrough de son assoupissement, il allongea le bras pour prendre son verre sur la table, et témoigna à son tour par un « ha » ! qu'il partageait la gaîté de son frère. Tournant ensuite sa chaise vers le feu, il se frotta les jambes, et répéta au bout d'un quart d'heure « confidentiel , — ha » ! Davy après s'être préparé un autre verre de punch, répéta à son tour le même mot, après un long intervalle ; Aby, pendant tout ce temps, gardait le silence, les yeux fixés sur son neveu, sans s'en écarter un seul instant. Une autre heure s'écoula ainsi ; il était alors plus de minuit, et John commença à trouver, dans la manière dont son oncle le regardait, quelque chose d'extraordinaire, et presque d'effrayant.

Tandis qu'il faisait cette réflexion, il eut véritablement des motifs sérieux et légitimes d'inquiétude et de crainte. Les gros yeux ronds d'Aby semblèrent vouloir sortir de leurs orbites, tout son visage pâlit, les muscles de ses lèvres s'agitèrent violemment, et sa bouche tourna sur la droite ; le bras du même côté fit un mouvement involontaire et soudain, comme s'il eût voulu s'avancer vers John et se tordit au poignet et au coude ; enfin il perdit connaissance.

— Juste ciel, mon oncle ! qu'avez-vous donc ? s'écria John, tandis que Davy et Murrough regardaient leur frère avec une surprise indolente ; mon oncle Aby ! parlez ! parlez-moi, pour l'amour de Dieu !

Mais l'oncle Aby ne prononça plus un seul mot, et le lendemain à neuf heures du matin, il n'existait plus. Après cette attaque de paralysie, dont toute sa vie n'avait été qu'une modification, il ne recouvra pas l'usage de ses sens suffisamment pour entendre le prêtre qui lui apportait les secours et les consolations de la religion, ni pour reconnaître aucun de ceux qui l'entouraient. Mais mistress Nowlan lui fit une veillée magnifique, et au bout de trois jours, ses restes furent suivis au tombeau par un cortège immense qui s'étendait sur près d'un mille de terrain, et où figuraient en première ligne trente à quarante de ses fils et filles, ou réputés tels, et une douzaine de ses veuves. À l'exception de Charles II, roi d'Angleterre, personne ne fut peut-être jamais accompagné vers sa dernière demeure par un corps plus nombreux de parens en deuil.

Dans la jeunesse, la première contemplation de la mort, et surtout d'une mort subite, ou accompagnée de circonstances extraordinaires, fait une vive impression sur l'esprit. La mort inattendue d'Aby Nowlan porta le trouble et la consternation dans l'âme de John. Son visage défiguré par des

convulsions, sa bouche de travers, ses yeux fixes, son bras tordu, se représentaient à son imagination la nuit comme le jour. Son sommeil était troublé ; nulle autre idée ne pouvait l'occuper ; Maggy même était oubliée. Son cœur était frappé d'une sorte de stupeur qui ne permettait pas à ses passions d'y reprendre l'ascendant. Ses sensations étaient d'abord purement physiques, mais il s'y joignit une horreur mentale, quand il songea que le malheureux pêcheur était allé recevoir son jugement sans s'y être aucunement préparé. Tout en réfléchissant ainsi, il jeta un coup d'œil sur lui-même, et il tressaillit en frémissant. La religion avait encore sur lui toute son influence, mais c'était l'influence de la terreur, et non celle de l'amour divin. Il entendit sa voix, mais cette voix lui semblait les éclats de tonnerre du reproche, et non les doux accens de la persuasion. Il frémit, il trembla. Les fautes qu'il avait commises ; celles qu'il craignait ; — qu'il désirait presque de commettre encore ; un passé qui ne lui présentait qu'erreur ; un présent qui ne lui offrait que tentations ; un avenir qui le pénétrait de crainte ; la piété d'une part, la passion de l'autre ; tout contribuait à bannir la paix de son cœur.

Il fuyait la présence de son père, de sa mère, de son frère, de ses sœurs, et sous prétexte de se livrer à l'étude, il passait des journées entières dans des endroits écartés et isolés. Il s'étendait sur le gazon, et y versait des larmes qui lui étaient arrachées un moment par le repentir, et ensuite par une passion bien différente. Tantôt il adressait des prières à Dieu, tantôt il se livrait entièrement à des idées de plaisirs terrestres. Quelquefois il tombait dans une extase qui lui semblait un avant-goût du bonheur des saints ; plus souvent ses idées devenaient sombres, ou se promenaient dans un champ tout différent. Enfin il fut soumis à une véritable épreuve, épreuve qui le couvrit d'abord de confusion, mais qui fut suivie du calme et du repos.

Un jour qu'il devait y avoir chez son père une « station de confession », il en partit de meilleure heure que de coutume, afin de ne pas s'y trouver quand le prêtre arriverait ; car il lui semblait qu'il n'aurait pu supporter les regards de son ancien guide spirituel qui y était attendu. Les paroisses comprenant souvent en Irlande un territoire fort étendu, et les paysans faisant valoir leur éloignement de la chapelle comme une excuse de la négligence qu'ils apportent à remplir leurs devoirs religieux, il est d'usage que le prêtre nomme quelques maisons où il se rend alternativement pour entendre la confession de ceux des habitans voisins qui veulent s'approcher du tribunal de la pénitence ; ce qui sert de stimulant au zèle engourdi de ses ouailles, en ôtant à leur indolence le prétexte de l'éloignement. Ce sont ces sortes de rassemblement qu'on appelle des stations de confession.

Caché derrière un gros buisson, John vit, sans en être vu, des personnes de tout âge et de tout sexe se rendant chez Daniel Nowlan pour y trouver leur pasteur, dont la visite avait été annoncée dans tout le voisinage — des vieillards qui avaient à peine la force de s'y traîner, — des enfans qui bégayaient encore, en s'entretenant du devoir dont ils allaient s'acquitter pour la première fois.

S'il avait été un meurtrier, qu'il eût cherché à se soustraire à la vengeance des lois, que ces paysans eussent été des officiers de justice, et qu'il les eût entendus s'entretenir de ses crimes et des moyens de s'emparer de sa personne, son esprit n'aurait pas été plus troublé, et il ne se serait pas trouvé dans une situation plus pénible. Enfin il se retrouva dans le silence et la solitude. Ce changement le soulagea ; il resta immobile, mais les pensées se succédaient rapidement dans son esprit. Tout à coup un pas léger se fit entendre derrière lui, il tourna la tête et vit Maggy Nowlan.

Il y avait alors environ deux mois qu'elle était devenue mère, et elle semblait briller de plus d'attraits que jamais. Sa beauté mûrie avait pris plus d'embonpoint, ses joues avaient retrouvé les belles couleurs de la santé, et ses beaux yeux fixés sur son cousin n'étaient plus armés de courroux et de dédain, comme ils avaient paru l'être toutes les fois qu'ils s'étaient rencontrés depuis leur séparation. Jamais John ne l'avait trouvée si belle. Elle s'approcha de lui, il se leva en tressaillant ; elle lui tendit la main, il la serra tendrement.

— Oublions et pardonnons, John, lui dit-elle ; nous avons été tous deux à blâmer, mais c'est moi qui ai eu le plus de chagrins à supporter. — Vous savez tout ce qui est arrivé ; mais vous ne savez pas ce que je vais vous dire. — Je suis dans le plus grand besoin, John ; — mon enfant et ma pauvre mère manquent de tout. — Vous m'avez aimée, John ; si vous m'aimez encore, donnez-nous quelques secours. Ses yeux en pleurs, son ton, son air, parlaient un langage encore plus attendrissant.

Surpris, ému, enflammé, perdant l'usage de sa raison, et n'écoutant que le délire de ses sens, John serra Maggy dans ses bras, l'embrassa tendrement, passa un bras autour de sa taille, et ils s'en allèrent ensemble.

— Arrêtez ! cria quelqu'un d'une voix forte et d'un ton sévère. Maggy tourna la tête, et s'enfuit avec précipitation. John commença une malédiction, mais il ne put l'achever ; sa langue devint muette quand il reconnut le vieux prêtre, son parent, son pasteur, son ancien guide, qui, malgré son âge avancé, était encore vert et vigoureux.

Dès qu'il l'eut entrevu, sa première idée fut de l'éviter ; mais un mouvement de ressentiment et de fierté le porta à faire face à celui qui venait de l'interrompre de cette manière.

— Attendez-moi, monsieur, et écoutez-moi, dit l'ecclésiastique, tout en s'avancant vers lui.

— Je vous attends, monsieur, répondit John ; je suis prêt à entendre tout ce que vous avez à me dire, et je vous demanderai à mon tour de quel droit vous vous mêlez de mes affaires. Et il marcha au devant de lui.

— Osez-vous me braver ainsi, malheureux jeune homme ! — moi qui viens de vous surprendre commettant un péché !

— Je n'ai pas été surpris commettant un péché, monsieur ; et je vous brave, à cet égard, vous et quiconque oserait m'insulter ainsi. Et il s'arrêta devant lui, serrant les doigts avec une telle force, que ses ongles lui perçaient la paume des mains.

Le prêtre fixa sur lui un de ces regards qui seraient capables de calmer un furieux ; et après un moment de silence, lui dit d'un ton sévère : suivez-moi chez votre père, monsieur !

— Non, répondit John, d'un ton obstiné, quoiqu'il entendit déjà les reproches de sa conscience, et qu'il eût peine à résister à cet ordre donné d'une voix imposante, à laquelle il avait été accoutumé dès son enfance à obéir ; je veux rester ici ; qu'ai-je besoin d'aller chez mon père ?

— Quoi ! monsieur, prétendez-vous dire que vous ne savez pas quelle raison m'y conduit ce matin ? Répondez-moi, monsieur, vous êtes-vous préparé à vous acquitter de votre devoir ?

John baissa la tête, garda le silence, mais sans paraître avoir changé de résolution.

— Vous viendrez avec moi, John, reprit le prêtre, en lui saisissant fortement le poignet ; je vous ordonne de me suivre. John fit quelques efforts pour dégager son bras. — Résistez, monsieur, résistez ; employez la force contre un vieillard, si vous le voulez ; car je vous déclare que la force seule me contraindra à vous lâcher, — Malheureux jeune homme ! Qui est la créature qui vient de nous quitter, la pauvre complice de votre crime ?

— Je vous dis, monsieur que vous vous méprenez, et que vous me calomniez, répliqua John, ayant recouvré la liberté de sa main ; — vous m'accusez d'un crime que je n'ai pas commis. — Si j'ai erré...

— N'avez-vous donc péché que par pensée, mon cher John ? s'écria le vieux prêtre d'un ton plus doux ; pouvez-vous m'en donner l'assurance ?

— Oh, monsieur ! s'écria John ; il n'est que trop vrai — ma raison s'est égarée — j'ai été coupable — bien coupable — mais en pensée seulement.

— Dieu soit loué, mon fils, Dieu soit loué ! Mon cœur se réjouit de l'apprendre. Dieu soit loué, mon pauvre et faible enfant ! Vous êtes encore pur, vous pouvez encore entreprendre une sainte tâche. Mettez vos mains dans les miennes, John ; vous avez toujours été mon fils ; je vous ai toujours aimé, et je vous chérirai autant que jamais, car vous redeviendrez le John Nowlan que j'aimais tant. À compter de ce moment, vous allez rentrer dans la bonne voie. Sous le toit de votre père, en présence de votre famille, et de tous les bons villageois, dont peut-être vous devez être un jour le guide, vous vous agenouillerez devant le ministre de votre Dieu, vous ferez votre paix avec le Ciel, et vous donnerez un bon

exemple. Allons, mon cher John, allons ; vous viendrez chez votre père ; vous y viendrez, n'est-ce pas ?

Le digne vieillard lui tenait les deux mains, sa voix tremblait ; des larmes coulaient le long de ses joues, et c'étaient les larmes de la piété, du zèle et de l'affection. John Nowlan ne chercha plus à dégager ses mains de celles du bon prêtre ; ses yeux se mouillèrent à son tour, et il sanglota comme un enfant. Il suivit son ancien directeur avec la douceur d'un agneau, retourna humblement chez son père, se mit à genoux au milieu des bons paysans qui y étaient réunis, pour recevoir la bénédiction du prêtre, et comme celui-ci se l'était promis, il donna le bon exemple qu'on attendait de lui.

Deux jours après, John était installé chez son vénérable ami ; il y reprit le cours de ses études, dans le dessein bien sincère d'entrer dans la carrière qui lui avait d'abord été destinée ; et ayant conçu un repentir véritable de ses fautes, il se trouva le cœur plus pur et plus léger que depuis l'instant où il avait quitté la maison paternelle pour aller chez son oncle.

CHAPITRE VII

Un soir d'été, quatre ans après les événemens que nous venons de rapporter, Daniel Nowlan, sa femme, son frère Murrough, sa fille Peggy, maître Tony Furet, et Peery Conolly, étaient assis en cercle à l'extérieur de la porte de la cuisine, qui était restée ouverte. Davy ne faisait point partie de ce groupe, car il était allé faire une visite à son beau-père.

Daniel, Murrough, Tony et Peery avaient chacun en main un verre qu'ils remplissaient de temps en temps de punch au whiskey, que mistress Nowlan leur avait préparé, qui était dans un grand pot placé sur une petite table devant eux, et qui commençait à se refroidir. La mère et la fille étaient assises devant leur rouet, et s'occupaient à filer de la laine. On aurait remarqué peu de changement dans les traits des deux frères et de maître Tony, depuis l'éclipse que nous venons de leur faire subir. L'honnête Daniel montrait encore sa figure simple et franche ; parlait beaucoup de choses auxquelles il n'entendait rien, ce qui obligeait sa femme à le redresser, quelquefois, et gardait un silence discret sur ses propres affaires. Un observateur attentif aurait pourtant pu remarquer les traces d'une profonde affliction que le temps n'avait pas encore effacées, et que de grands chagrins laissent toujours après eux dans l'air, dans le ton et dans les manières, même quand le moment de leur première vivacité est passé. Murrough paraissait toujours le même. À l'âge qu'il avait, quatre ans passés sans maladie n'opèrent pas un changement notable dans l'extérieur d'un homme ; et quant aux chagrins, les siens ne l'avaient jamais maigri, et il n'aurait pas été raisonnable d'attendre qu'il fût plus sensible à ceux des autres. On pourrait dire à peu près la même chose de maître Tony Furet, quoique ce fût un homme d'un genre tout différent. Mistress

Nowlan au contraire semblait fort changée. Elle était devenue un peu plus silencieuse ; elle penchait plus souvent la tête sur sa poitrine, et quand elle la relevait pour parler, il était évident qu'elle avait l'humeur plus aigre que dans les premiers temps de notre connaissance avec elle. Elle était portée à dire des choses dures ; elle n'accordait aucun quartier à ceux qui la contredisaient ; ce qui avait creusé sur son front quelques rides prématurées. Dans le fait, on voyait que le chagrin que son mari avait su supporter, avait pesé plus lourdement sur elle, lui avait aigri le caractère, et la faisait déjà paraître comme une vieille femme un peu acariâtre.

Les deux autres individus, composant ce petit groupe, se présentent en quelque sorte pour la première fois sous les yeux de nos lecteurs. Peggy Nowlan venait précisément d'être retirée du couvent de Thurler, pour venir aider sa mère dans ses travaux domestiques, et sa sœur Anty avait été l'y remplacer. Elle avait alors environ dix-huit ans. Son teint était un peu brun, mais plein de fraîcheur ; sa taille bien faite, sans être grande ; ses traits agréables, sans avoir de prétention à une beauté parfaite ; et ses manières pleines d'aisance et de politesse, quoiqu'elles n'eussent pas le vernis des grâces du beau monde. Comme nous l'avons dit dans le chapitre d'introduction, elle possédait toutes les connaissances nécessaires à sa situation, et y joignait quelques petits talens agréables. L'espèce d'école où elle avait été élevée, en est rarement une de coquetterie et d'affectation, comme le sont les pensionnats ordinaires pour les jeunes demoiselles. Les élèves d'un couvent irlandais peuvent en sortir sans y avoir acquis de pareilles grâces, à moins qu'elles n'y aient des dispositions naturelles ; or Peggy Nowlan n'y en avait aucune, et par conséquent elle revint chez ses parens sans en être pourvue.

Quoique encore si jeune, Peggy était tranquille, sérieuse et réservée, et ce caractère se faisait remarquer dans ses discours comme dans ses actions. Douée d'une intelligence supérieure, et dirigée différemment par l'éducation qu'elle avait reçue, elle avait pourtant quelque chose de l'esprit prudent et réfléchi de sa mère, et même de son économie. Mistress Nowlan elle-même l'appelait « une bonne ménagère ». Mais elle n'avait pas la moindre particule de l'aigreur que celle-ci montrait quelquefois, et elle avait complètement hérité du cœur de son père. Il est à peine nécessaire d'ajouter que son âme était aussi pure, aussi simple, aussi confiante que celle d'un enfant, et que sa piété ne se bornait pas à se conformer aux formes extérieures de la religion, mais était profondément enracinée dans son sein.

En face d'elle, de l'autre côté du cercle, tandis qu'elle s'occupait de son rouet, était assis Peery Conolly. — Mais ce n'était pas encore le Peery Conolly que nous avons vu figurer dans l'introduction. Quoique mistress Nowlan le regardât comme « un écervelé », il n'avait encore montré aucun symptôme de folie, et n'avait ni mérité, ni reçu le sobriquet de « Tête-folle ». Enfin, à cette époque, la fortune ne l'avait pas réduit à être ce qu'il devint ensuite, — un ouvrier fainéant que Daniel Nowlan employait par charité.

Dans le fait, Peery était fils unique d'un fermier des environs ; la ferme qu'ils exploitaient, valait, à peu de chose près, celle de Daniel Nowlan, et ils auraient pu réussir aussi bien dans le monde, si le père et le fils avaient eu plus de bon sens et d'industrie qu'on ne pouvait leur en attribuer, comme on le savait généralement. Mais tous deux préféraient le punch au travail ; ils recevaient plus de monde que bien des gens plus riches qu'eux ; ils aimaient les courses de chevaux, et y faisaient de fréquentes gageures ; et il résultait de tous ces goûts

dispendieux qu'ils étaient toujours en arrière sur le paiement de leur loyer, et qu'il se trouvait sur leurs terres un nombre de bestiaux beaucoup moins considérable qu'elles n'étaient susceptibles de maintenir. Aussi quelques voisins plus prudents, et tous ceux qui se plaisent à critiquer la conduite des autres, secouaient-ils la tête en citant de vieux proverbes qui semblaient prédire leur ruine future. Mistress Nowlan particulièrement en avait un pressentiment.

Cependant, comme aucun symptôme décidé n'annonçait encore la décadence de cette maison, la porte de Daniel Nowlan ne fut pas fermée à Peery, quand, peu de temps après le retour de Peggy du couvent, il déclara à Daniel et à sa femme la passion qu'elle lui avait inspirée, et leur demanda la permission de lui en faire l'aveu à elle-même. D'abord mistress Nowlan ne donna ni ne refusa son consentement. Elle s'étendit sur le danger que courait une fille en épousant un jeune homme qui n'avait pas encore fini de jeter sa gourme, qui n'avait pas au menton autant de barbe qu'une chèvre, et qui ne savait encore ni ce qu'il voulait, ni ce qu'il deviendrait. Mais quand elle réfléchit que, par suite de la volonté de Dieu, un nouveau fils était devenu nécessaire pour conduire et surveiller les travaux de la ferme, de concert avec son mari ; que Peery était bien jeune et pouvait se déshabituer de son dangereux penchant pour le whiskey et devenir un bon mari ; que son père paraissait encore en état de lui donner une bonne ferme en le mariant ; et que, s'il se corrigeait, rien n'empêchait qu'il ne prospérât ; quand elle songea ensuite que, quoique Peggy fût d'un caractère doux et tranquille, plus tôt une fille se mariait, mieux cela valait pour elle et pour ses parens ; ces secondes pensées firent que Peery ne reçut pas un refus formel ; cependant on ne lui donna pas des encouragemens positifs ; on se borna à lui dire qu'il pouvait venir les voir de temps en temps comme de coutume, que quelques années lui

mettraient peut-être un peu de plomb dans la tête, qu'alors, si la *colleen*²⁵ avait du goût pour lui, il en serait ce qu'il plairait à Dieu ; que c'était lui en dire bien assez, et qu'il devait être satisfait.

Peery tâcha de l'être, et fit, non sans succès, quelques efforts pour s'amender ; mais il reconnut bientôt qu'il avait à surmonter une difficulté bien plus grande que celle de renoncer à d'anciennes habitudes, et c'était de se rendre maître du cœur de Peggy. En un mot, il s'aperçut bientôt qu'elle n'avait pour lui qu'une indifférence complète, et que cette indifférence n'était causée, ni par le souvenir de sa conduite irrégulière, ni par les conseils prudens de mistress Nowlan, mais paraissait lui être naturelle. Il mit tout en œuvre pour produire sur elle une impression plus favorable ; il donna plus de soin à sa mise, déploya son adresse à tous les jeux qui font l'amusement des villageois, employa les complimens et les flatteries, fit parade de tout son esprit agreste, qui était d'un genre supérieur, ou qui du moins passait pour l'être ; mais toutes ses peines furent inutiles, et il aurait aussi bien fait de se les épargner, comme la jolie bouche, quoique un peu boudeuse, de Peggy, l'en instruisit même plusieurs fois. Telle était la situation respective de ces deux jeunes gens, lors de la soirée d'été où ils faisaient partie du groupe rassemblé devant la porte de la cuisine de Daniel Nowlan.

— Par Jupiter, ce punch est bien fort ! dit Tony Furet, après avoir vidé son verre, et pris un temps raisonnable pour savourer cette liqueur.

²⁵ La donzelle, la jeune fille. — Tr.

— Si vous le trouvez si fort, que ne le prenez-vous à deux mains, maître Tony ? lui demanda Peery Conolly, voulant faire entendre à sa maîtresse ce qui lui paraissait un trait d'esprit. Tony sourit avec un air d'approbation, et lui passa le pot au punch.

— Mais je vous gagerai, maître Tony, continua Peery, en frappant avec la jointure de son doigt du milieu sur le pot au punch, qui rendit un son creux qui parut lugubre à Murrough, je vous gagerai tout ce que vous voudrez, que vous-même, quoique vous ne soyez pas bien vigoureux, vous porteriez ce pot à présent du bout du petit doigt, fut-il deux fois plus pesant ; car, dans tout l'univers, un pot vide est comme une tête dans laquelle il ne se trouve rien. Il en sort des paroles, mais point de bon sens. Et pour joindre l'action aux discours, il pencha le pot sur son verre, et rien n'en sortit.

— Précisément comme le vôtre, Peery, dit mistress Nowlan, d'un ton un peu aigre. Dans quel fossé avez-vous ramassé tant d'esprit en suivant la chasse !

Peery ne répliqua rien. Il jeta un coup d'œil à la dérobée sur Peggy, et il la vit sourire de l'observation de sa mère. Il baissa la tête d'un air décontenancé, et les signes d'approbation qu'il reçut par le « bien dit, mon garçon ! » de Daniel Nowlan ; le « bravo, par Jupiter ! » de Tony ; et le « ha ! » de Murrough ; exclamations qui avaient précédé la remarque de mistress Nowlan, ne purent le consoler d'avoir manqué l'occasion de briller devant sa maîtresse, comme il l'avait espéré.

— Mais le pot est vide, quoi qu'il en soit, la *vanithee*²⁶, dit Daniel, donnant une forme d'assertion pure et simple, à ce qui était dans le fait une demande formelle de sa part ; ruse qui lui était ordinaire, parce que, s'il essuyait un refus, la construction de la phrase lui offrait une porte de derrière pour sortir d'embarras. La *vanithee* ne répondit rien ; peut-être le bruit de son rouet l'avait-il empêchée d'entendre le peu de mots que son mari venait de prononcer sans élever la voix. Peggy dit à son père en souriant : Je vais le remplir, mon père ; elle se leva, mais regarda un instant sa mère, comme pour voir si elle ne recevrait pas un contre-ordre. Mistress Nowlan continuant à garder le silence, elle sortit ; revint au bout de quelques minutes, le pot rempli de la liqueur fumante qu'elle venait de préparer, et le remit à son père. Daniel lui fit un signe d'approbation, passa le pot à son voisin, et but à la santé de Peggy à la muette, tandis que sa femme était toujours occupée de son rouet. Le reste de la compagnie vit son geste adressé à Peggy, et il fut universellement imité. Murrough et Tony parurent mettre le plus grand zèle à boire cette santé, parce qu'ils étaient grands amateurs de la liqueur qui leur servait à la porter ; mais l'affection paternelle en rehaussait la saveur pour Daniel. Quant à Peery, il buvait à longs traits en même temps l'amour et le punch ; mais le punch trouvait son passage ordinaire à travers son gosier, et l'amour, se dégageant de cet amalgame grossier, allait remplir toutes les cavités de son cœur.

— Je crois, dit Daniel après avoir rempli son verre une seconde fois, et avoir fait passer le pot à la ronde ; je crois que

²⁶ Le mot *vanithee* signifie maîtresse de maison. Il est principalement usité par les villageois. — Tr.

nous aurons ce soir un changement de temps, et cela avant qu'une heure se passe.

— Je n'en vois aucune apparence, dit mistress Nowlan, qui n'avait pourtant pas levé les yeux de dessus son rouet pour examiner quel présage on pouvait tirer de l'état du firmament.

— Vous avez raison, cousine Debby²⁷, dit Tony, le temps restera au beau, comme vous le dites.

— Vous le croyez ? dit-elle en jetant un regard vers le ciel ; et où sont donc vos yeux, Tony Furet ?

Même en faisant sa première observation, mistress Nowlan était déjà convaincue que son mari avait raison, car elle savait qu'il ne se trompait guères dans ses pronostics sur le temps ; mais elle avait cédé, sans y penser, à l'esprit de contradiction qui, depuis quelque temps, s'était emparé d'elle, et elle s'y abandonna d'autant plus naturellement en cette occasion, qu'une pensée bien cruelle se présenta en ce moment à son esprit. C'était par une nuit d'orage qui avait succédé à un jour superbe, qu'elle avait perdu son fils Phélim deux ans auparavant. Son cheval, effrayé par les éclats redoublés du tonnerre, s'était emporté, l'avait précipité dans une carrière, et il était mort de cette chute. Phélim était pourtant bon cavalier, mais il était resté fort tard à une foire des environs, et il y avait rencontré des amis qu'il n'avait quittés que lorsqu'il ne lui restait plus assez de présence d'esprit pour maintenir son coursier.

²⁷ Abréviation de Debora. — Tr.

— Où étaient vos yeux, vous dis-je, Tony Furet, continua, la *vanithee*, quand vous répétiez les mots que je venais de prononcer, comme un de ces oiseaux à bec crochu que j'ai vu à Limerick, et qui parlent, qui parlent, sans jamais savoir ce qu'ils disent ? Ne pouviez-vous pas voir ces nuages noirs qui se rassemblent sur le haut de Keeper-hill, quand vous parliez si sottement ?

— Par Jupiter ! je n'ai pas songé à y regarder ; je croyais que vous l'aviez fait vous-même, cousine Debby.

— *Och !* vous n'avez jamais que *Bather Shin*²⁸ à dire, Tony ; et si quelqu'un disait que les pourceaux parlent latin en pays étranger, vous diriez qu'il a raison. Et cependant vous n'avez pas la moitié du bon sens de ces pauvres créatures. Voyez-vous cette truie qui ramène ses petits sous son toit ? C'est parce qu'elle prévoit l'orage, et qu'elle veut les en mettre à l'abri.

— C'est une chose sûre et certaine, dit Peery, que si cela ne dépendait que de maître Tony, il ferait souffler le vent et courir les nuages du côté qui serait le plus agréable à la compagnie.

— Hi ! hi ! hi ! — C'est ce que je ferais, par Jupiter ! s'écria Tony, prenant cette raillerie pour le plus grand compliment qu'on pût lui faire, parce qu'elle le présentait sous le jour qu'il aimait à paraître.

Mais Peery vit sur-le-champ que ce nouveau trait d'esprit n'avait pas mieux réussi que le premier. Le front de la *vanithee* se rembrunit, et elle lui lança un regard qui semblait dire

²⁸ Soit ! j'en suis d'accord. — Tr.

qu'elle n'aimait pas ce genre de bonne humeur dans un gendre futur. Le front de Peggy ne lui annonça pas de meilleures nouvelles : il était évident qu'elle trouvait mauvais qu'il prît son cousin pour but de ses plaisanteries ; car s'il manquait d'esprit, du moins il avait un bon cœur. Peery, un peu confus, baissa la tête une seconde fois ; mais quoiqu'il pût voir qu'il n'agissait pas en bon politique, il ne pouvait retenir sa langue, toutes les fois qu'il trouvait occasion de lâcher ce qu'il regardait comme un bon mot.

— Puisque nous parlons du changement de temps, reprit Tony, cela me rappelle une histoire qui vous fera tous crever de rire.

— *Murther* !²⁹ maître Tony, ne faites pas finir si tragiquement votre histoire comique, dit Peery en clignant de l'œil à Daniel Nowlan ; car il savait qu'il arrivait souvent à Tony de promettre une histoire plaisante, quand au résultat elle ennuyait tous les auditeurs. Dans le fait, le parasite regardait comme un devoir de sa profession d'avoir toujours en réserve quelque histoire pour amuser ses amphitryons ; mais soit qu'il eût la mémoire ingrate, soit qu'il ne la comprît pas lui-même, il manquait rarement, en la racontant de la priver de tout le sel qu'elle pouvait avoir, en omettant quelques circonstances ou en les dénaturant ; aussi l'éclat de rire par lequel il la terminait, comme pour s'applaudir lui-même, était presque toujours la seule récompense qu'il en obtint.

²⁹ Littéralement, ce mot signifie *meurtre* ; mais c'est une exclamation fréquemment usitée en Irlande, surtout dans les classes inférieures. — Tr.

— C'est à propos du changement de temps que je me suis souvenu de cette histoire, comme je vous le disais, continua Tony. « Une certaine nuit, le mauvais temps força un voyageur à entrer dans une auberge située sur le bord de la route. Il était arrivé monté à cheval. »

— Êtes-vous bien sûr que c'était un cheval ? demanda Peery.

— Je n'en suis pas positivement sûr, mais si ce n'était pas un cheval, c'était une jument. — Eh bien, où en étais-je ?

— Le voyageur arrivait à la porte de l'auberge, à cheval sur un cheval, dit Peery en ricanant.

— Ha ! dit Murrough. Daniel rit de tout son cœur ; la *vanithee* elle-même daigna sourire ; mais elle modifia cette marque de faveur en ajoutant : « Peery, vous êtes un *Owmshuck*³⁰. »

— Tout ce qui pourra vous être plus agréable, la *vanithee*, comme le dirait maître Tony.

Tony continua : « Quand le voyageur fut entré, il appela le fils de l'aubergiste, qui était un jeune innocent, un benêt, un...

— Oui, oui, dit Murrough, que chacun fut surpris d'entendre parler, — comme Peery Conolly, par exemple.

³⁰ Écervelé. — Tr.

— C'est cela même, par Jupiter ! s'écria Tony, et il y eut un chorus général d'éclats de rire dans lequel la mère et la fille firent leur partie. Peery ne se déconcerta point.

— Grand merci, Murrough Nowlan, dit-il ; toutes les fois que maître Tony racontera une histoire, ne manquez pas de lui donner un coup de main. Alors vous aurez du moins deux têtes pour une, si les deux n'en valent pas une.

On rit encore ; et l'on fit silence un moment pour voir si Murrough riposterait. Mais Murrough n'avait qu'un coup à tirer, et Tony reprit son histoire.

« Le voyageur appela donc le fils de l'aubergiste, et lui dit : — John, donnez quelque chose à manger à mon cheval. Au bout de quelques minutes, John revint lui dire que son cheval ne voulait pas manger. — Que lui avez-vous donné ? demanda le voyageur. — Des grillades, Monsieur. — Eh bien, donnez-lui autre chose. John ne tarda pas à revenir, chantant encore la même chanson. — Et que lui avez-vous donné cette fois-ci ? — Des tranches de veau, Monsieur. — Eh bien, donnez-lui de l'avoine. — Hi, hi, hi ! cela n'est-il pas plaisant ? Hi, hi, hi ! »

Et Tony, suivant l'usage, fut le seul à rire de l'histoire qu'il venait d'estropier, et qu'il avait puisée dans un livre que Peery Conolly connaissait comme lui³¹.

³¹ Tout le monde connaît l'histoire du voyageur qui, arrivant un soir d'hiver dans une auberge, et trouvant la cheminée tellement entourée, qu'il ne pouvait y avoir place, ordonna qu'on donnât des huîtres à son cheval. Curieux de voir un cheval manger des huîtres, tous ceux qui étaient à se chauffer coururent à l'écurie, et le voyageur prit la meilleure place près du feu. Cependant on vint lui dire que son

Il s'ensuivit une conversation générale, dans laquelle Peery prit le dé, et chercha à exciter la gaîté de la compagnie aux dépens du malheureux conteur d'histoire. Tony prêta le flanc de bonne grâce à la plaisanterie, car il s'inquiétait peu qu'on rît à ses dépens, pourvu qu'il contribuât à l'amusement des bonnes gens chez lesquels il était en ce moment à franche lippée.

Enfin l'entretien retomba sur le temps qui devenait alors évidemment menaçant.

— Sur ma conscience, dit Peery, je crois que les gens de qualité qui se trouvent en ce moment sur nos montagnes pour en faire le portrait, auront le casaquin bien mouillé.

— Gens de qualité ! s'écria la *vanithee*, d'un ton dédaigneux et en reprenant son aigreur ordinaire, étant probablement mécontente d'entendre parler des gens de qualité, comme de personnes d'une classe supérieure à la sienne. — La moitié de ceux qui se donnent ce nom ne sont que de pauvres créatures affamées, trop fières pour travailler, et dont la qualité n'est que maigre chère. Vous en verrez une demi-douzaine à table autour d'un poulet maigre et d'une tranche de petit salé, qui ne feraient pas un repas chrétien pour un enfant qu'on vient de sevrer, et buvant de l'eau dans de vieux gobelets d'argent, volés aux anciens habitants du pays dans le temps où la force valait mieux que le droit.

— C'est la vérité, dit Peery, voilà la famille du magistrat Adams, par exemple, tout le monde le sait, comme le vieux

cheval ne voulait pas manger les huîtres. — En ce cas, donnez-les-moi ; répondit-il, et je les mangerai. — Tr.

Mathieu Conolly me l'a dit bien souvent, qu'ils sont arrivés tous en Irlande, comme simples soldats, dans le temps qu'on faisait la guerre à Limerick. Et la famille de l'écuyer Long, dans laquelle le magistrat a accroché sa femme, n'a-t-elle pas acheté tous les acres de Knocktoonygrany, pendant que celui qui en était le propriétaire légitime s'enfuyait d'ici faute d'avoir un morceau de pain bis à mettre dans son corps ; monté sur un vieux cheval boiteux qui mourut de la pousse dès la première journée, quoique le vieux soldat qui le lui avait vendu, lui eût juré que c'était un jeune cheval excellent pour un voyage. Mais on apprit ensuite que c'était le vieux cheval du prêtre qu'il avait volé ; pauvre animal qui avait porté trente ans le saint homme sur son dos, et qui depuis bien long-temps ne pouvait faire plus d'un mille sans arrêter pour reprendre haleine.

Mistress Nowlan avait fait sa première sortie, parce qu'il lui semblait que Peery l'avait placée au-dessous des gens de qualité ; maintenant elle prit feu parce qu'il parlait mal des Anglais établis en Irlande, ce qui était le cas de sa propre famille.

— C'est donc le diable qui vous fait parler, *beeaula gon skeech*³², s'écria-t-elle, en cessant de remuer le pied pour faire tourner son rouet. Vous êtes ce que je vous ai toujours cru, c'est-à-dire sans bon sens et sans raison. Dites-moi, s'il vous plaît, comment vous osez parler comme vous venez de le faire ? N'est-ce pas pour le bien du pays que ceux dont vous parlez en ont pris les terres ? Sans doute l'Irlande ne serait-elle pas encore couverte de bois, de marécages et de déserts,

³² Fou de bavard.

et habitée par des êtres tels que vous, Peery, c'est-à-dire sans bon sens et sans raison, comme je le disais ? Lorsqu'on vous a chassés, vous et toute votre espèce, trouvait-on dans le pays un champ de grains, pour cent qu'on y voit aujourd'hui ? Les bêtes sauvages n'étaient-elles pas toute leur nourriture ? Envoyait-on à Limerick des saloirs de bon beurre ? Aurait-on trouvé dans tout le pays, mort ou vivant, un homme comme Charles Long de Long-Hall ; écuyer ? il est pourtant descendu de la souche que vous déprisez ; et il n'est pas le seul. En pourriez-vous nommer un ? Répondez à cela, Peery l'oison !

Peery répondit d'un ton contredit et repentant, et avec un air de soumission servile que Tony Furet lui-même n'aurait pu surpasser, quoique leurs motifs fussent différens, car l'amour de la ripaille était l'étoile polaire de Tony, et l'amour de Peggy était l'astre qui dirigeait les pas de Peery.

— *Musha ! la vanithee*, il est très-vrai qu'on ne trouverait pas son pareil dans tout le pays. Il est charitable pour les pauvres, quand ils ont besoin de justice, ou de quelque chose à mettre sous la dent ; et ce serait un jour malheureux pour le pays, que celui où il lui arriverait quelque malheur. Je crains seulement qu'il ne reçoive l'orage qui se mitonne, ainsi que sa jolie nièce, que Dieu bénisse ses joues vermeilles ; et son neveu M. Franck Adams ; car je les ai vus tous s'enfoncer bien loin dans les montagnes, avec un grand livre plein de papier, tandis que je venais ici. — On dit qu'il leur laissera, à chacun par moitié tout ce qu'il possède au monde ; croyez-vous que cela soit vrai, mistress Nowlan ?

Si Peery, sans le vouloir, avait offensé mistress Daniel, il l'apaisa complètement par le panégyrique qu'il venait de faire, et l'adresse qu'il eut de détourner la conversation, en faisant un appel à ses connaissances supérieures pour obtenir

des informations sur une famille dont elle était fière, donna à la réponse qu'elle lui fit un ton de douceur et même de bonté.

— C'est ce qui arrivera bien certainement Peery, mon garçon. Quand il alla promener son chagrin en pays étranger, après la mort de sa pauvre jeune femme, qu'il perdit au bout de six mois de mariage, il prit avec lui deux des enfans d'Adams, la plus jeune fille, et le quatrième des garçons ; il les conduisit en Angleterre, et leur y fit donner la meilleure éducation ; et il est bien clair qu'il ne fit tout cela que pour les préparer à la grande fortune qu'il a dessein de leur laisser.

— Eh bien, comme je le disais tout à l'heure, tout ce que je crains, c'est qu'ils ne soient surpris par l'orage dans les montagnes. Que pensez-vous du temps, maître Tony Furet ?

— Je ne sais trop qu'en dire, répondit Tony, en regardant le firmament, qui était alors entièrement couvert de si épais nuages, qu'il ne pouvait rester aucun doute à cet égard.

— Il est bien sûr que nous allons avoir un orage, dit mistress Nowlan.

— Par Jupiter ! je le pense de même, s'écria Tony, sachant alors ce qu'il devait dire pour ne pas contrarier la bonne dame.

— Fasse le ciel qu'ils puissent trouver un abri à temps ! dit mistress Nowlan. Ce fut par une pareille nuit que Daniel et moi nous fûmes privés d'un fils que nous pouvions regarder comme un fils unique, car quant au pauvre jeune prêtre qui est à étudier dans sa chambre, il ne peut nous être d'aucun secours dans les affaires de la ferme ; pas plus que l'enfant qu'on berce sur les genoux ; mais que la volonté de Dieu s'accomplisse ! — Chut ! voilà qui commence.

On vit briller un éclair ; un coup de tonnerre se fit entendre dans le lointain, et Tony ne fut plus embarrassé pour tirer des pronostics sur l'état du temps. De grosses gouttes de pluie commencèrent à tomber. Peggy se leva en tressaillant, pâlit, et fit un signe de croix ; car depuis la mort de son frère, elle ne pouvait entendre tonner sans frayeur, et Peery saisit cette occasion pour lui prendre la main, lui passer un bras autour de la taille, et la reconduire dans la maison.

— Rentrez-donc, Daniel, on dirait que l'orage vous fait plaisir à voir, continua mistress Nowlan. — Son mari se leva. — Tony Furet, chargez-vous du pot au punch.

— Je ne l'oublierai point, par Jupiter ! répondit Tony ; mais avant de rentrer, il oublia encore moins de s'en verser un verre. Comme il allait passer le seuil de la porte, Murrough l'arrêta, lui retira le pot au punch, et en but à loisir, sans s'inquiéter de la pluie qui tombait.

— Maintenant, dit mistress Nowlan, en fermant sa porte, quand tout le monde fut entré dans la cuisine, que le ciel protège Charles Long de Long-Hall, écuyer ! Puisse-t-il être près de chez lui, ou dans le voisinage de quelque habitation, et...

L'incident qui lui coupa la parole, sera rapporté dans le chapitre qui va suivre.

FIN DU TOME PREMIER.

TOME SECOND.

CHAPITRE PREMIER

Pendant que mistress Nowlan offrait des vœux au ciel pour la sûreté de Charles Long, de Long-Hall, écuyer, on entendit des chevaux courir au grand galop sur la route ; ils s'arrêtèrent à la porte, on y frappa à coups redoublés, et l'on distingua les cris d'une femme et la voix d'un homme qui demandait qu'on ouvrît. Mistress Nowlan fit ouvrir la porte, sur-le-champ un jeune homme et une jeune dame à cheval entrèrent dans la cour, suivis d'un domestique en livrée, aussi à cheval, et portant un grand portefeuille. Tous deux s'adressant en même temps à mistress Nowlan, lui demandèrent d'un ton fort agité, si elle avait vu passer quelqu'un.

— *Avoch !* non, miss Letty, répondit mistress Nowlan ; non, M. Frank, mais nous savons de qui vous parlez. — *Och !* où l'avez-vous perdu de vue ?

— Sur la route qui conduit ici, répondit miss Letty. Son cheval est devenu rétif, en entendant le tonnerre, et l'a emporté sur la gauche.

— *Murther ! murther !* s'écria mistress Nowlan, en joignant les mains ; il aura pris le chemin qui conduit à la carrière, — le chemin qui a conduit notre pauvre Phélim à la mort, le soir que nous l'avons perdu, — un soir semblable à celui-ci ! Cette malheureuse carrière est à peu de distance derrière la maison, et si votre oncle ne peut arrêter son cheval, ou s'il ne rencontre personne qui l'arrête... *Murther !* — Jack Gulligan ! — Paddy Laherty ! — où êtes-vous donc tous ? — Eh bien, Peery Conolly, que faites-vous ici ? Laissez-là Peggy ; elle n'a que faire de vous, et courez bien vite par le sentier de traverse du côté de la carrière. — John ! père John ! mon fils !

Pendant que mistress Nowlan parlait ainsi, miss Letty Adams pleurait et sanglotait. Frank et le domestique sortirent de la cour, comme pour chercher l'endroit dangereux dont la maîtresse de la maison parlait. Les deux ouvriers qu'elle avait appelés coururent pour leur montrer le chemin, et Peery Connolly se joignit à eux. Daniel tenait la bride du cheval de miss Letty ; Tony Furet donnait un signe d'approbation à tout ce que faisaient les autres, sans rien faire lui-même ; et Murrough vidait son verre en ouvrant de grands yeux.

Tandis que tout était ainsi dans l'alarme et la confusion, on entendit dans une chambre donnant sur la cuisine un bruit comme de vitres cassées. Mistress Nowlan, poussant un cri en ouvrit la porte, et l'on vit dans cette chambre deux lits, une table couverte de livres, une chaise renversée, et une fenêtre brisée ; mais il ne s'y trouvait personne.

— Oui, oui, dit-elle, le pauvre prêtre est parti le premier ; et pour arriver plus vite il a sauté par la fenêtre : mais il aurait pu prendre le temps de l'ouvrir, au lieu de la briser. Eh bien, il connaît parfaitement la carrière, et s'il est possible d'empêcher un malheur, il l'empêchera. — Chut ! est-ce que le malheur serait déjà arrivé ? *Avoch* ! non, attendez ! On entendait en ce moment dans le lointain des cris confus, mais où l'on remarqua ensuite les accens et l'expression de la joie. Non, non, grâce au ciel ! ajouta-t-elle, votre oncle est en sûreté, miss Letty. Mais descendez donc de cheval ; pourquoi ne l'y aidez-vous pas, Daniel ? À quoi songez-vous donc ? Et vous, Tony Furet, ne serez-vous jamais bon à rien ? — Descendez, miss Letty, entrez ; vous verrez votre oncle dans un tour de main.

Presque au même instant, et tandis que miss Letty résistait encore aux instances de Daniel et de Tony, sans

s'inquiéter de la pluie d'orage qui la mouillait, tandis qu'elle était à cheval, M. Long entra dans la cour, appuyé sur le bras de John Nowlan, qui conduisait son cheval en lesse, et suivi de son neveu, de Peery et des deux ouvriers.

Portant un habit noir complet qui dessinait parfaitement sa belle taille et ses membres bien faits, ses cheveux bruns séparés sur son front, et les joues animées du plaisir qu'il éprouvait d'avoir fait une bonne action, John Nowlan s'approcha de la porte de la cuisine en souriant d'un air tranquille, et salua d'abord sa mère, puis la jeune étrangère, paraissant plus confus des remerciemens de M. Long et des louanges des ouvriers, que fatigué des efforts qu'il venait de faire.

Du moment que miss Letty Adams vit son oncle, elle sauta légèrement à bas de son cheval, et courut se jeter dans ses bras. Tandis qu'ils s'embrassaient, mistress Nowlan jeta ses bras autour du cou de son fils, en s'écriant : « Mon cher John ! mon cher fils ! vous êtes l'orgueil et la bénédiction de la maison de votre père ; et la grâce du ciel vous accompagne en tout ce que vous faites. — Mais vous n'aviez pas besoin de briser la croisée, mon cher John. »

— Maintenant, ma chère amie, dit M. Long à sa nièce, en saluant John, et en prenant la main de miss Letty pour la présenter à celui qui venait de lui sauver la vie, c'est à Monsieur que vous devez faire vos remerciemens, et adresser les témoignages de votre reconnaissance. Les yeux des deux jeunes gens se rencontrèrent, John souriant encore d'un air calme, mais embarrassé ; ils se murmurèrent quelques mots que ni l'un ni l'autre, ni aucun des auditeurs ne purent entendre ; tous deux rougirent ; miss Letty en faisant une révérence avec grâce, et John en la saluant d'un air un peu roide, mais qui n'était pas trop gauche.

Pendant tout ce temps, la pluie continuait, et Tony Furet qui ne s'occupait plus que de M. Long, de son neveu et de sa nièce, dit, avec le même ton d'autorité que s'il eût été le maître de la maison, qu'il était temps de les y faire entrer, recommandant en même temps à mistress Nowlan et à Peggy de préparer tout ce qui pouvait leur être nécessaire. La bonne dame était trop occupée pour faire attention au changement subit des manières du parasite, elle ordonna aux ouvriers de conduire les chevaux à l'écurie, et d'avoir soin du domestique, qui, dès le premier moment de son arrivée, avait déposé dans la cuisine le portefeuille dont il était chargé ; et invita ensuite miss Letty à entrer, l'accompagnant avec Peggy. Daniel et John firent la même politesse à M. Long, et Peery et Tony servirent d'escorte au neveu. Quant à Murrough, il était déjà assis devant le feu, et se frottant les jambes, quoique ce fût une soirée d'été.

Sans se faire presser, et sans excuses superflues pour un embarras que les circonstances rendaient inévitable, M. Long, sa nièce et son neveu acceptèrent la première invitation qui leur fut faite de changer de vêtemens. Miss Letty suivit Peggy dans la chambre de John, qui était la mieux arrangée de toute la maison, et l'oncle et le neveu passèrent dans celle de Daniel Nowlan. Au bout de quelques minutes, ils en sortirent, aussi bien mis que possible, M. Frank portant l'habit des dimanches du jeune prêtre, et M. Long vêtu d'un habit neuf de Daniel, qui, comme le dit mistress Nowlan, sortait de la boutique du tailleur, et devait être porté pour la première fois le jour de la fête de l'Assomption. John s'inquiétant peu de la pluie qu'il avait reçue, ne voulut écouter ni les instances de sa mère, ni celles de M. Long, et se contenta d'essuyer ses cheveux et ses vêtemens avec une serviette, disant en souriant « qu'un peu de pluie ne faisait jamais mal à jeune herbe ».

Tandis qu'ils étaient assis au milieu de la cuisine, Peggy ouvrit la porte de la chambre de John, le changement de toilette de miss Letty étant terminé. John y ayant jeté les yeux, vit la jeune étrangère debout devant sa table, et examinant, l'un après l'autre, les livres qui s'y trouvaient. Pendant qu'elle s'occupait ainsi, elle tourna la tête, rencontra les yeux de John, et sourit en rougissant. Remettant sur la table un livre qu'elle tenait en main, elle rentra dans la cuisine, appuyée sur le bras de Peggy, et portant la plus belle robe de la jeune villageoise ; robe qui était un peu courte pour sa taille, mais qui n'en laissait que mieux apercevoir la finesse de sa jambe et la petitesse de son pied.

Lorsqu'elle était arrivée, son chapeau et sa robe étaient complètement mouillés, ses cheveux défrisés tombaient en mèches sur son visage ; elle avait les joues pâles et l'air agité ; maintenant elle portait une robe de mousseline d'une blancheur éclatante, ses beaux cheveux blonds étaient relevés en bandeau sur son front ; la promptitude avec laquelle elle avait changé de toilette, avait appelé des couleurs sur ses joues, et un sourire plein de grâce annonçait que le calme était rentré dans son sein. C'était une métamorphose complète, et qui la rendait aussi séduisante qu'elle avait d'abord paru intéressante.

Tous les yeux reconnurent ce fait, dès qu'elle entra dans la cuisine, et ceux de John ne furent pas les derniers à s'en apercevoir. C'était la première femme d'un rang au-dessus du sien qu'il eût jamais vue de si près ; et soit qu'elle parlât d'une voix douce et mélodieuse, et avec une aisance admirable, à son oncle, à mistress Nowlan, ou à Peggy, soit quelle sourît, soit quelle remuât une main ou un bras, ou qu'elle tournât la tête, tout ce qu'elle disait, tout ce qu'elle faisait, lui paraissait si nouveau, si différent de tout ce qu'il avait jamais vu, si

supérieur à tout ce qu'il aurait pu s'imaginer, que le pauvre jeune prêtre était moitié stupéfait, moitié enchanté. Et il ne faut pas oublier que lorsqu'elle riait ou seulement qu'elle souriait, ses grands yeux bleus, ses lèvres vermeilles, ses dents blanches et bien rangées, et deux fossettes qui se creusaient sur ses joues, et qui auraient plu dans toutes les conditions de la vie, se montraient avec plus d'avantage, et offraient un attrait irrésistible ; que ses moindres gestes étaient en harmonie parfaite avec une taille et un buste qui offraient tout ce qu'on peut s'attendre à trouver dans une beauté de dix-sept ans ; que lorsqu'elle tournait la tête, on voyait un cou aussi blanc, — quoique non aussi long — que celui d'un cygne ; enfin le mouvement gracieux de ses mains les faisait paraître encore plus belles.

Montrant dans sa conduite et dans ses manières autant de raison que de douceur, miss Letty remplissait alors toutes les espérances de son oncle, qui lui avait fait quitter le toit paternel quand elle était encore dans l'enfance, et qui l'avait conduite en Angleterre pour l'y faire élever, non sous l'ombre dangereuse d'un pensionnat, comme le disait mistress Nowlan, mais chez une dame respectable et exemplaire, quoique vivant dans le monde, et ayant autant de talens que de vertu, autant de piété que d'esprit. Le regard que M. Long jeta sur sa nièce lorsqu'elle rentra dans la cuisine avec Peggy, exprimait toute la satisfaction de son cœur, et indiquait en même temps que celui qui pouvait goûter tant de plaisir en contemplant la bonté, la candeur et la grâce, devait posséder lui-même toutes ces qualités. Il se leva, lui prit la main, la fit asseoir à son côté, reçut ses félicitations du bonheur qu'il avait eu d'échapper à un si grand danger, grâce à un secours inespéré, et se joignit à elle pour faire de nouveaux remerciemens à l'humble cercle qui les entourait, et principalement à John. Si sa voix, ses expressions, ses manières, n'avaient pas le

même pouvoir magique que celles de sa nièce, elles faisaient du moins reconnaître un homme que l'éducation, les voyages, et des goûts libéraux avaient poli et ennobli, et qui, à l'âge de quarante-cinq ans, de retour dans sa patrie, y trouvait peu de personnes qu'on eut pu lui comparer. Son air de calme et douceur pouvait être la suite de la longue mélancolie dont il avait été accablé après avoir perdu son épouse après six mois de mariage, car un reste de cette mélancolie se faisait encore apercevoir dans ses actions, dans ses paroles et même dans son air.

Si miss Letty était une jeune personne charmante, son frère Frank était aussi un très-beau jeune homme. Il avait à peu près le même âge que John Nowlan, c'est-à-dire vingt-trois à vingt-quatre ans ; mais son caractère le faisait paraître beaucoup plus âgé. Dans le fait, il semblait toucher de plus près à la maturité. Il paraissait être plus réfléchi et avoir plus d'empire sur lui-même ; son œil surtout avait une expression particulière que le monde seul pouvait lui avoir donnée, et qui annonçait la vigilance et la pénétration. Dans le fait il avait vu le monde de très-bonne heure. Tandis qu'il était à l'université d'Oxford, son oncle lui payait une pension très-libérale pour son entretien et ses menus plaisirs, et quand le jeune étudiant allait passer quelques jours à Londres, la qualité de neveu de M. Long le faisait accueillir dans toutes les sociétés. Il n'avait pas les manières vives et ouvertes de sa sœur ; il parlait moins et avec plus de réflexion ; ce qui pouvait résulter de la différence de sexe ; du reste il était toujours plein d'urbanité ; et quand il le voulait, il savait même se rendre agréable et intéressant, ce qu'on aurait eu peine à croire au premier coup d'œil.

De tous ceux qui l'entouraient alors, personne n'avait une plus haute opinion que Pierre Conolly, de ses talents à ce

dernier égard. Depuis que Peggy était rentrée dans la cuisine avec miss Letty, M. Frank s'était assis près d'elle, et quoique Peery ne pût entendre le sujet de leur entretien, il vit que Peggy y donnait toute son attention. Tandis que le jeune homme lui parlait à demi-voix et en souriant, Peggy l'écoutait avec complaisance, et lui répondait sur le même ton, souvent en souriant aussi, et quelquefois en rougissant. Une fois ses yeux rencontrèrent ceux de Peery, elle les baissa aussitôt, et ses joues se couvrirent d'une rougeur encore plus vive. Peery reconnut donc dans son cœur la supériorité de ce nouveau rival ; car il ne doutait pas que ce n'en fut un ; mais sa libéralité n'alla pas plus loin, et il le maudit cordialement, tout en se faisant cet aveu à lui-même.

— Allons, Peggy, dit mistress Nowlan, allons, ma chère, préparez du thé pour miss Letty et pour ces messieurs.

Au grand soulagement de Peery, Peggy se leva aussitôt. Frank la suivit des yeux avec un air d'attention et de plaisir, et se levant à son tour, il alla joindre M. Long et John Nowlan qui s'entretenaient ensemble depuis quelque temps.

— Il doit y avoir de bonnes truites dans les rivières qui descendent de ces montagnes, dit M. Frank, en s'adressant à John.

— De très-bonnes, monsieur, à ce qu'on assure.

— Vous ne pêchez donc pas ?

— Non, monsieur ; cependant j'aimais assez cet amusement dans mon enfance.

— Je suis fâché que vous n'ayez pas conservé le même goût ; car j'aurais peut-être abusé plus long-temps de

l'hospitalité de votre famille, si vous aviez pu trouver quelque plaisir à pêcher avec moi un jour ou deux.

— Le père John a d'autres poissons à frire, s'écria Peery.

M. Frank fixa sur Peery un regard fixe qui le déconcerta. Mais ce qui le contraria bien davantage, ce fut l'empressement avec lequel chacun pria M. Frank d'exécuter ce projet. Si M. Frank veut nous faire l'honneur de rester une semaine, ou une quinzaine, ou aussi long-temps qu'il le voudra, nous lui en aurons bien de l'obligation, et tout ce qui se trouve dans notre pauvre ferme est bien à son service, s'écria mistress Nowlan. Daniel fit de semblables protestations avec la même chaleur. John ajouta que rien ne pourrait lui faire plus de plaisir ; il s'était beaucoup appliqué à l'étude depuis quelque temps, il avait besoin d'un peu de repos, il chercherait son ancienne ligne, et montrerait à M. Frank les endroits les plus poissonneux des rivières des environs. Il le ferait, par Jupiter ! s'écria Tony. Rien ne pourrait être plus agréable et plus facile pour son frère, dit aussi Peggy, en jetant un regard mécontent sur son amant déconcerté. Ainsi il fut arrangé en peu de mots que M. Frank commencerait sa connaissance par passer la nuit à la ferme, et qu'un domestique lui apporterait sa ligne le lendemain matin.

La seule personne — sans parler de Peery — qui eut l'air de trouver quelque chose à redire à cet arrangement, fut M. Long. Tandis que le neveu, avec beaucoup d'aisance et sans cérémonie, acceptait l'hospitalité qu'il avait lui-même excité ces bonnes gens à lui offrir, l'oncle le regardait avec une expression de surprise, et restait les yeux fixés sur les siens, comme s'il eût désiré les rencontrer, ce que Franck évita soit par hasard, soit à dessein.

— Et depuis quand, Franck, dit-il enfin, êtes-vous devenu un disciple du vieil Isaac³³ ?

— Mon cher Monsieur, répondit Franck, nous avons coutume au collège de faire de petites excursions de pêche, et c'est là que j'ai appris à aimer beaucoup ce passe-temps innocent.

— Vraiment ! dit M. Long. Il baissa la tête, comme s'il eût réfléchi, et ajouta ensuite, presque en soupirant : — Soit. — Et il ne fit plus aucune objection à ce projet. Peery s'approcha de la cheminée avec dépit, et chercha à entamer avec Murrough une conversation dont il fut obligé de faire seul tous les frais.

Aidée par Cauth Flannigan, Peggy plaça sur la table des tasses, une théière, un pot au lait, un sucrier, en belle faïence, ayant l'ambition d'imiter la porcelaine, service qui ne voyait le jour que dans les grandes occasions, et elle y ajouta une pile de rôties bien beurrées. Lorsqu'elle s'assit pour faire les honneurs du thé, Frank qui s'était promené autour de la cuisine, comme s'il eût voulu faire la revue de tout ce qui s'y trouvait, eut l'art de se placer près d'elle comme par hasard. John s'assit entre M. Long et miss Letty, et Tony à côté de mistress Nowlan.

— Avancez donc, Peery, mon garçon, dit la bonne dame, dont le cœur était épanoui par suite de l'honneur qu'elle avait ce soir de recevoir si bonne compagnie, et qui était fière de

³³ Isaac Walton, auteur d'un traité sur la pêche à la ligne, un des premiers livres imprimés en Angleterre. — Tr.

montrer en même temps son hospitalité et ses enfans. — Murrough Nowlan, approchez donc !

— Je vous remercie, la *vanithee*, répondit Peery, faisant un effort pour sourire et montrer de l'aisance, quoique son visage pâle et ses lèvres tremblantes prouvassent que son cœur était mal à l'aise, je vous remercie, mais il se fait tard, et il faut que je retourne au logis.

— *Musha* ! Peery, vous n'êtes pas si pressé, reprit mistress Nowlan, avec un ton de bonté, venez, vous dis-je, et asseyez-vous près de Daniel.

— Venez, mon garçon, venez, dit Daniel en lui montrant une place vacante à son côté.

— Asseyez-vous, Peery Conolly, dit Peggy, avec un sourire que sa conscience fournit à sa bonté d'âme.

Peery, pendant toutes ces invitations avait remarqué tous les petits soins de Frank, qui remplissait la théière, offrait de la crème, présentait le sucrier, enfin qui avait toutes les attentions que le pauvre amant regardait comme l'essence de la politesse ; et avait observé que lorsqu'il n'avait rien à faire, il était à demi tourné vers Peggy, et avait le bras gauche appuyé négligemment sur le dossier de la chaise sur laquelle elle était assise, cette vue n'avait fait que redoubler sa jalousie.

— *Avoch* ! non, répondit-il ; je vous remercie tous encore une fois ; la nuit va tomber, et je suis sûr que le pauvre vieux Mathieu Conolly — c'était son père — est à m'attendre. La table est assez bien garnie sans moi, et vous savez que je ne suis pas grand amateur de thé ; ainsi je m'en vais, et je souhaite le bonsoir à toute la famille. — Bonne nuit, M. Long, et à vous aussi, miss Letty. Adieu, Tony Furet.

Et ainsi, avec un mélange de dépit, de gaîté affectée, et d'une agitation qui le faisait trembler, il s'avança vers la porte, et s'en alla en courant dès qu'il en eut passé le seuil. Pendant quelques secondes, on l'entendit siffler et chanter avec une gaîté forcée ; mais on ne pouvait le voir grincer les dents, abattre avec le shillelagh qu'il portait toujours, les orties et les chardons qu'il rencontrait, et en frapper les arbres avec une telle force, qu'il finit par le rompre, et il jeta au loin avec colère le fragment qui lui restait à la main. Enfin, au lieu d'aller rejoindre le pauvre vieux Mathieu Conolly, il entra dans un cabaret, où il passa la nuit à boire et à chanter avec d'autres ivrognes qu'il y trouva, commettant ainsi un nouvel acte d'extravagance, et ajoutant encore un anneau à la chaîne de l'habitude pernicieuse qui l'entraînait rapidement vers sa ruine.

L'harmonie continua à régner dans la compagnie qu'il venait de quitter ; cependant mistress Nowlan fut surprise et presque offensée de voir miss Letty refuser poliment les rôties beurrées qui avaient été préparées, et demander un morceau de pain sec. Mais M. Frank y fit honneur, et daigna même en faire l'éloge, ce qui lui rendit toute sa bonne humeur. Peggy elle-même ne put s'empêcher d'être flattée de la justice qu'il rendait à ce qu'elle avait apprêté de ses propres mains, ainsi que de toutes ses autres politesses. Quant à Tony Furet, il fit et dit tout ce qu'on pouvait faire et dire pour prouver qu'il en était pleinement satisfait.

M. Long et sa nièce s'étaient occupés à s'entretenir avec John, qui, ayant repris toute sa présence d'esprit en voyant leur douceur et leur urbanité, parla avec une aisance naturelle de tous les sujets qui furent mis sur le tapis. Peut-être M. Long, avec le tact qui lui était particulier, se plaisait-il à le

faire parler de différents objets, afin de pouvoir juger de l'esprit et des connaissances de ce jeune homme. Quoi qu'il en soit, l'oncle et la nièce parurent prendre grand intérêt à leur nouvel ami.

Quand le domestique, qui, pendant ce temps, avait été chez M. Long, revint annoncer que, l'orage étant passé, la voiture s'était avancée jusqu'au point où la route était praticable pour les équipages, ils serrèrent tous deux la main de John, lui réitérèrent leurs remerciements, et lui exprimèrent leur estime. M. Long y ajouta qu'il désirait cultiver sa connaissance, et qu'il espérait que, dans quelque instant de loisir, il viendrait avec sa mère lui rendre visite ainsi qu'à miss Letty à Long-Hall. Miss Letty fit la même invitation à Peggy, et M. Frank y joignit ses instances. John fit les remerciements convenables avec une politesse simple et naturelle ; Peggy rougit, et répondit en termes qui prouvaient qu'elle se trouvait très-honorée de cette proposition. Tony Furet s'écria : « Sans doute, par Jupiter ! il faut qu'ils y aillent ». Murrough se frotta les jambes sans rien dire, et l'on se sépara dans la meilleure intelligence possible. M. Long et sa nièce montèrent à cheval, pour aller rejoindre leur voiture, et M. Frank resta à la ferme pour aller pêcher le lendemain avec John Nowlan.

CHAPITRE II

Après avoir laissé à M. Frank le loisir de prodiguer à Peggy ses attentions obligeantes, sans qu'elles fussent trop marquées, John le conduisit dans sa chambre, qui contenait deux lits, il retourna ensuite dans la cuisine, où il resta jusqu'à ce qu'il pût croire que son compagnon était endormi. Rentrant alors dans sa chambre, il se prépara sans bruit à se coucher à son tour. Il se mit à genoux pour faire ses prières du soir, mais il ne put bannir ses distractions. Il interrompit le cours de ses prières ordinaires pour demander au ciel la grâce de pouvoir diriger ses pensées uniquement vers lui. Il y réussit pendant quelques instans, mais bientôt, tandis que ses lèvres remuaient pour prononcer une oraison, il surprit son esprit faisant la réflexion : « Juste ciel ! qu'elle est différente de la pauvre Maggy » !

Il tressaillit, n'osa finir ses prières, et se leva en faisant un signe de croix. Il se mit à ranger divers petits objets dans sa chambre ; cette occupation remettrait peut-être l'ordre dans ses pensées. Les livres qui étaient sur la table, il pouvait les replacer dans sa petite bibliothèque. Mais dès qu'il en eut touché un, le souvenir de celle qui les avait examinés quelques heures auparavant, se représenta à son imagination, et avec plus de force que jamais. Sa taille, ses traits, le regard qu'elle avait jeté sur lui quand la porte s'était ouverte, son sourire ravissant, tout se retraça à ses yeux avec une exactitude de détail dont il conçut du dépit. Il se hâta de les remettre à leur place, comme s'il eût été dangereux de les toucher. Cette tâche finie, il se disposa à se coucher en faisant une dernière invocation à Dieu.

En s'approchant de son lit, il vit que le bord en était affaissé, comme si quelqu'un s'y fut assis, depuis qu'il avait été fait dans la matinée. Qui pouvait-ce être ? ce n'était pas lui. Peggy ne s'y était sûrement point assise pendant le peu de temps qu'elle avait passé dans sa chambre avec miss Letty ; M. Frank se serait assis de préférence sur son propre lit ; par conséquent... quelle folie ! quelle sottise ! quelles ridicules idées se mettait-il dans la tête ! Il essaya d'en rire lui-même, tandis qu'il secouait le matelas pour effacer les marques dont la vue l'avait troublé. En secouant ainsi son matelas, il vit quelque chose sauter sur la couverture. Il se baissa ; c'était un petit gant, — un gant de femme, — un vrai gant de Limerick. Il ne put s'empêcher de l'examiner avec attention, et de sourire en voyant que trois de ses doigts ne pouvaient y entrer. En sentant la douceur de la peau à l'intérieur, il se rappela malgré lui la main encore plus douce qui l'avait porté. Un soupir allait lui échapper, mais il réussit à le supprimer, et ouvrant la porte de sa chambre, il appela à demi-voix Peggy, qui était encore assise près du feu de la cuisine et qui semblait aussi avoir quelque disposition à soupirer, et lui remit le gant, en lui disant de le garder jusqu'à ce qu'elle put le rendre à miss Letty qui l'avait sans doute oublié dans cette chambre, quand elle y avait changé de vêtements.

Il se coucha, et éteignit sa chandelle. À peine était-il dans son lit qu'il sentit un petit objet dur, qui lui froissait l'épaule. Il se souleva sur le coude, le prit à tâtons, et sentit que c'était une bague dans laquelle une pierre était enchâssée. Ni Peggy, ni lui n'avaient un pareil bijou. Il fallait donc qu'il appartînt aussi à miss Letty qui l'avait sans doute placé sur l'oreiller en faisant sa toilette, et qui avait oublié de le reprendre en rentrant dans la cuisine. Il essaya d'y faire entrer le bout de son petit doigt ; il ne put y réussir ; il ne lui resta donc aucun doute, et les doigts déliés et délicats de miss Letty se

représentant à son imagination, y retracèrent en même temps tous ses autres charmes. Ses pensées allèrent même plus loin. — C'était dans cette chambre qu'elle avait fait toute sa toilette, — c'était sur ce lit qu'elle s'était assise, — et c'était dans cette chambre, dans ce lit, qu'il tenait l'anneau qui avait entouré un de ses jolis doigts ! Il reconnut que ses idées l'égareraient plus que jamais ; il se mit sur son séant, fit encore un signe de croix, et pria Dieu de le délivrer de toutes tentations.

Il voulut se débarrasser de la bague, comme il s'était débarrassé du gant, mais comme il allait se lever dans l'obscurité pour la remettre à Peggy, il se souvint qu'il l'avait entendue sortir de la cuisine. Par conséquent il ne se trouvait personne à qui il put la confier ; et il ne voulait pas laisser à l'abandon un joyau précieux qui, par sa petitesse, pouvait courir le risque de se perdre. Mais il pouvait du moins le placer dans sa bibliothèque, et malgré l'obscurité, il saurait bien la trouver et l'ouvrir. Il faisait un mouvement pour se lever, quand il entendit Frank se remuer dans son lit et prononcer quelques mots inintelligibles. John resta immobile et en silence, moitié effrayé, sans savoir pourquoi, moitié craignant d'éveiller son compagnon de chambre. Quand celui-ci parut rendormi, John n'osa pas risquer de troubler une seconde fois son repos, et plaçant la bague sous son oreiller, puisqu'il ne pouvait mieux faire, il chercha à s'endormir.

Mais il se passa long-temps avant que le sommeil lui fermât les yeux ; les mêmes idées continuèrent à le poursuivre, troublèrent son esprit, firent circuler son sang avec une double vivacité, et le poursuivirent même dans ses rêves. Il lui sembla que, de même que quatre ans auparavant, il était encore dans les champs à guetter les pas de Maggy Nowlan, mais quand il la rencontrait, c'était sous d'autres traits qu'elle se présentait à lui, et quand il étendait les bras vers sa

nouvelle rivale, ce n'était plus que Maggy qu'il y serrait. Une nouvelle passion, causait ces nouveaux transports. John Nowlan n'avait alors que vingt-trois ans.

Dans la jeunesse, il en est des passions comme des connaissances ; il est aussi difficile de se soustraire aux unes quand on les a éprouvées, que d'oublier les autres quand on les a acquises. De nouvelles habitudes peuvent engourdir les unes, et mettre les autres à l'écart, mais ce n'est que temporairement. Des penchans grossiers, une mauvaise compagnie fréquentée pendant un grand nombre d'années, peuvent faire en apparence une brute de l'homme le plus instruit ; la religion, la retraite, et surtout l'absence des causes qui stimulent les passions, peuvent faire prendre un cours plus tranquille au sang impétueux d'un jeune homme dont les sens ont été émus de bonne heure ; mais retirez le premier des orgies dans lesquelles il se vautre journellement ; mettez-lui à la main un ancien auteur favori, et placez-le dans la société d'hommes intelligens ; faites sortir le second de la solitude, faites-lui oublier ses idées de piété, et entourez-le des mêmes tentations auxquelles il a autrefois succombé ; le savant retrouvera sa science, et le poulx du jeune homme battrà avec autant de force qu'autrefois. Tel est le cours naturel des choses, et rien ne peut l'arrêter. La mémoire ne lâche pas à volonté ce qu'elle tient une fois, et le cœur a aussi la sienne.

Son compagnon en se levant le lendemain matin, l'éveilla au milieu d'un rêve si délicieux, que plusieurs minutes se passèrent avant qu'il pût en détacher ses pensées, et qu'il se livra volontairement à l'espèce de charme qui agissait sur ses sens. Mais enfin il offrit au ciel une sincère prière, triompha de sa faiblesse, et il ne lui resta que le remords d'y avoir cédé.

Lorsque M. Frank eut quitté la chambre, il se mit à genoux, et y resta beaucoup plus long-temps que de coutume. Il ne se permit pas même de satisfaire sa curiosité en examinant la bague qu'il prit sous son oreiller, et il la plaça sur une table sans la regarder, convaincu que Peggy ou la servante l'y trouveraient.

La ligne de M. Frank n'arriva pas aussitôt qu'il l'attendait, mais il n'en parut pas très-contrarié. En entrant dans la cuisine, John le trouva assis sur une escabelle, aux pieds de Peggy, qui s'occupait à filer, et il la regardait d'un air très-animé, tout en causant avec elle. John ne put s'empêcher de penser que les attentions qu'il avait pour sa sœur étaient portées à un degré remarquable ; cependant dès qu'il fut arrivé, M. Frank avec un ton d'aisance et de tranquillité, entra en conversation avec lui, et il se tourna d'un air si franc et si ouvert vers Daniel et sa femme, quand ils arrivèrent à leur tour ; et montra à l'égard de tous une politesse si naturelle et si aimable, que le cœur simple et confiant de John ne put conserver aucun soupçon.

On déjeuna, et le domestique de M. Long n'arrivait pas ; mais enfin il vint lui-même avec sa nièce, dans le dessein, comme ils le dirent, de faire sans plus de délai leur visite de remerciemens pour le service qui leur avait été rendu la veille, et pour l'hospitalité qu'ils avaient reçue. John était bien loin de s'y attendre, et étant pris par surprise, la présence de miss Letty lui fit sentir l'état de son cœur, et le remplit d'une confusion qu'il put à peine cacher. Quand il toucha la main qu'elle lui offrit, la sienne tremblait comme celle d'un criminel ; miss Letty put s'en apercevoir. Elle leva les yeux sur lui, rougit tout

à coup, et comme elle retirait sa main, John crut remarquer qu'elle était également agitée par un léger tremblement.

À peine l'oncle et la nièce étaient-ils assis, que Peggy présenta à miss Letty le gant qu'elle avait oublié, en lui disant avec la simplicité la plus innocente que son frère l'ayant trouvé sur son lit à l'instant où il allait se coucher, l'avait appelée pour le lui remettre. Ces détails étaient un vent qui attisait la flamme dans le cœur de John, qui ne put s'empêcher de voir que miss Letty en le reprenant avec un sourire forcé, montrait aussi quelque embarras. Peggy n'avait fait aucune mention de la bague, et par conséquent elle ne l'avait pas vue. Qu'était donc devenu ce bijou ? La servante l'aurait-elle fait tomber en nettoyant, et peut-être balayé dans la cour ? Cette idée l'inquiéta, et murmurant qu'il devait être resté encore autre chose, il entra dans sa chambre, trouva la bague à l'endroit où il l'avait placée, et revint la présenter à celle à qui elle appartenait.

— *Musha !* John, *a vich*³⁴, dit mistress Nowlan avec un ton de plaisanterie, vous commencez de bonne heure la partie de votre métier qui consiste à trouver des bagues pour les jeunes filles. John tâcha de rire ; miss Letty baissa la tête, et fixa les yeux sur la pierre de sa bague. — J'espère qu'il n'y est pas arrivé d'accident, miss Letty ? demanda mistress Nowlan, alarmée de cet examen. — Pas le moindre, répondit-elle en rougissant un peu.

— Si j'étais une belle dame, dit M. Long en appuyant une main sur l'épaule de sa nièce, et que j'eusse un vieil oncle qui se serait cassé le cou la veille, s'il n'eût été secouru bien à

³⁴ Mon fils, terme d'affection plutôt que de parenté. — Tr.

propos par un brave jeune homme qui me rapporterait ainsi ma bague qu'il aurait trouvée, je sais bien ce que je ferais de ce petit bijou.

— Eh bien, mon oncle, répondit-elle d'un ton enjoué, chargez-vous de l'offrir en mon nom. Seulement je croyais qu'un si mince cadeau ne pouvait bien exprimer notre reconnaissance. En même temps elle voulut remettre la bague à son oncle, qui refusa de la prendre.

— Non, non, s'écria-t-il, c'est de la main de la beauté que tous les prix doivent être reçus.

— En ce cas, M. Nowlan, acceptez cette bagatelle, pour qu'elle vous rappelle la reconnaissance de mon oncle et la mienne, dit-elle en se tournant vers John, et en lui présentant la bague, placée sur le paume de sa main blanche. La conscience de John lui disait qu'il ne devait pas la prendre ; la crainte qu'il avait d'offenser l'oncle et surtout la nièce, lui donnait un conseil contraire. Il bégaya, prononça quelques mots qui ne signifiaient rien, et montra réellement une gaucherie impardonnable dans un jeune homme de son âge. Miss Letty, qui avait toujours le bras étendu et la main ouverte, parut piquée et impatiente. John le remarqua, il sentit sa résolution s'ébranler, et sa mère le décida en s'écriant : — *Musha !* John, à quoi songez-vous donc ? — Il allongea le bras, et prit dans la main de velours de miss Letty le présent qu'elle lui offrait. Il la salua, jeta un coup d'œil sur la bague, et la mit dans la poche de son gilet. — Cette petite scène fut jouée si gauchement, que tous les spectateurs, à l'exception de M. Frank, éprouvèrent un moment d'embarras. M. Long lui-même en parut impatienté ; mais son neveu regardait sa sœur en silence, les lèvres serrées l'une contre l'autre, et avec un

sourire dont l'expression sembla singulière à Peggy ; elle craignit qu'elle n'indiquât un sentiment de mépris pour son frère.

— Letty et moi nous avons pensé, Frank, dit M. Long, que si nous pouvions déterminer nos jeunes amis à nous accompagner aujourd'hui à la maison, vous pourriez consentir à remettre à un autre jour votre partie de pêche projetée.

Frank n'avait pas la plus légère objection à y faire ; au contraire, il appuya fortement cette proposition. M. Long et lui pressèrent John de l'accepter ; miss Letty fit de pareilles instances à Peggy ; et avant qu'ils eussent le temps de répondre, leur père et leur mère acceptèrent pour eux. John commença pourtant à s'en défendre, mais un cri général le réduisit au silence, et quelques minutes après, sa sœur et lui sortaient de la maison de leur père, et se mettaient en chemin avec M. Long, son neveu et sa nièce pour aller rejoindre la voiture, qui les attendait à quelque distance.

De temps en temps ils s'arrêtaient pour considérer quelque paysage pittoresque, et miss Letty, sachant que John devait connaître parfaitement tous les environs, le pria de lui montrer quelques endroits sauvages qui méritassent d'être esquissés. Cette demande l'embarrassa. Il ne savait ce qu'elle voulait dire par ce mot « esquisser » ; et il avait été si bien accoutumé dès son enfance à la vue des montagnes et des vallées de Llieuve-Illeum, qu'il n'y voyait rien qui pût fixer l'attention. En un mot il ne devinait ni ce que miss Letty voulait faire, ni ce qu'elle désirait qu'il fit lui-même. Ayant remarqué son incapacité pour lui servir de *cicerone*, elle chercha elle-même, prit les conseils de son oncle, et choisit enfin un groupe de petites montagnes couvertes de verdure qu'elle avait en face, derrière lesquelles s'en élevaient de plus hautes auxquelles l'éloignement donnait une couleur bleuâtre,

coupées par des vallons arrosés par un ruisseau qui en descendait, tandis qu'un rocher nu et stérile se montrait sur la gauche. Demandant son portefeuille au domestique, elle s'assit sur une grosse pierre, et se mit à dessiner.

John, debout derrière elle, la regardait travailler. D'abord il ne savait trop ce que signifiaient les lignes, en apparence vagues et confuses, qu'elle traçait avec son crayon, et qui servaient à indiquer la forme générale et la position relative des objets. Il était étonné de la rapidité avec laquelle sa main se promenait sur le papier, et y faisait paraître comme par enchantement ici des arbres, là un ruisseau. Mais quand elle eut fini son esquisse, et qu'il vit sur le papier l'image frappante de tout ce qu'il avait sous les yeux, l'effet aussi nouveau qu'agréable pour lui qui en résulta, le pénétra de la plus vive admiration pour les talents d'une si jeune personne dans un art qui pour lui était presque un mystère.

Cette esquisse et une couple d'autres ayant été faites pendant une promenade d'environ deux heures sur les montagnes et dans les vallées, ils arrivèrent enfin à la voiture. John n'oublia jamais les sensations qu'il éprouva lorsqu'il leva le pied pour y monter, tandis qu'un laquais bien poudré et en livrée, tenait la portière. Il tremblait d'inquiétude de ne savoir comment s'y asseoir, comment s'y tenir, et quelle figure y faire quand la portière serait fermée. Mais s'apercevant que M. Long y était assis avec la même aisance que s'il n'eût pas été en voiture, et qu'on y causait aussi librement que si l'on eût encore été dans la cuisine de la ferme, il reprit plus d'assurance, et recouvra l'usage d'une politesse simple et naturelle. En arrivant chez M. Long, il eut un nouvel accès d'alarmes en voyant le beau péristyle qui était devant la porte, et en montant le grand escalier qui conduisait au premier étage. Un domestique lui ayant fait quelque question

insignifiante, il le salua et l'appela « monsieur ». Enfin quand M. Long l'eut fait entrer dans sa bibliothèque et l'invita à s'asseoir, il eut presque du regret de se placer sur une si belle chaise. En un mot quelque temps s'écoula avant qu'il pût se sentir à l'aise.

Après avoir causé des auteurs grecs et latins que John avait lus pendant près de quatre ans qu'il avait passés chez son vénérable parent, et au séminaire de Limerick, et lui en avoir montré quelques belles éditions, M. Long remarqua qu'il fixait ses regards sur les estampes suspendues aux murailles dans de beaux cadres richement sculptés et dorés, et il lui proposa de passer dans sa galerie de tableaux. M. Long en avait une collection nombreuse ; quelques-uns étaient des originaux, et les autres des copies parfaitement exécutées des principaux chefs-d'œuvre qu'il avait admirés sur le continent, et qu'il avait fait faire sous ses yeux par les artistes les plus habiles. John ne put goûter la moitié du plaisir dont un connaisseur aurait joui, car le goût ne peut s'acquérir que graduellement ; mais la variété des sujets, l'éclat du coloris, la richesse des bordures, l'étendue de la galerie, et la manière dont le jour y était ménagé pour faire valoir les tableaux, attirèrent son admiration.

Cependant, au bout de quelques instans, ses yeux furent blessés et sa conscience prit l'alarme, en voyant certains tableaux représentant des déesses ou des groupes de nymphes dans un état de nature qui lui semblait le comble de l'indécence, et dont le coloris et les attitudes agissaient trop fortement, pensait-il, sur l'imagination. Ses joues brûlantes étaient couvertes de rougeur tandis qu'il écoutait, sans les comprendre, les observations critiques de M. Long ; mais tout à coup une porte latérale s'ouvrit, et, pour mettre le comble à sa confusion, il vit entrer dans la galerie sa sœur, miss Letty

et M. Frank. John pouvait concevoir sans quelque peine, que M. Long, par suite de l'admiration que lui inspiraient ces chefs-d'œuvre, leur consacra^t un de ses appartemens, et qu'il pût, sans de bien graves inconvéniens se permettre de les contempler lui-même ; mais que son aimable nièce crût pouvoir en faire autant, c'était ce qui renversait toutes ses idées.

Sa surprise augmenta encore quand miss Letty, laissant Peggy avec M. Frank, s'approcha de lui pour lui faire remarquer une Vénus de Titien, et lui demanda s'il croyait que jamais artiste eût pu produire une imitation plus parfaite de la nature. Cependant le ton d'innocence et de simplicité avec lequel miss Letty se livrait à son enthousiasme, lui inspira bientôt des idées plus justes. Il reconnut qu'elle ne voyait, qu'elle n'admirait dans ce tableau que la perfection de l'art et le talent de l'artiste ; et il commença à sentir que celui dont l'imagination s'arrêtait au matériel d'un pareil ouvrage, devait avoir une âme grossière, et incapable de s'élever jusqu'à l'admiration des merveilles produites par le génie. Ayant ainsi rectifié ses premières impressions, les observations que fit encore miss Letty, ne servirent qu'à augmenter l'estime qu'il avait conçue — hélas ! c'était plus que de l'estime — pour les qualités brillantes de son esprit, et la pureté réelle de son cœur.

Ils passèrent dans le jardin. Miss Letty ne douta pas que M. Nowlan ne fût botaniste et amateur de fleurs, et il n'eut pas le temps de la détromper, car il fut interdit par la première remarque qu'elle lui fit sur une science qu'il avait toujours regardée comme abstraite, et dont les expressions techniques les plus ordinaires résonnaient à son oreille comme si c'eût été de l'hébreu, langue pour laquelle il avait une profonde vénération. Miss Letty lui montra ses œillets, dans lesquels il ne

voyait que des fleurs, à très-peu de chose près, semblables les unes aux autres, et lui expliqua les caractères de différence qui les distinguait, lui montrant ici un œillet qui s'était « emporté », un autre qui était « retombé dans sa couleur », un troisième totalement « dégénéré ». Elle lui fit voir — un feu — une cerise, — un bizarre, lui expliqua comment devaient être formées les pétales pour que la fleur fût parfaite ; qu'elles ne devaient pas être « dentelées », comme l'était malheureusement « la Princesse Charlotte d'Honey » ; qu'il fallait qu'elles fussent unies et arrondies, comme « la Rose de Provence » ; que la fleur fût assez double pour former au centre une espèce de couronne, comme « la Tour de Babel de Davy », et « le Lord Craven de James », etc., etc.

John devint de plus en plus honteux de son ignorance, et enchanté des talens de celle qui l'instruisait. Il lui sembla que la douce science des fleurs était celle qui convenait le mieux à la beauté, et qui la faisait valoir davantage ; il pensa que des joues et des lèvres de roses, et des mains de lys, devaient naturellement aimer à faire connaissance avec ce qui leur ressemblait le mieux dans la nature ; et tandis que les mots techniques de miss Letty le frappaient de respect et d'admiration, un sentiment plus dangereux poussait de profondes racines dans son cœur.

Ils se séparèrent pour aller faire leur toilette pour le dîner, et quand ils furent réunis de nouveau, John écouta la conversation qui s'engagea entre miss Letty, son oncle et son frère, sans y prendre lui-même beaucoup de part. Leur entretien roulait sur des artistes, des voyageurs, des poètes, dont John n'avait jamais entendu parler, ou dont il connaissait à peine le nom. Il n'était pas en état de remarquer que M. Long avait une légère teinte de pédantisme, et que sa nièce trouvait quelque plaisir à déployer ses connaissances, vanité

innocente et bien pardonnable à une jeune fille de dix-sept ans qui était réellement remplie d'intelligence ; il sentit seulement qu'il était avec deux êtres supérieurs, et que, tout bien considéré, la nièce l'emportait encore sur l'oncle.

Enfin elle remarqua que John gardait le silence, et pour lui fournir l'occasion de parler à son tour, elle fit tomber la conversation sur la littérature grecque et latine. Elle désira savoir s'il y avait beaucoup de différence entre les cours d'étude suivis au séminaire de Limerick, et à l'université d'Oxford où son frère avait étudié. C'était la seule branche de connaissance qui était à la portée de John, et ses réponses furent satisfaisantes. M. Frank joua aussi son rôle dans cet entretien ; les souvenirs classiques de M. Long reprirent toute leur fraîcheur ; on discuta le mérite relatif des anciens auteurs, et John se trouva parfaitement à l'aise. L'élève d'Oxford l'encourageait par un sourire de condescendance ; miss Letty écouta John avec la même attention que celui-ci lui avait accordée auparavant, et l'entretien continua assez long-temps sur le même sujet, à la grande satisfaction du pauvre jeune prêtre, qui interprétait de la manière la plus favorable les sourires de M. Frank, et dont le cœur nageait dans la joie en voyant les beaux yeux de miss Letty se fixer de temps en temps sur ses traits nobles et alors animés.

Après le dîner, miss Letty et Peggy Nowlan se retirèrent dans le salon, et le reste de la compagnie ne tarda pas à aller les y rejoindre. L'ameublement de cet appartement, quelques livres bien reliés, placés sur une table ; tout ce qui était nécessaire pour dessiner sur une autre ; divers petits ouvrages à l'usage de femme ; une harpe, un piano et une guitare, parurent à l'imagination de John, un peu excitée par quelques verres de vin de Bordeaux et de Champagne, constituer une sorte de ciel sur la terre. Il examina le portefeuille contenant

les dessins de miss Letty ; jeta un coup d'œil sur un registre où elle copiait les passages qui la frappaient dans les auteurs qu'elle lisait, et tout ce qu'il vit lui parut aussi nouveau qu'intéressant. Il ouvrit quelques volumes, et trouva « les Plaisirs de l'Espérance », et « les Plaisirs de la Mémoire », « la Dame du Lac », et « la Fiancée d'Abydos ». Par suite de quelques remarques faites par son oncle, par son frère, ou elle-même, elle en lut divers fragmens avec une expression qui en faisait valoir les beautés. John Nowlan ne connaissait aucun de ces poèmes ; à peine savait-il le nom de leurs auteurs, mais il avait une âme capable, sinon d'en apprécier le mérite en détail, du moins de rendre justice à leur caractère général. Son cœur battait, s'attendrissait, était ému par toutes les passions, suivant la nature des sentimens, des descriptions et des situations qu'offraient à son esprit les divers passages que lisait miss Letty avec un goût exquis. Le goût de la poésie s'insinuait en lui, comme le ruisseau descendant de la montagne et se frayant un chemin dans la vallée. Il crut recevoir une nouvelle vie ; de nouvelles sources de pensées s'ouvrirent en lui, et il fut plongé dans des extases.

Lorsque miss Letty eut fini de lire la chanson de Norman à la jeune Marie, M. Long la pria de chanter cette charmante ballade, et elle se plaça devant son piano. John croyait avoir quelques connaissances en musique, car il avait appris le plain-chant, et il avait même chanté avec ses compagnons quelques-uns des airs sacrés de Moore. Mais il n'était pas préparé à l'expression enchanteresse que miss Letty mit dans son chant, et il fut plongé dans un ravissement muet. Lorsqu'elle eut fini cette chanson, il se hasarda à lui en demander une autre ; — un air de Moore ; — ses connaissances en ce genre ne s'étendaient pas plus loin. Miss Letty choisit peut-être la meilleure ballade que Moore eut jamais composée, celle qu'il adressa à sa sœur en poésie, mistress Tighe, après la mort de

cette dame, et elle la chanta avec un accent de sensibilité qui y était parfaitement adapté. En la finissant, elle tourna vers John ses yeux humides, et elle vit que les siens étaient également baignés de larmes.

Suivons-le maintenant dans sa chambre, quand il s'y fut retiré pour la nuit. Sa tête était égarée, son cœur était en feu, mais ce n'était plus une passion purement physique qui le transportait. Pour la première fois de sa vie, il venait de connaître des plaisirs d'un genre plus exalté. Mille idées nouvelles, à peine à demi écloses, mais qui ne l'en occupaient que davantage ; des germes de goût, de jugement, de sensibilité qui commençaient à se développer ; des sensations auxquelles il avait toujours été étranger, remplissaient toute son âme. Jusqu'alors il avait été exclusivement occupé à acquérir les connaissances nécessaires à l'état qu'il avait embrassé ; il avait consacré tout son temps à étudier la théologie scolastique, et cette occupation, quoiqu'indispensable pour lui, n'avait pu faire jaillir l'étincelle qui devait animer son génie et échauffer son âme, ni mettre en jeu les sentimens les plus doux et les plus vifs de la nature humaine. Il n'avait lu les anciens auteurs classiques grecs et latins, que pour y apprendre leur langue, et non pour admirer leur éloquence, leur poésie, leurs appels au cœur et à l'imagination ; et il ne connaissait presque rien à la littérature de son propre pays. La peinture et la musique ne lui avaient jamais procuré aucun plaisir. Un tableau ne lui paraissait qu'une modification plus soignée de l'art du peintre en bâtimens ; et une chanson n'était pour lui qu'une chanson, un air et des mots qu'il ne s'agissait que d'apprendre. Mais quel changement subit ! quelle foule d'idées et de sensations également nouvelles pour lui ! L'art et la nature, le goût et le jugement se dévoilant à lui tout à coup, se faisant connaître et sentir, brillant d'harmonie et de beauté, lui offrant des pensées qui respirent et des paroles qui

enflamment ! Et avec un caractère susceptible d'apprécier cette glorieuse nouveauté — une âme capable de s'y ouvrir — un cœur en état de s'y livrer tout en entier ! — Qui pourra se figurer l'agitation à laquelle fut en proie le sein du simple et jeune John Nowlan ? En ce moment, il ne pouvait même s'arrêter à songer à l'enchanteresse qui venait de le douer d'une nouvelle vie ; il était moins occupé d'elle que de ce qu'il avait appris en sa compagnie. La réaction ne devait se faire sentir qu'avec le temps. Avant qu'ils se séparassent, elle lui avait prêté Campbell et Rogers. Il dévora les deux poèmes avant de se coucher. Dès qu'il fit jour, il courut dans le salon, y prit la Fiancée d'Abydos et retourna dans sa chambre pour en faire la lecture. Enfin, tout en se préparant pour le déjeuner, il prit un ruban passé autour de son cou, et auquel était déjà suspendu un objet bien différent, et il y attacha la bague qu'elle lui avait donnée.

CHAPITRE III

Pendant un mois, qui fut pour lui un temps de bonheur, dont la durée lui parut bien courte, John continua à jouir de la société de miss Letty, et lut avec elle divers ouvrages de poésie. Quand elle eut épuisé sa propre bibliothèque, il chercha d'autres livres dans celle de M. Long, qui lui était ouverte à toute heure, et il lisait avec une assiduité infatigable. La nature l'ayant doué d'autant d'intelligence que de talents, les nouvelles idées qu'il acquérait ainsi, se développaient graduellement dans la conversation avec une vigueur et une fraîcheur qui les faisaient paraître presque aussi nouvelles à miss Letty elle-même. Si John était enchanté quand elle parlait, elle ne prenait pas moins de plaisir à l'entendre. Si sa critique manquait quelquefois de justesse, s'il commettait quelque légère méprise, elle trouvait même dans ces erreurs quelque chose d'intéressant ; et quand ses grands yeux étincelaient, quand ses beaux traits étaient animés, elle croyait voir en lui le génie de la poésie personnifié.

À ses talents, à ses qualités aimables, et à ses vertus, miss Letty joignait une disposition un peu romanesque, et elle en était redevable à l'éducation qu'elle avait reçue. Cette éducation avait développé toute la sensibilité de son cœur, et l'avait mal dirigée, ou plutôt l'avait laissée se diriger elle-même, ce qui est la même chose. Elle avait du respect pour la religion, mais par habitude plutôt que par principe. On lui avait appris à regarder la vertu, non comme un don que le ciel accorde aux prières, et qu'on ne peut conserver que par une grande vigilance sur soi-même, mais comme un sentiment d'instinct. Nous ne voulons pas dire qu'elle ne s'agenouillait pas soir et matin pour faire ses prières, et qu'elle ne les récitait pas avec dévotion ; mais ses pensées et ses actions se réglaient

rarement sur la méfiance d'elle-même, et sur la confiance dans le secours du ciel. Très-certainement elle ne voulait jamais faire le mal, elle ne supposait ni ne craignait qu'elle put le faire ; et pour cela même, elle n'y était que plus exposée. — D'après tout ce qui précède, qui pourra s'étonner si, au bout d'un mois, son cœur lui parlait pour John Nowlan ?

Indépendamment de ces raisons, elle n'avait jamais aimé, et elle voulait aimer. Pendant le séjour qu'elle avait fait chez l'amie de son oncle, elle n'avait jamais rencontré l'espèce d'homme capable de toucher son cœur aussi généreux que romanesque. Tous ceux qu'elle avait vus, lui avaient paru trop froids, trop apprêtés, trop couverts du vernis du monde, trop semblables les uns aux autres.

À un âge un peu plus avancé, son jugement mûri aurait sûrement remarqué parmi eux plus d'un homme capable de faire honneur à son choix et de la rendre heureuse ; mais à seize ans, miss Letty, un peu visionnaire, avait déjà dessiné en imagination le portrait au physique et au moral de l'amant qu'elle voulait avoir. Ce portrait, comme ceux qu'offre une vision ou un rêve, avait quelque chose de vague et d'indéterminé ; elle ne pouvait donc en reconnaître sur-le-champ l'original dans le pauvre John Nowlan, mais il lui semblait qu'il en approchait fort ; et dans le fait, son caractère, ses opinions, ses sentimens, avaient quelque chose de vague qui justifiait cette supposition. Mais indépendamment de toutes ces raisons qui tendaient à fixer son affection sur un jeune homme à qui sa situation dans le monde n'aurait pas dû lui permettre de songer, il en existait une autre fondée sur une erreur — une cruelle erreur — que nous serons obligés d'expliquer ci-après.

Quand une jeune fille aimable commence à aimer, on sait qu'il lui est impossible de le cacher parfaitement aux yeux de

celui qu'elle aime. Cette réflexion nous mène à convenir que, vers la fin de cet heureux mois, John Nowlan n'était pas sans avoir à ce sujet quelques soupçons — soupçons, disons-nous ? hélas ! nous devrions plutôt dire des espérances. Plus enchanté de jour en jour de la nouvelle vie qu'il venait de recevoir, et de la présence de celle aux inspirations de qui il la devait, jamais, — quoiqu'il ne s'en doutât pas — au milieu des tentations qui avaient assailli sa première jeunesse, il n'avait été si peu sur ses gardes. Il connaissait la nature de ses sentimens pour la pauvre Maggy Nowlan ; il en était alarmé parce qu'il les connaissait, et par conséquent il pouvait les combattre, si bon lui semblait. C'était le serpent à sonnettes qui ne s'avance vers sa proie qu'en lui en donnant avis. Mais la passion d'un genre tout différent qui se glissait dans son cœur, s'y insinuait en silence, insidieusement, et sans se trahir. C'était un beau serpent faisant force détours dans des champs émaillés de fleurs, pour y surprendre sa victime endormie. Parce que son sang ne s'enflammait pas en présence de cette nouvelle sirène, comme à côté de sa malheureuse cousine, il croyait ne courir aucun danger. La pureté du véritable amour qu'il commençait seulement à connaître, empêchait qu'il n'en craignît la violence. Il croyait avoir aimé Maggy, mais ce qu'il avait éprouvé pour elle n'était que l'illusion grossière des sens. L'expérience du passé ne pouvait l'éclairer, car, n'étant point alors agité des mouvemens tumultueux qui l'avaient transporté, l'idée qu'il aimât miss Letty ne se présenta jamais à son imagination. Quand ses regards, ses manières, le son même de sa voix, lui firent concevoir le premier soupçon qu'elle avait quelque prédilection pour lui, bien loin de trembler, il se réjouit d'apercevoir des symptômes qui semblaient lui promettre ce qu'il était jaloux d'obtenir, l'amitié innocente, mais forte et décidée d'un être dont l'affection lui paraissait le plus haut degré d'honneur auquel il put prétendre.

À la fin du mois, Peggy annonça qu'elle allait retourner à la ferme, et demanda à John de l'y accompagner. Il ne fut nullement fâché que sa sœur prît ce parti, et qu'elle allât retrouver la protection tranquille du toit paternel ; car les attentions que M. Frank prodiguait à Peggy continuaient à l'inquiéter, et d'autant plus qu'il avait remarqué que ce jeune homme cherchait toutes les occasions de l'entretenir tête à tête. Mais quant à lui personnellement, il s'en fallait de beaucoup qu'il fût aussi flatté de l'idée de retourner avec elle chez son père ; et il prétendit qu'il ne devait pas se priver sitôt des moyens d'instruction que lui offrait la bibliothèque de M. Long. Ce fut donc avec un bien grand plaisir que, dans la soirée qui précéda le départ de Peggy, il entendit M. Long le presser de rester plus long-temps à Long-Hall, et lui proposer, de la manière la plus délicate, en le laissant maître d'en fixer lui-même les conditions, de donner à miss Letty des leçons de latin, langue qu'elle désirait apprendre depuis long-temps, et pour l'étude de laquelle elle avait inutilement demandé l'assistance de son frère Frank. John, sans dire un seul mot de l'article qui concernait les conditions, accepta cette proposition avec joie, et crut que ce serait pour lui un moyen de prouver sa reconnaissance des bontés qu'avaient eues pour lui M. Long et sa nièce.

Peggy retourna donc chez elle, et John resta pour apprendre le latin à miss Letty. Mais avant de le quitter, sa sœur lui dit quelques mots qui l'affligèrent, et qui peut-être l'alarmèrent pour la première fois.

— Je suis charmée que vous restiez, John, puisque vous vous plaisez tellement dans cette grande maison. Mais aurez-vous le temps de vous occuper ici de choses plus importantes ?

— Vous savez, ma chère Peggy, que, quoique j'aie reçu l'ordre de la prêtrise, il faut qu'il se passe un certain temps, avant que je sois chargé d'une mission. Jusqu'alors je n'ai qu'à remplir mes devoirs privés, et je puis le faire ici comme ailleurs. D'ailleurs vous voyez que M. Long désire que je lui rende service ; et puis songez aux livres et aux autres avantages que je trouve ici.

— Vous le pouvez, John, dit Peggy, ne répondant qu'à la première partie de son discours ; je sais que vous le pouvez, si Dieu vous en donne la force, et dans tous les cas, je suis sûre que vous ferez de votre mieux. — Adieu, John, ajouta-t-elle en s'avançant pour l'embrasser ; mais permettez à votre sœur de vous dire encore un mot. — Prenez garde, mon cher John, prenez garde !

— À quoi, Peggy ? que voulez-vous dire ?

— Rien, John, répondit-elle ; rien, quand vous avez l'air fâché contre moi. Je n'ai pas voulu dire que vous n'y prendriez pas garde ; mais, mon cher John, moi-même je ne suis pas charmée d'être restée si long-temps dans cette grande maison. — Je ne saurais dire pourquoi, mais je retourne à la ferme sans la même paix d'esprit, sans le même plaisir, que j'y retournais toutes les fois que j'en avais été absente quelques jours. Je doute que je puisse partager les occupations de ma mère aussi gaîment qu'autrefois. C'est là ce qui m'inquiète l'esprit. Adieu, John ; que Dieu vous bénisse ! qu'il nous bénisse et nous protège tous deux !

Elle partit, et laissa son frère, comme nous l'avons dit, l'esprit moins à l'aise qu'auparavant.

Miss Letty conduisit Peggy jusqu'à l'endroit où la route cessait d'être praticable pour les voitures. Elle voulait la faire

accompagner jusqu'à la ferme par un domestique, mais Peggy ne voulut pas même en entendre parler. Il n'était pas encore tard, elle arriverait bien aisément de jour chez son père ; elle connaissait tous les sentiers, et même toutes les pierres et tous les arbres qui s'y trouvaient. Miss Letty lui fit de nouvelles instances ; Peggy la remercia encore, et lui faisant ses adieux, elle prit le chemin qui conduisait à la ferme.

Tandis qu'elles étaient à discuter ainsi, une charrette passa près de la voiture, s'arrêta près d'une barrière qui fermait une prairie, et Peggy en vit descendre une femme, qui, passant par dessus la barrière, prit un sentier qui traversait la prairie. Peggy fut surprise de cette circonstance extraordinaire, car ce sentier conduisait dans les montagnes, et le jour commençait déjà à tomber. Cependant elle n'y fit attention qu'un seul instant, et continua à marcher rapidement. Au bout de quelques minutes, elle vit cette même femme traverser un champ pour venir à sa rencontre, et elle l'entendit l'appeler par son nom, et lui dire de s'arrêter.

Cette étrangère portait une robe de drap bleu, un peu usée, mais d'une coupe qui avait été à la mode, et sa tête était couverte d'un chapeau de castor noir, surmonté d'un panache de plumes de même couleur. Elle paraissait avoir environ vingt-deux ans ; était grande, bien faite, avait de l'embonpoint, et ne manquait pas de beauté. Elle avait les joues rouges et enflammées, et il en était de même de son menton bien arrondi, et même du bout de son nez. Enfin ses grands yeux noirs brillaient d'un éclat étrange. Peggy éprouva quelque alarme ; elle ne se souvenait pas de l'avoir jamais vue.

— Arrêtez, Peggy Nowlan ! répéta cette jeune femme, et causons un moment tranquillement. — Me connaissez-vous ?

— Non, quoiqu'il paraisse que vous me connaissez.

— Tant mieux. — Où allez-vous maintenant ?

— Chez mon père.

— Et d'où venez-vous ?

— De Long-Hall.

— Je m'en doutais. — Et qui était dans la voiture avec vous ? Était-ce lui ?

— Qui, *lui* ? je ne sais qui vous voulez dire ; pas plus que je ne sais qui vous êtes. — J'étais seule avec miss Letty.

— Vraiment ! Vous ne savez qui je veux dire ? — Prenez-y garde, miss Peggy Nowlan ; ce n'est pas pour rien que j'ai fait plusieurs milles pour vous voir ici ; ce n'est pas pour rien que j'ai reçu l'avis d'y venir. — À qui votre cœur pense-t-il le plus en ce moment ? — De qui s'est-il le plus occupé depuis un mois ?

— Bonne femme, dit Peggy en reculant d'un pas, car en parlant ainsi, l'étrangère s'était approchée d'elle, et son haleine exhalait une forte odeur de whiskey ; je ne réponds pas aux questions qui me sont faites par des gens que je ne connais pas. Laissez-moi continuer mon chemin, je ne vous empêche pas de suivre le vôtre.

— C'est justement ce que je veux, Peggy Nowlan, dit la jeune femme ; je vous demande de vous retirer de mon chemin. — Oubliez que vous l'avez jamais vu ; — effacez-le de votre mémoire ; — promettez-moi de ne plus le revoir ; de ne

jamais lui parler ; — promettez-le moi, ajouta-t-elle, en lui saisissant le bras, ou sinon...

Peggy poussa un cri terrible qui amena près d'elle en un instant un homme qui regardait cette scène à quelque distance. C'était Peery Conolly. Depuis la soirée qu'il avait passée chez Daniel Nowlan un mois auparavant, il avait vécu dans une ivresse continuelle, et ses excès joints à la jalousie et à une sorte de désespoir amoureux, avaient déjà commencé à lui déranger le cerveau. Il accourut en dansant, et en brandissant son *shillelagh*, et ce fut peut-être la première fois qu'il chanta le couplet qu'il répétait par la suite du matin au soir.

Je suis Conolly Tête-folle
Buvant sec, ne craignant personne, sur ma foi
Quelqu'un de vous veut-il avoir affaire à moi ?
Il n'a qu'à dire une parole.

L'étrangère eut peur à son tour. Elle lâcha le bras de Peggy et s'enfuit rapidement, mais non sans avoir dit à Peggy : — Je saurai vous retrouver où vous n'aurez pas un galant pour vous défendre. Faites ce que je vous ai dit, ou je vous en ferai repentir.

Peggy demanda à Peery s'il savait qui était cette femme, mais il ne la connaissait pas plus qu'elle. Elle se mit en marche, accompagnée de Peery, et n'étant guère plus tranquille auprès de lui qu'elle ne l'avait été à côté de cette femme étrange. Elle ne l'avait pas encore vu dans la situation où elle le voyait ; elle ne savait s'il était fou, ivre ou furieux ; et elle tremblait en se trouvant seule avec lui dans un endroit si solitaire et aux approches de la nuit. Mais Peery, après avoir répondu à sa question, ne lui adressa plus la parole. Il se borna

à courir en avant, à revenir sur ses pas, à danser autour d'elle, à faire voltiger son bâton sur sa tête, et à répéter son couplet à chaque instant. Cependant, quand ils approchèrent de la ferme, il devint plus silencieux, il marcha plus tranquillement, et quand ils furent à la porte, il la salua, et se détourna pour s'en aller.

Peggy voulant lui témoigner sa reconnaissance du service qu'il lui avait rendu, lui demanda s'il n'entrerait pas un moment.

— Est-ce du fond du cœur que vous m'y invitez, Peggy ?

— Sans doute, Peery.

Peery poussa un cri de joie, fit un bond en l'air, et suivit Peggy dans la cuisine. Après avoir embrassé ses parens, et leur avoir fait part de l'aventure qui venait de lui arriver et de la galanterie de Peery, elle aida sa mère à préparer le souper, et Peery se mit à table avec la famille. Pendant tout le repas, il garda un silence qui ne lui était pas ordinaire, et son ivresse se dissipa peu à peu. Quand l'heure de se retirer fut arrivée, il pria Peggy à voix basse de lui donner un pas de conduite seulement jusqu'au bout de la cour. Elle releva sa robe sur sa tête, et sortit de la cuisine avec lui.

— Miss Peggy, lui dit-il, la tête baissée, et avec un air d'embarras, je ne vous ai pas fait cette demande, voyez-vous, uniquement pour vous remercier de la bonté que vous avez eue de m'inviter à entrer. — Il y a un mois que je me suis dit que tout était fini entre nous, et que je devais vous laisser prendre votre chemin et suivre le mien ; et de quelque côté que me conduise mon chemin, vous ne vous en trouverez pas pire du moins, et du diable si je m'en soucie moi-même.

Honneur et gloire au whiskey, qui noie le chagrin et fait tout oublier. Hurra ! Amen !

— Prenez garde à ce que vous dites et à ce que vous faites, Peery ; répondit Peggy à cet exorde peu intelligible.

— Certainement ; et pourquoi non, Peggy ? Oh ! je ne crains rien à présent. — Mais je voulais seulement vous dire que j'allais au petit galop où vous savez, quand je vous ai rencontrée.

— Et où alliez-vous, Peery ?

— Au vieux Nick³⁵, Peggy. Tous mes pas m'y conduisent, et la route est agréable. — Sur ma foi, je n'en connais pas qui le soit davantage, si ce n'est celle que je croyais autrefois que nous pourrions faire ensemble : mais n'y faites pas attention. Seulement, comme je vous le disais, après vous avoir rencontrée ce soir, et vous avoir entendu m'adresser un mot avec bonté, j'ai senti que cela me faisait faire un tour de côté, et j'ai pensé que tout n'était peut-être pas encore perdu, que peut-être vous pourriez me dire un autre mot de bonté — rien qu'un mot — un seul mot — qui sauverait le pauvre Peery Conolly, âme, corps et biens, et en même temps le vieux Mathieu qui court à sa ruine plus vite que vous ne pourriez conduire à la foire de Nenagh un pourceau qui n'aurait pas envie d'y aller. Et — attendez que j'aie tout dit, Peggy. — Mais je crois que j'ai tout dit à présent. — Non. J'ai à ajouter que vous êtes la seule fille en Irlande qui puisse me faire changer de route ; j'en suis sûr, Peggy, car Peery n'aime que vous ; vous lui avez brisé le cœur, et vous seule pouvez le rétablir comme

³⁵ Au diable. — Tr.

il était — et sa tête aussi, Peggy — et sa tête aussi, — je le sens, je le sens. Et en finissant de parler, il grinça les dents, et frappa le mur de son bâton.

— Peery Conolly, répondit Peggy, il ne convient ni à un chrétien ni même à un homme, d'agir comme vous le faites, parce que le désir de votre cœur ne peut être satisfait. Vous avez des devoirs à remplir, et vous ne devez pas l'oublier. — Que voulez-vous que je vous dise ? on ne peut donner son cœur comme un ruban, Peery. Il se donne de lui-même sans attendre qu'on le demande. Ce que je vous ai dit, il y a bien long-temps, je vous le répète encore, Peery, je vous souhaite tout le bonheur possible, mais je ne puis être votre femme. Ainsi, bonsoir ; que Dieu vous protège, et qu'il vous accorde la grâce de...

— Bonsoir, Peggy ; je vous remercie, dit Peery en l'interrompant. En voilà bien assez ; je ne fais que vous retenir pendant le froid de la nuit, tandis que je devrais déjà être avec les bons vivans qui m'attendent. — Je sais fort bien que vous n'avez plus de cœur à donner, mais prenez garde à celui qui vous l'a pris ; c'est tout ce que j'ai à vous dire ; et ce n'est peut-être pas l'avis d'un fou. — Adieu, Peggy, de manière ou d'autre, je serai bientôt guéri de mon amour pour vous. — N'y a-t-il pas le whiskey, la ruine et le breuvage que doit me préparer ma vieille tante Moll ?

— Peery, Peery ! s'écria Peggy. Écoutez-moi !

— Adieu, Peggy, adieu ! répéta Peery ; et il s'en alla en courant, en sautant et en chantant à tue-tête. Il entra dans un cabaret, y passa la nuit à boire, et le lendemain matin il alla chez sa vieille tante, qui lui fit boire un prétendu philtre contre l'amour, mais qui ne servit, comme on le crut généralement, qu'à achever de lui déranger la raison. Depuis ce temps, Peery

ne quitta presque plus le cabaret ; son père menait à peu près la même vie ; et au bout de quelques mois, il ne leur resta plus un seul acre de terre, ni un toit pour couvrir leur tête, et ils furent tous deux mis en prison. Quand Peery en sortit, Daniel Nowlan le prit à son service par pure charité, car il ne travaillait que quand il le voulait ou qu'il le pouvait, et il resta dans la ferme, objet de la risée de ses compagnons, et de la compassion de Peggy.

CHAPITRE IV

Quoique alarmé par ce que sa sœur venait de lui donner à entendre, John Nowlan chercha à se convaincre qu'il n'avait rien à craindre, et il ne manqua pas d'y réussir. L'esprit n'est jamais plus adroit à mettre en bonne forme un syllogisme, que lorsqu'il s'agit d'appuyer ce que le cœur a déjà résolu. Il s'imagina donc, pendant plusieurs semaines, qu'il ne songeait qu'à enseigner le latin à miss Letty, et à recevoir d'elle en retour des leçons de botanique, ou à apprendre à chanter les airs sacrés de Moore. Quelquefois pourtant, lorsqu'il se trouvait seul, quand il se couchait ou qu'il se levait, un éclair de vérité portait le jour dans son âme ; en se rendant compte des sentimens qu'il éprouvait ; en examinant la conduite de miss Letty, tantôt la terreur le faisait tressaillir ; tantôt sa vanité flattée le pénétrait maigre lui de la joie du triomphe.

Celui qui s'est abandonné en secret à un sentiment que sa raison et sa conscience réprouvaient ; qui s'en est imposé à lui-même pour se perdre plus facilement ; qui s'est dit : « cela est impossible », quand il sentait que le fait était constant ; qui s'est écrié « je ne le désire point », tandis que son cœur démentait cette assertion, celui-là seul — et peut-être s'en trouvera-t-il plus d'un parmi nos lecteurs — pourra expliquer la facilité avec laquelle John Nowlan repoussait les avis que sa conscience lui donnait de temps en temps, pour s'exposer aux tentations qu'il craignait et qu'il bravait en même temps ; qui l'inquiétaient sans le mettre sur ses gardes ; que sa raison voyait, mais que son cœur refusait de voir.

Ses yeux ne tardèrent pas à s'ouvrir.

Une autre source d'inquiétude — et celle-là, il ne cherchait pas à se la dissimuler — venait de son affection pour sa sœur. Il craignait que M. Frank continuât à la voir secrètement et avec mystère. Il avait remarqué que ce jeune homme s'absentait fréquemment de la maison de son oncle, et comme ni M. Long, ni personne, ne connaissait les motifs de ses absences, l'idée qu'il cherchait à avoir des tête-à-tête avec Peggy, et qu'il en avait réellement, se présentait toujours à son esprit. Dès la seconde ou troisième conversation qu'il avait eue avec M. Frank, la chaleur de l'affection qu'il avait conçue pour lui lors de leur première entrevue, s'était un peu refroidie. Il n'aurait trop pu dire qu'elle était la cause de ce changement, mais son cœur s'était fermé pour lui. — Peut-être le jeune élève de l'université d'Oxford avait-il le caractère trop formé pour son âge. — Peut-être avait-il trop d'intelligence, trop de présomption. — Cependant ce n'était pas présomption, car jamais il ne cherchait à faire parade de ses connaissances. Quoi qu'il en soit, John ne se sentait jamais à l'aise en sa présence. Il le craignait, il se méfiait de lui ; et il ne pouvait s'expliquer pourquoi. Le sourire singulier de Frank, son œil expressif et pénétrant, faisaient naître en lui un trouble et une confusion qu'on ne peut attribuer qu'aux lois arbitraires de l'instinct. Toutes ces considérations faisaient trembler le jeune prêtre, quand il songeait aux rendez-vous supposés entre ce jeune homme et Peggy.

Un soir, environ trois semaines après le départ de sa sœur, John étant à se promener seul, se trouva à mi-chemin de la ferme de son père. Il avait terminé brusquement une leçon qu'il donnait à miss Letty, en proie à des alarmes plus sérieuses que jamais. Ils avaient tous deux soupiré plusieurs fois, et, sans qu'il pût dire comment, la main de son écolière

s'était trouvée placée dans la sienne. Il s'arracha d'auprès d'elle sur-le-champ, et chercha la solitude pour se livrer à ses réflexions. La nuit tomba, mais tout occupé du combat intérieur qu'il avait à soutenir, il ne songea pas à s'en aller, et resta assis au pied d'une haie. Quelques instans après, il entendit des pas s'approcher de l'autre côté de la haie. Il regarda à travers les branches, et vit un homme et une femme passer à quelques pas. Il reconnut Frank, mais il ne put voir la figure de la femme qui l'accompagnait. Dès qu'ils furent à quelque distance, il se leva à la hâte, et courut à toutes jambes chez son père, bien sûr d'y arriver avant Peggy, et d'acquérir ainsi une preuve, ou du moins une forte présomption que c'était elle qu'il venait de voir avec M. Frank. Mais quand il entra dans la cuisine hors d'haleine, à la grande surprise et au grand plaisir de ses parens, quel fut son étonnement d'y trouver Peggy tranquillement assise à côté de sa mère, et ne paraissant pas être sortie de la soirée. Il lui restait encore quelques doutes, mais il n'osa parler de rien, car dans tous les cas, Peggy avait certainement beau jeu pour lui répondre. Il entra dans sa chambre, comme s'il fût venu pour y prendre un livre, causa quelques instans avec sa famille, et retourna chez M. Long, conservant encore ses soupçons et ses inquiétudes.

Quelques soirées après, comme il était à causer avec M. Long et M. Frank, un domestique vint lui dire qu'une personne désirait lui parler à la porte de l'avenue. Il s'y rendit sur-le-champ, et il y trouva la même femme qui avait arrêté Peggy lorsqu'elle retournait chez son père. Tout mystère est inutile ici ; c'était Maggy Nowlan ; mais John ne la reconnut pas sur-le-champ, car la nuit était obscure, et il y avait plus de quatre ans qu'il ne l'avait vue.

— Ainsi donc vous ne me reconnaissez pas, père John ? lui dit-elle, après l'avoir salué assez familièrement.

— Non. — Pardonnez-moi ! — je reconnais votre voix — et même vos traits. — Infortunée Maggy ! comme ils sont changés ! Et que venez-vous faire ici ? — on nous avait assuré que vous étiez établie à Dublin depuis quatre ans, de manière à faire croire que vous ne vous soucieriez pas de revoir votre pays natal.

— Oui, monsieur — on dit qu'il faut que je vous appelle monsieur à présent — oui ; et mon cœur est changé aussi bien que mon visage. — Il est vrai que j'ai passé tout ce temps à Dublin. — Établie ! — quel établissement ! — Mais parce que je suis maintenant une coureuse de rues vous croyez donc que je dois être honteuse de venir voir ma mère ?

— Que Dieu vous pardonne et vous convertisse, pauvre pécheresse ! Combien je le remercie de ce que vous n'avez pas du moins à me reprocher d'avoir été la cause de votre chute ! Que de grâces j'ai à lui rendre !

— Ne vous pressez pas tant, John Nowlan. — Vous vous imaginez donc que je n'aurais à vous accuser de rien, si cela en valait la peine ? vous croyez sans doute que l'homme qui abandonne, qui laisse sans ressources la pauvre fille dont il a consommé la ruine est le seul à blâmer ? Mais celui qui a troublé le premier son jeune cœur, qui lui a donné des idées qu'elle n'aurait peut-être jamais eues, qui ne s'est abstenu de la séduire que par sottise et par manque de courage, pensez-vous qu'il n'ait rien à se reprocher ?

— Ah ! Maggy ! oui, je crains d'avoir de grands reproches à me faire. Que Dieu me pardonne ainsi qu'à vous ! Qu'il nous pardonne à tous deux !

— À la bonne heure, mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit. Ce qui est passé est passé, et c'est du futur que je viens vous

parler. Je n'ai qu'un mot à vous dire, et c'est de prendre garde à votre sœur Peggy et au jeune homme qui demeure dans cette maison.

John tressaillit.

— Comment ! — Pourquoi ? s'écria-t-il.

— Ils ont des rendez-vous le soir dans les champs, répondit Maggy en baissant la voix.

— Je le craignais — je le savais — je les ai vus ensemble mercredi soir.

— Vous les avez vus ? Et où ? Était-ce dans le champ près de l'étang, derrière une haie ?

— Précisément.

— En ce cas, il est bien sûr que vous les avez vus, reprit Maggy après un moment d'intervalle, car je les ai vus moi-même. Ainsi, père John, prenez garde à eux. — Toute misérable et toute dégradée que je suis, et quoique je n'aie pas grande raison de prendre intérêt à vous, voyez si je ne puis rendre un bon service comme un autre. Adieu, monsieur. — Ah ! J'ai encore un autre mot à vous dire — où en êtes-vous avec votre nouvelle écolière ?

John trembla de tous ses membres. Que voulez-vous dire, Maggy ? s'écria-t-il.

— *Avoch !* Rien. — Seulement je connais quelqu'un qui sait ce qui en est, et tout ce qui se passe dans sa tête et dans son cœur ; et il est aussi vrai que l'Évangile que Letty Adams est amoureuse de vous, père John. Et à ces mots, elle disparut.

Il resta comme pétrifié, les yeux fixés sur elle, tant que l'obscurité lui permit de la voir, tandis qu'elle s'éloignait d'un pas rapide. Il trembla, il frémit, et il fut ensuite saisi d'une sorte de frénésie. Quelque sujet qu'il eût d'être mécontent de lui-même, il avait besoin de se faire une querelle avec un autre. Il chassa de son esprit le sujet qui avait presque anéanti un instant toutes ses facultés, et fit un effort pour ne plus songer qu'aux relations de M. Frank avec sa sœur. Enfin il se mit en marche pour retourner chez M. Long, bien décidé à avoir une explication avec son neveu.

Avant d'arriver à la porte de la maison, il en vit sortir M. Frank, enveloppé d'un grand manteau, et venant de son côté. Cette rencontre parut heureuse à John, il doubla le pas, se redressa, et chercha à prendre un air plus mâle et plus déterminé qu'il ne l'avait fait de sa vie. Mais avant qu'il eût joint M. Frank, celui-ci se détourna comme pour passer par-dessus une barrière, et entrer dans les champs. John l'appela.

— Voilà une belle soirée, monsieur.

— Ah ! c'est vous, M. Nowlan ! répondit Frank en s'arrêtant ; oui, assez belle, mais un peu humide : ne le trouvez-vous pas ?

— Pas assez pour empêcher une promenade, monsieur, répliqua John en le regardant de la tête aux pieds.

— Oui, je comptais aller à quelques pas, et c'est pourquoi j'ai pris mon manteau.

— Que je ne vous retienne pas, monsieur ; vous pouvez avoir quelque rendez-vous.

— Rendez-vous ! Que voulez-vous dire, M. Nowlan ?

— Je vous parlerai franchement sur-le-champ, monsieur ; car je n'entends rien à tous ces détours. — Vous allez trouver ma sœur.

Peut-être d'après l'air et les manières de John, s'attendait-il à cette question. Du moins il n'en parut ni ému ni surpris.

— Eh bien, monsieur ; et vous, n'allez-vous pas trouver la mienne ? Partant quitte, comme on dit. Frank prononça ces mots avec le ton de la meilleure humeur.

— Arrêtez, monsieur ! Ne dites rien, même en plaisantant, qui puisse inculper mon caractère comme prêtre ; oublions ce badinage imprudent, et revenons au sujet qui nous occupait. — Vous avez déjà eu plusieurs entrevues avec Peggy hors de la maison de son père ?

— J'en conviens.

— Sous quel prétexte, monsieur ?

— Je l'aime.

— Et dans quelles vues ?

— De l'épouser. Je le lui ai dit bien souvent. Miss Nowlan ne vous en a-t-elle jamais parlé ?

— Jamais. — Et en avez-vous aussi informé son père ou sa mère ?

— Pas encore ; mais j'ai dessein de leur en parler ce soir même, ou au plus tard demain matin.

— En ce cas je dois vous prier de me pardonner de m'être mépris sur vos intentions, M. Frank ; j'ai été injuste à votre égard, et j'en suis fâché.

John offrit la main à M. Frank, celui-ci la serra cordialement, et s'écria : Bon ! bon ! Vous n'avez fait que votre devoir, M. Nowlan, et je vous en estime davantage. J'ai peut-être eu tort de ne pas m'expliquer plutôt avec vous. Adieu donc ; et maintenant, ajouta-t-il, toujours avec bonne humeur, je présume que vous savez où trouver ma sœur ?

— Allons, allons, M. Frank, dit John en faisant un effort pour sourire, vous êtes bien le maître de plaisanter, mais vous devez sentir que la plaisanterie à ses bornes.

— La plaisanterie ! répéta Frank d'un ton très-sérieux ; je vous assure, M. Nowlan, que je suis très-loin de vouloir plaisanter sur cette affaire, et j'espère que vous ne plaisantez pas plus que moi.

— Quoi, monsieur ! Que voulez-vous me donner à entendre ? s'écria vivement John, sentant les aiguillons de sa conscience.

— Je ne vous donne rien à entendre, je vous parle aussi clairement que vous m'avez parlé. Vous ne pouvez ignorer que vos attentions pour Letty, jointes à votre mérite personnel, ont produit ce qu'elles devaient produire, ce que vous désiriez évidemment — une vive affection pour vous.

— Monsieur ! — monsieur Frank !

— Quoi ! avez-vous pu vous tromper à ce point ? J'ai entendu parler d'une modestie aveugle sur son mérite, et sur ce qui en était le résultat ; mais je ne l'avais jamais rencontrée. Dans tous les cas, je suis charmé d'être le premier à vous annoncer votre bonne fortune, monsieur ; car le fait est certain, j'en suis assuré, et je vous certifie que Letty vous aime autant que vous l'aimez, M. Nowlan.

— Oh, Dieu ! Dieu du ciel ! s'écria John, en se couvrant le visage des deux mains.

— Qu'avez-vous donc ? Certainement il n'y a rien là qui doive vous faire rougir, et surtout en présence d'un jeune homme qui est aussi épris que vous. — Recevez mes félicitations, M. Nowlan, et soyez persuadé que tous mes efforts tendront à assurer votre bonheur, et celui de ma sœur favorite. Il n'y a d'obstacle à craindre que de la part de mon bon vieil oncle ; il est un peu fier, un peu chatouilleux sur ce point ; mais votre prudence, votre mérite, l'aide d'un ami sincère, pourront...

— M. Frank, s'écria John, sortant de son état de stupeur et d'agonie, arrêtez, je vous en conjure ; songez à ce que vous dites, et aux tentations dont vous m'environnez ! En supposant, que toutes vos conjectures soient vraies ; que j'aie pu m'oublier au point d'aimer votre digne sœur, et qu'elle-même ait été assez malheureuse pour m'aimer à son tour, vous parlez de la disproportion de notre situation dans le monde, comme du seul obstacle à mon bonheur ; mais...

— Je n'en puis voir aucun autre.

— Juste ciel, Monsieur ! ne suis-je pas dans les ordres, — prêtre catholique ?

— Je ne croyais pas que vous eussiez fait les derniers vœux.

— Je les ai faits. Monsieur.

— C'est une circonstance fâcheuse, mais je ne crois pas qu'une bagatelle semblable puisse vous arrêter, quand il y va du bonheur de ma sœur.

— Bagatelle, Monsieur ! — Vous m'étonnez ! — Vous m'effrayez ! — Que voulez-vous dire ?

— Si vous connaissiez un peu plus le monde, M. Nowlan, je répondrais plus facilement à votre question. Mais la solitude et l'isolement où vous avez malheureusement vécu, vous ont rendu esclave de ces préjugés étroits que le monde, — que l'homme dans son état de civilisation réelle, — que les hommes éclairés de toutes les sectes, — remarquez bien, je dis de toutes les sectes, — sont convenus d'oublier, de mépriser, et dont on ne fait plus que rire. — Et il est heureux pour le genre humain que ce changement soit arrivé, il était devenu nécessaire depuis long-temps. Vous paraissez étonné ; je n'en suis pas surpris : mais ayez la patience de m'écouter encore un instant. Que signifient toutes ces sottes divisions et subdivisions, — je ne dirai pas dans la religion, car ce mot sacré signifie tout autre chose, — mais parmi les sectes ? Croyez-vous que l'Auteur de la vraie religion eût voulu nous donner d'abord des désirs, des impulsions, et des facultés pour être heureux, vertueusement heureux, et ensuite promulguer un code tyrannique et dénaturé pour réprimer ces désirs, enchaîner ces impulsions, paralyser ces facultés, et nous fermer le chemin du bonheur ? Croyez-vous qu'il existe aujourd'hui dans le monde entier ; — dans le monde éclairé enfin par la lumière de la raison, un seul homme de bon sens qui voulût souscrire une théorie si blasphématoire ? Et quant à moi, croyez-vous que l'amour honorable que j'ai conçu pour votre sœur, me permit d'hésiter un seul instant s'il s'agissait de perdre Peggy, ou de cesser de me dire Protestant, pour prendre tel nom que sa jolie bouche voudrait me dicter ? — Supposez maintenant que je fusse Catholique, et que...

— Excusez-moi, M. Frank, mais je ne puis en entendre davantage : je vous ai déjà dit que je suis un prêtre catholique.

— Et un admirateur de ma sœur.

— Sans que cette admiration ait un objet illicite, Monsieur.

— Mais avec une admiration qui a fait naître son affection, M. Nowlan ; et qui a fait entrer une passion ardente dans un cœur naturellement ardent. — Je connais ma sœur, Monsieur.

— Vous pouvez vous tromper dans l'opinion que vous avez conçue, Monsieur ; cela est possible, et — oh ! fasse le ciel que cela soit !

— Impossible ; et maintenant mon devoir le plus pressant est de veiller à ce qu'elle ne soit pas malheureuse.

— En me conseillant de... Dieu tout puissant ! Quelle alternative ! Adieu, M. Frank ; quoique je n'admette pas la justesse de vos suppositions, vous ne serez pas seul à veiller au bonheur de votre sœur. Croyez que son cœur ne souffrira jamais à cause de moi.

— Eh bien, Monsieur, bonsoir. Mais avant de nous séparer, permettez-moi de vous engager encore une fois à réfléchir très-sérieusement sur ce que je regarde comme le meilleur moyen d'aplanir toutes les difficultés ; — sur ce que je ferais très-certainement si j'étais à votre place. Examinez de sang-froid, M. Nowlan, les points de différence imaginaire entre sa secte et la vôtre, et vous verrez cette différence s'évanouir en quelques instans. De part et d'autre, vous trouverez des fautes et des babilles, et ce qui est réellement bon d'un côté, l'est également de l'autre. C'est un fait incontestable. Monsieur ; et bien des gens de votre religion et même de votre profession, ont prouvé, même en Irlande, qu'ils en étaient convaincus. Je pourrais vous citer plus d'un prêtre catholique

qui est devenu ministre protestant, et qui est sur le bon chemin pour monter encore plus haut. Et cela me conduit à une réflexion importante, M. Nowlan ; c'est qu'il n'y aurait pas de meilleur moyen pour obtenir le consentement de mon oncle à votre mariage avec Letty.

— Mon mariage, M. Frank !

— Sans doute. Vos talens l'assureraient que vous obtiendriez un avancement rapide dans l'église anglicane, et il a assez de crédit pour y contribuer de son côté. — Bonsoir, M. Nowlan.

Il lui prit la main, la serra, et continua son chemin.

John resta un moment immobile, les yeux baissés vers la terre. Tout à coup, il tomba à genoux, joignit les mains, leva les yeux au ciel et voulut lui adresser une prière. Mais il se leva brusquement, courut vers la maison, chargea un domestique de prier M. Long de l'excuser s'il ne donnait pas ce soir une leçon à sa nièce ; prit une lumière, monta dans sa chambre, se jeta sur son lit, et passa la nuit sans fermer l'œil.

CHAPITRE V

M. Frank, après un quart d'heure de marche, s'arrêta sur le bord d'un ruisseau, dans une petite vallée solitaire. Une femme l'y attendait déjà ; mais ce n'était pas Peggy Nowlan, c'était sa misérable cousine, Maggy.

— Vous arrivez bien tard, lui dit-elle, lorsqu'ils furent en face, sans s'être salués respectivement.

— Une conversation que j'ai eue avec ce fou en a été cause. Je l'ai rencontré par hasard, il m'a parlé de manière à me forcer de lui débiter tout ce que vous savez que j'avais intention de lui dire avant peu.

— Et qu'en est-il résulté ?

— Les meilleurs effets, Maggy. Il s'est cabré d'abord, et il se cabrera encore plus d'une fois. Mais de manière ou d'autre, ce que j'ai fait doit suffire pour mes desseins. Il n'aura plus de repos maintenant jusqu'à ce que ma douce sœur et lui en soient venus à une explication sur leurs sentimens respectifs, et ce pas une fois fait, tout le reste s'ensuivra. Cela est inévitable.

— Il ne vaincra jamais ses scrupules ; il n'oubliera jamais qu'il est prêtre, maître Frank Adams.

— Vous n'entendez rien à tout cela, Maggy ; laissez-moi le soin de cette partie de l'affaire. Je vous dis que le diable est déjà aux prises dans le cœur du père John contre son bon ange ; et la victoire restera au diable. — J'ai jeté en avant des choses qui doivent le mettre dans l'état où je veux le voir, le plonger dans l'incertitude, le doute, le trouble, la confusion ; — des choses qui semblent sans but précis, quoiqu'elles en

aient un bien certain, qui doivent engendrer des idées étranges, des espérances vagues, des désirs furieux... Ne vous en mettez pas en peine, vous dis-je. — Eh bien, avez-vous réussi à parler à Letty ce soir ?

— Oui, et je lui ai dit tout ce que vous m'aviez dit de lui dire.

— Comment vous y êtes-vous prise ? voyons si vous n'avez pas fait quelque maladresse.

— J'ai amené l'occasion de lui dire que j'étais une pauvre parente de John Nowlan ; que j'avais appris par hasard qu'il brûlait d'amour pour elle, qu'il en mourait ; mais qu'il ne voulait l'avouer à personne, et à elle moins qu'à tout autre, et que j'étais sûre qu'il me tuerait, s'il savait que j'en eusse parlé ; que par conséquent je la priais de ne lui en rien dire.

— Pas trop mal. — Et comment a-t-elle pris cela ?

— Comme un enfant qui est effrayé, — effrayé tout en obtenant ce qu'il meurt d'envie d'avoir. — Ce n'est pas une plaisanterie, elle l'aime véritablement.

— Qui vous a dit le contraire ? Que pourrions-nous faire si elle ne l'aimait pas ?

— Rien. — Mais, Maître Frank, dites-moi donc un secret : n'est-il pas contre nature que vous tramiez ainsi la ruine de...

— De ma propre sœur, vous alliez dire. C'est encore une preuve de votre stupidité, Maggy. — Si elle épouse ce prêtre à l'insu ou contre le gré de mon oncle. — Si nous pouvons amener cela — alors, longue vie au seul et unique héritier de Long-Hall, et à sa chère Maggy qui en sera la femme de charge. Miss Letty n'a pas le droit d'enlever à son pauvre frère Frank la moitié d'une fortune qui aurait été pour lui sans

partage, si elle ne s'était jamais montrée aux yeux de son oncle. D'ailleurs que parlez-vous de sa ruine ? le digne prêtre, de manière ou d'autre, sera en état de faire pour elle tout autant que notre sage père, le magistrat, aurait jamais pu faire. Sa naissance ne lui promettait que cela, et elle ne doit pas attendre davantage.

— Et pourquoi la moitié ne vous suffirait-elle pas, maître Frank ? La moitié d'une si grande fortune devrait bien vous contenter. Et vous savez que vous auriez en outre la maison.

— Ne me faites plus de si sottes questions, Maggy. La moitié, en ce moment, ne me serait pas plus utile que... n'importe. C'est la totalité qu'il me faut, et tout finit là. Mais avant qu'elle m'arrive, il me faut quelques secours d'ailleurs. — Dites-moi, Maggy, peut-on compter sur ces drôles qui doivent venir de la ville ?

— Ils vous seront d'une fidélité à toute épreuve.

— Et leurs recrues ici, qu'en direz-vous ?

— Vous avez dit que deux suffiraient. Ils sont prêts, et l'on ne pourrait en trouver de meilleurs. L'un est un cerveau fêlé, ne songeant qu'à boire, n'ayant plus un sou, et à qui l'on peut faire faire tout ce qu'on voudra.

— Vous voulez dire Conolly Tête-folle, comme vous l'appellez ?

— Lui-même.

— Eh bien, il faut que je fasse mon expédition cette nuit avec eux, et il n'y a pas trop de temps pour m'y préparer. Adieu donc, Maggy. — Mais à présent que j'y pense, ne vous montrez plus aux yeux de Letty ni du prêtre, ni surtout de Peggy Nowlan. À présent que vous avez fait auprès d'eux tout

ce qui nous était nécessaire, j'ai des raisons pour que vous les évitiez ; et il ne faut pas que Peggy vous connaisse. La réussite de mes projets en dépend en grande partie.

— J'aurai soin de faire tout ce que vous me dites, car j'ai aussi mes raisons pour désirer de pousser le prêtre dans le piège, si nous le pouvons ; et il ne peut y tomber qu'à l'aide de miss Letty. Mais pourquoi faut-il que je vous serve dans vos projets sur Peggy Nowlan ? Quoique vous m'ayez en quelque sorte jetée aux ordures comme un torchon usé, et qu'il n'y ait plus grande amitié entre nous, il me semble que vous pourriez m'épargner cela.

— Sottises, Maggy ! vous déraisonnez ; vous êtes jalouse, ne savez-vous pas que la jalousie n'est plus de mode ? vous connaissez mon humeur ; vous savez avec quelle franchise j'ai toujours agi avec vous ; eh bien, je vous dis qu'il faut que mes projets à l'égard de Peggy s'exécutent. Cela est-il clair ? son minois campagnard, ses petits airs, tout me pique en elle, et je suis décidé à me passer cette fantaisie. Si vous en êtes mécontente, vous pourrez vous venger. Quand j'en serai las, je vous la passerai, comme je l'ai déjà fait à l'égard de deux ou trois autres, et ce sera le morceau le plus friand de votre boutique. — Adieu, Maggy. Ne me suivez pas ; je vous jure, par le firmament qui nous couvre, que je ne vais pas trouver Peggy. Vous savez que j'ai autre chose à faire. — Voilà votre chemin, et voici le mien. Allons, soyez une bonne fille ; et tournez-moi les talons. — Attendez, Maggy, si vous n'avez pas mangé d'oignons en buvant votre *potheen*, embrassez-moi, vieille coquine. — Là ! à présent, que les anges soient vos gardes-du-corps, Maggy.

— Je vous contrarierai sur ce dernier point, quoi qu'il en soit, murmura Maggy, en le regardant s'éloigner. Je vous

servirai fidèlement dans tout le reste, mais quant à Peggy Nowlan, — la sœur de celui que je hais comme la pensée de l'enfer — elle n'aura jamais à se vanter de m'avoir été préférée. Et elle suivit Frank de loin, et avec précaution.

Comme Maggy s'y attendait, il changea de chemin au bout de quelques instans, et se dirigeant du côté de la ferme de Daniel Nowlan, il arriva dans une prairie où Peggy l'attendait. Maggy se posta de manière à voir et à entendre tout ce qui se passerait entre eux. Il courut vers Peggy, les bras ouverts, comme pour l'embrasser, mais elle fit quelques pas en arrière pour l'éviter, et elle s'écria :

— Non, M. Frank, non ; je ne vous écouterai plus jusqu'à ce que vous ayez parlé à mon père, comme vous me l'avez promis. J'y suis bien déterminée ; j'en ai bien des raisons — quelques-unes dont peut-être vous ne vous doutez pas — et je ne suis venue à ce dangereux rendez-vous que pour vous le dire. Ainsi donc, M. Frank, adieu. Et elle se mit en marche pour se retirer.

— Dangereux rendez-vous ! répéta Frank, en la suivant ; que voulez-vous dire ? vous ne pouvez me craindre, douter de mon honneur, de mes promesses. — Arrêtez-vous un instant, Peggy. J'ai à vous parler d'une affaire qui est très-importante pour vous et pour moi. Je pars cette nuit pour Dublin, et... Mais attendez-moi donc !

Au lieu de l'attendre, Peggy doubla le pas. — Pas un seul instant, lui dit-elle, sans s'arrêter. Adieu, monsieur, je vous souhaite un bon voyage.

— De par le ciel, vous ne m'échapperez pas ainsi ! s'écria Frank en la poursuivant ; et quoiqu'elle courût alors de toutes ses forces, il parvint à toucher le pan de sa robe. Elle poussa

un grand cri, et à l'instant même un homme sauta par-dessus une haie, appliqua sur la tête de Frank un grand coup de bâton qui le renversa, et faisant passer Peggy par-dessus une barrière, il disparut avec elle. Frank resta étourdi quelques instans, et l'attaque avait été si imprévue, si subite, qu'il n'avait pu voir celui qui lui avait porté ce coup. Maggy elle-même était alors trop loin pour le reconnaître ; mais nous devons informer nos lecteurs que c'était Peery Conolly, qui reconduisit Peggy jusqu'à la porte de la ferme, et la quitta ensuite en dansant, et en chantant son couplet favori.

— Qui que tu sois, coureur de nuit, murmura Maggy, tu as le bras bon, et tu t'en es bien servi. Et elle se coucha le long d'une haie, pour que Frank ne l'aperçût pas en passant près d'elle, quand il retournerait chez son oncle.

Il ne tarda pas à passer, et elle l'entendit jurer, blasphémer et proférer des malédictions.

— C'est cet infernal prêtre ! se dit-il à lui-même ; et c'est un complot qu'ils avaient tramé entre eux. — Oui ; il a été la trouver après m'avoir rencontré, lui a fait sa leçon, et m'a guetté pour me faire une insulte que je n'oublierai de ma vie. — Oui ! par le monde, par le ciel et l'enfer, il en sera bien payé. — Il écumait et grinçait les dents. — Et ils s'imaginent tous deux pouvoir m'échapper ! — Il poussa un éclat de rire sauvage qui effraya Maggy. — Ils croient que je puis pardonner cet affront, ou qu'après cela il me sera impossible d'aimer encore Peggy ! oui, oui, je l'aime encore, et d'un amour qui n'a jamais manqué d'arriver à son but. — Allons, retournons au logis, et montrons-y un front serein et tranquille. Il ne faut pas qu'il m'échappe une parole, un geste, un regard, qui puissent rappeler ce contre-temps. — Peut-être le verrai-je encore ce soir.

Mais, comme nous l'avons dit, John s'était retiré dans sa chambre en rentrant. Cette circonstance contraria Frank, mais elle confirma ses soupçons, et il ne songea pas à demander à quelle heure il était monté dans son appartement. Trouvant sa sœur seule au salon, il entra en conversation avec elle.

— Toute seule, mignonne ! où est donc M. Nowlan ?

— Dans sa chambre, je crois ; on m'a dit qu'il avait l'air souffrant quand il est rentré. Et en parlant ainsi, miss Letty rougit et pâlit tour-à-tour, se rappelant ce que Maggy lui avait dit.

— Ah, Letty ! je suis bien sûr qu'il souffre, et vous savez pourquoi.

— Moi, Frank !

— Vous, ma chère, vous. — Était-il charitable de détruire la paix du cœur de ce pauvre garçon, si le vôtre n'était pas disposé à...

— Mon frère, mon frère, épargnez-moi ! s'écria Letty, en se cachant le visage des deux mains ; vous ne savez pas...

— Quoi ? — J'espère que je sais tout à présent. Votre air, vos paroles, votre ton m'apprennent ce que je désirais très-sincèrement. — C'est un fort beau garçon, Letty ; un jeune homme plein de talent, ayant une âme noble, promettant beaucoup, et qui fait honneur à votre choix. Sa situation dans le monde n'est pas tout-à-fait de niveau avec la vôtre, j'en conviens. Mais qu'importe ? cela n'est pas toujours nécessaire. D'ailleurs, il fera son chemin, j'en suis sûr ; et si les désirs et les efforts d'un frère...

— Généreux Frank ! dit Letty, en pleurant.

— Bon, bon ! Je dois convenir que j'ai entamé cet entretien parce que, quoique je ne voulusse pas blesser votre délicatesse en affirmant le fait, j'étais à demi convaincu que vous étiez aussi mal à l'aise que le pauvre garçon lui-même, ma chère Letty. — Oui, oui, il fera son chemin, j'en réponds, surtout si vous pouvez l'engager à faire une certaine démarche — et un mot de vous suffira — je veux dire si vous pouvez le déterminer à entrer dans ce qu'on appelle « notre église ». Vous savez que c'est la même chose au fond, et par conséquent qu'importe sa croyance actuelle ! mais nous avons les préjugés de mon oncle à ménager. — Vous savez que vous et moi nous avons plus d'une fois jasé sur ce sujet.

— Mais, mon cher Frank, reprit Letty, en baissant les yeux, n'est-il pas déjà dans les ordres ? Je n'en suis pas certaine, j'ai même cru le contraire jusqu'ici, mais il serait possible qu'il eut déjà prononcé certain vœu qui... qui l'empêcherait de... de...

— Je vous comprends, Letty, mais vous vous trompez. Les membres du clergé catholique ne prononcent ce vœu que lorsqu'ils reçoivent ce qu'ils appellent « l'ordre de la prêtrise ». J'ai pris des renseignemens certains sur ce sujet. Ainsi bonsoir et adieu, car vous savez que je vais cette nuit à Limerick pour y prendre la diligence de Dublin. — Adieu, que le ciel vous protège !

Letty lui jeta ses bras autour du cou.

— Mais, par charité, Letty, ajouta Frank, ne montrez pas au pauvre Nowlan trop de froideur et d'indifférence. Dans sa position, et d'après les motifs les plus nobles, il est tout naturel qu'il soit un peu timide ; mais une femme aimable peut oublier une partie de sa réserve, quand une délicatesse bien

entendue, la générosité, la candeur et la vérité l'exigent. — Bonsoir, bonsoir ; mes amitiés à Nowlan.

Comme il passait devant la bibliothèque de son oncle, pour monter dans sa chambre, la porte s'en ouvrit, et M. Long lui fit signe d'y entrer.

— Je désire vous parler, Frank, lui dit-il, de divers objets qui ne laissent pas de m'inquiéter, et je compte sur des réponses franches et sincères. Quoique votre conduite passée soit contre vous, j'ai cru voir depuis quelque temps que vous en menez une plus régulière, et vos assurances de repentir, vos promesses solennelles, ont fait que je vous ai rendu mon estime. — Ne m'interrompez pas ; contentez-vous de me répondre, mais que ce soit avec franchise. — Avez-vous jamais eu des attentions marquées et particulières pour miss Nowlan ?

Frank ouvrit les yeux et leva ses sourcils avec un air de surprise, et répondit avec un accent de vérité : Jamais, mon cher oncle ; jamais, sur ma parole sacrée ! — Vous m'étonnez extrêmement, mon oncle ! Comme sœur d'un jeune homme estimable qui vous a rendu service, comme étant admise dans votre maison, elle avait droit à des égards de ma part ; mais voilà tout. Miss Nowlan n'est pas d'une naissance à pouvoir être ma femme, et quant à avoir d'autres vues sur elle... En vérité, mon oncle, après tout ce qui s'est passé, j'espère que vous ne pouvez m'en soupçonner.

— N'en parlons plus, Frank ; je vous crois. Mais j'ai autre chose à vous dire. Avez-vous remarqué depuis peu quelque changement dans les manières de Letty ?

— Aucun, mon oncle ; pas le moindre. Que voulez-vous dire ? aurait-elle manqué de respect ou d'attentions pour vous ?

— Non, non ; cette chère fille est incapable d'ingratitude. Mais sa grande jeunesse, son inexpérience, son caractère généreux, peuvent la faire tomber dans l'erreur. J'ai cru... j'ai craint... en un mot il m'a semblé depuis peu qu'elle avait ce que vous appelleriez le cœur pris.

— Vraiment, mon oncle ! je crois... je suis sûr que vous vous trompez. Letty n'a rien de caché pour moi. Jamais frère et sœur n'ont été si étroitement attachés l'un à l'autre ; et il serait impossible que je n'en eusse rien su. D'ailleurs vous savez que son cœur n'a été exposé à aucune tentation depuis qu'elle est ici.

— C'est là ce dont je doute.

— Et au nom du ciel, qui soupçonnez-vous donc ?

— Le jeune Nowlan.

— Nowlan ! — Pardon, mon oncle, mais ce soupçon est si étrange, que, de la part d'un autre, je ne pourrais m'empêcher d'en rire. Ce n'est que votre extrême sollicitude pour ma sœur qui a pu vous l'inspirer. Je sais parfaitement ce qu'elle pense de ce jeune homme ; il n'y a pas cinq minutes que nous en parlions encore. Elle lui rend justice, elle le trouve aimable et poli ; elle convient qu'il a d'aussi bonnes manières qu'on peut en attendre d'un homme de sa classe, mais voilà tout ; du reste, elle dit elle-même qu'il n'a que des demi-connaissances, et que la tournure de son esprit est commune et grossière. Soyez sûr, mon cher oncle, que vous ne devez avoir aucune inquiétude à cet égard.

— Je suis charmé de vous entendre parler ainsi, Frank. Et maintenant, votre voyage à Dublin, a-t-il réellement pour but de prendre des arrangemens pour entrer au collège de la Trinité, et prendre vos degrés ?

— Très-certainement, mon oncle.

— Tant mieux. Vous avez perdu votre temps à Oxford ; mais il est encore temps de réparer cette perte. — Il vous faudra quelque argent, si vous entrez au collège sur-le-champ. Voici un mandat sur mon banquier de trois cents livres. Bonsoir, Frank, je vous donne ma bénédiction.

— Je vous remercie de toutes vos bontés, mon cher oncle, lui dit Frank, d'une voix qui annonçait la plus vive sensibilité. Adieu, ajouta-t-il en détournant la tête, comme pour lui cacher ses larmes, et en lui serrant la main ; adieu ! Et fermant doucement la porte de la bibliothèque, il alla reposer quelques heures sa tête sur son oreiller.

CHAPITRE VI

Avant que John Nowlan fût sorti de sa chambre le lendemain matin, il avait à peu près formé la résolution de quitter la maison de M. Long dans le cours de la journée. Il est inutile d'ajouter qu'après avoir ouvert complètement les yeux sur la situation de son cœur et de celui de miss Letty, après avoir découvert qu'il l'aimait plus que la vie, et qu'elle lui était non moins fortement attachée, il ne put prendre cette détermination qu'après une lutte terrible entre la jeunesse et la passion d'une part, et le sentiment du devoir de l'autre. Peut-être, en réfléchissant sur le moyen que lui avait suggéré M. Frank pour aplanir les voies à son mariage avec miss Letty, l'horreur dont il fut saisi à la seule idée d'une apostasie, idée qui se présentait à son esprit pour la première fois, lui donna-t-elle la force de se décider à adopter ce parti ; peut-être aussi la facilité de faire une telle démarche, et la perspective de bonheur qu'elle lui offrait, le firent-elles douter qu'il eût la force de résister à une pareille tentation, et le décidèrent-elles à s'y soustraire par la fuite, au lieu de chercher à la combattre.

Avant de descendre pour déjeuner, un effort pour déguiser ses sentimens encore mieux qu'il ne l'avait fait jusqu'alors, lui devint indispensable. Letty en avait fait autant de son côté ; et en conséquence ils s'abordèrent avec moins d'agitation qu'on n'aurait pu le supposer. Dans la manière tranquille dont ils se saluèrent, et dont John donna, après le déjeuner, une leçon de latin à son écolière, M. Long crut trouver une pleine confiance de tout ce que lui avait dit son neveu. Cependant quelques signes d'émotion secrète et de sentimens cachés avec soin, auraient pu être remarqués par des yeux plus éclairés par le soupçon et sachant mieux distinguer les symptômes de l'amour.

Vers deux heures après midi, John s'armait de tout son courage pour annoncer son départ, quand une chaise de poste s'arrêta à la porte, et l'on en vit descendre M. Frank Adams, pâle, défait, et portant le bras gauche en écharpe. Letty poussa un grand cri, les domestiques accoururent, et tous, ainsi que M. Long et John, se rendirent dans le vestibule, dans lequel Frank entra en ce moment.

— Juste ciel, Frank ! s'écria M. Long, cette misérable diligence a versé, et vous vous êtes cassé le bras !

— Non, mon oncle, répondit Frank, d'une voix faible, elle a été attaquée et volée environ une demi-heure avant le jour, et j'ai été blessé au bras en cherchant à défendre ma vie.

Letty, John et M. Long lui demandèrent en même temps quel genre de blessure il avait reçue ; — si elle était sérieuse ; — s'il avait le bras cassé, et tous s'écrièrent qu'il fallait envoyer chez un chirurgien.

— La blessure est peu de chose, répondit Frank ; elle n'a porté que dans les chairs, et comme elle a déjà été convenablement pansée, il est inutile de faire venir un chirurgien ; je n'en ai nul besoin.

Ce ne fut pas sans difficulté que son oncle y renonça. Enfin il se rendit aux instances de son neveu ; ils entrèrent dans une salle au rez-de-chaussée, et quand ils furent assis M. Long demanda à Frank quelques détails sur cette histoire.

— Lorsque nous étions sur cette partie de la route de Dublin qui côtoie votre bois de sapins, mon oncle, dit M. Frank, le cocher trouva que deux ou trois lignes de chariots, de charrettes, de charrues et de grosses pierres obstruaient le chemin. Je l'entendis appeler le garde, mais au même instant, une décharge d'armes à feu partit de derrière la haie qui bordait la

route. Il n'y avait avec moi dans l'intérieur que deux dames, l'une jeune et l'autre âgée. Je pris mes pistolets de poche, j'ouvris la portière, et je sautai hors de la voiture. Je vis étendus à mes pieds le garde mort, et le cocher grièvement blessé. Un des chevaux avait été tué, et les autres faisaient de vains efforts pour passer à travers les barricades. Un voyageur qui était sur l'impériale en descendit en même temps que moi ; je l'engageai à se mettre avec moi à la poursuite de ces scélérats ; il y consentit, s'arma du fusil du pauvre garde, et nous sautâmes par dessus la haie. Après avoir tiré leur volée, les coquins avaient disparu, soit qu'ils craignissent d'être poursuivis, soit plutôt pour fondre sur leur proie d'un autre côté. Pendant quelques instans nous ne vîmes personne ; enfin nous aperçûmes quatre hommes au bout du champ, deux fuyant vers la droite, et deux vers la gauche. — Mon compagnon courut après les deux premiers, et je me mis à la poursuite des deux autres. Quand ils virent que je gagnais du terrain sur eux, ils s'arrêtèrent, et firent feu sur moi. Une balle m'atteignit le bras et je tombai. Quand je me relevai, je ne les vis plus. Je retournai sur la route, et j'y rencontrai mon compagnon qui me dit que les deux brigands s'étaient enfoncés dans le bois, où il n'avait pas jugé prudent de les suivre. Nous examinâmes la diligence, et nous vîmes qu'on avait enlevé la malle aux lettres. Cet étranger est allé chez mon père pour faire sa déposition.

Tandis qu'il parlait encore, l'étranger en question, le magistrat Adams et trois de ses fils arrivèrent à Long-Hall, tous respirant à peine de terreur et d'inquiétude, tous pressant M. Long et M. Frank de se transporter sur-le-champ à Mont-Nelson, pour faire information en règle sur cet attentat. M. Long y consentit, et dit tout bas à son parent de comprendre John Nowlan dans son invitation.

— Le jeune prêtre ? dit le magistrat ; sans doute, par Dieu, sans doute. — M. Nowlan, nous serons très-charmés, par Dieu, d'avoir votre compagnie et votre assistance ; oui, par Dieu, et votre opinion d'un verre de *potheen*. — Et vous aussi, miss Letty, petite ingrate ; car il faut qu'une diligence soit volée, ou que le monde se trouve sens dessus dessous, pour que vous veniez voir votre père et votre mère. — Embrassez-moi, drôlesse ! — Bien ! Voilà un baiser qui peut compter. — Allons, partons ! Partons à l'instant, par Dieu ; et tâchons de porter le jour dans cette affaire nocturne, qui est une sorte de rébellion.

John Nowlan, pressé par M. Adams, par M. Long, par Frank et ses frères, et curieux d'ailleurs d'assister à l'instruction d'une affaire de ce genre, se départit de la résolution qu'il avait prise de quitter ce jour même la compagnie dangereuse de miss Letty, et accepta l'invitation.

Comme le chemin qui conduisait à Mont-Nelson, était presque impraticable pour les voitures, toute la compagnie partit à cheval, le magistrat Adams marchant à la tête, et parlant très-haut, chemin faisant, de l'affaire dont il s'agissait. Cependant il faisait quelquefois une digression sur l'état lamentable du pays, et sur la nécessité de prendre des mesures plus sévères que celles que recommandaient les Peelers³⁶ eux-mêmes. Ce sujet épuisé, il en entama successivement plusieurs, dont aucun n'avait le moindre intérêt pour ses auditeurs ; il parla de sa ferme, du temps, de la pêche au filet ou à la ligne, d'un projet pour la formation d'une nouvelle route ;

³⁶ Nom qu'on donnait aux Protestans armés contre les Catholiques, parce qu'ils professaient les principes de M. Peel. — Tr.

de sa femme, qui était enrhumée ; de son cheval de chasse, qui avait un éparvin ; ne prononçant pas six mots de suite sans y joindre un « par Dieu », ou quelque autre de ces juremens qui ont cessé d'être à la mode depuis le temps des Cavaliers³⁷.

Le premier des ancêtres du magistrat devait être un homme tout différent, car Peery Conolly nous ayant appris que c'était un simple soldat de l'armée de Cromwell, nous devons nous le représenter comme un homme ayant le front austère, le teint jaune, les cheveux courts, et un texte de la Bible toujours à la bouche. Mais, sous bien des rapports, le magistrat Adams, offrait en sa personne un assez bon échantillon de ce qu'avaient pu être les ennemis de ses ancêtres, c'est-à-dire, les Cavaliers. Sa taille d'athlète, ses joues et son nez devant leur pourpre partie à la brise salubre des montagnes, partie à l'habitude de boire sec, ses cheveux gris lui flottant sur le cou, ses yeux bleus respiraient la joie, son air ouvert, mais futé, et surtout l'habitude qu'il avait de jurer à chaque instant, rappelaient fortement le gentilhomme campagnard anglais de seconde classe, pauvre, dissipé, bon vivant, sans soucis, qui, à l'époque de la restauration de Charles II, renonçant par dépit aux manières des Têtes-Rondes³⁸, avait secoué en même temps le joug de la morale et de tous les principes.

Il parlait à voix haute, comme nous l'avons déjà dit, et il y joignait un ton de maître, qu'il avait acquis, en prononçant chez lui sur une foule de petites querelles entre des paysans ;

³⁷ On nommait ainsi les partisans des Stuarts. — Tr.

³⁸ Sobriquet donné aux partisans de Cromwell. Tr.

en répondant aux hommes et aux femmes qui avaient à lui présenter des pétitions auxquelles il ne faisait jamais la moindre attention, et qui trottaient après lui, tête et pieds nus, lorsqu'il sortait à cheval pour aller à la chasse, à la ville ou au marché, et en donnant des ordres impérieux aux ouvriers qui travaillaient dans ses champs. Quant à son habitude de parler haut, il la devait à la surdité de sa femme, dont il ne pouvait se faire entendre autrement. En un mot, c'était un excellent échantillon d'un de ces magistrats de campagne, à demi gentilâtres, et profondément ignorans, qui avaient le privilège presque exclusif de rendre la justice dans les provinces d'Irlande, jusqu'à une époque qui n'est pas encore bien éloignée.

Quelques-uns de ses fils ont déjà figuré dans une partie précédente de notre histoire, mais le rôle qu'ils y ont joué n'est pas assez saillant pour nous dispenser d'en parler un peu plus en détail, et l'occasion qui s'en présente nous semble favorable. Les quatre, en y comprenant Franck, qui étaient en ce moment avec lui, étaient ses fils aînés, et se nommaient Charles-Auguste, Bob et Tom. Le lecteur connaît déjà de nom les deux derniers. M. Charles-Auguste, l'aîné de tous, et l'héritier présomptif de son père, avait environ trente-trois ans ; il n'avait reçu qu'une demi éducation, mais il avait un air solennel de hauteur et d'importance. Il était chargé de la surintendance générale de ce que le magistrat appelait « son domaine », quoique ce ne fût réellement qu'une ferme, et l'on supposait qu'il menait par le nez son père, qui était plongé dans l'admiration des grandes qualités et des talens supérieurs de ce fils aîné. Le second, M. Tom, n'avait qu'un an de moins. Comme particulier, il était chasseur au vol ; comme homme public, un des chefs de la police du comté. Sa bonne humeur était un peu bruyante, et comme on le disait dans le canton « c'était un diable avec les femmes ». M. Bob, le troisième, occupait une place semblable à celle de Tom ; il était

chasseur au poil, et la maison, grâce à lui, ne manquait jamais de lièvres. Il avait aussi une réputation de galanterie, mais au lieu d'y joindre de la bonne humeur, il passait pour être bourru. Entre Tom et lui, mistress Adams s'était endormie, ou avait été malheureuse, car il était plus jeune de plusieurs années. Venait ensuite M. Frank, que nous commençons déjà à connaître. Et quoique nous ne soyons pas encore entrés dans la maison du magistrat, il doit nous être permis de continuer à tracer une esquisse de la majorité de cette aimable et charmante famille, qui nous attend à Mont-Nelson.

Le cinquième fils, M. Dick, ou le capitaine, avait obtenu à l'âge de seize ans, une commission dans un régiment de milice, qui avait été licencié au bout de quelques années. Pendant ce court service, il avait été en garnison dans trois ou quatre des principales villes d'Irlande, et par conséquent il avait un peu vu le monde. Aussi avait-il moins de roideur dans les manières que ses autres frères, et son essaim de sœurs — que nous n'oublierons pas — le choisissaient toujours de préférence pour les accompagner à l'église. Il chantait assez joliment, quoique avec affectation, des chansons sentimentales ; mais jamais il ne se permettait ces airs de chasse et ces chœurs bachiques que le magistrat et ses autres fils se faisaient une fête de brailler, et qui mettaient en fuite toute la partie féminine de la famille, à l'exception de mistress Adams. Il avait aussi quelque goût pour la chasse ; mais ce qui lui valait la considération particulière de toute la famille, c'était d'une part sa demi-paie, et de l'autre son talent supérieur au whist ; car lorsque des étrangers passaient la soirée à Mont-Nelson, et qu'on faisait une partie, Dick était toujours sûr de gagner autant que les autres membres de sa famille pouvaient avoir perdu, de manière que l'argent n'en sortait pas.

Sam, le sixième, était grand chasseur, et espèce de piqueur de son père, qui essayait de maintenir une misérable meute de chiens de races croisées, qu'il distribuait par couple dans les chaumières des environs, où ils étaient logés et nourris en l'honneur du magistrat, et en apparence avec grand plaisir. Après la naissance de M. Bob, il paraît que mistress Adams avait rallié toutes ses forces ; car il n'y avait que dix à onze mois d'intervalle entre lui et Trank, entre Trank et Dick, entre Dick et Sam, et entre Sam et le septième fils, M. Kit. Or, ce M. Kit était un des membres les plus utiles de cette communauté, et il y avait double fonction à remplir. La première était de fournir le poisson nécessaire pour la table ; la seconde — le lecteur la devinerait-il, le père étant magistrat, et deux frères chefs de la police ? — la seconde était de préparer le *potheen*. Il était pêcheur et distillateur au service de la famille. Tandis que son père et ses frères, à la suite d'un commis de l'Excise, faisaient des visites domiciliaires dans tout le district pour saisir les alambics qui travaillaient en fraude, celui de Kit était occupé le jour et la nuit. Mais qu'importe ce petit écart ? il faut vivre tout aussi bien que remplir son devoir ; et c'était pour cette raison que Tom et Bob ne prenaient jamais de permis de port d'armes³⁹ pour la quantité incroyable de gibier qu'ils tuaient. Enfin tandis que le magistrat prononçait une amende contre les paysans qui se servaient pour pêcher d'un filet dont les mailles n'avaient pas tout-à-fait les dimensions requises, on savait parfaitement que ce n'était pas par des moyens licites que M. Kit remplissait chaque jour son panier de poisson.

³⁹ Ceux qui ont droit de chasse sont néanmoins obligés en Angleterre de payer tous les ans un permis de port d'armes. Tr.

Hâtons-nous de compléter ce groupe intéressant. Après Kit, venaient deux sœurs jumelles ; après elles un huitième garçon, qui n'avait jamais été envoyé à l'école, mais qui grâce aux leçons de Tony Furet, était devenu une espèce d'artiste vétérinaire, pour les chevaux et les chiens, et qui était en outre pourvoyeur de lapins pour la table. Deux autres filles le suivaient chacune à un an de distance, et arrivait alors le neuvième et dernier fils, pauvre idiot, qui sortait rarement de la cuisine ou de l'écurie, et qui remplissait presque les fonctions de la domesticité.

Nous avons parlé des dispositions amoureuses de deux de ces jeunes gens, mais nous aurions pu en dire autant de tous les autres frères, à l'exception de l'idiot. Le patriarche, leur père, malgré les preuves abondantes de son dévouement à sa dame, n'était pas même à l'abri de soupçons qui ne faisaient honneur ni à son âge, ni aux fonctions qu'il remplissait. En un mot, grâce aux membres de cette famille, et à Aby Nowlan, pendant qu'il vivait, il eût été difficile de trouver à plusieurs milles à la ronde une fille ou une femme vertueuse. Quelques circonstances d'attention commune pour le même objet, de la part de différens membres de la même famille, étaient faites pour ajouter le dégoût à l'indignation que devait exciter le système général d'immoralité.

Quoique cette esquisse commence à devenir aussi disproportionnée à nos limites, que le tableau de famille des Primroses l'était aux dimensions de leur humble demeure⁴⁰, la galanterie nous oblige pourtant à dire un mot du beau sexe

⁴⁰ Dans le roman intitulé *le Ministre de Wakefield*. — Tr.

qui se trouvait à Mont-Nelson, et nous devons commencer par mistress Adams. C'était une grosse petite femme, ayant la peau blanche, les joues rouges, et qui, étant sœur cadette de M. Long, avait certainement quelque chose d'aristocratique dans le sang. Aussi se tenait-elle aussi droite, la tête aussi levée, la bouche aussi pincée, et les bras croisés d'une manière aussi roide que si elle eût figuré comme un portrait peint à l'huile, dans une galerie de vieux tableaux. Sa surdité ajoutait beaucoup à la dignité calme et insignifiante de sa physionomie, et tandis qu'elle portait ses regards de l'un à l'autre de ses enfans, pendant qu'ils parlaient autour d'elle tous ensemble, ses petits yeux gris et ronds semblaient avoir envie de savoir de quoi il était question.

Le premier gage d'amour conjugal qu'elle eût présenté à son mari, était une fille, de sorte que miss Adams, plus âgée que M. Charles-Auguste, qui avait trente-trois ans — nous espérons que c'est une manière délicate d'indiquer l'âge d'une dame — pouvait passer pour être arrivée à l'âge de discrétion. Cependant elle faisait tout ce qui était en son pouvoir pour ébranler une telle croyance. Avec une connaissance parfaite, — hélas ! trop parfaite — de la date de sa naissance, inscrite au haut du premier feuillet blanc de la Bible de famille, et avec un cœur que cette connaissance mettait presque au désespoir, elle voulait être aussi vive, aussi gaie, aussi légère qu'une fille de vingt ans. Lorsqu'un étranger venait dans la maison, elle fredonnait une chanson quand elle passait dans un corridor ou dans le vestibule ; ou, si elle était assise avec ses sœurs dans le salon, elle affectait de mettre dans ses discours, dans son ton, dans ses actions, une simplicité puérile qui faisait qu'on riait à ses dépens en cachette.

Elle avait été élevée dans un pensionnat, et elle avait à son tour élevé toutes ses sœurs, à l'exception de celle que

M. Long avait adoptée, et qui suivait miss Adams, mais après un long intervalle de temps pendant lequel le sol maternel n'avait produit que des garçons. Miss Jemima, que ses frères appelaient Jem, et miss Émilie-Mathilde, sœurs jumelles, arrivèrent ensuite ; la première n'était ni belle ni laide, et affichait le bel esprit ; la seconde, douce comme une colombe, tombait en extase au nom d'Henry Kirke White ou de lord Byron. La cinquième, miss Patty, était une petite dondon de quatorze ans, ne manquant pas de grâce, et aussi formée que peut l'être une demoiselle de Londres à vingt ans. Miss Bec, la sixième, avait, comme le plus jeune de ses frères, une touche d'idiotisme. Le reste de la famille se composait de deux filles, encore dans l'enfance, d'une troisième qui était en nourrice, et mistress Adams se préparait à son vingt et unième accouchement, en y comprenant les fausses couches.

Toutes ces jeunes personnes ne manquaient pas de talents. Sans parler de leurs connaissances littéraires, qui, eu égard à leur situation, n'étaient pas à mépriser, elles faisaient tous les vêtemens quelconques, en toile, en coton, en soie, ou en laine, qu'on portait dans la famille ; elles tricotaient les bas, les bonnets, les gants, les mitaines et les jarretières ; faisaient des chapeaux en paille, en drap et en velours. Le tailleur même ne trouvait pas une pratique dans la famille, car miss Adams savait parfaitement couper gilets, pantalons, habits et redingotes, et les autres sœurs se chargeaient de les coudre. Miss Jemima faisait tous les souliers de sa mère et de ses sœurs, et l'on n'aurait pu en trouver de meilleurs dans aucune boutique.

Ainsi, prenant l'ensemble en considération, on pourrait dire que jamais famille si nombreuse n'avait montré tant de talent et d'industrie pour se suffire à elle-même. Tandis que les garçons, chacun à sa manière, contribuaient à entretenir

une bonne table, presque sans aucun secours du boucher, les filles écartaient de la maison l'armée des marchandes de modes, des couturières, des tailleurs, des cordonniers, et d'une foule d'autres artisans ; et en même temps, en prenant soin de la basse-cour, et en sachant manufacturer du pain, des gâteaux de toute espèce, des vins de différens fruits, du cidre et de l'hydromel, elles contribuaient à résoudre le grand problème de faire bonne chère à peu de frais.

Enfin M. Long et ses compagnons arrivèrent à la maison du magistrat. — Nous disons enfin, car si la route n'eût été longue et mauvaise, nous n'aurions pas eu le temps de nous livrer à cette digression. — Miss Letty, son oncle et son frère furent accueillis avec empressement par tous ceux des jeunes gens à qui leurs occupations journalières permettaient de rester au logis, et la mère et les sœurs les embrassèrent tour à tour. John fut reçu assez froidement par les premiers, mais sa belle taille et ses traits intéressans lui valurent un accueil plus agréable de la part du beau sexe. Le magistrat ne laissa que quelques instans pour les complimens et les cérémonies d'usage ; à peine était-on entré dans la salle à manger — grande chambre, comme on doit le penser, d'après le nombre de convives qu'elle contenait tous les jours — qu'il éleva la voix, avec un ton de bonne humeur, pour ordonner qu'elle fût évacuée par toutes les femmes ; et il y resta avec M. Long, Frank, Charles-Auguste, Bob, Tom, le capitaine Dick, Sam, et l'étranger qui voyageait sur l'impériale de la diligence quand elle avait été attaquée. Ils commencèrent alors à s'occuper de l'information pour laquelle ils étaient réunis.

Frank répéta tous les détails qu'il avait déjà donnés chez M. Long, et il parut que là se borneraient tous les renseignemens qu'on pouvait espérer quant à présent. L'étranger dit qu'il se nommait Lawson, qu'il était Anglais, qu'il voyageait

en Irlande pour ses affaires privées, et du reste il ne fit que confirmer ce que Frank avait déjà dit. Aucun d'eux ne pouvait dire qui étaient les brigands qui avaient commis ce crime ; M. Frank ajouta seulement que d'après le costume des deux coquins qu'il avait poursuivis, il était porté à croire qu'ils venaient de quelque endroit éloigné ; car leurs vêtements n'étaient ni de la même étoffe, ni de la même couleur que ceux que portaient ordinairement les paysans des comtés de Clare et de Limerick.

M. Frank et M. Lawson n'ayant donc fait que répéter ce dont le lecteur est déjà informé, et leurs dépositions ayant été rédigées avec soin par M. Long, ils les signèrent, et l'enquête parut terminée. Cependant, à la demande de son oncle et de son père, M. Bob, en sa qualité de chef de la police, alla mettre en réquisition un détachement de Peelers, pour faire des visites domiciliaires dans toutes les chaumières à quelques milles à la ronde, et conférer avec les autres magistrats tant des campagnes voisines que de la ville de Nenagh, sur les moyens à prendre pour découvrir les auteurs de cet attentat.

M. Lawson faisant valoir ses affaires, et la nécessité où il était de retourner en Angleterre le plus tôt possible, résista à toutes les instances que lui fit M. Adams pour l'engager à rester à dîner ; et laissant son adresse à Londres, il partit pour se mettre en voyage. Après cela le magistrat, sentant l'heure du dîner s'approcher, sonna plusieurs fois avec violence pour s'informer pourquoi l'on ne servait pas ; en donna l'ordre de la porte de la salle à manger d'une voix assez forte pour être entendue dans la cuisine ; et dit qu'il était surpris que le jeune ministre, Bill Sirr, ne fût pas encore arrivé, puisqu'il avait promis de venir dîner ; et comme c'était la petite Émilie qui l'attirait plutôt que le dîner, par Dieu, il devrait être venu depuis long-temps.

Mais tandis qu'il parlait ainsi, le jeune ecclésiastique en question descendait de cheval, accompagné d'un homme plus âgé, qui avait l'air d'être aussi un ministre.

— Voyons donc ! s'écria le magistrat ; qui est avec lui ?
— Le ministre Splint ? — non. — Damnation si je sais qui ce peut-être. — N'importe ! Tout ami de Bill sera le bien venu, par Dieu.

M. Sirr, jeune homme intéressant et de bonne mine, présenta en arrivant, le révérend M. Stokes, envoyé par la Société de la Bible de Londres, pour vérifier quels succès avaient obtenus les efforts de la bienveillance pour convertir les pauvres païens d'Irlande. Le missionnaire salua la compagnie avec un sourire de contentement de lui-même, qui semblait dire : « oui, vous voyez en moi l'agent d'un corps de gens vertueux, associés pour rendre à un malheureux pays, plongé dans les ténèbres de l'erreur, un service au-dessus de tout éloge ; me voici parmi vous, humble et simple comme un enfant, comme si je n'étais pas un personnage important et doué de la grâce divine ; me voici, paraissant, comme vous le voyez, ne pas sentir ma supériorité sur vous tous, comme Anglais, comme prédicateur admiré, comme philanthrope, comme le modèle du vrai chrétien ».

Le magistrat Adams lui saisit la main, et la secoua d'une force qui fit trembler tous les membres du vieillard. « Par Dieu ! s'écria-t-il, je suis charmé de faire votre connaissance, M. Stokes. Le pays a besoin d'hommes tels que vous. Damnation ! Si l'on ne prend des mesures pour faire lire la Bible aux pauvres paysans irlandais, ce sera la ruine du pays, et par Dieu, ils finiront tous comme le troupeau de porcs que l'on conduit au marché. »

Le vieux ministre, partagé entre la politesse et l'horreur que lui inspiraient les termes blasphématoires dont le maître de la maison entrelardait ses discours, parut embarrassé, et se tourna vers son jeune confrère. M. Sirr lui dit quelques mots à voix basse, sans doute pour inviter sa charité chrétienne à ne pas s'offenser du langage profane que son futur beau-père tenait sans s'en apercevoir. S'adressant alors à M. Adams, il lui dit qu'il arrivait un peu tard, parce qu'à l'instant où il allait monter à cheval pour se rendre à Mont-Nelson, il avait été honoré d'une visite de M. Stokes, qui lui avait apporté une lettre de recommandation d'un de ses amis de Limerick ; qu'il se serait trouvé heureux de s'acquitter chez lui des devoirs de l'hospitalité envers un homme doué d'un mérite si éminent que M. Stokes ; mais que, comptant sur l'indulgence de M. Adams, il avait préféré amener avec lui son nouvel ami, plutôt que de manquer à la promesse qu'il avait faite. Et cependant, monsieur, ajouta-t-il, j'ai poussé la liberté encore plus loin, et je vous demanderai aussi votre bon accueil pour un jeune homme qui a beaucoup voyagé en Irlande avec M. Stokes, qui l'a accompagné chez moi, et qui est resté en arrière pour... pour... pour remplir, chemin faisant, quelques devoirs de son ministère.

Le magistrat témoigna, d'une manière bruyante, son approbation et sa satisfaction.

— Oui, dit M. Stokes, un excellent jeune homme que la clémence divine a détourné du sentier de l'erreur pour le faire entrer dans la voie droite. Il était prêtre papiste, et il a fait abjuration. Comme il connaît la langue irlandaise, notre société fonde de grandes espérances sur ses prédications en ce pays.

John tressaillit. Frank, qui était près de lui, lui dit à l'oreille : un de ceux dont nous parlions hier soir.

M. Stokes continua : voyant un rassemblement de vos malheureux paysans dans le dernier village que nous avons traversé, j'ai engagé M. Horrogan à s'en approcher, et à leur faire entendre la parole divine dans leur langue naturelle, d'après les inspirations qu'il recevrait d'en haut. Je me serais volontiers arrêté pour être témoin des heureux effets de son zèle, mais mon jeune ami, M. Sirr, m'a appris que l'heure de votre dîner était arrivée, et ne voulant pas vous faire attendre, nous avons continué notre chemin. M. Horrogan, après avoir recueilli les fruits de ses efforts, ne tardera sûrement pas à nous rejoindre.

— Il nous rejoindra à table, s'écria M. Adams, car, par Dieu, nous ne l'attendrons pas. Il sonna avec force, et un domestique vint mettre la table. La compagnie resta dans la salle pendant cette opération, car il n'y avait pas de salon dans la maison ; et il n'y aurait pu en avoir, quand elle eût été deux fois plus grande, vu le grand nombre de chambres à coucher qu'exigeait une pareille famille ; et il fallait en avoir au moins une de relais pour pouvoir donner un lit à un étranger quand la nécessité y contraignait. L'arrangement ordinaire de la maison était donc, quand il y avait compagnie, que mistress Adams et ses filles, divisées en plusieurs détachemens, restassent dans leurs chambres à coucher, jusqu'à ce qu'on annonçât que le dîner était servi.

À l'aide de deux ou trois des filles du magistrat, une grosse servante, dont les joues et les bras prouvaient qu'elle venait d'être sérieusement occupée devant un immense feu de tourbes dans la cuisine, prépara une table autour de laquelle trente convives pouvaient se placer sans être trop

serrés. Elle n'éprouva dans cette manœuvre qu'une seule difficulté. Le pied qui soutenait la partie de la table qui en formait le haut bout, et où mistress Adams devait se placer, avait été cassé, et ce ne fut qu'à force de soin et d'attention qu'on parvint à le mettre dans une sorte d'équilibre, qu'un choc tant soit peu violent aurait pu déranger, mais la servante dit tout haut qu'elle avertirait sa maîtresse d'y prendre garde en s'asseyant.

Enfin la nappe fut mise sur la table, et l'on commença bientôt à y placer les mets qui devaient composer le dîner. John Nowlan y vit paraître toutes les espèces de poissons de rivière que la saison et les talens de M. Kit avaient pu procurer. Arrivèrent ensuite un jambon, des poulets, une oie, un dindon, un lièvre farci, trois lapins bouillis, une tourte de pigeons, le tout sortant de la basse-cour, ou étant le produit de la chasse de MM. Tom, Bob et Dick. Le second service fut ensuite composé de tourtes, de poudings, et d'autres entremets, résultat savoureux des travaux réunis de quelques-unes des sœurs. Quatre carafes furent placées aux quatre coins de la table, deux remplies de *potheen* distillé par Kit, et le meilleur, dit le magistrat en clignant de l'œil, qu'on pût trouver à dix milles à la ronde, et les deux autres contenant du vin de groseilles rouges, et de groseilles blanches, brassé par miss Adams et miss Émilie sous l'inspection de leur mère.

Quoique John Nowlan n'eût pas encore assez d'expérience du monde pour distinguer d'un seul coup d'œil les traits qui différencient le caractère et les habitudes des hommes, il ne put s'empêcher de comparer le dîner qu'il avait sous les yeux avec ceux qu'il avait vu servir chez Aby Nowlan dans les jours de sa gloire. La table du magistrat n'était couverte que de mets délicats, recherchés et même rares, qui auraient pu satisfaire le palais d'un Épicure de la ville, et à plus

forte raison l'estomac d'un gourmand campagnard. On n'y voyait pas une once de viande de boucherie, pas un seul mets dont l'acquisition eût pu faire sortir un schilling de la maison. La basse-cour, les rivières, les champs et les montagnes avaient tout fourni, et John reconnut que, grâce aux talens réunis de cette famille industrielle, le magistrat pouvait entretenir chaque jour une table de trente couverts à moins de frais qu'Aby Nowlan n'avait jamais pu donner à dîner à une couple des fils de M. Adams. Car, pour ne rien dire des vins d'Aby, qu'il payait toujours très-cher parce qu'il les prenait à crédit, jamais il n'entraît chez lui un gallon de whiskey qui n'eût payé les droits d'excise ; car, quelque facile que lui eût été cette fraude, jamais il n'avait voulu placer un alambic, au détriment des revenus de l'état, dans une de ses fermes situées au milieu des montagnes.

Le dîner étant servi, et les chaises placées autour de la table, mistress Adams ouvrit brusquement la porte de la salle à manger, et y entra d'un pas rapide, suivie de l'essaim de toutes ses filles, à l'exception de la pauvre idiote ; sa surdité la rendant insensible au bruit que faisait une porte ouverte avec force, et la rapidité de sa marche lui paraissant devoir donner une haute idée du sang aristocratique dont elle était fière, M. Stokes lui fut présenté ainsi qu'à toutes les nymphes qui composaient sa suite, et il lui offrit la main pour la conduire à la place qu'elle devait occuper au haut bout de la table. Elle venait de s'y asseoir, et les autres convives se plaçaient comme bon leur semblait, quand deux nouveaux venus arrivèrent.

L'un d'eux était M. Horrogan, et dès qu'il parut à la porte, M. Stokes se leva pour le présenter à son hôte, à son hôtesse et au reste de la compagnie. John qui se trouvait derrière quelques-uns des fils de M. Adams, ne put que l'entrevoir, et

cependant il lui sembla que ses traits ne lui étaient pas inconnus. Le second étranger était un lévrier favori, qui s'était échappé du chenil, personne ne put dire comment. Passant entre les jambes des convives, il se glissa sous la table, voulut s'avancer vers sa maîtresse, et renversa le pied mal assuré qui soutenait les planches du haut de la table. Elle s'écroulèrent en même temps avec un bruit si horrible d'assiettes, de plats, de verres, de fourchettes et de couteaux, que mistress Adams elle-même l'entendit, et elle poussa un cri perçant en voyant tomber sur ses genoux et sur son unique robe de soie, trois plats de poisson qu'elle allait servir, plusieurs sauces, la moutarde, le vinaigre, la carafe de *potheen*, et celle de vin de groseilles rouges.

La scène de tumulte qui s'ensuivit, les cris de toutes les filles de la maison, qui parvinrent jusqu'à la cuisine, d'où l'on entendit sortir l'exclamation : *Murther ! Murther !* qu'y a-t-il donc ? les juremens et les blasphèmes du magistrat et de ses fils ; les efforts qu'ils firent pour tirer l'intrus de dessous la table, les coups dont ils le chargèrent impitoyablement en le chassant ; les aboiemens plaintifs du pauvre animal en cherchant à s'enfuir, forment une scène qu'aucun langage ne pourrait décrire. On ramassa et l'on emporta le poisson, avec les débris des plats, des assiettes, des verres, des carafes, etc. ; on remédia à ce désastre aussi bien que les circonstances le permettaient ; mistress Adams dit à ses convives qu'elle regrettait d'avoir à leur offrir un dîner sans poisson, elle se remit à sa place, après avoir employé trois serviettes à nettoyer sa robe, en prenant soin de ne pas toucher le pied dont on avait rétabli l'équilibre, et le dîner commença.

CHAPITRE VII

John Nowlan continuait à faire tous ses efforts pour mieux voir M. Horrogan. Il avait connu quelqu'un qui portait le même nom, mais il ne pouvait croire que ce fut lui qui fût le compagnon de M. Stokes. Comme il s'était placé du même côté de la table que M. Horrogan, qu'il en était séparé par une douzaine de personnes qui avançaient successivement la tête soit pour boire ou pour manger, soit pour parler à ceux qui étaient en face, et que d'ailleurs il ne voulait pas avoir l'air de l'examiner avec une attention trop marquée, il se passa quelque temps avant qu'il pût s'assurer s'il se trompait ou non dans ses conjectures. Cependant une voix dure, un ton bref, qui se faisait entendre de temps en temps à l'extrémité de la table, où se trouvait M. Horrogan, servirent à confirmer ses pressentimens.

Miss Letty était presque en face de lui. Elle était pâle, avait l'air confuse, et elle ne jeta pas un regard de son côté. À sa gauche était sa jolie sœur Émilie-Mathilde, à côté de laquelle était assis son jeune admirateur, comme le magistrat l'avait annoncé, M. Sirr, qui lui contait à demi-voix toutes les petites douceurs convenables à son âge et à sa situation, et que l'approbation de M. et de mistress Adams lui donnait le droit de lui adresser. John avait toujours les yeux fixés sur Letty, tandis que celle-ci évitait de rencontrer les siens, et M. Sirr lui inspirait autant d'envie et de jalousie que s'il eût été son rival. Il entraînait dans ses sentimens quelque chose de fantasque et de morose, mais ils étaient assez naturels.

— Voilà un jeune homme, ecclésiastique comme moi, pensait-il, et cependant il peut suivre les impulsions du cœur les plus délicieuses, les avouer en face du monde, et

demander qu'on y réponde ; et moi, me voici, aimant autant qu'il aime — sans l'avoir cherché, sans le vouloir — et peut-être aimé comme il l'est — davantage même — car l'amour d'une femme comme Letty doit être bien autre que celui de cette beauté langoureuse. — Je suis placé en face de celle que j'aime — que j'adore — oui, que j'adore, en dépit du monde et de plus que le monde ; et je n'ose ni lui adresser un mot, ni pousser un soupir en la regardant. — Être infortuné que je suis ! Privé du bonheur de ma race, victime d'un sentiment que rien ne peut réprimer ; condamné par des parens mal avisés à un état dont je ne suis pas fait pour remplir les devoirs. — Voyez ! voyez le bonheur qui brille dans les yeux de ce jeune ministre, la rougeur du plaisir qui lui colore les joues, seulement pour quelques mots que sa maîtresse vient de lui adresser ! — Épouvantable torture ! Mais quelle certitude positive ai-je donc que la discipline qui me condamne à... Dieu de merci ! ayez pitié de moi, pardonnez-moi !

Il se rappelait la conversation qu'il avait eue avec Frank la soirée précédente, et l'aiguillon du remords ajoutait à ses autres angoisses. La tête baissée sur son assiette, il remuait alternativement sa fourchette et son couteau, mais il ne pouvait avaler un morceau. — Où est donc son frère Frank ? se demanda-t-il au bout de quelques secondes ; songe-t-il à moi en ce moment ? Il le chercha autour de la table, car il ne s'était pas encore aperçu qu'il était assis à sa gauche. Il le vit enfin, les yeux fixés sur lui, et lisant sur son front tout ce qui se passait dans son cœur.

— Eh bien, lui dit Frank à voix basse, en souriant d'un air calme ; pourquoi ne vous êtes-vous point placé à côté de Letty, comme M. Sirr s'est mis près d'Émilie, M. Nowlan ? vous êtes tous deux ecclésiastiques, et il ne tient encore qu'à vous d'être un ecclésiastique *comme lui*.

John ne lui répondit que par un sourire forcé, mais il trembla de tous ses membres, et une sueur froide lui couvrit le front.

Le dîner se termina, et M. Adams emplissant son verre de *potheen*, proposa de boire à la santé de M. Stokes, à sa bien venue en Irlande et à Mont-Nelson, et au succès de sa mission parmi les pauvres Irlandais. Chacun emplit son verre, à l'exception de John, qui ne toucha pas le sien, ce qui ne fut remarqué que par un très-petit nombre des convives ; M. Horrogan se leva pour répéter le toast, ce qu'il fit avec l'accent irlandais le plus fortement et le plus désagréablement prononcé, et il vida son verre tout d'un trait. Au son de sa voix, John ne conserva plus aucun doute, et à peine eut-il besoin de profiter de l'occasion que cet étranger lui avait donnée en se levant, de contempler ses traits tout à son aise. C'était bien le M. Horrogan qu'il avait connu au séminaire, et s'il conservait encore le caractère qu'il avait alors, John Nowlan pensa que, quelle que fût la cause qu'il défendît maintenant, il ne pouvait lui faire grand honneur.

Mike Horrogan, au séminaire, était le jouet et l'objet de la risée de ses compagnons, et le supplice de ses maîtres, dont toute la sévérité ne pouvait l'obliger à se soumettre aux règles de la discipline. Agissant toujours comme s'il eût cédé à une impulsion irrésistible, il était pourtant incapable de mettre aucune suite dans rien de ce qu'il faisait. Aussi grossier que le pauvre paysan, son père, qui avait fait des efforts presque miraculeux pour le mettre au collège, intraitable, volontaire et bruyant, ses discours, ses manières, ses amusemens donnaient l'idée d'un idiot, et ses gestes et tous ses mouvemens celle d'un singe. Ni l'instruction, ni les remontrances ne

purent réformer en lui l'air commun et le ton trivial, résultat des habitudes de ses premières années. Il parlait avec volubilité, quoique sans aucune suite ; il n'avait pu se défaire de son accent insupportable ; et il mêlait au patois des paysans un jargon entrelardé de termes de théologie et de mathématiques, qui ne venaient pas toujours très à propos. Cependant il avait une certaine aptitude, une manière qui n'appartenait qu'à lui, pour présenter les vérités les plus claires de manière à les faire paraître douteuses, ce qui quelquefois embarrassait et tourmentait ses maîtres, en amusant et en étonnant ses compagnons les plus instruits, tandis qu'il proposait à ceux qui étaient moins habiles, des problèmes capables, comme il le disait, « de leur faire sortir l'âme du corps. »

Son physique répondait parfaitement à son moral. Il était petit, maigre et mal fait. Sa tête, disproportionnée à son corps, était couverte de cheveux noirs, durs comme du crin ; et sous de gros sourcils de même couleur, ses grands yeux gris roulaient sans cesse avec une vivacité qui paraissait sans aucun but. Sa bouche énorme cherchait en vain à cacher de longues dents jaunes, semblables à des chevaux de frise, et plantées au hasard dans ses gencives. Il avait le nez large et épaté, le dos rond, et le teint basané. Au séminaire, il portait un habit de grosse frise, d'un brun noirâtre, des bas de laine bleue et des *brogues* ; un ruban noir attachait le collet de sa chemise, et son chapeau placé sur le derrière de son crâne, laissait apercevoir sur son front sa chevelure de fil de fer. Soit qu'il argumentât, soit qu'il voulût rire, il faisait des contorsions qui excitaient en même temps le rire et la compassion. Quand il marchait, c'était avec un air si gauche, qu'on aurait dit qu'il boitait ; et alors ses bras étaient pliés au coude, et son menton menaçait le ciel.

C'était pourtant avec un mélange d'alarme et d'intérêt que John Nowlan considérait cet apostat à la foi qu'il professait lui-même. Sa présence rendait encore plus terrible le combat que l'amour et la religion se livraient dans son cœur. Ayant Letty en face de lui, Frank à son côté, devant ses yeux une scène de bonheur qui lui faisait envie, entre M. Sirr et miss Émilie Adams, il frémit en se surprenant faisant involontairement la réflexion : — Pourquoi ne pourrais-je pas faire ce qu'a fait Horrogan ? Il brûlait d'impatience de pouvoir causer avec lui tête à tête, pour savoir quels motifs, quels argumens puissans, l'avaient déterminé à renoncer à ses principes religieux.

— M. Horrogan, dit M. Stokes, avez-vous distribué avec fruit le pain de la parole divine à ces pauvres âmes affamées que votre zèle a cherché à nourrir ?

— Non, monsieur, non sur ma foi, répondit M. Horrogan avec un grand éclat de rire, symptôme qui annonçait toujours que sa tête commençait à s'échauffer. Je commençais à peine un syllogisme pour leur prouver, *quod erat demonstrandum*, que leurs corps et leurs âmes étaient dans les ténèbres, quand ils levèrent leurs *shillelaghs* contre moi, et ce n'est qu'en galoquant en raison directe du péril que ma tête courait, que j'ai pu m'en tirer les braies nettes. Et il finit par un second éclat de rire.

— Voilà l'affaire en deux mots ! s'écria M. Adams en frappant un grand coup sur la table. M. Sirr regarda Horrogan avec un air de surprise. M. Long se tourna vers une de ses nièces, et lui adressa la parole en souriant. M. Stokes... mais avant de le faire parler davantage, il est bon de dire que M. Stokes était un de ces aimables individus, assez communs en Angleterre, qui, sans rien connaître à la situation passée et

présente de l'Irlande ; sans se douter du peu d'envie qu'elle a d'accepter les services qu'ils s'opiniâtrent à vouloir lui rendre, et du peu de besoin qu'elle en a, écoutent avec complaisance, ou ont le talent d'inventer des relations intéressées ou romanesques de faits imaginaires, de sentimens qui n'ont pas d'existence, et de désirs qui n'ont jamais été formés, et qui suivant eux appellent hautement leur intervention. Sans chercher à distinguer la vérité de la fiction, dans les mille histoires qu'on faisait circuler dans la Société de la Bible dont il était membre, sans se donner la peine de lire l'histoire, et les rapports faits au parlement, pour préparer son esprit à une tâche si importante, si elle était nécessaire, M. Stokes était arrivé en Irlande, non sans quelques craintes secrètes pour sa sûreté personnelle, pour y jouer le rôle de convertisseur, c'est-à-dire pour jeter un nouveau tison au milieu d'une société déjà bien assez enflammée, et semblable à un volcan disposé à une éruption.

Nous rendons ici toute la justice possible aux motifs et aux vues de M. Stokes. Nous ne prétendons l'accuser ni d'hypocrisie, ni, pour employer l'expression la plus douce, de dissimulation. Nous ne voulons pas donner à entendre que tandis qu'il annonçait le dessein d'ouvrir à la lumière les yeux de plusieurs millions d'individus, il regardait ce résultat de ses travaux apostoliques comme aussi douteux qu'inutile. Nous ne croyons pas qu'il pût agir avec duplicité en servant son divin maître ; et nous ne devons pas le croire puisqu'il niait cette supposition, de même que la majorité de ceux qui travaillaient avec lui à la vigne. Nous reprochons encore moins à M. Stokes la folle théorie prêchée récemment à ceux qui partagent ses opinions par un véritable représentant des anciens fanatiques qui disait que, quoique le sang pût couler, il fallait faire entrer le peuple Irlandais dans la voie du salut. Soit qu'il portât un masque quelconque, ou qu'il n'en eût aucun,

M. Stokes avait réellement le cœur trop bon pour répéter ce rugissement sauvage. Ce qu'on voyait le plus clairement dans la conduite de cet aimable fou, c'était qu'il suivait ses chimères avec une aisance de cœur parfaite. Imbu de fortes préventions, sourd aux remontrances, sa conscience approuvait ses actions, parce qu'il les croyait dirigées par la nécessité du cas. Les suites que pouvait avoir son zèle ne l'inquiétaient nullement. Sa résolution était bien prise, et son âme nageait dans le calme de la béatitude. Raisonnable avec lui, il ne faisait que répondre par un sourire aimable et regardait à une croisée. Substituait-on des faits à ses rêves, et voyait-il qu'on devenait sérieux, il soupirait au lieu de sourire, levait les yeux et secouait la tête. Mais un énergumène aurait été moins formidable pour John Nowlan.

Ayant passé sa vie jusqu'alors loin du monde, et presque dans la retraite, John ne s'était jamais imaginé qu'il fût possible qu'il rencontrât un antagoniste qui parut si assuré de la vérité, si pénétré de conviction. Il s'était figuré que tous ceux qui ne professaient pas sa religion, n'en différaient que parce qu'ils étaient agités par de fortes passions, ou par suite d'une confusion d'idées qui ne devait pas leur permettre d'offrir même l'apparence de la tranquillité. Et pourtant il avait sous les yeux un vieillard doux et aimable qui dénonçait, d'un ton calme, comme une erreur déplorable, la croyance que John avait toujours regardée comme ne pouvant donner lieu à une pareille imputation. Il fut d'abord surpris, puis ébranlé, et enfin il tomba dans le doute. Après tout, pensa-t-il, j'ai pu me tromper. Et ses joues furent enflammées par l'espoir du bonheur qui pouvait l'attendre, si cette supposition était vraie.

Mais nous interrompons trop long-temps M. Stokes.

Après que M. Horrogan eut fini le court récit du mauvais accueil qu'il avait reçu dans le village où il s'était arrêté, le révérend enthousiaste soupira doucement, leva les yeux au ciel, et ajouta : « Oui, Monsieur, oui, nous avons de grands et longs travaux à subir avant que la lumière puisse chasser les ténèbres et la superstition de ce malheureux pays. »

— Puis-je vous prier de m'expliquer clairement de quelles ténèbres vous parlez, Monsieur ? lui demanda M. Long, interrompant sa conversation avec une de ses nièces. Ces ténèbres sont-elles littéraires ou religieuses ?

— Toutes les deux, mon cher Monsieur, toutes les deux.
— N'est-il pas vrai, M. Horrogan ?

— Certainement, Monsieur ; oui, sur ma foi.

— Je crois pourtant, continua M. Long en souriant avec un air poli, que le peuple irlandais n'est pas tout-à-fait dans les ténèbres en matière de foi ; et personne de nous ne peut le nier puisque leur foi, comme celle de toutes les sectes chrétiennes, admet la plupart des grands dogmes que nous admettons nous-mêmes. Je ne vois donc pas comment on peut dire que l'Irlande est plongée dans des ténèbres religieuses, à moins que l'on ne regarde comme une fille des ténèbres la croyance d'un Alfred, d'un Béde, d'un Fénelon, d'un More, d'un Ganganelli, d'un Montesquieu ; ou qu'on ne croie que la plus pure lumière de notre foi, qui est aussi celle de la leur, n'est rien qu'obscurité. Je crois donc, M. Stokes, que la nécessité du cas n'est pas égale au risque qu'on court de mettre en fermentation les esprits de tout un peuple par une intervention mal avisée.

— Vous m'étonnez, mon cher Monsieur. N'y a-t-il pas nécessité de faire les plus grands efforts pour obtenir un succès

que la distribution de nos Bibles doit rendre certain ? Ces pauvres gens n'aspirent-ils pas après la lumière ? Ils la demandent à grands cris. — N'est-il pas vrai, M. Horrogan.

— Vrai, Monsieur. Sur ma foi ils ne demandent pas autre chose.

— Mais leurs désirs à cet égard ont été pleinement satisfaits, dit M. Long ; il y a déjà long-temps que vous répandez parmi eux la lumière et les Bibles. Qu'en est-il résulté ? Quel succès avez-vous obtenu ?

— Il n'y a encore que quelques années que nous semons le bon grain au milieu de l'ivraie, dans le doute et l'inexpérience, Monsieur ; c'est l'avenir qui doit vous répondre.

— Pardon, M. Stokes, mais le plan si vanté de répandre dans ce pays des traductions de la Bible en langue irlandaise, remonte à plus de cent quarante ans. Quand j'étais en Angleterre, j'ai vu dans la bibliothèque de lord Spencer, qui contient tant d'ouvrages rares et précieux, une traduction irlandaise de la Bible, faite sous les yeux de Bedel, évêque de Kilmore, « pour l'utilité du peuple irlandais », et imprimée in-4° en 1685 ; et une édition, format in-12, en fut publiée en 1690, c'est-à-dire cinq ans après. J'ai donc le droit, monsieur, d'adresser ma question au passé comme à l'avenir, et je demande encore qu'en est-il résulté ? Combien avez-vous converti d'Irlandais par vos traductions de Bibles, depuis 1685 jusqu'à ce jour ? Y a-t-il maintenant moins de catholiques dans ce pays qu'il n'y en avait alors ? non ; nous savons tous que le nombre s'en est considérablement augmenté, même en proportion de l'accroissement de la population. Si le nombre des protestans, après des efforts qui ont duré un siècle et demi, a diminué dans cette île, dites-moi à quoi nous devons

nous attendre, si vous les continuez encore un siècle et demi avec le même succès ?

— Par Dieu ! s'écria le magistrat, en donnant un grand coup de poing sur la table, il y a de la raison là dedans, M. Stokes. Ainsi je vous le conseille, arrêtez-vous à temps, avant que le coq de bruyères devienne un roitelet.

— Avant quoi, mon cher monsieur ? demanda M. Stokes.

— Je vais vous le dire, monsieur. Par Dieu, c'est une petite aventure qui m'est arrivée à moi-même. Tom et moi nous étions sortis un matin pour chasser le coq de bruyères, mais du diable si de toute la journée nous pûmes en voir un seul. Comme nous revenions le soir, la crête baissée, comme vous pouvez le croire, et, damnation ! n'ayant dans ma gibecière qu'une pauvre bécassine, nous rencontrâmes près de la route qui conduit chez M. Long un paysan tenant en main le plus beau coq de bruyères que vous ayez jamais vu. Nous nous arrê tâmes, et je lui demandai où il portait cette pièce de gibier. Chez M. Long, me répondit-il. Je fis un signe du coin de l'œil à Tom, je pris l'oiseau comme pour l'examiner, et tout en disant : le bel oiseau ! le noble oiseau ! je passais la main sur ses plumes, comme cela. Qu'y a-t-il donc là bas ? s'écria Tom tout à coup, en faisant semblant de montrer quelque chose. Le paysan tourna la tête. Je fis entrer le coq de bruyères dans ma gibecière, j'en fis sortir la bécassine, et je continuai à passer la main sur ses plumes en répétant le bel oiseau ! le noble oiseau ! Damnation ! Quand le paysan se retourna, il ouvrit de grands yeux comme s'il eut vu devant lui le diable et ses cornes, et enfin m'arrachant l'oiseau des mains, il s'écria : Mille tonnerres ! rendez-le moi bien vite, car il fond entre vos mains, et vous finiriez par en faire un roitelet.

— Dans le fait, dit M. Sirr, d'après les connaissances locales que je crois posséder, je commence à penser qu'on ne peut guères espérer de donner aux paysans irlandais d'autres instructions religieuses que celles qui sont approuvées par leurs prêtres. Et qu'elles soient suffisantes ou imparfaites, peu importe, je crois, et c'est avec regret, que nous devons nous en contenter, sans quoi nous perdrons inutilement notre temps et notre argent, et nous sèmerons la discorde et la zizanie au lieu de propager la paix et l'union. Quiconque espère pouvoir éloigner de ses prêtres un peuple que des siècles de souffrances n'ont fait qu'en rapprocher davantage, n'a pris les leçons que d'une fausse philosophie, et ne connaît ni l'Irlande, ni le caractère irlandais. Je crois de mon devoir de parler ainsi.

— Qu'on imagine un système d'éducation praticable, reprit M. Long ; que tous les partis s'unissent pour l'adopter ; voilà ce qui serait utile à ces bonnes gens. Quant à moi, je suis convaincu que rien ne serait plus avantageux aux Irlandais de tous les rangs et de toutes les sectes. Je crois que si nous nous bornions à enseigner les grands principes de morale contenus dans les Saintes Écritures, auxquelles nous croyons tous, nous en obtiendrions les résultats les plus favorables, plus de vertus chrétiennes parmi les pauvres, plus de charité parmi les riches, et plus d'indulgence les uns pour les autres. En un mot, M. Stokes, plutôt à Dieu que nous pussions tous trouver dans le texte sacré les régies d'une conduite irréprochable ; plutôt à Dieu que nous fussions tous animés du véritable esprit du christianisme, n'importe dans quelle secte, je m'en inquiète peu ; tout ce que je demande, c'est de voir tous mes amis unis par l'espérance en Dieu, et par la charité pour leurs semblables.

— C'est aussi tout ce que je désire, s'écria vivement miss Letty, parlant pour la première fois. Et pour la première fois aussi, elle jeta sur John Nowlan un regard dont l'expression pénétra au fond de son cœur.

— C'est *nous*, monsieur, *nous seuls*, dit Stokes, qui devons nous charger même de la première éducation des malheureux Irlandais. C'est un fait démontré par l'expérience, par l'expérience des siècles ; car nous avons attendu des siècles pour voir si leurs prêtres produiraient même ce léger bien ; pendant des siècles nous nous sommes abstenus d'intervenir entre eux et leurs ouailles. Mais encore aujourd'hui, quand ils sont en état de lever des sommes immenses pour les employer à d'autres desseins⁴¹, les prêtres papistes d'Irlande négligent le premier de leurs devoirs.

— Tout cela a été dit et répété bien des fois, M. Stokes, répondit M. Long, je le sais. Vous avez entendu ces allégations sortir de la bouche d'une centaine de vos amis, et notamment, et dans la forme la plus dégoûtante, de celle d'un individu⁴² qu'un malheureux hasard a placé parmi les sages représentans de la Grande-Bretagne. Mais permettez-moi de

⁴¹ Allusion à ce qu'on appelle en Irlande *la rente catholique* ; contribution volontaire payée par tous les Catholiques, depuis le plus pauvre jusqu'au plus riche, et dont le produit est destiné à défendre les Catholiques pauvres dans les contestations judiciaires qui leur sont suscitées en haine de leur religion et par esprit de parti, et à soutenir la cause de l'émancipation. — Tr.

⁴² Nous pourrions le nommer, mais comme il est aussi inconnu en France que nul en Angleterre, nous nous en abstenons. — Tr.

vous assurer que rien n'est plus faux que toutes ces assertions. On vous en a imposé.

— Oui, mon cher monsieur, on vous en a imposé, répéta M. Sirr. Les assertions de vos amis n'ont aucun fondement.

— Quoi, messieurs ! s'écria M. Stokes ; un pareil démenti nous serait donné par un Irlandais bien né et protestant — par un ministre protestant ! — Quoi de plus étonnant !

— Oui, mon cher monsieur, répondit M. Long avec douceur, par un Irlandais protestant, dont le zèle ne va pas jusqu'à vouloir troubler la paix de son pays, et pour qui, dans tous les cas, les faits sont de quelque importance.

— Je n'ai rien dit contre le principe, mon cher monsieur, ajouta M. Sirr, même prenant en considération le reproche qu'on nous fait de chercher à faire des prosélytes, parce que je crois qu'il est de notre devoir de tâcher d'y réussir, je me borne à établir mes doutes que la chose soit possible, et j'irai même jusqu'à dire qu'il est à craindre que le résultat de tous nos efforts ne soit la dissension, plutôt que la conversion et même l'instruction.

— Je vous citerai quelques faits bien opposés aux allégations que vous venez de faire, monsieur, reprit M. Long. Quoique nous ayons l'autorité de Camden pour supposer que l'Irlande avait une grande réputation en littérature dans le sixième siècle, et qu'il soit certain, d'après cette supposition, qu'elle n'était ni dans les ténèbres, ni dans l'ignorance, lorsque Henri II y arriva en 1172, — ne recevant alors d'instruction que de ses prêtres, je ne veux pas appuyer sur ce point. Je dirai que l'Angleterre commença, comme elle le dit, à civiliser l'Irlande sous Henri II ; mais qu'y fit-elle pour l'éducation ? Henri prit-il quelques mesures pour y établir un

nouveau système d'éducation dans une nouvelle langue ? Non. Cependant l'université de Cambridge avait été fondée dans son propre pays en 1110, et celle d'Oxford dès 896. Il savait donc ce qu'il pouvait faire. Mais soit qu'il ait cherché à faire tomber en Irlande l'étude de la littérature, comme quelques auteurs l'assurent, soit qu'il ait porté des lois pour un peuple entièrement dépourvu de lumières intellectuelles, c'était une grande négligence à l'égard du pays qu'il gouvernait et qu'il affectait de vouloir éclairer, que de le laisser sans une école d'instruction nationale.

Ce que je vais ajouter ne flattera probablement la vanité d'aucun Anglais se piquant de raisonner. Pendant les quatre cent cinquante ans suivans, Oxford et Cambridge fleurirent, et versèrent ces flots de lumière qui, sous le règne d'Élisabeth portèrent si haut la gloire de l'Angleterre dans les lettres ; et pendant tout ce temps vous persistâtes à reprocher à l'Irlande sa barbarie, et à lui refuser les moyens de réfuter ce reproche.

N'oublions pas, que sous Henri V, lorsqu'une foule de jeunes irlandais passaient en Angleterre pour s'y instruire, votre Parlement rendit une loi pour les expulser du pays eux qui étaient les descendans de ceux qui, comme le disent quelques-uns de vos propres historiens, avaient élevé dans leur pays votre Alfred ; — c'est à eux que vous refusiez les moyens de s'instruire — que vous fermiez en Angleterre la porte des connaissances.

Mais, direz-vous, Dublin eut une université en 1591, pour exciter l'ambition du peuple d'Irlande. — Non, monsieur. Quoique nous puissions dire, et en dépit de nous, les catholiques sont le peuple en Irlande, et cette université n'était pas pour eux ; ils ne pouvaient y obtenir aucun grade.

Des chartres établirent en Irlande des écoles de charité pour y instruire les pauvres ? Ce n'étaient pas les catholiques, qui ne pouvaient en passer le seuil ; c'étaient ou quelques bâtards, ou quelques enfans dérobés à leurs parens, à qui l'on apprenait dans leur catéchisme que le *peuple du pays* croyait aux *corruptions les plus grossières et les plus abominables du culte papiste*. Et c'était pour ce genre d'instruction, pour le maintien de ces serres chaudes de véritable barbarie que le Parlement d'Angleterre accordait tous les ans quarante-six mille livres sterling, tandis qu'il laissait le *peuple du pays* sans aucun secours pour l'éducation de ses pauvres — pour ne rien dire de plus fort.

Malgré cette négligence, qui équivalait à une prohibition d'instruction, la soif de s'instruire n'en vivait pas moins en Irlande ; les catholiques établirent des écoles pour l'éducation de leurs enfans ; et malgré les difficultés qu'y opposait une nouvelle langue, l'esprit national faisait de grands pas. Mais alors — écoutez cela, M. Stokes, — alors arriva la loi rendue sous la septième année de Guillaume et Marie, défendant sous des peines très-sévères à tout catholique *d'enseigner dans une école publique, ou dans une maison particulière, et même d'être sous-maître dans une école protestante*.

Il n'y a pas bien des années que cette loi a été rapportée. Maintenant je vous demande, M. Stokes, ce que devient l'assertion de vos amis, qui prétendent que pendant des siècles les prêtres d'Irlande et tous les Irlandais étaient libres de donner de l'éducation aux paysans ?

— Voilà le roitelet arrivé ! s'écria le magistrat, en frappant sur la table de manière à faire sauter tous les verres. Bravo ! bravo ! — Allons, à votre tour, mon brave ! mais auparavant buvez un coup pour vous humecter le gosier. — Eh

bien, c'est à vous que je parle, monsieur... comment vous nommez-vous ? venez donc au secours du docteur.

— Sur ma foi, dit M. Horrogan, à qui M. Adams s'adressait, je prouverai que l'interprétation de monsieur ne vaut rien, et que sa définition n'est pas applicable au cas. *Ergo* sa conséquence ne s'ensuit pas de ses prémisses. Sur ma foi, ces trois propositions, ajouta-t-il en faisant une grimace hideuse, sont essentiellement théologiques. Il s'agit de démontrer que la béatification ne peut s'obtenir que lisant la Bible sans notes et sans commentaires, et pas autrement. Or, premièrement...

— Quand j'aurai terminé, jeune homme, vous pourrez me répondre, dit M. Long avec douceur.

— Sans doute, sans doute, rien n'est plus juste ! s'écria le magistrat. Donnez-lui d'abord le temps de mettre dans sa gibecière le gibier qu'il a tué, après quoi, nous crierons taïaut ! et vous aurez votre tour. Voilà ce qu'il faut, mon brave.

— Mais pourquoi les prêtres catholiques n'ont-ils pas fait leur devoir, demanda M. Stokes, depuis que la merci du Parlement, sa sagesse, si vous le voulez, a révoqué cette loi ? chacun sait qu'encore en ce moment, ils font tout ce qui est en leur pouvoir pour empêcher les écoles de disséminer l'instruction. — N'est-il pas vrai, M. Horrogan ?

— Oui, sur ma foi ; bien certainement, répondit Horrogan, avec un éclat de rire qui montra son double râtelier.

— Et c'est parce qu'ils craignent, ajouta M. Stokes, que la lumière des lettres n'amène la vraie lumière, celle de la religion.

— Cela même, monsieur, sur ma foi ; dit Horrogan.

Les joues de John étaient brûlantes, et ses yeux étincelans annonçaient qu'il désirait répondre. M. Long s'en aperçut, et lui fit signe en souriant de lui laisser le soin de répliquer. Les regards de miss Letty étaient constamment fixés sur son oncle.

— On a fait plusieurs fois cette assertion, dit M. Long ; et dans un certain cercle, on la croit vraie. Cependant elle n'a aucun fondement. Mes souvenirs personnels remontent à environ quarante ans ; et d'après les observations que j'ai faites pendant cet espace de temps dans différentes parties de l'Irlande, je puis dire que les prêtres catholiques ont mis le plus grand zèle à donner de l'éducation aux pauvres de leurs paroisses respectives, et qu'ils y ont travaillé avec succès. Sans la moindre assistance du gouvernement anglais, sans aucun des secours qu'il prodigue aux écoles ennemies de leur foi, ils ont établi dans presque chaque paroisse d'Irlande, partie à leurs frais, partie à l'aide de quelques souscriptions, des écoles de charité où l'on enseigne non-seulement les principes de la religion, mais les humbles connaissances qui peuvent être nécessaires ou utiles aux villageois. Dans toutes les grandes villes vous trouvez à présent des écoles de ce genre, vous pouvez en voir une à Limerick ; elle a été fondée et elle est entretenue par des catholiques, et l'instruction y est conduite par quelques humbles individus d'un ordre religieux dont le premier devoir est de travailler à l'éducation des pauvres. Vous trouverez en outre dans la même ville une école paroissiale, à la tête de laquelle sont des prêtres catholiques. En un mot, monsieur, même en admettant dans toute la plénitude le zèle que vos amis trompés ou trompeurs refusent au clergé catholique, il est inconcevable que les prêtres irlandais, sans moyens apparens, et en face d'une rivalité puissante, aient pu faire ce qu'ils ont fait pour éclairer et

instruire les classes inférieures de leurs compatriotes, honteusement négligées d'ailleurs.

— Oui, monsieur, ils répandent maintenant les bienfaits de l'éducation sur trois fois plus de pauvres que ne peut le faire avec trente mille livres sterling par an, une institution prétendue nationale ; et ce fait devrait être connu du corps législatif⁴³. Je ne veux pas dire que cette institution n'ait pas bonne volonté d'en instruire un pareil nombre et même davantage que les prêtres catholiques, mais je dis qu'elle ne peut le faire, parce que l'esprit du peuple est prononcé contre elle. Comme protestant, je regrette que nous ne puissions diriger cet esprit de manière à faire adopter avec le temps nos opinions religieuses par l'universalité des habitants de ce pays ; mais quand des années et quand des siècles d'expérience nous ont démontré l'extravagance d'un espoir auquel ne peuvent se livrer ceux qui connaissent la nature humaine ; quand nous voyons les Irlandais, entre les lois pénales et les associations de bienfaisance, adhérer fortement à leurs prêtres et à leur ancienne croyance ; ces prêtres devenir plus nombreux, plus instruits, plus unis ; leurs évêques, encore plus éclairés, surveiller avec plus de soin leur clergé, les orateurs les plus populaires et les journaux les plus répandus, parler en leur faveur ; en un mot une armée de zèle, de talent et de prudence, qui paralyse tous nos efforts ; quand tel est l'état véritable des choses, le fait constant ; il me semble, M. Stokes, que nous devons renoncer à des tentatives qui n'aboutissent qu'à perdre notre argent, qui fatiguent notre bienveillance, et

⁴³ On le lui a fait connaître depuis ce temps. — *Note de l'Auteur.*

qui risquent, ce qui est encore bien pire, de troubler la paix et la tranquillité du pays.

Mais nous avons encore une autre raison pour renoncer à des efforts inutiles. Le peuple d'Irlande paie toutes les taxes, toutes les dîmes qu'on en exige ; il se soumet à toutes les lois anglaises ; il fournit son contingent à la marine et aux armées de la Grande-Bretagne, quoique les soldats et les marins qu'il lui donne, soient catholiques. Leur religion ne les empêche donc pas d'être des sujets soumis et utiles ; le genre d'éducation qu'ils reçoivent de leurs prêtres, quelle qu'on veuille la supposer, ne prive pas l'Angleterre de leurs services ; quel besoin y a-t-il donc, sous un point de vue législatif, de changer quelque chose à leur religion, et au mode de leur éducation ? un gouvernement sage et paternel — et celui de l'Irlande le deviendra tôt ou tard — ne doit-il pas plutôt favoriser le mode d'éducation que les Irlandais préfèrent, et qui a produit jusqu'ici plus de bien que de mal ? S'ils sont satisfaits d'être catholiques, quel besoin a le Parlement d'en faire des protestants ? Le corps législatif a à s'occuper d'objets plus importants, et il doit enfin se lasser de favoriser un projet dont l'exécution est impossible, et qui serait sans utilité.

— Monsieur, je vous entends parler avec autant de surprise que de chagrin, s'écria M. Stokes d'un ton plus animé qu'auparavant. Quoi, monsieur ! une telle question ne doit-elle être considérée que sous le rapport de la sagesse mondaine et de la politique des cours ? des millions d'âmes, périssant faute de nourriture céleste, n'enflammeront-elles pas notre zèle ? Faut-il attendre le signal des puissances du monde pour leur faire entendre la parole divine ? Loin de nous, bien loin de nous, le jour où nos législations envisageront cette question sous un pareil aspect ! Mais quand même ce jour arriverait, les fidèles serviteurs du Seigneur doivent

obéir à ses ordres. Quand même l'aveuglement et la superstition voudraient barrer le chemin du zèle, le ministre du Très-Haut doit marcher avec courage au milieu des habitans égarés de ce pays. — Il ne doit pas s'arrêter par crainte des résultats que vous appréhendez, car il a été dit par celui dont nous prêchons la parole : « Je ne vous apporte pas la paix, mais le glaive. »

— Oui, sur ma foi, s'écria M. Horrogan, et comme le disait à Londres M. Lookaside⁴⁴, le grand et digne prédicateur écossais, quand même le sang devrait couler ?...

— Silence, monsieur ! s'écria John Nowlan, transporté d'indignation, et les yeux fixés sur son ancien compagnon de séminaire. Plusieurs fois pendant la soirée il avait rencontré ses yeux, mais Horrogan avait affecté de ne pas le reconnaître ; et en ce moment il obéit à l'ordre qui venait de lui être donné, sans avoir l'air de savoir quel était celui qui venait de parler.

Tous les yeux se tournèrent sur John, qui jusqu'alors n'avait pas prononcé un seul mot. Letty avait un air d'approbation ; M. Stokes ouvrit de grands yeux ; M. Adams frappa

⁴⁴ Ce nom signifie littéralement *qui regarde de côté*. L'auteur fait allusion ici à M. Irving, prédicateur écossais, qui louche tant soit peu, et qui fit grand bruit à Londres il y a quelques années. On courait à ses sermons comme à l'opéra, et il les débitait en acteur. Il avait de l'éloquence et de la hardiesse ; il disait des vérités personnelles à chacun et ne ménageait personne. Ses sermons étaient une sorte de pot-pourri ; on y trouvait jusqu'à la critique littéraire. Il prêche encore à présent à Londres, mais on ne pense plus à lui. Il est passé de mode comme le chien Munito et le cochon savant. — Tr.

sur la table ; et M. Sirr sourit comme s'il n'eut pas été fâché de la déconfiture du pauvre Horrogan.

— Le jeune prêtre a raison, dit M. Long, et...

— Jeune prêtre ! s'écria M. Stokes, les yeux fixés sur John avec plus d'attention que jamais.

— Et le sentiment exprimé par cet énergumène me fait horreur, continua M. Long. Il convient à un disciple de cette secte sombre et sanguinaire, qui ayant à la bouche des textes de la Sainte Écriture, assassina en Écosse l'archevêque Sharpe ; à un être animé de cet esprit de frénésie qui, sous différens noms, a dévasté tous les royaumes, depuis l'établissement du christianisme, et a excité l'homme à massacrer de sang-froid ses semblables. Dans un siècle et surtout dans un pays comme le nôtre, un tel sentiment doit être en abomination à tous les chrétiens. Qu'il soit frappé d'anathème par tout le genre humain !

— Un jeune prêtre ! répéta M. Stokes, sans faire attention à ce que M. Long venait de dire. J'en suis charmé. Il se leva et s'avança vers John, votre main, monsieur ; je suis ravi de vous voir.

— De tout mon cœur, monsieur, dit John en se levant à son tour ; mais je ne sais pourquoi vous êtes charmé de me voir.

— Je vais vous le dire, mon cher frère, répondit l'aimable enthousiaste reprenant son ton de douceur, et lui serrant la main. C'est parce que c'est du succès que la Providence nous accordera sur vous, et sur des hommes comme vous, que dépendent en partie le succès de notre mission et la moisson abondante que nous espérons. Les jeunes prêtres d'Irlande ouvriront les yeux à la lumière plus aisément que ceux que

l'âge rend opiniâtres dans leurs erreurs ; c'est par eux que nous devons réussir.

— C'est une question, monsieur, répliqua John en se rasseyant, pendant que M. Stokes retournait à sa place.

— Elle sera bientôt résolue, mon cher monsieur. J'ai déjà à mon côté une preuve de nos succès, et nous en aurons bientôt beaucoup d'autres.

— Sur ma foi, nous en aurons plein des *lashins*, dit M. Horrogan avec un éclat de rire encore plus bruyant que de coutume.

John, qui avait toujours les yeux fixés sur lui, s'aperçut que le whiskey lui avait monté à la tête, et qu'à peine pouvait-il articuler ses paroles distinctement. Il s'écria une seconde fois : silence, monsieur ! et Horrogan se tut.

— Nos pieux travaux de ce jour, reprit M. Stokes, ne nous laissent même pas sans espoir d'opérer une régénération parmi les têtes grises du clergé catholique. — Vous vous souvenez du vieux frère que nous avons rencontré ce matin, M. Horrogan ?

— Oui sur ma foi, monsieur ; un vieux dominicain, voyez-vous ; un frère quêteur, pauvre créature ; dur comme un bâton de chêne, et rusé comme un renard.

— Je puis vous assurer, M. le magistrat Adams, qu'après que nous l'eûmes salué sur la route, M. Horrogan connaissant un peu ce pauvre vieillard, et que je lui eus offert le présent précieux d'une Bible en langue irlandaise, en le priant de l'ouvrir, et de me dire s'il en avait jamais vu une semblable, il me répondit avec un air d'humilité et de joie : Comment l'aurais-je pu, monsieur ? Et me saluant avec respect, il plaça le saint

volume dans son sein, contre son cœur. Et comme nous lui avons proposé de passer une heure ce soir avec nous en entretien religieux, il serait possible, M. Adams, que vous eussiez aussi à exercer votre hospitalité envers lui.

— Et par Dieu, j'en serais bien aise ! s'écria le magistrat, évidemment charmé de voir arriver un nouveau soldat qui probablement prendrait part à un combat qui l'amusait.

John allait ouvrir la bouche pour démontrer à M. Stokes la futilité de ses espérances, quand on vit par la fenêtre le frère lui-même entrer dans la cour, et se diriger vers la porte du vestibule. C'était un petit vieillard, assis sur une besace dont les deux poches étaient gonflées du grain qu'il avait obtenu en quêtant, sur le dos d'un petit cheval qui semblait bien nourri, qui avait les rênes sur le cou, et qui, portant la tête basse, marchait au pas, sans se gêner.

Une minute après, il entra dans la salle à manger, salua la compagnie, s'avança vers M. Stokes, qui se hâta de lui serrer la main, le salua avec un sourire presque caustique, et un air de respect qui avait quelque chose de moqueur, en lui disant : « *Salve, Domine !* » Quoiqu'il parût septuagénaire, il avait encore la taille droite, ses muscles annonçaient de la vigueur, et il marchait d'un pas ferme. Bien différent des anciens moines, ou du moins ne répondant guères à l'idée que nous voulons bien nous en former, il n'avait que la peau sur les os. La vie errante qu'il menait, en allant quêter de maison en maison, fonction dont il était spécialement chargé, avait couvert ses joues d'une couleur brune qui annonçait la santé. Ses petits yeux gris étaient vifs et perçants. Ses lèvres, qui semblaient dures comme une corne, mais qui étaient très-bien faites, étaient ordinairement serrées l'une contre l'autre, mais paraissaient prêtes à s'ouvrir pour un sourire malin. Son

costume n'annonçait pas trop sa profession, car, en allant quêter à cheval, il ne portait pas le froc. Son habit et sa veste étaient d'un noir rouillé, ses culottes de pluche olive, ses bas de laine grise, et le tout était couvert d'une vieille redingote de drap brun, qui n'était pas boutonnée.

Après avoir salué M. Stokes, il s'assit d'un air calme et tranquille. On plaça devant lui un verre, et tout ce qu'il fallait pour faire du punch au whiskey. Il ne tarda pas à s'en préparer, et but à la santé de toute la compagnie. Il tira ensuite successivement de sa poche trois tabatières, l'une d'argent, contenant du tabac de France, l'autre d'écaille remplie de *Lundy-foot*⁴⁵, la troisième de papier mâché pleine de tabac à la rose. Il toussa, se balança sur sa chaise, et appuya, un bras sur le dossier de celle de sa voisine, laquelle voisine était miss Letty.

Le silence qui avait régné pendant quelques minutes, fut interrompu par M. Stokes.

— Eh bien, mon frère, dit-il au quêteur, avez-vous puisé quelques nouvelles consolations dans le livre précieux que je vous ai donné ?

— Ah, monsieur, en doutez-vous ? Puissiez-vous être dignement récompensé de ce présent. Seulement c'était mon jour de quête, et elle n'a pas été bonne. — Tant qu'on nous laissera faire notre métier, il faut bien qu'un pauvre frère vive, comme vous le savez. — Sans cela je pourrais vous en dire davantage. — Oui, magistrat, continua-t-il en s'adressant alors à M. Adams, jamais un pauvre frère n'a fait une plus mauvaise quête ; et je m'en prends surtout au père Larissy,

⁴⁵ Tabac irlandais. — Tr.

qui, parce qu'il est séculier, croit toujours pouvoir arriver avant moi et mon cheval gris chez tous les fermiers. Mais je serai aussi malin que lui. Mauvaise journée, monsieur, mauvaise journée ! Il prit une prise de tabac, qu'il savoura longtemps, et passa deux de ses tabatières au magistrat.

— Eh bien, mon frère, dit Adams, nous penserons à cela.

— Judith, allez dire à Pat de mettre deux boisseaux d'avoine dans un sac, et de le jeter sur le cheval du père Shanagan.

— Que le Seigneur vous le rende au centuple, magistrat, dit M. Shanagan. Et maintenant, ma chère jeune demoiselle, ajouta-t-il en se tournant vers miss Letty, qui le regarda avec surprise, ne sachant ce qu'il pouvait avoir à lui dire, ne chanterez-vous pas une petite chanson pour un pauvre frère mendiant ? Chantez, mon enfant, dit-il en lui donnant un petit coup sur la joue ; je vois qu'on apporte le thé, et quand vous aurez fini, je vous chanterai quelque chose à mon tour.

Le magistrat appuya à grands cris la demande du frère ; et Letty y céda de bonne grâce, et sans se faire prier. Le frère Shanagan tint ensuite sa promesse, et tout en buvant son punch et son thé, il chanta trois chansons, l'une en français, la seconde en irlandais, et la troisième en latin de cuisine. Le magistrat entonna alors une chanson à boire, dont le refrain fut répété en chœur par tous ses fils, à l'exception du capitaine ; après quoi le frère chanta encore un air de chasse, qui lui gagna tous les cœurs.

De temps en temps M. Stokes lui adressait quelques mots dont le but était toujours d'obtenir de lui des réponses qui parussent favorables à l'espoir qu'il avait de convertir au protestantisme les prêtres catholiques tant jeunes que vieux. Le frère ne lui répondait jamais que par quelque monosyllabe équivoque, qu'on pouvait interpréter connue on le voulait, et

ne s'occupait que de ce qui paraissait la besogne véritable de la soirée. Enfin la nuit commença à tomber, et Shanagan se leva.

— Il se fait tard, magistrat, dit-il, et après avoir été si bien traité ici, — un sac d'avoine, deux verres de punch, et trois tasses de thé, — il est temps que je me remette sur le dos de mon cheval gris. Dieu vous récompense de votre charité. — Recevez ma bénédiction, ma chère enfant, dit-il à Letty, et mes remerciemens de votre chanson et de votre bonne humeur — Adieu, mistress Adams, et toute la compagnie. — Adieu aussi, monsieur, ajouta-t-il en s'adressant à M. Stokes, et en lui rendant la Bible qu'il en avait reçue, et croyez-moi, vous ferez bien de remettre ceci dans votre magasin ; vous pouvez en avoir besoin.

— Comment, monsieur ! dit M. Stokes.

— Je vais m'expliquer, dit le vieux dominicain, parlant avec un air d'aisance, quoique d'un ton un peu sévère, remettez ce livre dans votre poche, retournez dans votre pays, et quand vous reviendrez dans celui-ci, tâchez de savoir pourquoi. Apprenez qu'un prêtre catholique tire de la parole de Dieu, tout aussi bien que vous, toutes ses connaissances et toutes ses consolations. Apprenez un fait que pas un enfant n'ignore, et qui est qu'un prêtre catholique ne peut dire la messe sans y lire une partie des saintes Écritures, et qu'il la termine toujours par le commencement de l'évangile selon saint Jean. Sachez qu'il ne prononce pas un sermon, sans le faire précéder d'un texte puisé dans l'Écriture, et qui en forme le sujet ; que le catéchisme qu'il place dans la main des plus pauvres enfans, n'est guère composé que de textes tirés de l'Écriture, et qu'il ne défend à aucune de ses ouailles la lecture de la Bible, depuis la Genèse jusqu'à l'Apocalypse. Je rougis,

monsieur, d'être obligé de donner une semblable leçon à un homme dont l'extérieur et les manières sont honnêtes, mais votre sottise, votre ignorance et votre présomption m'y obligent, et me forcent à vous faire un affront que vous méritez, en présence de cette nombreuse et respectable compagnie. Vous avez pu être assez téméraire, assez absurde, monsieur, pour supposer qu'un prêtre catholique plus que septuagénaire ne connaissait pas les premiers élémens de sa croyance, les vérités qui sont la base de la doctrine qu'il enseigne et prêche ; qu'il avait besoin d'un livre qu'il respecte et qu'il connaît tout aussi bien que vous ! Que Dieu vous accorde un peu plus de bon sens, monsieur ! Adieu, et quant à votre jeune néophyte, vous le connaîtrez bientôt suffisamment, et vous vous applaudirez de la conversion de M. Horrogan.

— Mais, monsieur, vous avez accepté ce don précieux, et...

— Je conterai à Votre Révérence une petite histoire à ce sujet. — Il y avait un bon vieux Français qui avait quitté son pays à cause des troubles qui y régnaient et qui s'était réfugié dans celui-ci. Il logeait chez de bonnes gens qui s'étaient mis dans la tête que tous les Français mangeaient des limaçons, et que c'était un régal pour eux. S'imaginant donc qu'il en achèterait à tout prix, et qu'ils pourraient y trouver leur profit, ils lui demandèrent un beau matin s'il ne serait pas charmé d'avoir pour son dîner un plat de limaçons, ajoutant qu'ils étaient alors chers et rares, mais qu'ils feraient de leur mieux pour lui en procurer. Le pauvre étranger se trouva insulté, mais ayant pitié de leur ignorance, il ne voulut pas se fâcher, et préféra leur donner une leçon. — Oui sans doute, répondit-il ; — trouvez-m'en autant que vous le pourrez, et je vous les paierai à raison d'une guinée le panier. Voilà nos gens bien contents. Ils vont ramasser tous les limaçons qu'ils peuvent

trouver dans leur jardin et dans tous ceux de leurs voisins, et lui en apportent enfin six grands paniers. — Bien ! dit le Français ; montrez-les-moi. — Quoi ! des limaçons à cornes ! Fi donc ! Ce sont des limaçons sans cornes qu'il me faut. Emportez-les, faites-en ce que vous voudrez ; des limaçons à cornes ne me conviennent pas !

Après avoir conté cette anecdote, le frère Shanagan se retira, laissant à la compagnie le soin d'en faire l'application.

Bientôt après M. Long, miss Letty et M. Frank, parlèrent de partir ; et MM. Stokes, Sirr et Horrogan se disposèrent à les accompagner une partie du chemin. Quand ils furent tous à cheval, John Nowlan, encore tourmenté par ses doutes, quoique la conversation qui venait d'avoir lieu les eût dissipés en partie, s'approcha d'Horrogan, l'obligea à le reconnaître, et l'engagea à le conduire dans quelque endroit où ils pussent converser librement un instant. Horrogan y consentit ; John informa M. Long du motif qui le faisait rester en arrière, et suivit son compagnon, qui le fit entrer dans le premier cabaret borgne qu'il rencontra.

— Avant tout, dit Horrogan au maître de la maison, en riant et en se frottant les mains, — donnez-nous un verre de punch au whiskey, bien chaud ; quoiqu'il en eut déjà pris beaucoup trop. On leur en servit deux verres sur-le-champ, mais John ne toucha pas au sien.

— Je n'ai qu'une seule question à vous faire, Mike Horrogan ; dites-moi quelles sont les raisons — les raisons de conscience — qui vous ont décidé à changer de religion. — J'ai le plus grand intérêt à les connaître.

— Sur ma foi, mon garçon, leur vieille théologie rouillée n'était-elle pas de mauvaise logique ?

Horrogan vida la moitié de son verre. Ma pauvre vieille mère, dit-il ensuite, Dieu veuille avoir son âme, me disait souvent quand mon fou de père m'envoya au séminaire, que je n'étais pas fait pour être prêtre ; et elle avait raison, sur ma foi ; elle avait raison.

— Mais vos motifs, Mike ; vos motifs ?

— Je vous l'ai déjà dit. Sur ma foi, leur théologie n'était pas une théologie d'écriture. Trouvez-vous dans l'écriture le chapelet, le purgatoire, la messe et les reliques ? Il n'y a rien dans la Bible qui y ressemble, et je le prouverai. Ce sont des problèmes qu'ils démontrent pour l'argent qu'ils y gagnent, mais il n'y a pas de théologie là-dedans. Et il finit son verre en achevant sa phrase.

— Vous voulez sans doute parler des abus qui peuvent résulter de quelques points de doctrine, mais non pas de la doctrine même.

— Ce n'est pas à moi qu'il faut dire cela, mon garçon, j'ai su en tirer un aussi bon parti que le plus malin d'entr'eux, sur ma foi, jusqu'au moment où ils m'ont retiré le pain de la bouche, et n'ont pas voulu me laisser vivre de ma théologie. — Cela n'est-il pas vrai ?

— Expliquez-vous, Mike.

M. Horrogan prit le verre destiné à John, et le vida tout d'un trait, fit deux ou trois grimaces, et son état d'ivresse complète l'empêchant de se tenir sur ses gardes, il continua ainsi qu'il suit :

— D'abord quand je sortis du séminaire, l'évêque ne me refusa-t-il pas de l'emploi, parce que j'avais mis sa théologie dans l'embarras ? Oui sur ma foi. — Ensuite, quand j'entrai

chez les frères, il n'était question pour moi que d'aller à la quête ou de recevoir des réprimandes. Comme j'étais le plus jeune, ils m'obligeaient à courir les champs par tous les temps pendant que les vieux coquins restaient au couvent. — Une fois, le supérieur ne me fit-il pas une sermonce, parce que j'avais fait une politesse à Peggy Dwyer, la rousse ? une autre fois ne me reprocha-t-il pas devant toute la communauté d'avoir bu un verre de punch dans un cabaret, dans un moment où je me trouvais l'estomac si faible, que, sans ce secours, je n'aurais pu retourner au couvent ? — Ne me dit-il pas qu'il fallait que j'en sortisse, ou que je fusse plus régulier dans ma conduite ? — Régulier ! je pourrais démontrer, clair comme deux et deux font quatre, que j'étais plus régulier qu'aucun d'eux, car ma conduite ne variait jamais. — Eh bien, j'en sortis, je jetai le froc aux orties, je cessai de dire la messe et de prier pour les morts, ce qui prouve que ma bonne vieille mère avait eu raison de dire que je ne valais rien pour le métier de prêtre ; et celui de moine ne me convenait pas mieux. — Ainsi donc, John, sur ma foi, vous voyez que mes motifs...

— Oui, oui, je les comprends suffisamment, répondit John. Adieu, Mike Horrogan !

Il remonta à cheval, et se mit en chemin pour retourner chez M. Long. — Non, Letty, pensa-t-il en même temps ; je puis rompre mes vœux, mais non pas m'en croire dégagé ? — Qu'ai-je dit ? — Quelle possibilité ai-je admise ! ô mon Dieu, accordez-moi pardon et force ! — Oui, je retournerai demain matin chez mon père.

CHAPITRE VIII

John retourna le lendemain chez son père, comme il l'avait projeté, mais après ce qui s'était passé la soirée précédente, et dont nous allons rendre compte, il aurait aussi bien fait de rester où il était.

En sortant du cabaret où il avait laissé Horrogan, il courut au galop jusqu'à Long-Hall. En y arrivant, il y trouva les domestiques en mouvement et en confusion. Il en demanda la cause et apprit que M. Long avait éprouvé en arrivant une attaque de goutte très-violente, et qu'il s'était couché ; que M. Frank s'était aussi retiré dans son appartement, mais qu'on lui avait laissé ignorer l'accident de son oncle, par ordre de miss Letty, qui était encore dans le salon. John y monta sur-le-champ, agité par tous les événemens de cette journée et de la soirée précédente, un peu animé par le punch du magistrat, la tête en feu, l'esprit en désordre, s'imaginant avoir pris une grande résolution, et n'ayant aucun plan fixe.

En montant l'escalier, il se figura qu'il cherchait cette entrevue pour rompre une chaîne dangereuse, pour annoncer à Letty qu'il la quitterait le lendemain matin, et pour lui dire en quelque sorte un adieu éternel. Quand il entra inopinément dans le salon, il ne savait pas que ses traits, son air, tout son extérieur, toutes ses manières portaient en ce moment l'empreinte visible de l'agitation de son esprit ; mais Letty, que l'arrivée de John tira d'une sombre rêverie à laquelle elle se livrait au coin du feu, vit ce qu'il ne pouvait voir lui-même, l'éclat étrange qui brillait dans ses yeux, la vivacité irrégulière de tous ses mouvemens, et sa respiration pénible. Elle se leva sur-le-champ, avec un air étonné.

— Mille pardons, miss Letty, dit John d'une voix entrecoupée, mais vous savez que je dois être inquiet de la maladie subite de votre oncle, et je désire savoir ce que vous en pensez.

— Vous êtes bien bon, M. Nowlan, répondit-elle la tête baissée, en serrant autour d'elle un grand schall, pour mieux cacher quelques dispositions qu'elle avait déjà faites pour se mettre au lit ; quelque affligeante que soit pour nous cette attaque, comme mon oncle y est malheureusement sujet, nous avons lieu d'espérer qu'elle n'aura aucunes suites sérieuses.

— Dieu soit loué ! dit John.

Ces mots furent suivis d'un intervalle de silence si profond, qu'on aurait pu entendre le bruit de leur respiration, tandis que tous deux restaient debout, Letty appuyée contre la cheminée, John la main placée sur une table. Enfin il reprit la parole.

— Bonsoir, miss Letty. — Non, c'est *adieu* que je dois plutôt dire, et je vous prie d'exprimer demain à M. Long combien je suis sensible à toutes les bontés qu'il a eues pour moi.

Il avança un pas, en étendant la main vers elle. Letty se hasarda à le regarder, et elle vit qu'il avait les joues pâles et les yeux humides. Elle pâlit à son tour, et lui dit en baissant la tête : Que voulez-vous dire, M. Nowlan ? Avez-vous réellement dessein de m'annoncer que vous nous quittez demain matin ? Quelle en est la raison ? Pourquoi partir si tôt ?

— Il faut... que je retourne chez mon père... demain matin, répondit-il presque en bégayant.

— Vraiment ! reprit miss Letty en s'asseyant pour cacher le tremblement qui l'agitait, et qui lui laissait à peine la force

de se soutenir. Cette nécessité est bien soudaine et bien étrange. — Y avons-nous donné sujet ?

— J'en suis moi-même la cause, miss Letty. J'ai eu tort de quitter l'humble demeure de mes parens, et plus tôt j'y retournerai, mieux je m'en trouverai. Ainsi, recevez mes adieux. Il s'approcha d'elle, prit la main qu'elle lui offrait, et sur laquelle il laissa tomber quelques larmes, et ajouta : Croyez que je suis reconnaissant... bien reconnaissant ; — que mes prières, mes bénédictions... La voix lui manqua.

— Adieu, monsieur, dit Letty, je suis fâchée de vous voir partir. Puissiez-vous être heureux ! Elle pleura à son tour, et s'enfonçant dans son fauteuil, elle se couvrit le visage des deux mains.

John la regardait en silence, et se trouvait dans un état qu'on ne saurait décrire, partagé entre l'angoisse du désespoir et l'ivresse de la joie. Cependant ses traits agités n'auraient pu trahir tout ce qui se passait dans son cœur. Un léger sourire se peignait sur ses lèvres, tandis qu'il se disait à lui-même : oui, elle m'aime, cette créature aussi noble que belle, aussi vertueuse qu'aimable ; elle m'aime, et ces pleurs, ce chagrin... La douleur de Letty redoubla de force, elle sanglota tout haut ; et en ce moment, il oublia sa prudence, sa réserve, ou s'il s'en souvint, ce ne fut que pour y renoncer. Oui, oui, s'écria-t-il, en se jetant sur une chaise à côté d'elle, et en lui reprenant la main, adieu ! Adieu pour toujours ! — oui, je pars demain matin, je pars, Letty, parce que rester plus long-temps serait une folie, un crime, notre perte, notre ruine en ce monde et dans l'autre — parce que je vous aime, et parce que vous m'aimez. — Ne vous détournez pas, ne cherchez pas à le nier ; ne rendez pas le péché de mon aveu aussi inutile qu'il est odieux ; ne me privez pas de la seule palliation de ma faute

que le ciel puisse admettre, quand je lui en demanderai le pardon dans les larmes et les gémissemens ; laissez-moi seulement la conviction que j'éprouve qu'avant que mon esprit se fût égaré, comme il l'est en ce moment, j'étais honoré de votre affection, béni et maudit, oui béni et maudit en même temps de votre amour ; laissez-moi me persuader que, si j'ai fait une chute, la tentation a eu lieu par le moyen du plus bel ange qui puisse se trouver hors du ciel ; que je puisse alléguer cette excuse, et mon repentir et mes remords ne me laisseront pas sans espérance. Non, je ne désespérerai pas que Dieu, en voulant m'exposer à cette tentation, n'ait vu qu'il me serait impossible d'y résister. Parlez, Letty, parlez ! Prononcez un mot, un seul mot. Que je l'entende sortir de votre bouche ! qu'il devienne mon excuse, ma justification, l'unique espoir de mon cœur, au milieu du désespoir de mon âme ! — Vous m'aimez ? vous m'aimez ? Avouez-le !

— Oui, je vous aime, répondit-elle d'une voix faible ; oui, vous avez tout l'amour, le premier amour de mon cœur.

Quelques murmures indistincts de joie et d'extase furent tout ce que John put faire entendre. Il se jeta à genoux devant Letty, la serra dans ses bras, et couvrit de baisers son front, ses joues, sa bouche et ses yeux fermés. En ce moment tous deux tressaillirent, car ils crurent entendre un pas furtif s'approcher de la porte. Letty repoussa doucement son amant ; les bras de John tombèrent à ses côtés, mais il ne changea pas de position. Il écouta avec attention, il n'entendit plus rien, et il se rassura. Mais le moment d'extase était passé. Un seul instant avait détourné le cours de ses pensées. Un frisson involontaire glaça tout son sang, ses joues pâlirent, son regard devint fixe, une sueur froide couvrit son front, Letty l'entendit respirer avec peine, et elle le vit tomber par terre sans

connaissance, le sang lui sortant du front, qui avait frappé contre le garde-cendres.

Quelle situation pour une jeune personne comme Letty ! L'amour la portait à appeler du secours, la crainte tant pour lui que pour elle-même lui étouffait la voix. Tremblant pour la vie de son amant, elle se mit à genoux près de lui ; mais le souvenir de la scène qui venait de se passer, l'idée de la situation nouvelle et embarrassante dans laquelle ils se trouvaient l'un envers l'autre, la remplissaient de confusion, et nuisaient aux efforts qu'elle aurait voulu faire pour le secourir. Cependant elle lui releva la tête, l'appuya sur ses genoux, et avec son mouchoir étancha le sang qui sortait de la légère blessure qu'il s'était faite. Pour l'amour du ciel, monsieur, disait-elle en même temps, levez-vous — retirez-vous, si vous en êtes en état ! — Parlez du moins, et expliquez-moi cet accident soudain. Est-ce une faiblesse ? — Répondez-moi, mon cher John ! Dieu tout puissant ! il ne peut parler ! — que vais-je devenir ? — je n'ose appeler du secours, et cependant il faut que... Dieu soit loué ! il ouvre les yeux. — Eh bien, mon cher Nowlan, vous trouvez-vous mieux ?

— Que veut dire ceci ? demanda-t-il d'une voix encore faible, en regardant autour de lui. Ah ! — hélas ! — je me souviens ! il poussa un profond soupir. Adieu, Letty ! Adieu pour toujours ! il se leva, et fit quelques pas en chancelant.

— Monsieur ! M. Nowlan ! s'écria Letty avec un ton de surprise ; expliquez-moi du moins la cause de cet accident. — Était-ce une faiblesse — un étourdissement ? — Que faut-il que j'en pense ?

— Mon vœu ! — un vœu irrévocable ! dit John d'une voix presque éteinte, en s'appuyant sur la muraille.

— Quoi ! s'écria Letty avec vivacité ; est-ce donc ainsi que s'explique ce qui me paraissait obscur dans ce que vous venez de me dire, et que j'attribuais au doute que vous aviez encore de mes sentimens pour vous ? — Mais non ; vous n'êtes pas prêtre, monsieur, quoiqu'on vous donne quelquefois ce nom par anticipation ; — vous n'avez pas fait un vœu qui ferait que vos attentions, vos sentimens, la déclaration que vous m'en avez faite, l'aveu que vous venez de m'arracher, seraient une présomption, un outrage, une insulte ! — Répondez-moi, monsieur, vous n'êtes pas prêtre ?

John s'avança au milieu de la salle, baissa la tête, croisa ses bras sur sa poitrine, et répondit : Maudissez-moi, je l'ai mérité. Ni vous, ni les hommes, ni Dieu, ne peuvent me maudire plus que je ne me maudis moi-même. — Oui, j'ai prononcé ce vœu fatal, et comme vous le dites, je vous ai insultée, outragée, avec autant de barbarie que de présomption, et j'ai en même temps oublié le salut de mon âme.

À ces mots, il sortit de l'appartement. Letty resta un moment les yeux fixés sur la porte par laquelle il venait de passer, et perdit connaissance. Sa femme de chambre qui entra quelques momens après, la trouva dans cet état.

John monta doucement dans sa chambre, s'y enferma, et se laissa tomber sur une chaise. La seule chose de cette nuit dont il ait conservé le souvenir, c'est qu'il se leva, éteignit sa lumière, et se rassit. Si l'on peut définir le temps une suite d'idées, il n'y a pas de temps pour celui dont l'esprit n'est occupé que d'une seule. Du moins, pendant cette nuit, John Nowlan ne s'aperçut pas du cours du temps. Peu à peu il commença à distinguer les objets ; le premier chant des oiseaux frappa son oreille, il entendit les corbeaux croasser sur les arbres du voisinage, et il sortit enfin du long état de stupeur

dans lequel il avait passé toute la nuit, sans fermer les yeux, sans verser une larme. En face de lui, près de la croisée était sa toilette ; le miroir en était levé, ses regards en tombèrent par hasard sur la surface, et il y vit son visage, pâle, hâve, défait et couvert de sang. Il tressaillit comme s'il eût découvert dans sa solitude la figure menaçante d'un ennemi. Enfin il se mit à genoux, et la tête appuyée sur ses poings, il commença une prière.

S'étant relevé au bout de quelque temps, il mit dans son porte-manteau le peu d'effets qui lui appartenaient, effaça avec soin toutes les traces du sang qui avait coulé de son front, et eut soin de couvrir de ses cheveux la légère cicatrice qui y restait. Ayant ensuite rétabli l'ordre dans ses vêtemens, il s'assit devant une table, et écrivit deux lettres, l'une à M. Long, l'autre à miss Letty. Dans la première, il disait qu'une nécessité urgente l'obligeait à un départ si imprévu et si soudain ; il faisait des vœux pour le prompt rétablissement de la santé de M. Long, et lui offrait ses remerciemens de toutes ses bontés. La seconde était conçue ainsi qu'il suit :

« Tout ce dont vous m'accusez n'est que trop vrai. L'aveu que je vous ai fait, est un sacrilège envers Dieu ; celui que je vous ai arraché, un sacrilège envers vous ; les sentimens que j'ai osé concevoir, sont une insulte pour vous et un oubli de moi-même. Humilié dans la poussière, à genoux devant Dieu, et devant ma bienfaitrice, implorant pardon et oubli, je n'ai qu'un mot à ajouter — non pour m'excuser, je n'y songe pas ; mon crime est trop grand pour admettre une excuse — mais qu'il me soit permis d'ajouter ce mot : jamais je n'ai cherché à cacher que j'avais fait les vœux de prêtrise ; je croyais même que vous le saviez. — Je n'ose en dire davantage. Adieu ! Je retourne chez mon père. Soyez bien assurée que la vie que je mènerai, ce que je me prescrirai en expiation de ma faute, la

pénitence que m'imposera l'église que j'ai offensée, les tourmens que souffrira mon cœur humilié, brisé, déchiré, tout cela vous vengera. — Adieu, quand j'oserai prier avec l'humble espoir d'être entendu, votre nom sortira de mes lèvres pour s'élever vers le ciel. Puisse-t-il vous combler d'autant de bénédictions, que je mérite de malédictions !

Après avoir écrit ces deux lettres, il resta à la fenêtre jusqu'à ce que le bruit qu'il entendit dans la maison, lui eût appris que les domestiques étaient levés. Alors il descendit sans bruit, laissa ses deux billets à une servante, dit qu'il enverrait chercher son porte-manteau, et sortit de la maison. Ce fut presque en courant qu'il se rendit à la demeure de ses parents, et il y entra avec une vivacité qui n'était pas ordinaire.

Dès qu'il eut déjeuné, il partit pour aller trouver son vieil et respectable ami, M. Kennedy, dont il a été parlé plus d'une fois dans le cours de cette histoire. Il fut frappé d'un nouveau coup, en apprenant que ce digne prêtre était absent. Il avait accompagné son évêque à Dublin pour affaires importantes, et on ne l'attendait que dans quelques semaines. John fut cruellement contrarié par ce contre-temps, et il eut raison car l'absence de cet ami sincère influa probablement sur sa destinée future. Il songea à chercher auprès de quelque autre des avis spirituels ; mais il ne trouva personne à qui il pût se décider à ouvrir son cœur. Il résolut donc d'attendre dans la solitude et le repentir, le moment du retour de son digne ami.

De retour chez son père, il s'enferma dans sa petite chambre, et voulut commencer à faire l'examen de sa conscience en présence de son Dieu. Mais trop de souvenirs venaient le distraire de ses méditations. Il alla trouver sa mère et Peggy, leur allégua diverses raisons qui lui feraient préférer d'occuper la chambre de son père, et ce changement fut

effectué sans délai. Impatient de remplir la tâche qu'il s'était imposée, il s'en occupa sur-le-champ. Mais le pouvoir qu'il avait sur son esprit ne répondait pas à sa volonté. L'instant où il s'était abandonné à toute sa passion était encore trop voisin. La nature se révoltait contre les efforts qu'il faisait pour la dompter. L'impatience fiévreuse qu'il avait d'y réussir, était précisément ce qui y mettait obstacle. Enfin le résultat du premier jour et de la première nuit de ses méditations, ne fut que de sombres rêveries, des souvenirs perfides et des larmes amères.

Vers le milieu du jour suivant, il réfléchit que la politesse exigeait qu'il envoyât demander des nouvelles de la santé de M. Long. L'oncle de Letty ne connaissait pas les motifs qui l'avaient déterminé à quitter si brusquement sa maison, et il aurait droit de l'accuser d'ingratitude s'il ne recevait pas de lui cette marque d'intérêt et de respect. Il dépêcha donc à Long-Hall un des ouvriers de son père, et le chargea de demander des nouvelles de la santé de M. Long, et, ajouta-t-il, de toute la famille. Le messenger tarda à revenir plus longtemps qu'il n'eût été nécessaire, et John commença à s'impatienter. Cependant il n'y pouvait rien faire, et il se mit à la fenêtre de sa chambre, qui donnait sur la route que cet homme devait suivre. Mais pourquoi cette impatience ? c'est que, dans le fait, il espérait recevoir quelque chose de plus qu'une réponse verbale aux questions qu'il avait fait faire ; quoiqu'il n'osât s'avouer à lui-même cette espérance.

Le messenger revint enfin dans la soirée, et John ne fut pas trompé dans son attente. Miss Letty avait répondu que son oncle se trouvait beaucoup mieux, et elle avait joint à cette réponse un billet pour Peggy avec des patrons de robes, de bonnets et de collerettes. Dans ce billet se trouvait une autre lettre adressée à John, dans laquelle elle lui expliquait —

comme elle le disait à son amie, — comment il devait planter et cultiver des cayeux de tulipes qu'il avait paru désirer, et quelle lui envoyait. Peggy porta sur-le-champ cette lettre à John, avec le paquet qui y était joint, et celui-ci s'étant enfermé dans sa chambre, lut ce qui suit :

« RÉVÉREND M. NOWLAN,

« Votre messenger vous apprendra la nouvelle agréable que la maladie de mon oncle n'est nullement inquiétante. Vous pouvez vous imaginer quelle joie en éprouve celle qui l'aime autant que son père et sa mère, et plus que tout autre que ce soit sur la terre. Nous vous remercions de votre attention.

« Je vous envoie les cayeux de tulipes que je vous avais promis. J'y joins quelques boutures des beaux géraniums que vous admiriez. Comme ces fleurs exigent beaucoup de soins, vous pourrez étudier dans le livre ci-joint la manière de les cultiver. Je vous prie d'accepter en même temps un petit portefeuille contenant ceux de mes dessins que vous avez paru voir avec le plus de plaisir, notamment celui que j'ai fini avec soin d'après la première esquisse que vous m'avez vu tracer, le jour où nous sommes venus de chez vous à Long-Hall. Vous y trouverez aussi la charmante ballade de « lord Ronald, », et quelques autres airs que je crois me rappeler que vous désiriez avoir.

« J'ai reçu la lettre que vous m'avez écrite avant votre départ ; mais en vérité je ne la comprends pas. De quoi pourrais-je vous accuser ? Mes souvenirs ne me présentent rien dont je pourrais vous faire un sujet de reproche sans cruauté, sans manquer de délicatesse. Je vous le dis du fond du cœur,

monsieur, je n'ai pas, je n'ai jamais eu le moindre sujet de vous rien reprocher. Oublions jamais la soirée qui a précédé la dernière ; je ne sais ni veux savoir ce dont elle a été témoin ; tout ce que j'ai pu dire ou faire a dû être occasionné par l'état de faiblesse et d'égarement de cœur et d'esprit dans lequel m'avait jetée la maladie subite de celui qui a droit d'attendre de moi une affection sans partage, et qui la possède. Ainsi, bien loin que vous ayez à me demander pardon, c'est moi qui vous le demande, M. Nowlan. Oui, je vous le demande très-sincèrement. Si j'ai prononcé quelque expression qui ait pu vous causer la moindre peine, j'en suis bien véritablement affligée ; vous pouvez m'en croire. Je vous prie donc, au nom de la raison et du bon sens, de ne pas songer à vous punir aussi cruellement que vous me le donnez à entendre, aussi sévèrement que peut l'enjoindre l'austérité de votre religion, de ce qui n'est qu'une erreur imaginaire, car c'est mal à propos que vous accusez votre cœur. Promettez-le-moi, car si j'apprends que vous persistez dans la même intention, c'est moi qui serai punie, comme cela serait juste, et je serai affligée et humiliée au-delà de toute expression.

« Dans le fait, nous devons oublier cette soirée, je le répète encore. Grâce à votre générosité prudente, j'ai eu un jour et une nuit pour réfléchir avec calme, peut-être pour faire plus que réfléchir ; et cette opinion est le résultat de mes réflexions. Nous nous sommes tous deux laissés égarer par de fausses impressions ; notre faute n'a pas été plus loin. Prouvons que, du moment que nous reconnaissons notre erreur, nous sommes capables d'agir comme nous le devons. Nous avons été entraînés à une folie, et de grands mots, de grandes résolutions à ce sujet, seraient une absurdité encore plus ridicule. Revoyons-nous à l'avenir comme si cette soirée n'eût jamais existé. C'est le parti le plus sage, car je ne croirai jamais que votre cœur et le mien soient inaccessibles à la

raison. Venez vous informer vous-même de la santé de mon oncle, quand vous le voudrez, — aussitôt qu'il vous plaira — et l'un de nous deux au moins prouvera l'empire que sa raison a sur son cœur.

« Adieu, prenez bien soin de mes belles fleurs, et surtout brûlez cette lettre. C'est ma dernière demande, et j'y attache une grande importance.

« Je suis, révérend M. Nowlan, avec estime et affection,

« Votre sincère amie
L.A. »

John ne connaissait nullement les femmes ; jamais il n'avait fréquenté leur société ; cette lettre le surprit à l'excès, le mortifia, lui inspira même de l'indignation. Quoi ! après tout ce qui s'était passé, après la haute opinion qu'il avait conçue d'elle, — et de lui-même, aurait-il dû ajouter — n'était-elle donc qu'une coquette ? — Lui avait-elle avoué, lors de leur dernière entrevue, un sentiment qu'elle n'éprouvait pas ? À qui parlait-elle maintenant d'un oncle qu'elle aime plus que tout autre que ce soit sur la terre, pour qui elle a une affection sans partage. Comment pouvait-elle s'exprimer en termes si forts, si positifs ? — Et ensuite, avec quel ton de mépris et de froideur elle faisait allusion au passé, lui promettant de le revoir avec indifférence, et comme si cette soirée n'eût jamais existé ! — Bien certainement il lui épargnerait la moitié du chemin ; il lui prouverait aussi l'empire que la raison avait sur son cœur.

Deux passages de cette lettre contribuèrent d'abord à calmer son dépit. L'un était : « grâce à votre générosité prudente. » *Prudente* ! Ce mot renfermait-il plus de choses qu'il

ne semblait en exprimer ? Lui adressait-il un reproche caché d'avoir passé toute une journée dans un silence absolu ? En était-elle piquée ? — Le second passage était : « peut-être pour faire plus que réfléchir. » Que pouvait-elle avoir fait de plus ? Ses conjectures suppléèrent au silence de la lettre. Il se la représenta seule dans sa chambre, versant des larmes amères ; et il ne put retenir les siennes.

Il relut encore cette lettre, et le passage où elle le priait « de ne pas songer à se punir », ouvrit son cœur à l'attendrissement. La chose était claire ; elle se dévouait, elle se sacrifiait. — Ne lui devait-il pas toute son admiration, toute sa reconnaissance ? — Était-il juste, était-il possible qu'il ne lui rendit pas amour pour amour ? cette dernière idée lui fit encore sentir les aiguillons de sa conscience ; il n'osa plus jeter les yeux sur les caractères tracés par Letty, et il passa une grande partie de la nuit à gémir.

FIN DU TOME SECOND.

TOME TROISIÈME

CHAPITRE PREMIER

Pendant quelques jours, John fut livré à une agitation et à des angoisses d'autant plus pénibles, qu'il voulait que personne de sa famille ne pût s'en apercevoir. Enfin il crut avoir recouvré le calme, et il résolut d'aller rendre une visite à Long-Hall, non par amour, encore moins par dépit, mais parce qu'il croyait que les convenances l'exigeaient, et qu'il ne pouvait s'en dispenser.

Il trouva M. Long dans sa bibliothèque, pâle et changé. Après avoir eu un entretien avec lui, il passa dans le salon, et il y vit miss Letty, qui lui parut encore plus pâle, encore plus changée. Ayant appris son arrivée, elle s'attendait à le voir, et elle le reçut avec un sourire calme et serein. Si, en dépit d'elle-même, un léger tremblement l'agita, si une faible rougeur lui monta un instant au visage, du moins John Nowlan ne put s'en apercevoir. Frank était assis près d'elle, le bras encore en écharpe. On chercha de part et d'autre à mettre de la vivacité dans l'entretien, mais elle était forcée, et la conversation ne fit que traîner et languir. Frank se leva pour sortir de l'appartement. John tressaillit, comme s'il eût été un criminel qui allait se trouver en présence de son juge ; il se leva aussi, fit ses adieux à la hâte, et partit avant lui.

L'état dans lequel il avait vu Letty le peina jusqu'au fond de l'âme, et quoiqu'il ne lui eût point parlé, il ne pensa pas à autre chose en retournant chez son père. Des idées auxquelles il frémissait de se livrer, mais qu'il ne pouvait écarter, s'emparèrent de son esprit. Il n'en pouvait douter ; elle souffrait plus que lui. Les sentimens qu'elle cherchait à étouffer, — la passion dont elle voulait triompher, — un amour sans espoir — l'amour qu'elle avait pour lui, la conduisaient au tombeau.

Mais il pouvait l'aider à remporter la victoire sur elle-même et à recouvrer la santé. Sa présence lui serait plus utile que son absence. De fréquentes entrevues, dans lesquelles l'amour n'entrerait pour rien, mais qui les accoutumeraient insensiblement tous deux à ne se regarder que comme amis ; des conversations enjouées sur les sujets qu'elle préférait ; la promenade, l'exercice qu'elle avait cessé de prendre ; tout cela pouvait opérer une cure, et il résolut d'être le médecin. La faiblesse qu'elle lui paraissait montrer, lui fit oublier la sienne, et lui inspira de la force, de la confiance, disons mieux, de la présomption.

Il ne songea pas un instant à s'installer de nouveau à Long-Hall ; mais il y fit de fréquentes visites, et par conséquent Letty et lui se revirent souvent. Cependant, soit qu'ils lussent ou qu'ils chantassent dans le salon, soit qu'ils se promenassent dans le jardin ou dans les environs, John s'arrangeait toujours de manière à n'être jamais seul avec elle, et à avoir la compagnie de M. Long ou de Frank. Ses espérances semblaient donc couronnées de succès. À la vérité, ils rougissaient et ils éprouvaient quelque embarras quand John arrivait ; un soupir leur échappait de temps en temps pendant qu'ils étaient ensemble ; la voix leur manquait en se disant adieu, et leurs mains tremblaient quand elles se touchaient à l'instant du départ. Tous ces symptômes causaient quelque inquiétude à John, tant pour lui, que pour Letty, mais il était ferme dans sa résolution vertueuse, et ses prières constantes semblaient exaucées.

Ils se promenaient un soir dans les montagnes, avec M. Long. Letty venait de tracer l'esquisse d'un charmant paysage, et son oncle dit à John de la conduire de l'autre côté de la colline au bas de laquelle ils étaient, attendu qu'il croyait se rappeler qu'il offrait une vue encore plus pittoresque. Il était

fatigué, et il s'assierait sur l'herbe en les attendant. Ils hésitèrent tous deux. C'était la première fois qu'ils allaient se trouver tête à tête depuis la scène dans le salon. Enfin Letty se décida tout à coup, elle prit le bras de John, et en quelques minutes, ils perdirent de vue M. Long. Ils remontèrent un petit ruisseau qui descendait d'une montagne, et qui devint bientôt si étroit qu'ils sautèrent facilement par-dessus. Pendant ce temps miss Letty donnait à son compagnon l'exemple de parler vite et beaucoup ; mais cette volubilité ne dura pas longtemps, et ils finirent par marcher en silence.

Ils avaient fait presque le tour de la montagne, et Letty ne trouvant aucun point de vue qui lui parût digne d'occuper son crayon, désira prendre le chemin le plus court pour aller retrouver son oncle. Ils rencontrèrent encore le même ruisseau, mais en cet endroit il était beaucoup plus large, et il était impossible de sauter par-dessus, comme ils l'avaient fait précédemment. L'eau n'en avait que quelques pouces de profondeur, et John, qui avait des bottes, proposa à Letty de la porter sur l'autre rive. Elle le refusa, avec un air d'embarras qui devint contagieux. Elle s'en aperçut, se le reprocha, prit un air d'indifférence, dit qu'elle y consentait, et se laissa prendre entre ses bras.

Le jeune téméraire tremblait sous un fardeau qui n'était pour lui qu'une plume. Elle lui avait nécessairement passé un bras autour du cou. Il voyait ce charmant visage sur lequel la rougeur venait de succéder momentanément à la pâleur, et il crut ne l'avoir jamais vue si séduisante. Comme il allait entrer dans le ruisseau, elle lui dit de la mettre à terre, attendu qu'elle voyait qu'il n'était pas en état de la porter. Tandis qu'elle parlait ainsi, leurs yeux se rencontrèrent.

— Ah, Letty, Letty ! s'écria-t-il, — je vous porterais à travers un océan de feu ! La faiblesse est dans le cœur, et non dans les membres. Et mettant un pied dans l'eau, ses bras par une impulsion irrésistible, la pressèrent contre son cœur.

— Lâchez-moi, monsieur ; je marcherai dans l'eau, quoi qu'il puisse en résulter, s'écria Letty. En ce moment le pied de John heurta contre une pierre au fond du ruisseau, et changeant tout à coup de ton, elle ajouta : — Ne vous êtes-vous pas blessé, Nowlan ? Prenez bien garde à vous, je vous en supplie.

Lorsqu'ils arrivèrent sur l'autre rive, elle avait la tête appuyée sur l'épaule de John, des larmes coulaient de ses yeux, elle resta immobile, et ne fit pas le moindre effort pour se retirer d'entre ses bras. Le cœur de John était en feu, sa tête était égarée, et il imprima sur ses lèvres un baiser brûlant. Elle tressaillit, s'arracha de ses bras à l'instant même, et courut vers l'endroit où elle avait laissé son oncle. Tout confus et interdit qu'il était, John pensa que M. Long trouverait étrange de voir sa nièce revenir seule, et il se hâta de la rejoindre. Ils firent le reste du chemin à côté l'un de l'autre sans se dire un seul mot. Quand ils rejoignirent M. Long, le crépuscule qui commençait heureusement à tomber, cacha leur trouble et leur confusion. John reconduisit l'oncle et la nièce jusqu'à Long-Hall, et retourna ensuite chez son père.

Le lendemain matin, miss Letty lui envoya un livre enveloppé dans une grande feuille de papier cachetée avec soin, mais qui couvrait aussi le billet suivant.

« Nous nous sommes dévoilés l'un à l'autre ; nous ne pouvons plus nous en imposer par de faux prétextes ; tous nos raisonnements n'étaient que des subterfuges. Il ne nous reste plus qu'une seule marche à suivre. Ne nous revoyons plus.

Que la mer, que l'océan, que l'univers entier nous sépare. Je puis mourir loin de vous, aussi bien qu'à vos pieds, et je mourrais à vos pieds si... non, non ! Ne nous revoyons plus dans ce monde. Souffrons chacun de notre côté, mais conservons la vertu qui nous laissera l'espoir de nous retrouver dans un autre. Tel doit être notre seul but. — Je me meurs, et quoique je ne vous l'aie jamais dit, votre front et vos joues m'ont révélé l'état de votre cœur. Adieu ! Je vous ai aimé et je vous aime encore plus que tout ce que la terre pourrait m'offrir sans vous, plus que moi-même, et trop pour pouvoir supporter l'idée de vous voir malheureux par la pensée qu'en m'aimant vous vous exposez à la vengeance terrible de la religion à laquelle votre conscience est honorablement attachée. — Vous savez déjà tout cela — vous n'en pouvez douter, et c'est pourquoi je me permets de vous le dire. Adieu. Il faut que nous nous trouvions aux deux extrémités du monde. J'obtiendrai de mon cher oncle de partir sur-le-champ pour... Vous n'avez pas besoin de savoir pour quel pays. — N'essayez pas de me voir — ne l'osez pas ! — Sauvez-nous tous deux — vous le pouvez. — Adieu, jusqu'à ce que nous soyons réunis pour l'éternité. »

Après une journée passée dans un calme imaginaire, John répondit ce qui suit :

« La résolution que vous avez prise, je l'avais déjà formée. Oui, il faut nous séparer jusqu'à ce que l'éternité commence pour tous deux. Mais vous n'avez pas besoin de partir. Restez près de votre oncle ; il a besoin de tous vos soins, et il n'est pas en état de voyager. C'est moi qui dois fuir, et fuir bien loin. J'ai déjà pris des mesures pour quitter l'Irlande et passer en Espagne. Un vieux prêtre, mon parent, dont vous m'avez déjà entendu parler, m'aidera dans ce projet, et je lui ai écrit à ce sujet. Il m'en avait déjà parlé lui-même. — Je vous

renvoie le premier présent que vous m'avez fait, la bague que j'avais trouvée dans ma chambre, et j'y joins les livres et les dessins que vous m'aviez donnés. J'ai déraciné les fleurs que vous m'aviez envoyées, comme je dois extirper de mon âme l'amour dont vous l'avez enflammée. Je ne veux pas qu'elles fleurissent dans mon pays natal, dans le petit jardin de mon père, puisque aucune fleur ne pourra jamais éclore dans mon cœur sous le soleil d'un pays étranger.

« Vous dites que vous vous mourez. — Je crois réellement qu'aucun de nous ne survivra long-temps à cette épreuve cruelle. Mais notre mort ne sera pas un crime, elle sera l'effet de la volonté de Dieu ; et puisque vous m'aimez, comme vous le dites, l'aspect de la mort ne m'effraie pas. Nous la braverons en nous acquittant de notre devoir. Notre mémoire sera sans tache sur la terre, notre espérance survivra au tombeau, et ce sera notre récompense. Le ciel n'exige rien de plus de la faible humanité.

« Aimez-moi toujours, quand je serai parti ; je ne cesserai jamais de vous aimer. Sûrement ce ne peut être un crime ; car plus je vous aime, plus le sacrifice de mon amour à mon devoir doit être grand et méritoire.

« Oui, séparons-nous pour toujours, mais non pas, comme vous me le proposez, sans nous faire de derniers adieux. Que cette proposition ne vous fasse ni tressaillir, ni trembler. J'ai long-temps réfléchi. C'est une glorieuse occasion de commencer le sacrifice que nous sommes appelés à faire, et le triomphe que nous avons résolu de remporter sur nous-mêmes. J'irai ce soir en chaise de poste avec ma sœur Peggy à Nenagh, pour nous rendre ensuite à Dublin. La chaise m'attendra à six heures près de la barrière qui est au coin du petit bois sur la route. Tous mes préparatifs sont faits.

Trouvez-vous-y avec Frank. Ayons une demi-heure de conversation, vous, votre frère, ma sœur et moi. Serrons-nous la main pour la dernière fois, et que ce soit avec une amitié pure. Vous me trouverez digne de cette grâce, comme vous l'êtes de me l'accorder. Adieu, jusqu'à six heures ».

Après avoir envoyé cette lettre, John, au milieu des pleurs de toute sa famille, fit les derniers arrangemens pour son voyage. Quand on eut dîné, il appela Peggy dans sa chambre et lui demanda si M. Frank avait fait à leur père la demande de sa main. Cette question parut plonger Peggy dans une affliction que son frère ne sut comment expliquer, et elle lui répondit négativement. Il se souvint en ce moment de la blessure que Frank avait reçue au bras le soir même du jour où il avait eu une explication avec lui à ce sujet, et il supposa que c'était la cause qui avait apporté du retard à l'exécution de ses projets et de sa promesse. Il fit part de ses idées à cet égard à sa sœur, qui l'écouta d'un air qui lui parut encore fort étrange ; et là finit leur conversation.

Le moment de se séparer de son père et de sa mère arriva. Nous laisserons à l'imagination de nos lecteurs la description de cette scène. Il partit, donnant le bras à Peggy, et précédé de deux hommes qui portaient son bagage. Lorsqu'ils étaient à peu près à mi-chemin de la barrière où devait se trouver la chaise de poste — car le lecteur n'a pas oublié que les voitures ne pouvaient arriver jusqu'à la ferme — Peggy dit, avec un air d'embarras, qu'elle avait oublié quelque chose ; qu'il fallait qu'elle retournât au logis, et qu'elle reviendrait sur-le-champ.

John continua son chemin, et en arrivant près de la barrière, il y trouva Letty et son frère. Frank portait un fusil de chasse, pour tirer un coup, comme il le dit, sur tel gibier qui

pourrait se présenter. Il avait aussi une paire de pistolets de poche, qu'il présenta à John en le priant de les accepter. Le jeune prêtre le remercia en souriant, et lui dit qu'il n'avait nul besoin de pareilles armes. Frank insista, et lui remontra qu'étant sur le point d'entreprendre un long voyage, il ne savait pas dans quelles circonstances il pourrait se trouver. John céda, prit les pistolets, et les plaça à côté de lui sur le bord d'un fossé où ils s'étaient assis, le long du bois, à une centaine de pas de la route, en attendant Peggy.

L'entrevue des deux amans commença comme ils se l'étaient positivement promis. Aucun d'eux ne trembla, ni ne montra de faiblesse jusqu'au moment où l'on entendit sur la route le bruit des roues de la chaise de poste qui arrivait, John alors témoigna sa surprise de ne pas voir Peggy. Frank monta sur une hauteur voisine pour voir si elle arrivait, et dit qu'il ne la voyait pas, mais que le crépuscule qui commençait à tomber pouvait empêcher de l'apercevoir. Regardant alors d'un autre côté, il s'écria : un renard ! il faut que je le salue d'un coup de fusil. Et descendant du côté opposé de la hauteur, il disparut.

Lorsqu'ils se trouvèrent seuls, les amans tremblèrent comme des criminels dont la sentence vient d'être prononcée. Ils se levèrent en silence, firent quelques pas, chacun d'un côté différent, comme pour chercher à voir Frank ou Peggy. En ce moment un coup de fusil, tiré par Frank, se fit entendre. Letty tressaillit, et poussa un cri d'effroi. John se tourna vers elle, la vit chanceler, et arriva à temps pour rompre sa chute en la recevant dans ses bras, et en tombant avec elle...

Au bout de quelques minutes John Nowlan se releva, les joues en feu, les yeux égarés, la bouche écumante, s'arrachant les cheveux, et semblable à un homme privé de raison. Ses

regards tombèrent sur les pistolets que Frank venait de lui donner ; il les saisit en poussant un cri de joie sauvage, et s'enfuit pour ne pas rendre Letty témoin de la mort qu'il avait résolu de se donner. À peine était-il en course, qu'il entendit derrière lui un éclat de rire étouffé et moqueur. Il se retourna, croyant que l'ennemi du genre humain allait se rendre visible à ses yeux, triomphant de sa chute, mais ce fut Maggy Nowlan qu'il aperçut.

— Arrêtez, père John, s'écria-t-elle, je vous cherchais pour nous dire un secret. — Hier soir un de vos amis a triomphé de votre sœur Peggy. Ils sont en ce moment à deux pas d'ici ; et elle le conjure à genoux de réparer son honneur.

Ses anciens soupçons, l'air d'embarras et de confusion de Peggy ce matin même, la manière étrange dont elle l'avait quitté une heure auparavant, tout porta la conviction dans une âme déjà déchirée par le désespoir, et il s'écria d'une voix rauque et presque éteinte :

— Où sont-ils ? Montrez-les-moi.

— Suivez-moi, répondit Maggy en marchant devant lui.

— *Salve, frater !* lui dit le frère Shanagan, monté sur son petit cheval gris, et passant sur le bord de la route.

John poussa un cri de joie et de rage en même temps, cacha ses pistolets dans son sein, courut au vieillard, le saisit par le bras, et s'écria : Descendez de cheval, monsieur ! — vite ! à l'instant !

— Comment ! — Pourquoi ?

— Pour faire une bonne œuvre — pour sauver des âmes — c'est le ciel qui vous envoie ! — Descendez de cheval, vous dis-je ; il y va de la vie ou de la mort — hâtez-vous !

Le vieux frère, pressé si vivement, mit pied à terre, consentit à le suivre, et ils eurent bientôt rejoint Maggy.

— Conduisez-nous vers eux, lui dit John.

— Je ne vous y conduirai qu'à une condition, répondit Maggy. Il faut que vous me promettiez, que vous me juriez, que vous ne lui direz pas que c'est moi qui vous ai averti.

— Je vous le jure par le ciel et l'enfer, — marchez !

— Vous voyez cette haie, à vingt pas d'ici, — ils sont derrière, dit Maggy. Et après avoir dit ces mots, elle prit la fuite du côté opposé.

John y traîna le frère, le fit passer par une brèche de la haie, et vit effectivement Peggy à genoux devant M. Frank. Elle semblait le conjurer vivement de lui accorder quelque grâce, tandis qu'il était debout, la regardant d'un air calme qui avait quelque chose de sombre.

— Scélérat ! s'écria John, en se précipitant entre eux ; rendez-lui justice à l'instant même, ou vous m'aurez fourni vous-même les moyens de vous punir. Et appuyant le bout d'un pistolet sur la poitrine de Frank, il ajouta : voici un prêtre que Dieu a envoyé tout exprès pour vous unir à elle.

Peggy poussa un grand cri, et supplia son frère de ne commettre aucun acte de violence. Frank parut interdit, fit un pas en arrière, et demanda à John ce qu'il voulait dire. Le frère Shanagan lui mit la main sur le bras, pour déranger la direction du pistolet.

— Ne me touchez pas, monsieur ! s'écria John avec fureur ; remplissez les fonctions de votre ministère ; mariez à l'instant cet homme et cette femme, ou, par le ciel que nous avons tous outragé, vous serez ma première victime, avant

que ma fureur éclate sur eux et tombe ensuite sur moi-même. — Prenez sa main, séducteur, scélérat ! — Elle porte déjà une bague ; elle servira d’anneau nuptial. — Prenez sa main, vous dis-je, ou je...

— John ! — Mon frère ! s’écria Peggy, en se jetant à ses genoux, pourquoi exigez-vous une telle chose ? Quel terrible égarement d’esprit vous a saisi ?

— L’égarement d’esprit sans lequel je ne pourrais faire ce que je fais, répondit John. Relevez-vous, femme, et tenez-vous debout à son côté. Un des enfans de notre père, du moins, aura encore une bonne renommée après cette nuit — une bonne renommée replâtrée sans doute, mais n’importe. — Levez-vous, vous dis-je ; ou, aussi sûr que nous sommes enfans de la même mère, je vous tue à mes pieds. Il appuya le bout de son pistolet sur le front de sa sœur ; elle se leva avec terreur, et il continua à en menacer alternativement Frank et Peggy, tout en criant au frère Shanagan de remplir ses fonctions.

— Il faut céder à cet insensé, dit Frank avec beaucoup de sang-froid, en prenant la main de Peggy. Elle résista, voulut la retirer, et s’écria : Mais écoutez-moi, John ! je ne veux nullement...

— Pas un mot de plus ! s’écria-t-il avec fureur. Toute opposition parut non-seulement inutile, mais même dangereuse, car sa rage était évidemment portée au plus haut degré. Le bon frère fit pourtant encore un effort pour lui faire entendre raison ; Peggy s’écria, avec l’accent du désespoir : Mon frère, mon frère, vous me perdez ! il avait l’oreille fermée aux remontrances comme aux prières ; il redoubla ses menaces, il jura qu’il allait les exécuter. Enfin le vieux prêtre tira son rituel

de sa poche, et au bout de quelques minutes, Frank Adams et Peggy Nowlan étaient mari et femme.

— C'est bien, et puissiez-vous être heureux ! dit John quand la cérémonie fut terminée. Adieu, ma chère sœur, adieu, mon frère Frank ; — il leur serra la main à tous deux. — Adieu ! vous apprendrez de mes nouvelles, si vous n'en recevez pas.

Il s'éloigna d'eux. — John ! John ! s'écria Peggy en courant après lui, donnez-moi vos pistolets ! Elle parvint à l'atteindre, et se jeta une seconde fois à ses pieds.

Il s'arrêta un instant. Ses yeux ardents rencontrèrent ceux de sa sœur. Il jeta les pistolets par dessus la tête de Peggy, l'embrassa tendrement, et s'enfuit en courant.

Il se rendit à l'endroit où il avait laissé la pauvre Letty. Il l'y trouva encore, mais étendue par terre et sans connaissance. Il la releva, et la prit dans ses bras. Maintenant, murmura-t-il, je n'ai plus d'autre lien sur la terre que celui que le crime a formé, que l'enfer a noué. — Oui, ma victime, je n'aurai d'autre sort que le vôtre. — Vous ne resterez point ici pour être l'objet du mépris ou de la pitié. — Oui, je me sacrifierai avec vous. — La malédiction de mon père et de ma mère, celle de l'église qui me rejette de son sein, me poursuivront partout ; mais vous et moi nous ne ferons qu'un.

Il la porta jusqu'à la chaise de poste ; la fit asseoir à la place que Peggy devait occuper, et l'instant d'après, ils étaient en chemin pour Dublin.

Après cette époque, sept années s'écoulèrent sans que la famille de John Nowlan sût ce qu'il était devenu. Son ancien et respectable ami, M. Kennedy, le vit par hasard deux fois pendant cet intervalle, dans de telles circonstances, que, par

compassion pour ses parens, il crut devoir ne pas leur en parler.

CHAPITRE II

Si l'histoire que nous rapportons n'était qu'une fiction, l'imagination qui n'aime pas à admettre la possibilité d'événemens qui, sans paraître très-probables, arrivent pourtant journellement dans le monde, aurait peut-être rejeté la catastrophe soudaine que nous avons retracée dans le chapitre précédent ; et en laissant John et Letty commettre une faute, elle les y aurait conduits par une gradation mieux ménagée. Quelques-uns de nos lecteurs se récrieront sans doute contre leur chute, à l'instant où, se croyant forts de leur vertu, ils ne s'étaient donné rendez-vous que pour se prouver respectivement la fermeté avec laquelle ils pouvaient marcher sur la voie droite. Mais la nature humaine, qui n'est connue que de ceux qui l'ont bien étudiée, doit prononcer sur l'appel que nous interjetons contre cette critique. Les tentations qui ont produit une forte impression, quoique involontaire, et auxquelles on a su résister, ne peuvent être écartées définitivement qu'en fuyant les objets ou les occasions qui les ont fait naître. En leur présence, il ne faut qu'une seconde pour que la Volonté, quelque déterminée qu'elle fût auparavant, soit renversée de son trône.

Mais au lieu de nous obliger à nous épuiser en raisonnemens pour prouver une vérité de théorie qui a été souvent répétée et souvent oubliée, le plus sage de nos lecteurs ne peut-il pas se rappeler quelque léger faux pas qu'il ait fait, après avoir pris la ferme résolution de l'éviter ? On n'a pas le dessein prémédité de commettre telle faute, on a formé le plus sage projet de s'en abstenir ; on a repoussé la tentation ; mais on lui laisse l'occasion de se représenter, et l'on y cède. Il est même dans la nature que plus la faute est grande, plus la tentation de la commettre devient violente. Par conséquent

puisque'une tentation légère a pu renverser les résolutions les plus sages du plus sage de nos lecteurs, il ne doit pas être surpris qu'une forte tentation ait exercé le même pouvoir, un pouvoir encore plus fort sur la ferme résolution de notre pauvre jeune homme et d'une malheureuse jeune fille.

Nous avons laissé ce couple infortuné dans une chaise de poste sur la route de Nenagh. Letty avait à demi recouvré l'usage de ses sens pendant que John l'y portait, mais elle ne fit aucune résistance ; elle ne donna même aucun signe qu'elle eût repris connaissance. Lorsqu'ils furent en voiture, John avait un bras passé autour de sa taille, mais elle resta immobile, la tête appuyée sur le côté de la voiture. La nuit vint bientôt, et elle fut fort obscure. Il ne pouvait la voir, mais il sentait qu'elle était toujours sans mouvement. L'idée qu'elle était morte se présenta à son esprit, mais sans le glacer d'effroi, sans même le faire tressaillir. Il n'aurait pu se rendre compte du sentiment qu'il éprouva quand cette pensée s'offrit à lui. Peut-être se figura-t-il que la mort aurait été un bienfait pour cette infortunée.

Ils arrivèrent à Nenagh, sans avoir parlé, sans avoir changé de position. La diligence qui partait cette nuit pour Dublin était déjà à la porte de l'auberge où la chaise s'arrêta ; le cocher vint lui dire qu'il pouvait avoir deux places dans l'intérieur, et lui demanda s'il prendrait son bagage dans la chaise. John lui répondit affirmativement d'un ton calme. Quelques instans après le cocher revint lui dire que la diligence allait partir, et avança le bras pour aider la jeune dame à descendre. John le repoussa avec une sorte de colère, prit de nouveau Letty entre ses bras et la descendit lui-même de la chaise, non sans quelque difficulté.

— Cette dame est-elle bien malade, monsieur ? lui demanda un vieillard d'un ton bourru, tandis que se faisant place à travers des genoux bien couverts de manteaux, des épaules arrondies, des coudes carrés, et des têtes en bonnets de nuit, John déposait Letty dans un coin de la voiture.

— Oui, monsieur, répondit-il, croyant parler à un homme compatissant.

— En ce cas, Monsieur, continua le même voyageur, ne serait-il pas plus commode pour elle et pour vous de voyager seuls, qu'il ne le sera pour nous de voyager avec vous ?

— Répondez vous-même à cette question comme il vous plaira, monsieur, répliqua John.

— Cocher ! cria le vieillard en passant la tête par une portière ; cocher ! avez-vous dessein de me conduire à Dublin à côté d'une femme malade, mourante peut-être ?

— Misérable ! s'écria John, en faisant un geste pour le saisir au collet ; — mais à sa grande surprise, Letty se redressa, lui saisit le bras, et dit d'une voix faible et à peine articulée : — Je ne suis pas malade, monsieur ; je suis seulement... seulement... et elle fondit en larmes.

Le cœur égoïste du vieux bourru ne put résister aux accents douloureux de cette voix touchante, et il fit quelques excuses aussi poliment qu'il le put, tandis que deux autres voyageurs plus jeunes témoignaient à John et à Letty la satisfaction qu'ils éprouvaient de les avoir pour compagnons de voyage. Le garde prit sa place ordinaire, le cocher monta sur son siège, fit claquer son fouet, et la diligence partit pendant que John s'adressait à lui-même la réflexion : « Et voilà donc le premier accueil que nous fait le monde ! »

Après le peu de mots qu'elle avait prononcés, Letty s'enfonça dans un coin de la voiture, et se couvrit le visage d'un coin de son schall, quoiqu'il fit une obscurité profonde. Elle ne prononça plus une seule parole pendant tout le reste du voyage et John n'essaya pas de lui parler. Son bras ne lui entourait plus la taille ; et elle semblait même frissonner, quand il la touchait par hasard.

La nuit, une nuit longue et terrible, se passa sans qu'il y songeât. Sans éprouver de fatigue, sans verser une larme, sans faire une réflexion, John était assis à côté de l'infortunée complice de sa faute, dans un état de stupeur produit par le désespoir. Si, à travers les glaces levées de la voiture, son œil tombait, sans le savoir, sur quelque objet qui fit naître dans son esprit quelque idée dont il ne s'apercevait pas, et il n'en était que plus confirmé dans son état d'abstraction. Le sifflement du vent de la nuit passant sur les marécages du comté de Tipperary, la pluie qui battait contre une des glaces de la diligence, la faible lueur des lanternes qui se montraient à la porte des misérables auberges où l'on s'arrêtait pour changer de chevaux, et les paysans qui les amenaient, à peine éveillés et à demi vêtus, qu'une clarté douteuse faisait paraître un instant, et qui disparaissaient dans l'obscurité comme des spectres, tout cela répondait assez bien à l'horreur mélancolique dont l'âme de John était pénétrée.

Quand le premier rayon de l'aurore naissante entra dans la voiture, il enfonça son chapeau sur ses yeux, jeta un regard sur Letty, qui avait encore le visage couvert de son schall, et un coup d'œil craintif à la ronde sur les autres voyageurs. Croisant ensuite les bras sur sa poitrine, il s'appuya sur le fond de la voiture.

Les deux jeunes voyageurs s'éveillèrent, bâillèrent, et se dégagèrent la tête, l'un d'un bonnet de coton, l'autre d'un bonnet fourré. Ils s'adressèrent à John et à Letty, leur disant qu'ils espéraient qu'ils avaient bien dormi. John leur répondit à peine, et Letty n'ouvrit pas la bouche. Ils causèrent ensuite entre eux, parlant de différentes causes pendantes devant la Cour de la Chancellerie, celle des Plaids Communs et celle du Banc du Roi ; d'assignations, d'interrogatoires, de plaidoiries, de plaignans et de défendans, ce qui aurait annoncé clairement à quiconque aurait écouté leur conversation qu'ils étaient deux jeunes procureurs retournant à Dublin, après avoir été à Limerick pour quelque affaire ; mais nos pauvres amis étaient trop absorbés dans leurs propres idées, et le vieux bourru encore trop bien endormi, ou du moins feignant de l'être, par honte de sa grossièreté, pour y faire la moindre attention. Enfin ils changeaient de sujet d'entretien, et se mirent à faire de l'esprit, suivant l'acception que donnent à ce terme de jeunes procureurs, montrant évidemment le désir de piquer l'intérêt ou la curiosité de la jeune dame dont ils n'avaient pas encore vu les traits. Ils parlèrent de leurs cliens, contèrent des anecdotes, firent un grand nombre de ces plaisanteries banales à l'usage des diligences irlandaises ; mais ils eurent beau se mettre en frais, ce fut peine perdue, personne ne les écouta. John les entendit à peine, et s'il les entendit, ce ne fut que pour être ennuyé de leur babil. Même s'il avait eu l'esprit tranquille, les fadaises qu'ils débitaient l'auraient excédé ; que devait-il donc en penser dans la situation où il se trouvait ? Les traits de l'esprit le plus fin et le plus délié auraient volé autour de lui sans l'atteindre, comment les efforts de la bouffonnerie auraient-ils pu le toucher ?

Le jour venait de paraître, quand ils arrivèrent à Dublin. Ils rencontrèrent plusieurs autres diligences qui y entraient ou qui en sortaient. Dans le quartier de commerce et de

manufactures où ils se trouvaient, dans James-Street, dans Thomas-Street, ils virent des groupes nombreux d'ouvriers qui se rendaient au lieu de leurs travaux journaliers. Les cris ordinaires des marchands des rues se faisaient déjà entendre ; des chariots et des charrettes de toute espèce remplissaient les rues, et l'on entendait sortir de différens cabarets les voix rauques et enrouées d'ivrognes qui avaient prolongé leur débauche fort tard, ou qui l'avaient commencée de très-bonne heure. Tel est le tableau raccourci du matin d'une grande ville. Le jeune homme qui le voit pour la première fois, quelque calmes que puissent être son esprit et son cœur, quelque agréable que puisse être la perspective de la carrière qui lui est ouverte, éprouve plus de surprise que d'admiration, plus de dégoût que de plaisir. Il est dans une solitude qui ne ressemble en rien à celle qu'il a quittée ; dans une solitude peuplée d'hommes, et qui n'a rien de commun avec celle de la nature. Mais indépendamment de cette sensation commune et générale, John Nowlan avait toujours sous les yeux le remords dans le passé, le désespoir dans le présent, la terreur dans l'avenir ; d'abord ses pensées se fixèrent sur lui-même, et il se vit enfoncé dans le crime, reprouvé par les hommes, pauvre, méprisé, sans espoir et sans secours. — Ses yeux tombèrent sur Letty, et il se reprocha d'avoir pu songer à lui, quand il avait à son côté celle à qui il venait de ravir en un instant son nom, son rang, sa fortune et sa réputation ; celle à qui il ne restait d'autre protecteur que lui, d'autres moyens d'existence que ceux qu'il pourrait lui procurer. Et comment lui en procurerait-il, lui qui n'avait aucune ressource pour mettre sa tête coupable à l'abri de la pauvreté, de la honte et des besoins de toute espèce ; lui qui n'osait même s'adresser à Dieu pour le prier de ne pas punir son crime de toute sa colère ?

Les voyageurs descendirent de voiture, et un garçon de l'hôtel où la diligence s'était arrêtée, fut obligé d'inviter John plusieurs fois à en descendre aussi, avant que celui-ci l'entendît. Letty était toujours hors d'état de se soutenir, et John fut encore obligé de la porter jusque dans l'hôtel. Tandis qu'il traversait ainsi le vestibule, les jeunes procureurs et le vieux bourru l'examinèrent de la tête aux pieds, et s'il avait eu l'esprit assez présent pour le remarquer, il aurait vu sur leur physionomie, et sur celle des garçons un sourire caustique, occasionné par son costume, qui annonçait un ecclésiastique, et par la situation équivoque dans laquelle il se trouvait. Les garçons se jetèrent encore un regard malin, lorsque, d'un ton qui n'annonçait guère la confiance d'un homme habitué à voyager, il demanda une chambre à coucher pour la jeune dame. Une servante se présenta pourtant, et John laissa Letty avec elle.

Voulant mettre à exécution sur-le-champ un plan qu'il avait formé avec calme, à ce qu'il lui semblait, depuis quelques heures, John sortit alors de l'Hôtel royal d'Irlande, Dawson-Street. Descendant Grafton-Street, traversant College-Green, passant le pont de Carlisle, et entrant dans Sackville-Street, il regardait de maison en maison, cherchant seulement une boutique d'un certain genre, sans faire la moindre attention aux beaux édifices qui se trouvaient sur son chemin. Mais presque aucune boutique n'était encore ouverte, et il eut à se promener deux bonnes heures dans les rues de Dublin en attendant le loisir des garçons de boutique et des apprentis de cette ville, qui n'avaient aucun motif pour quitter leur lit avant l'heure fixée par leurs maîtres pour le commencement de leurs travaux journaliers. Enfin ils commencèrent à ouvrir leurs contrevents, et John entrant dans une boutique où l'on vendait des habits tout faits, en acheta un complet, dans lequel il ne se trouvait pas un seul fil noir, passa dans l'arrière-

boutique pour l'essayer, et ainsi déguisé, se mêla à la foule qui commençait à remplir les rues, sans craindre d'être reconnu.

Il vit le clocher de l'église de St George, qui termine la belle perspective qu'offre Sackville-Street. Il savait que ce ne pouvait être qu'une église protestante⁴⁶, et pour accomplir la partie la plus importante de son plan, il s'avança à la hâte de ce côté. Arrivé devant l'église, qui est un petit bijou en architecture, il s'informa de la demeure du ministre qui la desservait, et l'ayant apprise, il se rendit chez lui.

Ayant demandé à lui parler pour affaire particulière, on le fit entrer dans une salle où il trouva un vieillard dont l'air était doux et aimable. En peu de mots, mais prononcés avec feu et énergie, il lui fit l'aveu de sa faute et la peinture de ses remords, ajouta qu'il avait été obligé de se réfugier à Dublin avec l'infortunée complice de son crime, qu'ils venaient d'y arriver ce matin même, et il le supplia de leur procurer la seule consolation que leurs malheurs et leurs chagrins pussent admettre, en les unissant sans délai.

Après quelques questions, dictées par un intérêt compatissant, le vieux ministre lui accorda sa demande, et John éprouva le premier, le seul moment de soulagement du poids cruel qui l'accablait. Il le pressa de fixer une heure.

— Midi, dit le vieillard.

⁴⁶ Parce qu'en Angleterre les églises servant au culte de la religion anglicane sont les seules qui aient le droit d'avoir un clocher et des cloches. — Tr.

— Ne pourriez-vous en fixer une plus rapprochée, monsieur ?

— Impossible. Il y a quelques préliminaires à remplir.

— Soit, monsieur, je vous remercie.

Et John allait partir, sans songer à parler du lieu où se ferait la cérémonie.

— Je vous attendrai donc à midi dans l'église, lui dit le ministre.

— Oh, monsieur ! s'écria John, en joignant les mains, n'insistez pas sur cela, je vous en supplie. La pauvre créature est malade, hors d'état de sortir.

Le ministre réfléchit un instant et lui dit en souriant avec un air de bonté, qu'en ce cas, il se rendrait chez lui ; et John se retira en lui faisant les plus vifs remerciemens, et en lui laissant son adresse.

— C'est la seule chose que je puisse faire maintenant, dit John en marchant rapidement de rue en rue, sans savoir où il allait ; la seule. — Elle est protestante, et cela l'aidera à se réconcilier avec elle-même. Cela lui procurera quelque soulagement, quelque peu que ce soit. Suivant sa religion, mes vœux ne sont pas un empêchement au mariage, et les lois du pays le rendent même valide. — Quant à moi, quant à ma croyance, à mes obligations, ce n'est qu'entasser crime sur crime, sacrilège sur sacrilège. Eh bien, n'importe, j'ai causé sa perte, et la seule réparation que je puisse lui faire, c'est de mettre ma perte à ses pieds. N'est-ce pas un devoir pour moi à présent de la garantir du désespoir, d'adoucir son malheureux sort par tous les moyens que la terre, le ciel et l'enfer pourront me suggérer ? j'ai fait moi-même mon destin, je l'ai

fait et je dois le subir. Oui, je le subirai. À compter de ce moment, je m'oublierai moi-même comme le monde m'oubliera. Je ne vivrai que pour elle ; je mourrai pour elle ; je souffrirai pour elle et dans ce monde et dans l'autre, pourvu que je puisse lui donner quelque consolation. Allons, allons, j'ai bien autre chose à songer. — Point de paresse, point de retard, ne perdons pas un instant.

Tandis qu'il prenait cette résolution il entendit sonner neuf heures ; il en avait encore trois à attendre avant celle qui venait d'être fixée, et il ne pouvait se résoudre à reparaître devant elle sans être accompagné par le ministre. — Non, bien décidément, il n'en aurait pas le courage. Cependant elle ne savait ce qu'il était devenu ; elle pourrait être dans l'inquiétude ; il fallait nécessairement l'en tirer. Il entra dans le premier café qu'il trouva, et demanda à déjeuner et une feuille de papier. Il lui écrivit sur-le-champ quelques lignes à la hâte pour l'informer qu'il était occupé d'une affaire qui les intéressait tous deux, et qu'il ne pourrait la revoir avant midi ; lui ayant envoyé ce billet par un commissionnaire que le garçon lui procura, il paya le déjeuner auquel il n'avait pas touché, et se remit à se promener dans les rues.

Chemin faisant, il entra chez un orfèvre, et lui demanda une bague de mariage. Le marchand lui demanda de quelle grandeur il la voulait, et lui en offrit de toutes tailles. John se rappela la bague qu'il avait si longtemps portée à un ruban attaché à son cou, et qu'il avait rendue si récemment. Il en choisit une qui lui parut à peu près semblable, l'acheta et sortit de la boutique.

Il avait encore plus de deux heures à passer avant de pouvoir retourner près de Letty. Il marcha au hasard de rue en rue, sans se mettre en peine de quel côté il allait. Dans une

rue où il n'y avait aucune boutique, un homme qu'il crut reconnaître, s'arrêta à quelques pas de lui pour frapper à une porte. Un second coup d'œil le convainquit ; c'était bien véritablement son ancien ami, son vénérable parent, M. Kennedy. À l'instant où l'on ouvrait la porte les yeux de M. Kennedy tombèrent sur John et il tressaillit. John se sentit frappé comme d'un coup de foudre. Se détournant et baissant la tête, il croyait à chaque instant voir son ancien guide spirituel s'approcher de lui, mais il paraît que M. Kennedy ne put croire que ce fût réellement John qu'il voyait. Le changement de costume, l'invraisemblance que John Nowlan fût en ce moment à Dublin, tout contribua à lui faire croire qu'il se trompait, et il entra dans la maison. John entendit le bruit de la porte qui se fermait ; il se hasarda à y jeter un coup d'œil, et ne vit plus personne. Il était en ce moment au coin d'une autre rue, il y entra à la hâte ; et courut sans s'arrêter de rue en rue, jusqu'à ce qu'il se trouvât sur la Route Circulaire. Il entra alors dans le parc du Phénix, et s'y jeta sur l'herbe à l'ombre de quelques arbres.

Il serait inutile de parler des réflexions qui l'y occupèrent ; chaque lecteur se les figurera aisément. Il fut tiré de la rêverie en entendant sonner onze heures un quart à une horloge voisine. Se levant sur-le-champ, et regardant à sa montre, il vit qu'effectivement il ne lui restait plus que trois quarts d'heure pour retourner à l'hôtel où il avait laissé Letty, et s'y trouver à l'heure convenue. Il courut à la porte du Parc et demanda le chemin de Dawson-Street. On le lui indiqua vaguement, en lui disant qu'il en était bien loin. Il reprit la Route Circulaire, rentra dans la ville, marcha presque au hasard, sans songer soit à prendre un fiacre, soit à demander de nouveau le chemin. Enfin comme il passait près d'une place de fiacres, un cocher lui demanda s'il avait besoin d'une voiture. Cette demande le tira de sa nouvelle distraction ; il y

monta sur-le-champ, et arriva à la porte de son hôtel quelques minutes avant midi. Il resta à la porte pour attendre le ministre, et il eut la satisfaction de le voir arriver précisément comme midi sonnait. Il le fit entrer dans une chambre particulière, le pria d'y attendre quelque instans, et monta dans celle de Letty.

Il frappa à la porte ; nulle voix ne lui répondit. Il frappa une seconde fois ; même silence. En proie aux plus vives alarmes, il ouvrit la porte, et vit à l'autre extrémité d'un grand appartement, Letty à genoux, et en prière, le dos tourné vers la porte. Il tressaillit, et resta immobile. Letty ne s'aperçut pas de son arrivée, et les mains jointes, la tête levée vers le ciel, elle continua à prier. John osait à peine respirer, mais il tremblait de la tête aux pieds, et il fut obligé de s'appuyer sur une chaise. La chaise fit un léger bruit ; Letty se retourna, l'aperçut, et baissa la tête sur ses deux mains. John recueillit toutes ses forces, s'approcha d'elle, lui prit doucement la main, y mit la bague de mariage, et lui dit d'un ton solennel : « Letty, le ministre *protestant* nous attend. »

Elle regarda la bague, baissa encore la tête, et poussa un profond soupir. Au bout de quelques secondes, elle se leva, prit un voile blanc qui était près d'elle, s'en couvrit, et sans oser lever les yeux sur John, elle lui prit le bras, et descendit avec lui.

Lorsqu'elle entra dans la chambre où le ministre attendait, elle le salua, mais les yeux toujours baissés, et s'avança avec John au milieu de l'appartement, tous deux pouvant à peine se soutenir sur leurs jambes. Le bon ministre, comprenant parfaitement cette scène, d'après ce que John lui avait dit, ne leur adressa que quelques mots, avec le ton de la plus grande douceur, et commença sur-le-champ le service du

mariage ; son domestique, qu'il avait amené à cet effet, servant de témoin. John et Letty ne surent que la cérémonie était terminée, que, lorsque, prenant une main à chacun d'eux, il les plaça en face l'un de l'autre, et leur dit : — Embrassez-vous, mes pauvres enfans. — Femme, voici votre mari ; — Mari, voici votre femme.

Letty, pâle, tremblante, et les yeux baignés de larmes, releva enfin la tête. Elle vit John qui lui tendait les bras ; elle s'y précipita en sanglotant, et il la serra contre son cœur, tandis que le vieux ministre joignait ses larmes aux leurs. Enfin il essaya de conduire Letty à une chaise, mais elle tomba sans connaissance aux pieds de son mari.

Quand elle revint à elle, la même scène se renouvela. Les pauvres jeunes époux se serrèrent de nouveau dans les bras l'un de l'autre, et continuèrent à verser des larmes dont l'amertume n'était plus du moins sans quelque mélange de douceur. — Je le savais, dit Letty ; je m'y attendais ; — je me doutais, John, que vous vous immoleriez pour votre malheureuse Letty ! Et John lui répondait par des exclamations incohérentes, en lui prodiguant les noms et les caresses les plus tendres.

Le ministre, leur ayant serré la main encore une fois, se retira. Quelques heures se passèrent pendant qu'ils étaient à pleurer dans les bras l'un de l'autre. C'était un jour de noces, marqué par le plus misérable bonheur ; un jour d'angoisses, de plaisir et de désolation. La cérémonie nuptiale lui ayant rendu jusqu'à un certain point l'estime et le respect pour elle-même, se regardant comme rendue à la vertu, Letty voyait en John le seul bien qui lui restât sur la terre, celui pour lequel elle avait sacrifié tous les autres, l'homme sur qui elle devait fonder toutes ses espérances pour l'avenir. John, en la

pressant contre son cœur, n'en était pas moins déchiré par les remords de sa conscience, n'en craignait pas moins l'avenir en ce monde et dans l'autre, mais l'amour qu'il avait pour elle, et la compassion qu'elle lui inspirait, l'empêchaient de s'abandonner à ces sentimens, et il lui semblait que tout ce qu'il avait perdu, tout ce qu'il pouvait perdre, n'était rien auprès d'elle. Il éprouvait la joie de la frénésie, cette ivresse du désespoir qui fait que le malheureux déterminé au suicide, se couche sur le lit qui va être inondé de son sang, en regardant avec un sourire le pistolet bien chargé qui doit, à une certaine heure, le faire triompher, comme il le suppose, de toutes ses infortunes.

CHAPITRE III

John et Letty passèrent quelques jours sans sortir, n'ayant aucune affaire, et ne prenant aucun intérêt à tout ce qui aurait pu attirer leur attention dans une grande ville où ils se trouvaient pour la première fois. John avait un autre motif pour garder la maison ; il craignait de rencontrer M. Kennedy. Ils restaient donc assis à côté l'un de l'autre du matin au soir ; et s'ils ne faisaient rien, ils parlaient à peine davantage. Ni l'un ni l'autre ne prononça un seul mot sur le passé ni sur le futur ; sur l'oncle de Letty, ni sur la famille de John ; sur les vœux que l'un avait violés, ni sur la ruine qui leur était commune à tous deux. Ils pensaient même fort peu, car ils craignaient de penser ; cependant Letty était celle qui réfléchissait davantage. Comme John l'avait prévu, Letty ne trouvait dans le mariage qu'elle avait contracté aucun sujet de scrupule ou de remords, car sa conscience lui représentait les vœux de John comme n'étant pas obligatoires. Elle espérait que son oncle pourrait lui pardonner, au moins à demi, un mariage qu'il ne regarderait que comme imprudent, et que John, aidé par le crédit et l'amitié de M. Long, pourrait obtenir de l'avancement dans le monde. Elle supposait qu'en renonçant à ses vœux, il avait aussi changé de religion, et le choix qu'il avait fait d'un ministre protestant lui paraissait confirmer cette supposition. Elle lui croyait des talents du premier ordre, quelques connaissances, un extérieur et des manières qui prévenaient en sa faveur ; son oncle l'aimait certainement ; son frère Frank l'admirait ; et au total le cœur de la pauvre Letty commença à s'ouvrir à l'espérance. Elle profita du premier instant où John la laissa seule pour écrire deux lettres, l'une à M. Long, l'autre à Frank ; elle leur avouait son mariage et leur

demandait pardon, compassion et indulgence tant pour elle que pour son mari.

John était sorti dans une situation d'esprit toute différente. Pour lui, il n'existait plus d'espérance. Il n'avait pas renoncé à sa profession de foi, il était encore catholique, et même, suivant la doctrine de son église et sa propre croyance, prêtre catholique, vivant dans un état monstrueux de péché, contre les lois et la discipline de l'église catholique. Letty pouvait supposer qu'ils étaient mariés, il savait qu'ils ne l'étaient pas, qu'ils ne pouvaient jamais l'être. Quoiqu'il la laissât se livrer à cette illusion pour exécuter le plan qu'il avait formé de tout sacrifier pour le bonheur de celle qui lui était mille fois plus chère que lui-même, il sentait parfaitement que, tandis qu'il était lui-même un apostat, un renégat, un blasphémateur, un proscrit répandant le scandale, elle menait avec lui et comme lui une vie criminelle, et n'était de fait que sa maîtresse. Que pouvait-il y faire ? il lui était impossible d'y remédier. Tout en se résignant à se sacrifier pour elle, il lui semblait qu'il n'oserait jamais l'appeler sa femme, et tout son sang se glaçait à cette idée. De toutes les pensées qui le tourmentaient, c'était la plus horrible, parce qu'elle en était l'objet aussi bien que lui ; parce que, tandis qu'il consentait à se perdre pour elle, elle n'en retirait aucun avantage réel. La bénédiction de Dieu ne pouvait se répandre sur elle comme sur une femme mariée.

Mais en partant de l'hôtel ce jour là, il emportait avec lui une cause additionnelle de désespoir, une voix s'était fait entendre à lui dans la solitude ; — une voix à laquelle il n'avait osé résister ; — la voix terrible de l'avenir ; — et elle l'avait forcé à réfléchir. Cette voix lui avait paru l'avant-courrière de la désolation. Elle lui avait semblé, comme l'horrible chimère d'un songe, prédire l'arrivée d'un monstre hideux chargé de

détruire et d'anéantir. Il ne connaissait pas plus le monde, que le monde ne le connaissait. Il ne savait pas plus à qui s'adresser, et ce qu'il devait faire pour se procurer des moyens d'existence et en fournir à celle qui partageait son crime sans s'en douter, que l'enfant, encore incapable de marcher, abandonné dans la rue, ne sait comment éviter la voiture dont les roues vont l'écraser. Et cependant il voyait à son côté une jeune femme douce, aimable et délicate, élevée dans le sein du luxe et de l'opulence, qui n'avait jamais connu le besoin, pas même de nom, et à qui il ne restait de ressource qu'en lui pour échapper à la plus profonde misère. Après l'avoir quittée avec un sourire forcé pour songer à elle et à ce qu'il pouvait faire pour elle, il paya le mémoire de ce qu'il devait au maître de l'hôtel depuis leur arrivée, et il vit qu'il ne restait que quelques livres dans la bourse assez bien garnie que lui avaient remise ses parens pour son voyage en Espagne. Il était disposé à tout faire, il mourait d'envie de faire quelque chose, mais que devait-il, que pouvait-il faire ?

Il marcha dans les mêmes rues où il avait déjà erré le jour de son arrivée à Dublin, et entra une seconde fois dans le parc du Phénix. En ayant cherché un des endroits les plus solitaires, il s'assit sur l'herbe et se mit à réfléchir. Quelque profond que fût son désespoir, il avait alors tout le calme du sang-froid. Il ne gémit pas, ne soupira pas, ne versa pas une larme. Le malheureux qui entend prononcer sa sentence de mort peut frémir et perdre connaissance, mais ce tribut une fois payé à la nature, il peut ensuite marcher d'un pas ferme à l'échafaud. Telle était alors la situation de John Nowlan ; il s'était familiarisé avec le destin qui avait d'abord égaré sa raison.

Il s'assit donc pour songer tranquillement à se former quelque plan de conduite. Plus d'une fois un mouvement

intérieur le porta à s'agenouiller pour prier, mais il le réprima. La prière, pensait-il, devait être pour lui non-seulement inutile, mais blasphématoire. Pour avoir le droit d'élever une seule pensée vers le ciel, il fallait d'abord qu'il se séparât de Letty, et cet effort lui était impossible.

Il conçut un moment l'idée d'écrire à sa mère ou à Peggy pour leur demander quelques secours, mais une seconde réflexion l'en détournait, il avait renoncé à sa famille comme à son Dieu. Il n'était plus rien pour ses parens, de même que ses parens n'étaient plus rien pour lui. Il fallait qu'il luttât contre son destin sans un ami sur la terre ou dans le ciel pour l'aider. Oui, pensa-t-il, « j'ai fait mon lit, il faut m'y coucher ».

Concentrant alors ses pensées sur ce qu'il pouvait faire par lui-même, il se mit devant les yeux avec plus de méthode qu'il n'aurait pu le faire dans les premiers jours de son arrivée à Dublin, sa situation actuelle, les chances qu'il pouvait avoir de trouver de l'occupation, et les démarches qu'il devait faire pour en obtenir. Les livres, les shillings et les pence entrèrent même dans ses calculs. Il prit un crayon et un morceau de papier, vida sa bourse dans sa main, et calcula combien de temps, en adoptant un système d'économie, il pouvait encore espérer de ne pas mourir de faim, en attendant qu'il fût occupé.

Après avoir passé une couple d'heures à projeter avec patience divers arrangemens minutieux, il se leva décidé à commencer à agir sur-le-champ. Alarmé par le mémoire énorme qu'il venait de payer, il en conclut que la première mesure à adopter était de prendre un plus humble logement. Traversant, pour retourner à son hôtel un faubourg nommé Phibsborough, il vit aux fenêtres de plusieurs maisons, petites mais propres, l'écriteau appartemens garnis à louer. Il y entra, mais

le prix lui en parut encore trop cher pour ses moyens. Enfin il trouva une seule chambre dans laquelle était un lit qui se repliait pendant le jour de manière à former un sofa, et quoique ni l'appartement, quoique propre, ni les personnes qui le lui montraient, ne fussent à son goût, comme le loyer en était proportionné à ses facultés, il le retint, pourvu qu'il convînt à sa femme.

Se remettant en chemin, il délibéra sur la manière dont il disposerait de sa montre, dont il avait résolu d'ajouter la valeur au peu d'argent qui lui restait ; et dans le fait, il avait déjà fait entrer ce prix dans ses calculs. Ne connaissant pas le trafic des prêteurs sur gages, il crut que le meilleur parti serait de vendre sa montre à un horloger. Il cherchait une boutique de ce genre, quand il en vit une d'une autre espèce, à la fenêtre de laquelle était un écriteau : « Ici on prête de l'argent ». Cette annonce l'intrigua un peu, car il fut assez simple pour se demander d'abord si c'était une offre faite par la bienfaisance à ceux qui se trouvaient dans le besoin. Il fut détrompé en entrant dans la boutique, car la première question qu'on lui fit, fut « sur quel gage voulez-vous emprunter » ? il présenta sa montre, et on lui en offrit à peu près le tiers de sa valeur. Ce n'était pas tout-à-fait sur quoi il avait compté, mais ce n'était qu'un prêt, et il tâcha de s'en contenter.

Il se hâta alors de retourner à son hôtel, cherchant comment il pourrait préparer Letty à venir occuper l'humble appartement qu'il venait de retenir, craignant qu'elle ne fut inquiète de sa longue absence, et au milieu des idées les plus noires, éprouvant la plus tendre impatience de revoir et de serrer de nouveau dans ses bras l'infortunée créature, restée seule dans sa chambre, et qui n'avait d'autre société que lui, d'autre bonheur que lui.

Letty lui ouvrit la porte de son appartement en lui tendant les bras avec un air plus gai, ou du moins moins soucieux qu'il ne lui avait vu depuis long-temps. Elle avait l'esprit plus tranquille depuis qu'elle avait écrit à son oncle et à son frère, et comme nous l'avons déjà dit, l'espérance commençait à renaître dans son cœur. Elle avait fait sa toilette avec plus de soin que de coutume, et John la vit revêtue d'une des robes qu'il avait achetée depuis leur arrivée. Elle lui paraissait plus belle que jamais, ses sentimens pour elle prirent encore un nouveau degré d'ardeur, et il la serra contre son cœur avec une tendresse bien vive quoique toujours mélancolique.

Au bout de quelques minutes, il chercha à lui annoncer, de la manière la plus délicate possible, la nécessité impérieuse où ils se trouvaient de changer de demeure ; mais sa langue se refusait à prononcer un seul mot sur ce sujet important. Il savait que le logement dont il avait fait choix était bien loin d'être ce qui aurait convenu au rang que Letty avait occupé, à son éducation, à ses goûts, à ses habitudes, et il ne savait comment s'y prendre pour lui expliquer pourquoi il ne lui en proposait pas un plus convenable ; il n'osait lui parler de la situation de leurs finances.

Letty le tira elle-même de tout embarras à ce sujet. Elle avait réfléchi comme lui, pendant son absence ; elle avait aussi formé des plans et pris des résolutions.

— Mon cher John, lui dit-elle, comme ils étaient assis l'un près de l'autre avant de dîner, une entière confiance doit régner entre des époux, et surtout entre des époux qui se trouvent dans notre situation. Vous savez que je n'ai rien, rien qui soit à ma disposition, et je sais que vous êtes dans la même position. Il faut donc, jusqu'à ce que nos amis veuillent bien nous pardonner, et venir à notre secours, que nous

connaissions tous les deux les ressources que possède chacun de nous, et qu'un seul en soit dépositaire. Prenez cette petite bourse. Elle contient six mois de la pension que me payait mon généreux oncle pour mes dépenses personnelles. Il m'en avait fait le paiement le soir même où... où nous sommes partis pour Dublin, et c'est pourquoi cette somme s'est trouvée dans ma poche. Elle avait sans doute une autre destination, mais à présent nous avons le droit d'exercer la charité envers nous-mêmes.

John reçut la bourse sans faire une seule observation.

— J'ai réfléchi aussi, ajouta-t-elle, que la vie doit être bien chère dans cet hôtel, et que vous avez dû y dépenser beaucoup d'argent. Je pense donc que nous devons le quitter pour prendre un logement plus humble — un très-humble logement, mon cher John ; et le plus tôt sera le mieux. Quoique, depuis un certain temps, j'aie vécu dans le luxe chez mon oncle, vous savez que, pendant mes premières années, je n'ai pas manqué d'exemples et de leçons d'économie chez mon père. J'ai dit qu'on m'adresse poste restante la réponse aux lettres que je viens d'écrire, ainsi nous n'avons pas besoin de rester ici pour les attendre.

Sans rapporter la suite de cet entretien, nous nous bornerons à dire que le soir même ils occupaient la chambre que John avait vue dans le faubourg de Phibsborough. Lorsque Letty y entra, il ne vit pas le regard étrange qu'elle jeta autour d'elle en arrivant ; il n'aperçut que le sourire qu'elle lui adressa presque au même instant. Il entendit le ton d'enjouement avec lequel elle chercha à faire valoir cet humble appartement ; elle l'assura qu'il surpassait son attente, et que c'était un salon magnifique en comparaison de la chambre qu'elle occupait jadis à Mont-Nelson avec trois de ses sœurs.

Mais malgré tout ce que put dire Letty pour exprimer sa satisfaction, John continua, tant pour elle que pour lui-même, à être mécontent de l'appartement, de la maison, des gens qui l'habitaient, et de tout ce qui y avait rapport. Son dégoût ne fit que croître chaque jour ; et pourtant il n'aurait pu dire pourquoi. La chambre était propre, la maison tranquille, les gens qui y demeuraient, étaient honnêtes et de bonne conduite ; ils semblaient vivre dans l'indépendance et même jouir d'une certaine aisance. Cependant, aux yeux de John Nowlan, tout en eux et chez eux annonçait la petitesse d'esprit et la bassesse d'âme, une parcimonie mesquine, une attention à la propreté qui n'était que le résultat du désir de conserver et de faire durer le mobilier ; leur aisance lui paraissait due aux efforts de l'avarice, et leur politesse froide et glaciale n'avait pas l'air de partir du cœur. Une scène de misère dégoûtante lui aurait moins inspiré l'idée de la pauvreté, et il craignait que l'esprit de Letty n'en reçût les mêmes impressions.

Quoique la maison fût très-petite, puisqu'elle n'était composée que de quatre pièces, on en avait tiré tout le parti possible ; on pourrait dire qu'on en avait fait plus qu'on ne pouvait en faire, et pas un pouce de terrain n'était perdu. De sa fenêtre, John voyait une petite cour autour de laquelle étaient rangés de petits appentis en bois que le vieux maître de la maison avait construit lui-même, tant bien que mal, dans ses momens de loisir, à l'aide d'un de ses voisins, espèce de Jean-fait-tout, et auxquels il avait fait servir tous les morceaux de planches et de vieilles solives qu'il avait pu ramasser de côté et d'autre, sans avoir à les acheter. Un de ces appentis contenait le charbon ; un autre la tourbe ; un troisième servait de garde-meuble ; le quatrième était le réduit secret destiné « aux cas de nécessité ». Au centre de la cour était une petite pièce circulaire de gazon desséché d'environ trois pieds de diamètre au milieu de laquelle s'élevait un caburne rabougri

dont les racines trouvaient à peine assez de sève dans le sol pour couvrir de quelques feuilles des branches à demi mortes. La première chambre du rez-de-chaussée était celle où couchait le vieux couple ; une fille et une nièce occupaient la seconde, qui servait aussi de cuisine ; et près de l'appartement de John s'en trouvait un second qui était à louer. Toutes ces chambres étaient garnies de meubles achetés peu à peu, à mesure qu'on avait trouvé l'occasion d'en avoir à bon marché, aussi étaient-ils antiques, et ne se trouvait-il dans aucun appartement deux meubles qui fussent faits pour aller l'un avec l'autre. Mais ils étaient polis, luisans à force d'être frottés, et nul soin n'était épargné pour leur donner un air séduisant de propreté. Une toile cirée en trois morceaux, dont chacun était d'un dessin différent couvrait le petit vestibule depuis la porte de la rue jusqu'à l'escalier, et dans ce vestibule était suspendue à une corde une lanterne à verres de couleur, tombant si bas, qu'il fallait se baisser pour passer dessous sans s'y heurter la tête, ou se pencher de côté pour l'éviter. L'escalier était couvert d'une bande étroite de tapis, offrant aux yeux la même bigarrure que la toile cirée, et autant de reprises qu'en avaient les talons des bas du maître du logis. Cependant ce tapis ne laissait pas de figurer assez bien, grâce au soin qu'on prenait constamment de le balayer et de le broser tous les jours, et de le battre et de le secouer une fois par semaine.

Le tapis qui couvrait le plancher de la chambre de John était un ouvrage en mosaïque qui avait dû coûter beaucoup de temps et de peines, étant composé de morceaux de drap parfaitement cousus ensemble, dont aucun n'était plus grand qu'une carte à jouer, et qui offraient toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. Le sofa qui se métamorphosait en lit pendant la nuit, était couvert pendant le jour d'une housse en toile de coton, dont le dessin était vénérable par son antiquité, mais dont d'innombrables lessives avaient à demi effacé les

couleurs. Sa croisée était garnie d'un rideau, aussi en toile de coton, mais d'un dessin différent ; et des coussins qui couvraient ses cinq chaises, pas un n'était semblable à l'autre. Sa table était d'acajou presque noir de vieillesse, et brillant comme un miroir à force d'être frottée. Sa commode en bois de chêne semblait remonter à une antiquité encore plus reculée, et n'était pas moins brillante. Une encoignure, servant de buffet, était une imitation des meubles chinois. Six misérables enluminures, dans des cadres de bois peint en noir, et placées à distances régulières les unes des autres, décoraient les murailles de l'appartement, dont trois côtés étaient couverts en papier et le quatrième en boiserie. Sur la cheminée était une glace de trois pieds de longueur sur quinze pouces de hauteur, dans un cadre massif de bois qui avait été doré, et réfléchissant les traits de quiconque s'y regardait, aussi fidèlement que pourrait le faire l'eau d'un lac agitée par un ouragan. Quelques pots de fleurs, qu'une tringle de bois peint en vert empêchait de tomber dans la cour, garnissaient l'appui de la croisée, comme si la nature eût dû prodiguer ses parfums les plus précieux pour ajouter à l'effet des merveilles réunies que nous venons de décrire.

— Pauvres fleurs ! dit Letty, après y avoir jeté un coup d'œil, qui vous a reléguées ici ?

Le maître du logis occupait dans un établissement public une place qui lui rapportait trente livres sterling par an — la place de garçon de bureau. C'était un homme âgé de plus de soixante-quinze ans, grand, ridé, voûté, traînant une jambe, dont les membres n'offraient pas plus d'ensemble que les meubles de sa maison ; et ce physique contribuait à le rendre encore plus désagréable aux yeux de John. Il était obligé de se lever tous les matins avant sept heures, afin d'être avant huit à son bureau. On l'entendait alors rôder dans tout le rez-

de-chaussée, allumant le feu dans la cuisine et dans sa chambre pour que sa fille et sa nièce pussent s'occuper d'autre chose, et préparant son déjeuner pendant que sa grosse femme était au lit. Ensuite, ouvrant et fermant doucement sa porte, il partait, en se frottant les mains, d'un pas qui n'était pas encore sans agilité, pour aller s'acquitter de ses devoirs officiels. Jamais on n'entendait sa voix dans sa maison. Si jamais il exista un homme vivant complètement sous le gouvernement du cotillon, c'était lui. Le son dur, guttural et masculin de la voix de son épouse s'élevait quelquefois à une hauteur considérable, mais il n'en était jamais ainsi de la sienne. La pusillanimité de son caractère se montrait dans toute sa conduite. Si John l'appelait pour arranger quelque malentendu entre lui ou la pauvre Letty et sa fille ou sa nièce, ce qui arrivait assez fréquemment, il ne lui répondait jamais. C'était sa femme qui le représentait ; et pendant ces momens de trouble intérieur, s'il entendait le pied de John sur l'escalier, il se cachait derrière une porte, ou sous un appentis dans la cour. Même quand la paix régnait, la faiblesse de ses nerfs le portait à éviter toute rencontre avec son locataire, ou peut-être craignait-il que John ne lui demandât compte de quelque chose qu'auraient pu dire ou faire sa femme, sa fille ou sa nièce. Quand par hasard celui-ci le surprenait dans le vestibule ou dans la cour, il le saluait d'un air rampant et embarrassé, murmurait quelques mots indistincts, se plaignait de son asthme, toussait, et augmentait encore le dégoût insurmontable qu'il lui inspirait.

Il ne montrait une sorte de vivacité que dans les travaux dont il s'occupait chez lui en se levant, comme nous l'avons déjà dit, et dans la manière empressée dont il courait ensuite à son bureau. Mais la petitesse de son caractère méprisable se déployait encore sous d'autres traits. Quand avec son compagnon de travail — homme qui formait avec lui un contraste

parfait par ses membres robustes, sa voix haute et son air décidé, — il s'occupait dans la soirée à raccommoder ses apprentis, qui avaient besoin de réparations constantes, qu'il sciait une planche, ou qu'il arrosait son caburne desséché, sachant que sa femme le regardait de temps en temps par la croisée, il affectait une activité, une énergie dans la manière dont il prenait sa scie, maniait son marteau, faisait passer son arrosoir d'une main dans l'autre, ou remplaçait ses outils sur un banc quand il avait fini son ouvrage, qui annonçaient clairement l'ambition qu'il avait de ne point paraître encore si vieux, ou du moins de faire dire qu'il était un miracle pour son âge.

Tous les dimanches, il se montrait caparaçonné des pieds à la tête d'un habit noir complet, bien brossé, conservé toute la semaine dans un tiroir, et portant un chapeau lisse et luisant tiré d'un vieux carton à bonnet de sa femme. L'existence de cet habit et de ce chapeau remontait au moins à dix ans, et cependant ils avaient encore l'air presque neufs, ce qui n'étonnera pas si l'on fait attention qu'ils avaient à peine servi trois mois pendant tout ce temps, puisqu'il ne les portait qu'un jour sur sept, et environ deux heures pendant cette journée. Quelquefois sa femme lui permettait d'inviter à dîner le dimanche quatre ou cinq vieillards comme lui. Ils arrivaient vêtus d'un habit noir semblable au sien, et quand ils partaient tous ensemble dans la soirée, on aurait pu croire que c'était un convoi qui sortait de la maison, et John les comparait à des grillons rôdant près du foyer d'une cuisine, insectes pour lesquels il avait une antipathie involontaire.

Sa femme était chargée de graisse, au point de chanceler sous son propre poids. Mais son embonpoint ne la privait ni de force ni d'agilité, toutes les fois qu'elle avait à déployer son autorité « en brailant » comme le disait sa nièce, c'est-à-dire

en grondant sa fille et sa nièce dans la cuisine, son mari dans sa chambre, et même ses pauvres locataires au premier étage. Quand la pauvre Letty entendait sa voix rauque et criarde faire retentir toute la maison, et ses pieds lourds s'appesantir sur le plancher du vestibule ou sur les marches de l'escalier, elle tremblait de la tête aux pieds, et se jetait dans les bras de John, comme pour y chercher un refuge.

Lorsqu'elle n'avait pas occasion de frapper ainsi quelque coup d'autorité sur une partie réfractaire de sa garnison, elle passait le temps indolemment étendue dans un grand fauteuil, à lire des romans pathétiques du siècle précédent, qu'elle tâchait d'emprunter, ou à faire et refaire le compte bien exact de toutes ses dépenses de la journée précédente, et le total de celles de la semaine ou du mois, ou à calculer comment elle pourrait épargner un farthing pendant les six mois suivans. Tous les jours à midi, elle était habillée, « aussi bien que pouvait l'être aucune dame » comme le disait encore sa nièce, prête à recevoir avec un air d'importance la visite de quelques commères, ou celle des collecteurs des taxes, qui n'étaient jamais obligés de revenir deux fois, comme elle se faisait gloire de s'en vanter. Mais même quand elle était seule et enfermée dans sa chambre, sa voix si elle se faisait entendre, produisait le même effet qu'aurait produit son spectre, si elle eût été placée dans son cercueil, et qu'on l'eût vu en sortir.

Sa fille et sa nièce — celle-ci était une orpheline — servaient de servantes à ce couple, et gagnaient ainsi leur nourriture, leur logement et le peu que coûtait leur entretien. Elles étaient de même taille — et celle-là était très-petite — et de même âge, c'est-à-dire d'environ trente ans. Mais d'après leur maigreur, leur croissance arrêtée, et leurs traits dépourvus de toute expression, on aurait pu leur donner à volonté dix ans de plus ou dix ans de moins. Elles ne paraissaient pas des

créatures de chair et de sang ; leurs membres ne semblaient susceptibles ni de chaleur, ni d'autre flexibilité que celle que procurent des ressorts mécaniques. Avant de songer à les cajoler, on aurait fait la cour à l'une de ces vieilles statues de bois ou de pierre qu'on voit dans des niches dans les anciennes cathédrales. Elles ne produisaient aucune sensation qui tînt à leur sexe, à peine se faisait-on une idée qu'elles en eussent un. Mais elles étaient aussi actives que les abeilles ouvrières, aussi fortes que de petites jumens, et quand elles l'osaient, elles montraient un caractère aussi dur et aussi tyrannique que leur vieille despote elle-même. Dès l'instant où elles se levaient le matin, on entendait leurs pas dans la cuisine, dans le vestibule et dans toutes les chambres. Elles veillaient aux feux que le vieillard avait allumés avant de partir ; elles préparaient le déjeuner de la maîtresse du logis et le leur ; elles faisaient les lits, mettaient chaque chose à sa place, balayaient les chambres, l'escalier et le vestibule, secouaient et battaient les tapis, lavaient la vaisselle, nettoyaient les souliers, aiguisaient les couteaux et frottaient, frottaient, frottaient tous les meubles pour leur donner un poli luisant. Toutes ces opérations se faisaient à grand bruit et avec ostentation, et un quart-d'heure ne se passait pas sans qu'on entendît quelque porte se fermer avec fracas ; la fille partageant tous les travaux avec la nièce, mais les dirigeant. Dans les premiers jours de leur arrivée, Letty et John avaient été invités à passer la soirée au rez-de-chaussée, dans une occasion extraordinaire où l'on avait compagnie ; ils avaient remercié le plus poliment possible, mais ce refus avait offensé les trois femmes qui saisissaient toutes les occasions possibles de prouver qu'elles se souciaient fort peu de leurs pauvres locataires.

La manière dont la maison était tenue, était par-dessus tout souverainement désagréable à John. Depuis quinze ans

que M. et Mistress Grimes y demeuraient, jamais boulanger n'y avait envoyé ni pain, ni *roll*, ni *bunn*, ni *muffin*⁴⁷, on faisait le pain à la maison avec de la farine dans laquelle une bonne partie du son était laissée, et l'on ne cuisait guères qu'une fois tous les quinze jours. Le vieillard fabriquait lui-même ses chandelles, et l'on ne brûlait dans la cuisine et dans le vestibule que l'huile la plus commune dont l'odeur empestait toute la maison. Les feuilles qui avaient servi à faire du thé le matin, se conservaient avec soin pour en faire de nouveau le soir. La laitière apportait chaque jour pour un demi-sou de lait, mais jamais on ne voyait ni œufs ni beurre frais. Lorsque les feux étaient une fois allumés, on les alimentait avec des boules composées moitié de terre, moitié de poussière de charbon. Le samedi soir, le vieillard allait visiter les étales des bouchers pour acheter à bas prix quelques morceaux de viande de rebut qui y restaient. On en pendait une partie au croc dans un endroit frais, on salait le reste et c'était la provision de toute la semaine. Lorsqu'il s'agissait d'un blanchissage, on faisait de l'empois avec des pommes de terres.

Il est tout simple qu'on ne connût pas la charité dans cette maison où il n'y avait pas un cœur. Si un mendiant de profession osait se présenter à la porte, on la lui fermait sur-le-champ, avec un regard qui était fait pour lui ôter l'envie de jamais y revenir ; et quant à ceux qui, pour annoncer leurs besoins, employaient l'aide d'un violon, d'une flûte, d'une

⁴⁷ Le *roll* est une espèce de petit pain français pour le déjeuner. Le *bunn* et le *muffin* sont des gâteaux qu'on sert le soir avec le thé. — Tr.

clarinette ou d'un flageolet, on écoutait leurs airs, mais le plaisir de l'oreille n'amollissait pas la dureté du cœur.

Cependant la famille ne manquait pas de piété. Tous les dimanches M. et mistress Grimes allaient à l'église le matin ; la fille et la nièce y allaient le soir à leur tour, pour avoir un moment de repos, comme elles le disaient ; et pendant ce temps, le mari et la femme restaient assis devant leur fenêtre, de manière à être vus de tous les passans, une grande Bible ouverte devant eux, et les voisins s'écriaient quelquefois : « Le beau vieux couple ! »

Avec tout cela, John trouvait assez singulier que lorsque son bœuf ou son mouton froid sortait du garde-manger pour reparaître sur sa table, il paraissait toujours avoir considérablement maigri depuis qu'il y avait paru pour la première fois ; et un dimanche soir, après avoir eu pendant une demi-heure le plaisir d'entendre la voix aigre de la fille qui faisait une lecture dans la Bible avant le souper, ayant besoin par hasard d'entrer dans la chambre de ses hôtes pour quelque chose qui lui manquait, il fut encore plus surpris de trouver toute sa famille assise autour d'une table sur laquelle figurait le jambon qui était resté de son dîner, et qui leur avait sans doute offert une forte tentation dans leur système d'économie domestique.

Mais rien ne lui était plus pénible à supporter que l'air de triomphe, d'ostentation et d'orgueil avec lequel ils faisaient valoir leur aisance et leur indépendance, au milieu de la lésinerie la plus mesquine. Il n'y voyait que l'étalage d'une pauvreté insolente. Le bel habit des dimanches du vieux Grimes avait moins de prix à ses yeux que la souquenille rapiécée du plus misérable mendiant. Il ne voyait que mensonge dans le poli brillant qu'on donnait à de vieux meubles à force de les

frotter. Il était piqué de voir que la maison, ceux qui l'habitaient, et tout ce qui leur appartenait avaient l'air au-dessus de ce qu'ils étaient réellement ; et il détestait l'avarice, la bassesse, et la dureté de cœur qui produisaient cette apparence, autant que le bruit insupportable, le bavardage éternel, et le mouvement infatigable des deux petites Ilotes, qui n'avaient que la peau sur les os.

Nous ne nous serions pas étendu si longuement sur cette esquisse de mœurs privées, si nous n'avions désiré informer nos lecteurs des causes qui contribuèrent à entretenir une fermentation perpétuelle dans l'esprit de John pendant que Letty attendait une réponse aux lettres qu'elle avait écrites. Plusieurs semaines se passèrent sans qu'elle en reçût, et enfin elle tomba dans le découragement comme son mari, quoiqu'elle ignorât que celui-ci ne s'était jamais livré à l'espérance.

CHAPITRE IV

Par complaisance pour Letty, plutôt que pour aucune autre raison, John allait tous les jours au bureau général de la poste pour s'informer si quelque lettre était arrivée pour lui, et il recevait toujours la même réponse. — Aucune. — Il venait de changer son avant-dernière livre, quand enfin il y trouva un assez gros paquet qui lui était adressé. Il ne voulut le décacheter qu'en présence de Letty ; il retourna chez lui à la hâte, et l'ayant ouvert dès qu'il fut arrivé, il y trouva trois lettres, une pour Letty et deux pour lui. Avant d'ouvrir celles-ci il écouta la lecture que Letty lui fit de la sienne, et qui était de son frère.

« Ma très-chère sœur

« Je vous écris à la hâte, à la dérobée, et contre les ordres formels de mon oncle. Il est au comble de l'indignation, et je crains qu'il ne soit impossible de l'apaiser. Cependant ne vous désespérez pas, je ferai tout ce qu'il est possible à un frère de faire. Vous savez comme il me tient à court, en ce qui concerne l'argent, et depuis votre départ, je le trouve encore plus serré que jamais ; sans doute parce qu'il craint que je ne fasse de l'argent qu'il me donnerait l'usage que m'inspire mon cœur. Ainsi donc, ma chère Letty, je ne puis vous envoyer qu'un pauvre billet de dix livres, jusqu'à un temps plus heureux. Je désire qu'il ne soit pas bien éloigné, quoique j'ose à peine l'espérer. — Que Dieu vous protège ! — Votre propre famille est encore plus courroucée. Puisse le ciel leur attendrir le cœur à tous ! C'est la prière de votre affectionné frère.

« FRANCK ADAMS. »

Letty resta plongée dans une sorte de stupeur après avoir lu cette lettre, John ouvrit une des siennes et lut à haute voix ce qui suit :

« Que vous dirai-je ? Quelles consolations puis-je vous donner ? — Hélas ! Aucune. Ah ! Que ne pouvez-vous nous voir ! votre cœur serait touché de repentir, s'il ne l'est déjà, comme je le crois, car je suis bien sûre que vous n'avez jamais eu le cœur vicieux ni corrompu. Mon mari — le mari que vous m'avez donné, John, — me dit qu'il sait où vous adresser cette lettre, et j'y en joindrai une autre d'un de vos amis — c'est-à-dire d'un homme qui était votre ami, votre meilleur ami. — Écoutez-le, John ! écoutez-le, mon cher frère ! écoutez-nous tous ! L'humiliation, le repentir, le temps, peuvent encore effacer tout le passé, si votre cœur pouvait seulement s'y déterminer. Mais si vous vous y refusez, voyez ce qui va arriver ! — Lisez sa lettre, John, lisez-la, et réfléchissez-y. Que Dieu vous accorde son aide, ainsi qu'à moi, ainsi qu'à nos pauvres vieux parens ! — Je sais à peine que dire et que penser. — Oh, mon Dieu, ayez surtout pitié de cette pauvre jeune dame, qui, de quelque manière que les choses tournent, doit en être la victime.

« Mon cher John, j'ai songé à votre situation sous tous les points de vue possibles, et j'ai pensé, entre autres choses, que vous devez avoir besoin de ce qu'il n'est pas au pouvoir de votre pauvre sœur Peggy de vous donner, et qu'elle a cherché à vous procurer d'ailleurs, de son père, de sa mère, et d'une autre personne qui lui tient maintenant encore de plus près, mais inutilement. Oh, mon pauvre cher frère, qu'allez-vous devenir ! et que

vais-je devenir moi-même, moi qui ne puis vous aider ! je prie encore à genoux le ciel miséricordieux d'avoir pitié de vous.

« Oui, John, je croyais que Frank du moins pourrait faire quelque chose pour vous secourir, et je l'en ai supplié mainte et mainte fois. Mais d'après ce qu'il m'a dit, je crains qu'il n'en ait guère le moyen. Je ne vous parlerai pas de la manière dont il se conduit envers moi, John ; car pour rien au monde je ne voudrais vous écrire un mot qui put augmenter vos chagrins. Vous aviez sans doute vos raisons pour agir comme vous l'avez fait ; et quand nous nous reverrons, nous en parlerons. — Et je vous le répète encore en pleurant, écoutez-nous tous, et écoutez surtout celui qui vous écrit en même temps que moi. Je ne vous parle pas de notre père ni de notre mère ; je n'ose vous en parler ; mais que Dieu en ait pitié ainsi que de vous, c'est ce que lui demande constamment votre malheureuse sœur.

« PEGGY ADAMS. »

À peine eut-il lu les premières lignes de cette lettre, que John reconnut qu'elle n'était pas de nature à être communiquée à Letty. Il en finit donc la lecture tout bas, et se borna à lui dire, avec un sourire sombre, qu'elle ne contenait que des lamentations bien naturelles dans une sœur, mais qu'il la priait de le dispenser de lui lire, parce qu'elles ne pouvaient servir qu'à lui causer un chagrin inutile. S'armant ensuite de toute la fermeté du désespoir, et fronçant les sourcils, il se retira près de la croisée pour lire la seconde lettre. Sa conscience lui avait déjà dit qui la lui écrivait, et presque ce qu'elle contenait. Elle était ainsi conçue :

« Malheureux que vous êtes ! C'est donc bien réellement vous que j'ai vu à Dublin, quoique j'aie refusé d'en croire mes yeux, comme j'ai refusé d'en croire mes oreilles, quand j'ai appris à mon retour ici l'histoire de l'épouvantable scandale que vous avez donné, de l'horrible péché que vous avez commis ! On dit et l'on croit ici que votre chute a été, non pas l'effet de la tentation du moment, mais la suite d'un plan médité depuis long-temps, caché avec hypocrisie, et exécuté à loisir. Votre évêque même le pense. Mais cela est-il possible ? La lettre que vous m'avez écrite, l'histoire que vous avez faite à votre pauvre père d'un prétendu voyage en Espagne, étaient-elles autant d'impostures, un mensonge imaginé dans la vue de vous procurer de l'argent pour mettre à fin vos infâmes projets ? — John Nowlan, je m'efforce encore de croire qu'il n'en est rien ; je fais des vœux matin et soir pour que vous n'ayez pas accumulé crime sur crime. Je me rappelle votre jeunesse, votre caractère — ou du moins ce que, dans mon aveuglement peut-être, je croyais être votre caractère — je me rappelle nos entretiens, et la candeur avec laquelle vous m'ouvriez votre cœur dans le confessionnal, et ces souvenirs me laissent quelque espérance.

« Mais écoutez-moi bien, John Nowlan. Vous n'avez qu'un moyen pour confirmer ces espérances — qu'un moyen pour prévenir le malheur effrayant qui vous menace — qu'un moyen pour écarter de vous la malédiction terrible qui va vous frapper. Si votre chute n'a pas été préméditée, relevez-vous-en à l'aide de la réflexion. Renoncez au péché, et réconciliez-vous avec Dieu et avec l'église. Accusez-vous, humiliez-vous, repentez-vous, implorez à grands cris pardon et merci, même après le châtiment. — Couvrez votre corps d'un cilice et votre tête de cendres ; — mouillez de larmes amères le pain

que vous mangez dans l'amertume de votre cœur. Ce n'est qu'ainsi que vous pourrez me prouver que vous avez péché sans préméditation ; ce n'est qu'ainsi que vous empêcherez tout bon chrétien de frémir en entendant prononcer votre nom ; — ce n'est qu'ainsi que vous préviendrez les derniers anathèmes de l'église que vous avez offensée, et que vous détournerez la vengeance d'un Dieu courroucé.

« Je n'ai pas besoin de vous dire que vous êtes déjà suspendu de vos fonctions ; mais je dois vous informer que votre évêque n'attend que votre réponse à cette lettre pour m'ordonner, à moi votre parent, à moi le plus ancien de vos amis, de prononcer, dans la chapelle que vous fréquentez, et au milieu de toutes vos connaissances, votre sentence d'excommunication. — Je vous le dis, John Nowlan, tremblez ! il n'y a plus que quelques jours à s'écouler entre vous et ce jugement terrible — entre vous et de longs malheurs.

« MATHIEU KENNEDY ».

On sent bien que John lut aussi cette lettre tout bas, mais il eut assez d'empire sur lui-même pour ne rien laisser apercevoir à Letty du profond désespoir dont cette lecture le pénétra. Il eut même la force de sourire en la mettant dans sa poche, et il parla de l'avenir en termes encourageans. Malgré le courroux de tous leurs parens, il pourrait faire des efforts, et, gagner de quoi fournir à leurs besoins, jusqu'à ce qu'ils devinssent plus raisonnables — jusqu'à ce que son cœur déchiré se brisât, aurait-il pu dire, car c'était ce qu'il pensait.

Il s'assit à côté de Letty, et la voyant encore plongée dans la même stupeur, ou du moins dans de profondes réflexions, il continua à lui adresser de vaines paroles de consolation. Il lui dit qu'il sortirait le lendemain pour tâcher de trouver

quelque occupation honorable. Il connaissait parfaitement le latin et le grec, et il avait entendu dire qu'on pouvait se faire un revenu honnête à Dublin, seulement en donnant des leçons dans ces deux langues à un très-petit nombre d'élèves. Letty tressaillit tout à coup, le regarda en face, et baissant ensuite les yeux, elle retomba dans ses méditations.

Pendant toute cette journée, et pendant la soirée qui la suivit, John ne quitta pas Letty un seul instant. Quand ils se disposèrent à se mettre au lit, Letty se mit à genoux, et les yeux baignés de pleurs, l'engagea à prier avec elle. Il lui répondit, en souriant avec amertume, qu'il avait si froid, qu'il ferait ses prières dans son lit. Elle resta long-temps agenouillée, libre alors de répandre des larmes en silence. Elle se coucha ensuite, appuya sa tête sur la poitrine de John, et quoique ni l'un ni l'autre ne dormît, ils ne s'adressèrent pas une parole. Enfin le sommeil ferma les yeux de Letty ; John s'en aperçut en l'entendant respirer plus librement, et s'en étant assuré, il lui plaça doucement la tête sur l'oreiller, sans l'éveiller.

Ce fut alors que la tempête qui, pour avoir été jusqu'alors renfermée dans son sein, n'en était devenue que plus violente, fit son explosion. Ne craignant plus d'exciter les alarmes et de redoubler les chagrins de l'infortunée créature qui sommeillait à son côté, il se débarrassa de la couverture qui lui semblait alimenter le feu intérieur qui le dévorait, et serrant d'une main son matelas avec une sorte de convulsion, il se livra à tout son désespoir.

— Oui, pensa-t-il, qu'ils me proscrivent, qu'ils me maudissent, qu'ils m'excommunient, qu'ils me ferment toutes les portes de la miséricorde divine, j'y suis préparé ; — je m'y attendais ; — je leur livre mon corps et mon âme. — Mais qu'ils y prennent garde ! — Leur vengeance n'est rien pour

moi ; — je la supporterai ; je sourirai à ma ruine. — Mais si ma ruine entraîne celle de l'innocente créature qui dort en ce moment à mon côté, — si leur malédiction, leur excommunication paralysent mes efforts pour elle, — s'ils veulent en faire aussi leur victime, — par le ciel que j'ai outragé et qui me rejette, je les en ferai cruellement repentir.

Si l'on eût demandé à John d'expliquer d'une manière claire et précise en quoi consistaient les projets de vengeance qu'il formait, il n'aurait su que répondre ; mais il éprouva quelque soulagement après avoir exhalé ainsi la fureur qui l'embrasait, comme le volcan devient plus tranquille après une éruption. Le calme ne rentra pourtant pas dans son cœur. Il songea à la lettre de sa sœur, à son ton simple et touchant, à l'affliction dans laquelle il avait plongé toute sa famille, et pas une larme ne put se frayer un passage entre ses paupières. Mais quand il se rappela le passage où elle parlait du mari qu'il lui avait donné, et de la manière dont ce mari se conduisait envers elle, il se livra à de nouveaux transports d'indignation et de rage. Avait-il donc cédé à une aveugle précipitation en forçant ainsi Peggy à épouser M. Frank ! Serait-il possible que Maggy eut cherché à le tromper ! Le caractère de Frank lui avait toujours paru dissimulé et plus qu'équivoque. De quelle manière la lettre qu'il avait écrite tenait-elle les promesses d'amitié qu'il lui avait faites le soir où il avait eu avec lui une conversation qui avait amené sa perte ? Son nom n'était pas même prononcé dans cette lettre. Et John termina ses réflexions à ce sujet en murmurant de nouveau des menaces vagues de vengeance.

Il passa la nuit sans dormir, et ce ne fut que lorsque le jour commença à paraître, que son désespoir devint plus calme, et que, par une de ces opérations étonnantes de l'esprit qui sont une merveille de la nature humaine, il devint en état

de former des projets pour la journée qui allait commencer. Quand il s'aperçut que Letty s'éveillait, il ferma les yeux, afin de lui faire croire qu'il avait bien dormi.

Ils déjeunèrent presque en silence, et quand John dit qu'il allait sortir pour tâcher de trouver de l'occupation, Letty lui dit adieu d'un air assez tranquille. Il revint vers quatre heures, et ne la trouva pas dans sa chambre. Il demanda quand elle était sortie, et la petite nièce lui répondit sèchement : Presque en même temps que vous. Il resta plongé dans les plus vives alarmes pendant près d'une heure ; mais enfin on frappa à la porte, et Letty entra, modestement vêtue, pâle, ayant l'air fatiguée, et elle se jeta dans ses bras en souriant.

— Eh bien, mon cher John, avez-vous réussi ?

— Pas encore, Letty ; mais je n'ai pas perdu toute espérance. Je me suis présenté dans tous les pensionnats que j'ai pu découvrir, mais dans aucun on n'avait besoin de maître. On m'a conseillé d'annoncer par la voie des journaux que je donnais des leçons particulières, et l'on m'a dit que, par ce moyen, je trouverais probablement des écoliers. — Mais, vous, Letty, ou avez-vous été pendant tout ce temps ? pourquoi m'avez-vous exposé à de si cruelles inquiétudes quand je ne vous ai pas trouvée ici à mon retour ?

— Je comptais bien rentrer beaucoup plus tôt, mon cher John. — Vous me demandez où j'ai été ? J'ai fait comme vous, j'ai cherché à nous procurer des moyens d'existence ; et, Dieu soit loué ! j'ai eu plus de succès.

— Comment, que voulez-vous dire ?

— Je vais vous l'expliquer. — Il y a déjà quelque temps que, craignant pour l'avenir, j'ai acheté, à votre insu, tout ce qu'il me fallait pour dessiner, et j'ai employé tous les instans

où j'étais seule, à faire quelques dessins, dans l'intention de chercher à les vendre. Quand je vous entendis parler hier de votre projet de donner des leçons de langues, il me vint à l'esprit, pour la première fois, que je pourrais aussi donner des leçons de dessin. Après votre départ, je mis donc mes dessins sous mon schall, et j'entrai dans plusieurs pensionnats de jeunes demoiselles, mais partout je fus refusée. Ici l'on n'avait pas besoin de maîtresse de dessin, là on me demandait à qui l'on pouvait s'adresser pour prendre des renseignemens sur ma conduite. Je sortais du dernier en pleurant de regret d'avoir si mal réussi, quand une bonne dame qui descendait de voiture à la porte suivante, et qui, je crois, avait remarqué mes larmes, m'adressa la parole avec douceur et bonté. Elle remonta dans la voiture, m'y fit asseoir à côté d'elle, voulut voir mes pauvres dessins, y donna des éloges, et me les acheta. — Mais ce n'est pas tout, John ; elle a des filles, et je dois leur enseigner le dessin.

— Et cette dame vous a-t-elle fait quelques questions ?

— Oui sans doute, et je lui ai répondu avec franchise. Je lui ai dit que j'ai fait un mariage qui, à cause de la différence de religion, a déplu à mes parens et à ceux de mon mari.

— Lui avez-vous dit que j'étais prêtre ?

— Non, cela n'était pas nécessaire ; d'autant plus que vous ne l'êtes plus à présent. Je lui ai seulement dit que j'étais protestante et que vous étiez catholique. Cette bonne dame est elle-même catholique, et je crois que c'est à cause de vous, John, qu'elle m'a témoigné tant de bonté.

— Cela est possible, dit John. — Mais c'est vous, chère Letty, que je dois remercier de cette preuve de tendresse.

Vous ne pouviez m'en donner une plus forte, et mon cœur la sent bien vivement.

Il la pressa contre son cœur, et fit pendant toute la soirée des efforts continuels pour lui prouver qu'il partageait le bonheur qu'elle éprouvait. Portée à l'enthousiasme, et un peu romanesque, Letty était fière d'elle-même ; ses yeux étincelans, son sourire enjoué, sa conversation prouvaient qu'elle triomphait du succès qu'avaient eu les efforts que lui avaient inspirés son amour pour l'époux qu'elle avait choisi, et la vivacité de la jeunesse devait pour elle l'avenir d'une perspective brillante.

D'abord, tout parut leur réussir. Non-seulement Letty parvint à plaire à la mère de ses élèves, mais par la protection de cette dame, elle en obtint plusieurs autres, et procura même à John quelques écoliers ; le produit de leurs travaux réunis suffisait ainsi pour les mettre à l'abri de la crainte du besoin. Cette bonne fortune leur arriva après deux mois de séjour à Dublin, et elle ne se démentit pas pendant les quatre mois suivans. Mais alors il survint dans leur situation un changement aussi subit, qu'il était inexplicable. Leurs amis se refroidirent peu à peu ; leurs élèves leur furent retirés l'un après l'autre. C'était un mystère qu'ils ne pouvaient s'expliquer, et qui les frappait de consternation. Enfin il ne resta plus une seule écolière à Letty, et John n'avait plus qu'un écolier.

Leur surprise fut sans bornes, et ils frémirent en songeant à la situation dans laquelle ils se trouvaient. Ce que John gagnait avec un seul écolier ne pouvait défrayer le tiers de leurs dépenses journalières, quelque modiques qu'elles fussent. Leur peu d'argent disparut bientôt — chacun d'eux disposa, à l'insu de l'autre, de tout le linge, de tous les vêtemens, qui ne lui étaient pas de la plus indispensable nécessité — enfin ils

se trouvèrent sans aucuns moyens d'existence. Ils devaient plusieurs semaines de loyer, et ce fut alors qu'ils tremblèrent quand ils entendaient la voix dure et rauque de mistress Grimes, et qu'ils furent percés jusqu'au fond du cœur par le ton brusque et moqueur de sa fille et de sa nièce, qui jugeaient de l'état de leur bourse par le changement survenu dans leur costume. — Ce fut alors que par une sorte d'accord tacite, ils sortaient souvent à l'heure du dîner, feignant d'avoir un engagement, et ils allaient se promener dans quelque endroit retiré et solitaire pour y manger un morceau de pain qu'ils abreuyaient de larmes. — Ce fut alors que John étouffant son désespoir pour ne pas ajouter aux chagrins de Letty, la flattait encore de la faible espérance que l'écolier qu'il conservait pourrait lui en procurer d'autres. — Ce fut alors que lorsqu'ils étaient sortis, ils tremblaient de rentrer dans leur humble demeure, de la crainte de voir dans les yeux de la créature insensible qui leur ouvrirait la porte, la certitude que leur état de misère absolue, de dénûment total, n'était plus un mystère.

Cependant Letty était enceinte ; elle ne l'avait su que depuis le commencement de leurs nouveaux malheurs, jamais elle n'avait osé en faire part à John, et il ne s'en aperçut que lorsqu'elle était déjà fort avancée dans sa grossesse. Cet événement les occupa d'une manière toute différente. Letty trembla à l'idée de ne pas avoir un seul shilling pour procurer à l'infortunée créature à qui elle allait bientôt donner le jour, les objets les plus indispensables pour lui conserver l'existence. On était alors au commencement d'avril, le temps était encore très-froid, et il ne lui restait même pas un schall chaud pour se couvrir. Dans le fait elle n'avait plus d'autres vêtements que la vieille robe qu'elle mettait tous les jours.

John, de son côté, se voyait, avec une horreur que son désespoir seul pouvait égaler, à la veille de devenir père. Ce

malheureux enfant, quand il serait né, ne serait qu'une preuve vivante du crime de son père. Maintenant il ne pouvait plus mourir et être oublié ; son fils lui survivrait, ce fils aurait peut-être des enfans à son tour, et ainsi la mémoire de l'apostat se perpétuerait dans sa race sur la terre. Son état abject de pauvreté, les nouveaux besoins, les nouvelles souffrances que Letty allait éprouver, le mettaient hors de lui-même, mais l'idée qu'il allait avoir un fils, était le plus cruel de ses tourmens.

Dans le huitième mois de la grossesse de Letty, bien loin que l'unique leçon que John continuait à donner, lui en eût procuré d'autres, il reçut du père de son jeune élève une lettre très-froide, lui annonçant en peu de mots que son fils ne prendrait plus ses leçons, et à cette lettre était joint le montant de ce qui était dû à John pour celles qu'il avait données depuis le dernier règlement. Déterminé à lui demander une explication de ce qui lui paraissait un mystère inconcevable, il prit son chapeau, courut chez lui sur-le-champ, mais le domestique qui lui ouvrit la porte, et qui avait peut-être reçu des ordres à ce sujet, lui dit que son maître n'y était pas. Comme John s'en allait, il vit sortir de la maison un individu qu'il reconnut, et dont la vue suffit pour lui donner la solution de l'énigme qui l'embarrassait. C'était un de ses anciens compagnons de séminaire, qui avait reçu l'ordination avant lui, et qui était alors employé comme coadjuteur dans une des paroisses de Dublin. Ils se regardèrent un instant ; le jeune prêtre tourna à gauche, et John courut du côté opposé.

Il arriva dans sa chambre, hors d'haleine, l'esprit égaré, mais n'ayant plus le moindre doute sur la cause qui leur avait fait perdre successivement tous leurs élèves. Ils appartenaient tous à des familles catholiques. L'histoire du prêtre apostat était arrivée jusqu'à Dublin, y avait fait quelque bruit ; son

ancien compagnon qu'il venait d'apercevoir, avait sans doute reconnu ses traits ou son nom, — car John n'avait jamais songé à en changer, — il l'avait identifié, et tous ceux qui l'avaient protégé jusqu'alors, avaient abandonné un pêcheur excommunié et endurci.

Tremblant de terreur, écumant de rage, et au comble du désespoir, il voulut pourtant avoir une explication plus positive. Il écrivit à celui qui venait de lui refuser sa porte, lui envoya sa lettre, et en reçut, au bout d'une demi-heure, la courte réponse suivante :

« M. — informe *le révérend* John Nowlan qu'il ne peut décemment ni convenablement confier l'éducation de son fils à un prêtre catholique qui entretient une maîtresse. »

— Malédiction ! s'écria John à haute voix après avoir lu ce billet.

— Qu'avez-vous donc ? lui demanda Letty fort alarmée.

— Ruine ! destruction ! s'écria-t-il, en frappant le plancher du pied, et en donnant un grand coup de poing sur la lettre étendue sur la table. — Partons, Letty, partons à l'instant. — Nous sommes chassés de cette ville, — nous en sommes chassés comme nous le serons du monde entier. — Partons !

— Et où irons-nous ?

— N'importe, Letty, n'importe, pourvu que ce soit hors de Dublin, — je n'oserais plus me montrer dans les rues de cette ville, — tous les passans m'y chargeraient de malédictions ! — Partons, et ne songez pas à prier.

En ce moment, la fille de mistress Grimes ouvrit la porte sans cérémonie.

— Que voulez-vous dire ? s'écria John avec fureur.

— Ma mère vous serait fort obligée, répondit-elle d'un ton aigre, si, au lieu de crier, et de frapper de manière à renverser la maison, vous vouliez bien lui payer les trois semaines de loyer que vous lui devez.

La petite somme qui venait de lui être envoyée, pour le paiement de ses dernières leçons, était encore sur la table. Elle formait justement le montant des loyers réclamés. Il prit l'argent avec colère, le mit dans la main de cette créature insensible, la poussa par les épaules hors de la chambre, et en ferma la porte. Après un moment de silence, il mit sa redingote, prit son chapeau, et sortit en disant à Letty de venir le rejoindre à un endroit de la Route Circulaire qu'il lui indiqua.

Les préparatifs de départ de Letty furent bientôt faits, car elle n'avait ni linge ni vêtemens à emporter. Elle mit un chapeau, le seul qui lui restât, se couvrit le cou d'un schall fort mince et presque usé, et partit à son tour. Elle arriva à l'endroit convenu, mais John n'y était pas encore. Elle l'y attendit quelques instans avec une grande inquiétude ; enfin elle le vit venir en courant, mais sans chapeau, et n'ayant plus la redingote qui couvrait son vieil habit.

— J'ai ce qu'il me faut ! s'écria-t-il, en étendant le bras, et en montrant sa main fermée, dans laquelle il serrait quelques shillings qu'il venait d'obtenir en se défaisant d'une partie de ses vêtemens ; vous verrez ce que c'est, Letty, et vous ne jeûnerez pas en route. Marchons ! — N'importe où cette route nous conduira, pourvu que ce soit loin de Dublin ! Je puis changer de nom, comme vous le savez, et tout ira bien. — Marchons, Letty, marchons ; quand vous serez fatiguée, je vous porterai.

CHAPITRE V

Dans la soirée du second jour après la scène décrite dans le chapitre précédent, dans une ville située à environ vingt milles de Dublin, dont nous ne donnerons pas le nom par des motifs particuliers de délicatesse, un club de charité, composé d'habitans respectables appartenant à la classe moyenne, tenait sa séance hebdomadaire. On trouve de pareils clubs dans la plupart des villes d'Irlande. Les membres en sont nombreux, parce qu'on ne paie qu'une somme modique pour y être admis ; et le produit des souscriptions sert à donner des secours à différentes classes d'infortunés qui se trouvent dans le besoin.

L'objet spécial de la charité du club dont nous parlons en ce moment était de secourir les pauvres qui passaient par cette ville, et qui avaient besoin d'un peu d'aide pour continuer leur voyage, ou que quelque maladie forçaient à s'arrêter, et aux besoins desquels il fallait pourvoir pendant le séjour qu'ils étaient obligés d'y faire. La séance commençait entre sept et huit heures du soir, lorsque, les travaux de la journée étant terminés, chaque membre n'était pas fâché de passer deux ou trois heures à se reposer et à se divertir avec ses voisins, d'abord en s'occupant de bonnes œuvres, puis en causant de leurs affaires et de celles des autres, et en arrosant de temps en temps la conversation de quelques verres de punch au whiskey. Qu'on ne nous suppose pas l'intention de parler avec un ton de légèreté ou de sarcasme de ces estimables établissemens. Nous en avons connu plusieurs qui, avec de faibles moyens, faisaient un grand bien, et l'ancienneté de plusieurs d'entre eux, parmi lesquels nous pourrions en citer un qui remonte à près d'un siècle, prouve une

bienfaisance persévérante et héréditaire, qui fait honneur aux villes où ils se trouvent.

Le président était assis dans son grand fauteuil de bois de chêne, à dossier sculpté à jour, dont le haut peint en bleu offrait en lettres d'or les mots PAIX et CHARITÉ pour exprimer l'esprit et le but de cette association. Le vieux secrétaire, ancien pédagogue, dont le père avait exercé avant lui les mêmes fonctions, mit ses lunettes, tailla sa plume, ouvrit son registre, et annonça au nom du président que la séance était ouverte. On commença alors à s'occuper d'affaires, les vieillards prenant un air grave, les jeunes gens qui ne voyaient aucun mal à se divertir en faisant la charité, se disposant à s'amuser aux dépens de la précision et de la formalité du secrétaire, sauf à payer l'amende d'un sou prononcée contre ceux qui se permettaient une plaisanterie trop forte, ou un propos trop grivois.

Prenant la liste officielle des individus qui avaient reçu des secours la semaine précédente, et des sommes payées à chacun d'eux, il pria le président de la semaine précédente de la suivre des yeux, parce qu'à mesure qu'il appellerait un nom, cet ex-fonctionnaire devait faire au club une espèce de rapport sur chaque cas particulier. Ainsi quand le secrétaire appela successivement les noms de Pierre Dowling, de Marc Cassidy et de Marie Whelan, l'ex-président dit brièvement : Pierre Dowling vous remercie ; il est parti ce matin pour —. Marc Cassidy est encore malade ; il a besoin d'une autre semaine de secours —. Rayez le nom de Marie Whelan ; je l'ai vue ce matin sortir du cabaret de Ronan, et courir bien vite se mettre au lit pour être malade quand j'arriverais.

Après plusieurs noms qui ne donnèrent lieu à aucune discussion, celui de Nancy Clancy fut prononcé, et l'ex-président demanda que les secours du club lui fussent continués.

— Un instant ! s'écria un des jeunes membres ; n'est-ce pas cette jeune et jolie fille qui couche dans la chaumière de la veuve Laffin ?

— Précisément, répondit gravement l'ex-président.

— En ce cas, rayez Nancy Clancy ; car j'ai vu quelqu'un sortir de cette chaumière hier à neuf heures du soir. — Je ne dirai pas qui, ajouta l'orateur, en jetant un regard malin sur l'ex-président, mais je crois que ce n'est pas à cette heure qu'on va faire une visite à une jolie fille pour préparer un rapport.

Des éclats de rire partirent de toutes parts. Le secrétaire se leva et dit que lorsqu'on aurait fini de discuter les affaires qui étaient à l'ordre du jour, il demanderait qu'on mît aux voix la question de savoir si M. Brenan n'avait pas encouru l'amende.

— Je vous en éviterai la peine, M. le secrétaire, dit Brenan. Et il déposa un sou sur la table.

Quand on eut fini de lire la liste des individus qui avaient reçu des secours la semaine précédente, on en forma une de ceux qui devaient en recevoir pendant celle qui commençait ; et tandis que le secrétaire la préparait, le président demanda si quelque membre avait à y demander l'admission de quelque nouveau nom. Son prédécesseur se leva et proposa d'y insérer celui de George Spike, ajoutant qu'il demandait même qu'on lui accordât la somme la plus forte que permettaient d'allouer les réglemens du club.

— C'est sans doute un étranger, M. Fagan ? dit le président.

— Oui, monsieur ; et c'est, je crois, un homme fort au-dessus du commun, qui se trouve dans la dernière détresse.

— Et qui a une jeune femme, M. le président, j'en réponds, dit Brenan.

— Oui, monsieur ; une très-jeune femme, dit M. Fagan.

— J'en étais sûr ! s'écria Brenan en riant.

— À l'ordre, M. Brenan ! dit le secrétaire.

— Je vais dire au club tout ce que j'en sais, reprit M. Fagan. « Plusieurs individus qui étaient sur la liste de la semaine dernière, et que je devais visiter pour faire mon rapport sur leur situation, demeurant à plus d'un mille de la ville, je n'ai pu finir ma ronde que ce soir, à l'instant même où je suis entré dans cette salle, et je l'ai finie par les faubourgs. En revenant par celui de la route de Dublin, dans cet endroit que vous connaissez où il n'y a pas une chaumière à droite ni à gauche, je vis ce pauvre homme exposé à la pluie et au froid — et le froid est piquant ce soir, je vous en réponds — le dos appuyé contre la balustrade en bois qui entoure le champ de Dublin, soutenant dans ses bras une pauvre jeune grosse à pleine ceinture, à demi-morte de fatigue et de faim, je suppose, et lui-même paraissant ne valoir guère mieux. Il y a dans ce champ, comme plusieurs de vous le savent sans doute, une chaumière que Dibdin y avait bâtie, dans l'intention de l'habiter, mais il a été forcé de l'abandonner à cause de l'humidité. Après avoir dit quelques mots à ce malheureux, je l'aidai à y porter sa femme, et j'y trouvai heureusement un peu de foin sur lequel nous l'avons étendue. Je lui donnai ensuite une demi-couronne, et lui demandai s'il croyait que sa femme pût être

transportée dans la ville, où on lui procurerait un lit, et les soins d'un apothicaire, si elle en avait besoin. Le pauvre homme secoua la tête, s'agenouilla près de sa femme, lui prit la main, et me répondit qu'il croyait qu'il valait mieux la laisser en repos, et qu'il irait lui acheter de la nourriture avec l'argent que je lui avais donné, et dont il me remercia. Voyant des restes d'un fagot près la cheminée, je lui dis qu'il ferait bien de se procurer une chandelle et d'allumer du feu, et avant de le quitter, je lui fis promettre de venir me trouver ce soir ici ou chez moi, si sa femme allait plus mal. »

Ce rapport fit disparaître toute envie de rire. Le nom de George Spike fut placé sur la liste, et il fut arrêté qu'on lui accorderait un secours d'une couronne, somme que les réglemens du club ne permettaient d'excéder en aucun cas.

— Et quelle raison vous fait croire que ce soit un homme fort au-dessus du commun, M. Fagan ? demande Brenan, d'un ton qui n'avait plus rien de caustique ni de railleur.

— Ce n'est certainement pas son costume, William ; car l'habit qu'il porte ne vaut pas deux shillings, et il n'a ni chapeau, ni souliers ; ce sont ses discours, son ton, ses manières, qui m'ont donné cette idée.

— Il faut aller le voir demain matin de bonne heure, monsieur. Voulez-vous me permettre d'y aller avec vous à six heures ?

— Bien volontiers.

Cette affaire était la dernière dont le club eut à s'occuper. Les vieillards se retirèrent de bonne heure ; les jeunes gens prolongèrent la séance assez long-temps dans la nuit, et William Brenan fut du nombre de ceux qui partirent les derniers,

ce qui ne l'empêcha pas d'être le lendemain chez M. Fagan à l'heure convenue.

Le vieillard et le jeune homme sortirent de la ville par le faubourg que traversait la route de Dublin, et après un quart-d'heure de marche, ils arrivèrent en vue de la chaumière abandonnée dont on avait parlé la veille.

— Nous allons donc voir ce pauvre homme, dit Brenan en sautant par-dessus la balustrade, et en entrant dans le champ dont l'herbe était blanchie par la gelée ; il me tarde de savoir comment il se trouve après une nuit si froide. Mais j'espère que tout va bien, sans quoi, il serait venu vous trouver, comme vous le lui aviez fait promettre.

— Je l'espère aussi, William.

— Et la femme est-elle aussi jolie que jeune, monsieur ? demanda Brenan en reprenant un ton badin.

— Fi donc, William, fi donc ! c'est une honte de parler avec une telle légèreté dans un cas de détresse semblable. — Mais un moment ! — Ils approchaient alors de la chaumière. — Qu'est donc devenue la porte de la maison ?

— Ah, ah, M. Fagan ! elle est allée avec votre demi-couronne. — Et voilà ce que c'est que vos gens au-dessus du commun. Je m'en doutais presque.

— Entrons pourtant !

Ils passèrent le seuil de la porte, et reculèrent à la vue du spectacle qui s'offrit à eux. La porte qu'ils supposaient avoir été volée, était étendue par terre, soulevée par quatre grosses pierres placées à chaque coin, et soutenait le corps inanimé d'une jeune femme encore charmante, dont les bras croisés sur sa poitrine semblaient serrer contre son sein un enfant

nouveau-né mort comme sa mère. Une petite chandelle, enfoncée dans une motte de glaise humide brûlait à côté ; et à leurs pieds, un genou en terre, l'autre soutenant son coude, et la tête appuyée sur une main, était un jeune homme dont le visage aussi pâle que celui de la morte, le paraissait encore davantage par le contraste qu'y offrait une barbe noire qui n'avait pas été rasée depuis plusieurs jours. Les doigts de la main qui soutenait sa tête serraient avec force une poignée de cheveux noirs ; son autre main était enfoncée dans son sein. Ses yeux, qui semblaient vouloir sortir de leurs orbites, étaient fixés sur le groupe inanimé ; et il semblait hors d'état de voir ou d'entendre ce qui se passait autour de lui.

— Dieu de miséricorde ! dit M. Fagan en dehors de la porte ; j'ai vu la veillée de bien des pauvres ; mais je n'en ai jamais vu une semblable.

— Il a perdu la raison, dit Brenan ; il fallait être en démence pour songer à faire ce qu'il a fait ; arracher la porte de dessus ses gonds, aller chercher ces grosses pierres ; et peut-être a-t-il passé toute la nuit à veiller ainsi ces deux corps.

— Cela est très-possible. Il aura été acheter cette chandelle, et il l'aura allumée dans quelque chaumière voisine. — Et voyez-vous qu'il a ôté son vieil habit pour en couvrir l'enfant, dont on ne voit que la tête ?

— Et qu'allons-nous faire ? on ne peut le laisser ici. Entrons, quoique j'en aie à peine le courage, et parlons-lui.

— Oui, entrons ; et que le ciel nous protège !

Ils entrèrent sans bruit dans la chaumière, et ils y retrouvèrent John Nowlan dans la même attitude. Ils firent quelques pas de manière à se placer en face de lui ; il les aperçut, leva

les yeux sur eux un instant, et les fixa de nouveau sur Letty. Ils lui adressèrent la parole ; il ne leur répondit pas.

— Vous le voyez, dit William Brenan, c'est comme je vous le disais, il a perdu la raison. Il ne voit, n'entend, et ne sent rien.

— Le croyez-vous ? dit Nowlan, en se relevant brusquement et en les regardant en face ; je puis avoir perdu la raison — oui, je l'ai perdue ; — mais je ne vois que trop — je n'entends que trop bien — et — et voyez si je sens.

En parlant ainsi, il tira sa main droite de dessous son gilet, et la leur montra couverte du sang sorti de sa poitrine qu'il s'était déchirée avec les ongles.

Ils lui donnèrent toutes les consolations qui pouvaient se présenter à l'esprit de personnes qui ne le connaissaient aucunement, et qu'une pareille scène glaçait d'horreur. Mais il ne leur répondit plus. Ils le quittèrent pour aller s'adresser à un autre club qui se chargeait de fournir des cercueils pour les pauvres, et de faire les frais de leur enterrement. Ils revinrent ensuite avec quelques voisins, et la mère et l'enfant furent placés dans le même cercueil. John devint alors un être passif entre leurs mains. On lui donna un chapeau, des souliers, les principaux objets qui lui manquaient, et une petite somme d'argent, produit d'une collecte faite dans la ville. Il suivit le cercueil au cimetière, et quand la cérémonie funèbre fut terminée, il demanda qu'on le laissât seul. La foule se retira ; deux ou trois personnes seulement se tinrent à l'écart pour le surveiller, de crainte que le désespoir ne le portât à attenter à ses jours, mais elles finirent par se retirer quand elles le virent se jeter sur la terre dont on venait de couvrir celle qui lui avait été si chère, et y rester long-temps prosterné, absorbé dans une douleur qui paraissait tranquille. Enfin il se releva,

regarda autour de lui, vit qu'il était seul, et traversant les rues à grands pas, il fut bientôt hors de la ville, dont les bons et charitables habitans ne connaissent pas encore aujourd'hui même son véritable nom.

Mais quelques jours après, son ancien ami, le vénérable M. Kennedy l'aperçut dans les montagnes de Llieuve-Illeum.

Ce bon vieux prêtre avait été visiter un malade à quelque distance, et revenait au pas, au clair de la lune, sur une route étroite et rocailleuse. À un coude que faisait la route, il vit paraître tout à coup devant lui un homme ayant l'air agité, égaré, et tenant un fusil sous le bras, qui s'écria : « Je suis John Nowlan ; je suis celui que vous avez maudit et excommunié — vous avez causé ma perte et la sienne — elle est morte ! »

Et à ces mots, il le coucha en joue.

— Je vous connais, John Nowlan, dit M. Kennedy en descendant de cheval, et il se redressa de toute sa hauteur, en s'arrêtant en face de lui, je vous connais, et je sais que j'ai rempli à votre égard un devoir terrible. Maintenant vous voulez m'assassiner, et ajouter le meurtre à l'apostasie. Faites-le, John Nowlan, n'ayez ni pitié pour mes cheveux gris, ni respect pour le sacrement que je porte. Et à ces mots, il tira de son sein une petite boîte en vermeil dans laquelle John savait qu'on plaçait les hosties consacrées pour porter la communion aux malades. « Feu ! » continua-t-il ; à mon âge, on doit être préparé à la mort. « Feu donc ! » Et sa voix prenant une nouvelle énergie, il ajouta : Pécheur, tombez à mes pieds ! vous n'oseriez commettre ce nouveau crime.

Le courageux vieillard ne se trompait pas. John jeta par terre son arme meurtrière, et s'y précipita lui-même. La frénésie qui l'avait porté à cet horrible attentat, s'était calmée en

entendant une voix qu'il avait été habitué dès son enfance à respecter, et à la vue du sacrement qu'il aurait regardé comme un double sacrilège de couvrir du sang d'un prêtre. Tandis qu'il se roulait par terre, avec une sorte de fureur contre ce qu'il appelait sa faiblesse, M. Kennedy commença à lui parler sur un ton tout différent : — Mon cher John, mon fils, lui dit-il, — mais à peine ces accens de bonté eurent-ils frappé l'oreille de John, qu'il se releva à l'instant, s'enfuit à travers les champs, en courant de toutes ses forces.

M. Kennedy remonta à cheval, et se mit à sa poursuite, quoiqu'il ne le vît déjà plus. Quelques paysans qu'il rencontra, se joignirent à lui ; ils le cherchèrent toute la nuit, mais inutilement. Vers le matin, ils trouvèrent, sur les bords d'une rivière gonflée par les pluies récentes, un chapeau et quelques lettres adressées à John Nowlan. À cette découverte, tous firent le signe de la croix et se regardèrent les uns les autres, convaincus que John Nowlan avait terminé par le suicide une vie criminelle. Mais à la prière de M. Kennedy, ils promirent de garder un profond silence sur un événement qui paraissait si vraisemblable, et ce ne fut que plusieurs années après, que la famille de John Nowlan apprit qu'il avait paru cette soirée si près de son ancien domicile.

CHAPITRE VI

Nos lecteurs voudront bien se rappeler que nous écrivons l'histoire de LA FAMILLE NOWLAN ; maintenant c'est Peggy qui réclame leur attention, et nous sommes obligés de remonter à l'instant où, par suite de la violence de son frère, elle devint la femme de Frank Adams, suivant les canons de l'église catholique, quoique non suivant les lois du pays.

Étourdis et confondus par la scène qui venait de se passer, Frank, Peggy, et le vieux frère Shanagan étaient encore à la même place et en silence, quand on entendit sur la route le bruit de la chaise de poste qui partait.

— Le voilà parti ! dit le frère, rompant enfin le silence ; — et maintenant quelqu'un de vous peut-il m'expliquer ce que tout cela signifie ?

— Ce n'est pas moi, répondit Frank, — à moins de supposer qu'il soit subitement devenu fou.

— Et je ne saurais l'expliquer autrement, ajouta Peggy.

— Mais, Peggy, reprit le frère Shanagan, — il semblait dire qu'il y avait une nécessité — une nécessité honteuse — pour que votre mariage fut célébré sur-le-champ.

— Il a donc commis une grande erreur, s'écria Peggy, d'un ton ferme, en regardant successivement en face Frank Adams et M. Shanagan.

— Une erreur qui nous insulte tous deux, Monsieur, ajouta Frank, — et quoique sa précipitation me fasse jouir d'un bonheur qui était l'objet de mes désirs, dans certaines circonstances et dans un autre temps, cependant...

— Il vous a fait devenir ce soir l'époux de cette jeune fille, contre votre volonté, dit le frère, achevant la phrase.

— Non pas contre ma volonté. Monsieur ; dans le sens qu'il ne s'est pas trompé sur mes sentimens pour miss Nowlan, mais bien dans le sens que j'aurais voulu attendre un moment plus favorable. J'espérais, avec le temps, pouvoir obtenir le consentement de mes parens ; et leur avouer ce mariage actuellement, ce serait assurer ma ruine.

— Qu'avez-vous donc dessein de faire, Monsieur ?

— C'est exactement ce qu'il nous importe à tous de déterminer. Nous y sommes tous intéressés. Il y va de notre sûreté à tous.

— Vous voulez dire de la mienne aussi, Monsieur, dit le vieux frère.

— Oui, mon cher monsieur. Vous savez que ma famille est strictement protestante, et si elle venait à être instruite de la part que vous avez prise dans cette affaire, — c'est-à-dire, si elle apprenait, dans le premier moment de son courroux, que vous avez célébré un mariage illégal entre un protestant et une catholique...

— Elle dirigerait des poursuites contre moi, en vertu de l'acte du Parlement qui prononce une peine contre tout prêtre catholique qui exerce son ministère dans un cas semblable ?

— Précisément, mon cher monsieur.

— Eh bien ! que cela ne vous inquiète nullement ; laissez-moi prendre soin de moi-même, et agissez comme si je n'y étais nullement intéressé.

— Eh bien donc, monsieur ! si mon oncle était informé de ce mariage, je suis convaincu qu'il me bannirait de sa présence.

— Cela est plus important. Et par conséquent vous voudriez qu'il restât secret quant à présent.

— Pour l'intérêt de Peggy comme pour le mien, monsieur. — Oui, je voudrais qu'il fût couvert d'un secret impénétrable. — Je voudrais que nous nous promissions solennellement de n'en parler à qui que ce soit.

— Hum ! Voyons ! — L'opinion de votre femme est nécessaire ici, M. Adams — Parlez, Peggy, parlez, mon enfant, qu'avez-vous à dire à cela ?

Depuis le peu de mots qu'elle avait prononcés, Peggy, à côté de son mari qui lui tenait la main, était restée, la tête baissée, avec un air de réflexion plutôt que d'embarras. Elle la releva à cette interpellation, et dit d'une voix ferme et distincte : — Puisque, par suite de la conduite de mon frère, je suis devenue l'épouse de monsieur, il est de mon devoir de veiller à ses intérêts. Je m'engage donc à ne parler de mon mariage à personne, si ce n'est à mon père, à ma mère, et à ma sœur, quand elle sera de retour du couvent.

— Mais c'est le vrai moyen de le publier dans tout le pays ! s'écria Frank. — Ma chère Peggy, je vous supplie de ne faire aucune exception.

— Je ne puis croire, répondit-elle avec calme, que mon père, ma mère ou ma sœur voulussent divulguer un secret qui doit être gardé par égard pour mon bonheur. Et comme nous n'avons pu nous acquitter de ce qui leur était dû en leur demandant leur consentement à ce mariage subit et inattendu, notre respect pour eux exige du moins que nous leur

apprenions les circonstances qui l'ont amené. — Rien ne peut changer en moi cette résolution ; pas même l'ordre d'un mari.

— Soit ! dit Frank, après quelques momens de réflexion, pendant lesquels le frère l'examinait avec attention. — Et vous, Monsieur, ai-je votre promesse ?

— Vous l'avez, Monsieur. D'ailleurs, ajouta M. Shanagan, avec un ton de sarcasme si légèrement prononcé, que Frank lui-même ne s'en aperçut pas, vous savez que la crainte que je dois avoir d'une poursuite judiciaire est pour vous une garantie additionnelle.

— En ce cas, ma chère Peggy, reprit Frank, avec un air d'enjouement et de vivacité qui paraissait parfaitement sincère, priez ce digne vieillard de vous reconduire chez vous, apprenez à vos parens, de la manière que vous trouverez convenable, tout ce qui vient de se passer, et attendez-moi dans une heure pour faire avec vous le souper des noces. En ce moment il faut que j'aille retrouver Letty, car, depuis le départ de John, elle est à m'attendre pour que je la reconduise à Long-Hall. Dès qu'elle y sera rendue, je volerai chez votre père. Au revoir, Peggy. Vous ne pouvez refuser maintenant un baiser à votre mari. — Il l'embrassa. — Soyez sans aucune inquiétude, mon amour ; quelque soudain, quelque imprévu qu'ait été cet événement, vous savez que c'était le but de tous mes désirs ; et avec le temps, tout ira pour le mieux. — Adieu. — Vous sentez bien, ajouta-t-il en baissant la voix, que vous ne devez pas vous imaginer que votre mari retournera passer la nuit chez son oncle.

Les joues couvertes d'une rougeur qui fit place sur-le-champ à une pâleur mortelle, et tout le corps agité d'un tremblement involontaire, Peggy, sans lui répondre, s'appuya sur le bras du bon frère, et reprit le chemin de la ferme.

— Oui, dit Frank en se frottant les mains, et en tournant du côté opposé, pour aller rejoindre sa sœur, — ce fou m'a rendu un grand service ; il m'a assuré un triomphe dont je commençais à désespérer. — Il était impossible de la surprendre ; — recourir à la force eût été dangereux, — mais ce mariage prétendu la force, grâce à ses sottes idées religieuses, à me recevoir dans ses bras. Ainsi l'acte insolent de violence qu'il vient de commettre me venge du coup qu'il m'a donné il y a quelque temps, d'après un complot formé entre lui et sa sœur, et va satisfaire ma passion pour cette jolie sotte, passion que mon ressentiment même ne peut étouffer. — Mais que veut dire ceci ? ajouta-t-il en approchant du fossé sur le bord duquel il avait laissé John et Letty ; — ma précieuse de sœur n'est pas ici ! — ho ! Letty ! — point de réponse ! — Serait-il possible ? Le ciel m'aurait-il réservé ce double bonheur ? — Non ; la voilà là-bas assise près de la barrière, pleurant sans doute la perte qu'elle vient de faire d'un amant imbécile ?

La femme vers laquelle il s'avavançait n'était pourtant pas Letty. Elle se leva dès qu'il s'approcha.

— Ah ! c'est vous, Maggy ! Pourquoi êtes-vous ici contre mes ordres ? Vous avez effrayé miss Letty ; vous l'avez fait enfuir, je suppose.

— Je ne l'ai point effrayée, M. Frank ; et cependant il est très-vrai qu'elle s'est enfuie.

— Que voulez-vous dire ? Elle est retournée à la maison ? un domestique est venu au devant d'elle ?

— Elle est allée à Dublin avec le prêtre.

— Ne cesserez-vous jamais de cracher des mensonges, vieille Mag ? cela est impossible.

— Je l'ai vu la porter dans la chaise.

Frank resta un moment en proie à des sentimens de nature différente et même contraire, qui se disputaient la place dans son cœur. Il se trouvait étourdi, confondu par l'accomplissement même de ses plans et de ses désirs. Il était bien loin de s'y attendre en cet instant, quoiqu'il en eût parlé vaguement un moment auparavant, plutôt par badinage, que par aucune idée qu'un tel événement eût pu arriver. Il était donc assez naturel que le destin d'une sœur, déterminé si brusquement, fît quelque impression sur le cœur d'un frère, même tel que Frank, et y occasionnât une lutte ; mais elle ne fut pas de longue durée, et il recouvra bientôt son calme et son sang-froid.

— Maintenant, Mag, dit-il après quelques minutes de silence, vous, votre mère et Phil, il faut que vous partiez pour Dublin le plus promptement possible ; et comme tout a été arrangé, adieu : je vous y verrai demain soir ; en attendant, pas un mot.

Il la quitta sans lui faire d'autres adieux, et retourna à pas lents chez son oncle. M. Long était déjà couché. Il demanda où était sa sœur, disant aux domestiques qu'elle l'avait quitté une heure auparavant pour revenir à la maison. Personne ne l'avait vue. Il dit qu'elle était sans doute montée dans sa chambre, et qu'il allait s'en assurer. Il prit une lumière, monta seul dans l'appartement de Letty, dont il trouva la porte ouverte. Il jeta un coup d'œil autour de lui, avec précaution, pour voir si personne ne l'avait suivi, ferma la porte au double tour, mit la clef dans sa poche, et alla dire à la femme de chambre que sa sœur était probablement couchée puisqu'elle avait

fermé sa porte et qu'elle ne lui avait pas répondu. Il lui recommanda de ne pas troubler le repos de sa maîtresse, et se rendit dans le salon.

Il s'y assit près d'une table, la tête appuyée sur une main, et se livra à de profondes réflexions. Il est inutile, pensa-t-il, de mettre le trouble dans la maison et d'inquiéter mon oncle ce soir. Je lui apprendrai cette nouvelle moi-même demain matin ; et s'il songe à les poursuivre, il sera alors plus difficile de les joindre. — Je pourrai voir Maggy de bonne heure, et lui faire jouer un rôle dans cette affaire — oui. — Ensuite il faut cacher ce nouvel incident aux Nowlan ; cette nouvelle troublerait la gaîté du souper de noces. — Voyons ! John et Letty voyageront toute la nuit, et ils seront à Dublin demain matin. Sans doute, ayant une fois pris ce parti, ils ne s'arrêteront pas en route. — Eh bien, si je puis me maintenir dans les bonnes grâces de mon oncle, tout ira bien maintenant. Je sortirai de tous mes embarras, et il me restera encore une jolie fortune. Oui, je commence à respirer plus librement.

En faisant un mouvement soudain sur sa chaise, il fit tomber quelque chose qui était sur la table. Il se baissa, le ramassa, y jeta un coup d'œil — c'était un portefeuille de Letty. Il le jeta loin de lui, et ses idées prirent un autre cours. Pauvre jeune sotte ! pensa-t-il ; j'ai pitié d'elle, quoique sa ruine soit mon élévation. Je voudrais, après tout, avoir pu la sauver. Mais c'était une chose impossible, car la question était de savoir si elle serait exposée à quelques privations, à quelques souffrances, ou si je serais dévoué à une ruine complète — la perte de ma réputation — de ma vie peut-être — dans tous les cas une explosion terrible. S'il est possible, elle ne manquera pas d'argent ; j'en prendrai soin — c'est-à-dire, si je le puis. — Et pourtant que lui est-il donc arrivé de si terrible ? Elle est partie avec l'idole de son cœur, comme on dit.

Pourquoi John Nowlan ne serait-il pas en état de pourvoir à ses besoins ? C'est moi qui suis un sot ; je me tourmente sans raison. Le point important c'est d'empêcher qu'on ne les poursuive. Il faut que je voie Mag demain matin en sortant d'ici. — En sortant d'ici ? sur ma foi, j'oubliais que cette nuit est celle de mes noces, — noces en détrempe. Si ce vieux coquin de moine s'avise de bavarder, le magistrat le fera mettre au pilori, fustiger dans toutes les rues de Nenagh, déporter à Botany-Bay, pendre si bon lui semble. — Peggy, mon amour, je vous fais cruellement attendre. — Dieu du hasard ! penser que cette nuit, au commencement de laquelle je m'étais presque passé la corde autour du cou, a vu l'accomplissement de tous mes projets.

Prenant un manteau, il descendit l'escalier et sortit de la maison, dont la porte fut ensuite fermée par un domestique qu'il avait gagné pour favoriser ainsi ses escapades nocturnes. Marchant à grands pas, il ne tarda pas à arriver sous l'humble toit des Nowlan. Le vieux couple le reçut les larmes aux yeux, mais c'étaient des larmes de joie. Peggy et le frère Shanagan, sans parler de la violence de John, avaient appris à Daniel Nowlan et à sa femme la grande nouvelle que M. Frank Adams était alors l'époux de leur fille aînée. Ils consentirent volontiers à garder le silence que Frank leur représenta comme de la plus grande importance pour lui et pour leur fille ; on soupa en famille, et la bonne dame conduisit elle-même Peggy dans la chambre nuptiale.

Le lendemain matin, Frank sortit de la ferme avant que personne fût levé, et il dirigea ses pas vers la misérable cabane où Maggy Nowlan demeurait avec sa mère. À mi-chemin, il s'arrêta sur le bord d'une rivière, regarda autour de lui, s'assura qu'il était seul, et y jeta la clef de la chambre de Letty. Se remettant ensuite en marche, il alla trouver Maggy, lui

donna quelques instructions, et lui disant de le suivre à quelque distance, il se rendit à Long-Hall.

Dès qu'un domestique lui eut ouvert la porte, il lui demanda d'un air fort agité où était son oncle. M. Long n'était pas encore levé. Il monta à sa chambre, et frappa à la porte plusieurs fois. Entrez ! dit M. Long, et il n'eut besoin que de jeter un coup d'œil sur son neveu pour voir qu'il lui apportait des nouvelles étranges et fâcheuses.

Ce serait une tâche inutile et rebutante que de nous appesantir sur la manière dont Frank communiqua à son oncle le départ de sa sœur avec John Nowlan, qu'il venait d'apprendre, ajouta-t-il, d'une femme qu'il ne connaissait pas, et que le hasard en avait rendue témoin. Les sentimens qu'éprouva M. Long doivent intéresser davantage. Il eut le cœur déchiré, et son chagrin alla jusqu'au désespoir. Il refusa d'abord d'ajouter foi à cette nouvelle, il lui était impossible de la croire. Avait-on été à la chambre de sa nièce ? — Non, Frank n'y avait pas songé. — Eh bien, ils s'y rendraient ensemble. Ils y montèrent sur-le-champ et, comme Frank le savait fort bien, ils en trouvèrent la porte fermée au double tour. Ils frappèrent, appelèrent, et ne reçurent aucune réponse. M. Long ordonna à son neveu d'enfoncer la porte ; Frank obéit, ils entrèrent dans l'appartement, et n'y trouvèrent personne.

Le malheureux oncle, dont la santé était délicate, dont la sensibilité se trouvait outragée, dont l'affection semblait si mal payée, ne put résister à cette calamité. Il perdit connaissance, et on le reporta dans sa chambre.

Lorsqu'il recouvra l'usage de ses sens, Frank était à côté de lui, et lui tenait une main dans les siennes. M. Long lui jeta ses bras autour du cou et s'écria : — Maintenant, Frank, il ne

me reste que vous dans le monde, n'allez pas me tromper aussi.

— Hélas ! mon oncle, répondit-il d'une voix tremblante, en lui pressant la main qu'il tenait toujours, je...

— Mais n'est-il pas possible de sauver cette malheureuse créature ? s'écria M. Long en se levant ; ne pouvons-nous la poursuivre et la ramener ?

— J'y ai pensé, mon oncle, c'était et c'est encore mon seul espoir.

— Où est cette femme qui les a vu partir ? — Une chaise de poste, dites-vous ? — Et elle est sortie d'ici pour aller le joindre ? — Juste ciel ! c'était donc un plan prémédité ! L'indigne créature en avait formé le projet. — Et cet ingrat, ce fourbe, cet hypocrite ! — Ah, Frank ! je le soupçonnais depuis longtemps, et je vous l'ai dit.

— Oui, mon cher oncle, oui, et je ne me pardonnerai jamais de n'avoir pas partagé vos soupçons. Je me blâme, je me déteste, je...

— Mais cette femme, où est-elle ? Peut-être pourra-t-elle du moins nous apprendre quelle route ils ont prise.

Frank fit paraître Maggy, qui raconta, comme elle le jugea convenable, la manière dont elle avait vu partir Letty.

— Je lui ai parlé, monsieur, ajouta-t-elle, et je lui ai dit de prendre garde à ce qu'elle faisait ; mais elle m'a grondée pour ma peine, et elle m'a dit ce que je vais vous dire, monsieur : — Allez chez mon oncle demain matin, mais pas auparavant surtout, et conseillez-lui de ma part de ne pas se donner beaucoup d'embarras pour moi, car ce que je fais aujourd'hui, il y a long-temps que je le méditais, et c'est de ma propre volonté

que je m'en vais. Ni lui, ni personne ne me fera changer d'avis. Dites-lui que j'étais lasse de vivre comme je faisais, toujours enfermée dans sa maison, et qu'il est bien temps que je vive à mon gré. Quant à la fortune qu'il m'avait promise, il peut me la donner ou la garder, je saurai bien m'en faire une.

Pendant que Maggy débitait ce tissu de calomnies, Frank était sur les épines, de crainte qu'elle n'en dît trop, et que son ton vulgaire et grossier n'empêchât son oncle de la croire. Mais M. Long était trop absorbé par son chagrin pour faire de pareilles remarques, et peut-être aussi l'air commun de Maggy le porta-t-il à croire qu'il ne devait faire attention qu'aux choses en elles-mêmes, et non à la manière dont elles lui étaient racontées. Dans tous les cas, il ne la soupçonna point d'imposture, et il renonça sur-le-champ à la résolution qu'il avait d'abord formée de poursuivre sa malheureuse nièce.

Quand Maggy se fut retirée, il resta longtemps en silence, la tête appuyée sur ses deux mains.

— La nature humaine n'est donc qu'une nature purement animale, Frank, dit-il enfin. Il ne s'y trouve ni générosité, ni cœur, ni âme, ni même la reconnaissance qu'inspirent aux animaux les caresses qu'ils reçoivent. Quant à la délicatesse, la sensibilité, la modestie, tout cela n'est qu'un rêve. — Hélas ! c'était une créature telle qu'on n'en voit pas tous les jours, — si jeune, si simple, si pure et si innocente en apparence, et elle a pu me tromper ainsi de propos délibéré ! Juste ciel ! après toute mon affection pour elle, après tant de marques que je lui en ai données ! — Ah, Frank ! je me suis trompé moi-même autant que je l'ai été !

Il se cacha de nouveau le visage des deux mains, et son neveu lui donna toutes les consolations que paraissaient lui suggérer l'affection, le devoir et la compassion. M. Long l'interrompit.

— Je vais vous parler franchement, Frank, lui dit-il ; j'espère que vous vous montrerez digne de ma confiance et de mon estime ; mais, après cet événement, et quand je songe à la vie que vous avez menée il n'y a pas encore long-temps, j'ai des doutes et des craintes. — Laissez-moi parler, Frank. Si Letty a pu tout à coup me tromper et m'outrager ainsi, que ne dois-je pas craindre de vous, qui m'avez déjà trompé tant de fois ?

— Mon cher oncle, j'ai été inconsideré, inconséquent, bien coupable sans doute ; mais permettez-moi de vous rappeler que c'était par impulsion subite, et jamais de propos délibéré.

— Je n'en sais rien, Frank. Ce fut après l'avis secret que je reçus de votre mauvaise conduite à Oxford, et après que vous m'aviez promis d'en changer, que j'appris, par une voie dont vous ne pouviez vous douter que vous aviez gagné au jeu à ce jeune seigneur une somme considérable, ce qui sans mon intervention, vous aurait fait renvoyer de l'université. Tout jeune que vous étiez, vous étiez déjà joueur expérimenté, et vous n'ignorez pas qu'on assura que c'était par suite d'un plan bien conduit, que vous aviez amené ce jeune imprudent à risquer une telle somme. Vers la même époque, vous vous rendîtes suspect aux courses de chevaux ; et vos liaisons avec certains habitués des tripots de St-James-Street, firent concevoir à vos amis des craintes cruelles sur votre conduite. — Excusez-moi, Frank, si je reporte mes regards sur le passé : ce qui vient d'arriver me force à vous parler avec franchise.

Je crois que vous reconnaîtrez que cet événement a produit en moi un grand changement. Dans tous les cas, il m'engage à vous faire une question. Pourquoi depuis quelque temps ne montrez-vous plus aucune envie d'aller à Dublin pour y continuer vos études ?

— Mon bras est à peine guéri, répondit Frank, et cependant, ce matin même, mon cher oncle, je pensais à vous demander la permission de m'y rendre. Je partirai dès aujourd'hui si vous le trouvez bon.

— Non, Frank, il ne faut plus songer à ce projet. Comme je vous l'ai déjà dit, il ne me reste que vous dans le monde, et je ne veux pas vous quitter. Je me flatte que votre réforme est sincère et complète, Frank ; je veux le croire, mais faites-y bien attention, si vous voulez que nous vivions en bonne intelligence ici ou ailleurs, il faut que vos actions et toute votre conduite répondent à vos paroles ; je ne veux voir en vous aucun mystère, rien d'équivoque, rien qui puisse faire naître dans mon esprit l'ombre d'un doute. Et je vous en avertis, Frank, je vous surveillerai, et je serai, s'il le faut, plus ferme que par le passé. Je vous le répète, je suis changé ; oui, ce qui vient d'arriver m'a changé. — Mais qu'il ne soit jamais question d'*elle* entre vous et moi. — Laissez-moi, je désire être seul. — Attendez un instant, Frank : Quand vous entrerez dans le salon, ayez soin d'en retirer tout ce qui... vous m'entendez ?

— Oui, mon oncle, répondit Frank, qui l'avait écouté avec une grande affectation de repentir et d'humilité, et il se retira en le saluant avec respect. Je suis averti, se dit-il à lui-même en sortant, et j'ai assez de bon sens pour me tenir sur mes gardes.

Il est inutile de dire que la lettre que sa pauvre sœur avait adressée à M. Long, ne parvint jamais à sa destination.

La nouvelle du départ de John avec miss Letty arriva bientôt aux oreilles de sa malheureuse famille. Nous n'essaierons pas de peindre l'affliction qui y régna ; la lettre que Peggy écrivit à son frère peut en avoir donné une idée. L'excommunication du pécheur endurci, qui fut prononcée publiquement dans sa propre chapelle, resta pourtant cachée à son père et à sa mère, les plus bavardes des commères du voisinage s'abstinrent même d'y faire la moindre allusion en leur présence. Peggy ne l'ignorait pas, et cette circonstance, jointe aux chagrins personnels non moins cuisans qui ne tardèrent pas à l'assaillir, firent de sa vie un tourment perpétuel. On ne la vit plus que la tête et les yeux baissés, et ses jolis traits n'offrirent plus l'expression d'un sourire.

Frank parut faire tous ses efforts pour consoler son beau-père et sa belle-mère dans la première amertume de leur angoisse, et ce fut pour eux une sorte de soulagement. Mais au bout d'un mois de mariage ses visites à la ferme devinrent moins fréquentes, et sa conduite à l'égard de Peggy n'annonçait ni la tendre affection d'un époux, ni l'ardeur d'un amant. Son père et sa mère lui en firent la remarque, elle n'y répondit rien, et retint même ses larmes en leur présence. Quelques mois s'écoulèrent, et sa mère attentive aperçut des indices d'un événement futur auquel on devait s'attendre. Mistress Nowlan cédant alors aux suggestions de l'honneur, de la délicatesse et de la tendresse maternelle, parla très-fortement à Frank de la nécessité de reconnaître publiquement son mariage. Le jeune homme l'écouta avec calme et froideur, et demanda à Peggy pour le lendemain un entretien tête-à-tête dans un endroit écarté qu'il lui désigna.

Elle ne manqua pas au rendez-vous. — Ma chère Peggy, lui dit-il, vous ne voulez pas être la cause de la ruine de votre mari, du père de votre enfant ?

— À Dieu ne plaise, Frank ! Quant à ce qui me concerne, je m'inquiète fort peu que vous me reconnaissiez un peu plus tôt ou un peu plus tard, si c'est de cela que vous voulez parler.

— Mais votre mère, Peggy ! elle est déraisonnable et obstinée ; et je vous le répète, si mon oncle entend parler de mon mariage, je suis ruiné. — Consentez à venir à Dublin pour votre accouchement, il restera secret, et un de mes amis vous donnera les soins nécessaires.

— Non, Frank, je ne puis consentir à quitter ma mère dans ce moment d'épreuve, mais je vous promets de faire tous mes efforts pour l'apaiser. Quant à nos bons voisins, qu'ils disent tout ce qu'ils voudront ; qu'ils disent que la sœur du prêtre apostat...

— Allons, allons, Peggy, point de pleurs ; vous savez que cela est inutile. Asseyez-vous, vous avez l'air faible et fatiguée. Tenez, ajouta-t-il en tirant une fiole de sa poche, buvez ceci. Vous savez que, comme votre mari, je dois veiller à votre situation : c'est une potion dont l'ordonnance m'a été donnée par le meilleur médecin de Limerick, elle vous fortifiera et vous fera du bien. Elle n'est même pas désagréable à prendre. Goûtez-y, ma chère Peggy.

— Qu'est-ce que cette boisson, Frank ? lui demanda-t-elle en prenant la fiole, et en la regardant d'un air grave.

— Je vous l'ai dit ; une potion fortifiante, convenable à votre état.

— Ma mère est plus en état d'en juger que vous et moi, Frank, et je la lui montrerai d'abord.

— Non, Peggy, s'écria-t-il, en lui arrachant la fiole qu'il allait mettre en poche, si vous refusez avec aussi peu de cérémonie de vous en rapporter à moi, personne ne sera juge entre nous. — Je dois vous dire, madame, que je ne m'attendais pas à une pareille impertinence de votre part. Il se leva pâle et tremblant, mais ses yeux étincelaient de colère, et lançaient pour la première fois des regards terribles à Peggy.

— Que voulez-vous dire, Frank ? Qu'ai-je donc fait ? s'écria Peggy, hors d'état de se lever.

— S'il vous faut une explication, madame, je vous la donnerai. — Vous m'appellez votre mari ; vous prétendez avoir pour moi les sentimens d'une épouse, et quand je mets à l'épreuve votre affection et votre obéissance sur deux objets différens, vous me refusez l'un et l'autre ! Mais par la lumière du ciel, par...

Il frappait du pied, et son ton devenait plus emporté. Peggy l'interrompit. — Donnez-moi cette fiole, monsieur, rendez-la-moi, mon cher Frank ; je suis fâchée de vous avoir contrarié. Je prendrai ce breuvage bien volontiers. Certainement il ne peut y avoir de mal à cela.

N'ayant aucun soupçon, quoiqu'elle eût été prudente, Peggy tendit la main pour recevoir la fiole, et Frank la lui remit, les yeux brillant alors de plaisir, et en disant : — À la bonne heure ! À présent je reconnais ma bonne et douce Peggy. — Buvez, buvez, cela vous fera bien.

Peggy levait la main pour porter la fiole à ses lèvres, quand Peery Conolly sautant par dessus la haie au pied de laquelle elle était assise, en dansant à son ordinaire, la brisa

en mille pièces d'un coup judicieux de son gourdin, en s'écriant : — N'y touchez pas ! n'en buvez pas une goutte ! c'est un cordial de la mère du diable. Il vous ferait danser comme moi la nuit et le jour, sur les prés et dans les champs. Et tout en parlant ainsi, après avoir déjà brisé la fiole, il continuait à danser, et à brandir son *shillelagh* autour de sa tête.

— Insolent drôle ! s'écria Frank en le saisissant au collet ; comment oses-tu agir ainsi ?

— Ce n'est pas cela, c'est ceci, répliqua Peery, en lui donnant un croc-en-jambes qui le fit tomber. Peggy poussa un grand cri ; Frank se releva au même instant, et s'écria en se rapprochant de lui : — Misérable, car je te punirai de ton insolence. Quel est ton nom ? Qui es-tu ?

Peery, continuant toujours à danser chanta son couplet :

Je suis Conolly Tête-folle, etc.

— Vous savez mon nom à présent, ajouta-t-il, et quant à trembler, nous allons voir lequel de nous peut faire trembler l'autre. — Écoutez !

Un saut le mit à côté de Frank ; il lui dit quelques mots à l'oreille, et le résultat prouva que c'était véritablement Frank qui devait trembler. Il tressaillit comme s'il eût reçu un coup de feu, ses yeux devinrent fixes, ses lèvres s'écartèrent l'une de l'autre, et furent agitées de convulsions, et il trembla de la tête aux pieds. Au bout de quelques instans sa physionomie changea d'expression. Ses sourcils se froncèrent, le feu jaillit de ses yeux, ses dents se serrèrent, il leva la main lentement, et l'enfonça tout à coup dans son sein, comme s'il eût cherché quelque chose.

Peggy se leva précipitamment, effrayée à la mort. — Frank ! s'écria-t-elle, — que voulez-vous donc faire ? Que cherchez-vous ainsi ?

— Retirez-vous, femme ! dit Frank, en la repoussant si rudement qu'elle tomba. — Je cherche ce que je maudis de ne pas trouver. Ma vengeance aurait été légitime, car j'ai été attaqué le premier. — Et toi, infâme traître, ose encore prononcer ce mot, et tu périras de ma main. Tu crois me faire trembler ! N'es-tu pas un idiot ? Personne ne te croirait. Cependant viens me trouver, viens demain matin sans faute t'humilier à mes pieds, me demander pardon, et te lier par un serment solennel, ou redoute ma vengeance.

À peine avait-il prononcé ces mots, qu'il s'éloigna précipitamment. Peery après avoir contrefait quelques instans l'air et les gestes courroucés de Frank, fit quelques bonds de triomphe et s'en alla en dansant d'un autre côté.

— Ô mon Dieu ! s'écria Peggy restée seule, vous qui m'avez livrée au pouvoir de cet homme, délivrez-moi d'entre ses mains ! c'était du poison qu'il voulait me faire boire, j'en suis sûre à présent. Ô mon frère, mon frère, où êtes-vous maintenant ? Vous ne pouvez me sauver des malheurs que votre violence a occasionnés. Hélas ! je n'ai pas dans le monde entier un seul ami qui puisse me protéger ! Que devenir ? Que dois-je faire ?

— Mettre votre confiance en Dieu, Peggy, et agir avec droiture et fermeté, dit le frère Shanagan, qui se montra tout d'un coup à son côté.

— Oh, Monsieur, s'écria Peggy en joignant les mains, ayez pitié de moi, conseillez-moi ! — Vous ne savez pas ce qui vient d'arriver — en cet instant — en cet endroit même.

— Pardonnez-moi Peggy, j'ai entendu de derrière cette haie, tout ce que vous a dit ce méchant homme, et j'allais vous crier de ne pas toucher à ce breuvage, quand ce pauvre idiot a brisé la fiole.

— Il voulait m'empoisonner, moi et mon enfant, monsieur, continua Peggy en sanglotant.

— Non, Peggy, vous allez un peu trop loin ; il voulait seulement faire périr dans votre sein l'enfant dont il est le père. Il ne pouvait avoir d'autre projet — uniquement parce qu'il n'osait en faire davantage : mais il avait bien certainement ce dessein.

— Serait-il possible ! s'écria-t-elle, cette nouvelle idée lui paraissant encore plus révoltante que celle qu'elle avait d'abord conçue. Le barbare ! Comment a-t-il pu former le projet d'un pareil crime !

— J'ai mes raisons pour le croire, mon enfant ; — peut-être même pour en être sûr. — Vous savez que je suis un peu curieux, quoique je n'en aie pas toujours l'air. Je connais le moyen d'obtenir des renseignemens sur ce que je veux savoir, sans que ceux à qui je m'adresse s'en doutent. Je suis toujours en course, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre ; ou pour mieux dire c'est mon pauvre petit cheval gris qui trotte sans cesse, tandis que je suis bien tranquillement sur son dos. Mais pour abrégé mon histoire, je vous dirai que je sais où il a acheté cette petite fiole hier soir, et dans quel dessein.

— En ce cas, monsieur, dit Peggy, qui l'avait écouté avec grande attention, ma résolution est prise.

— Et quelle est cette résolution, Peggy ?

— De me mettre à l'abri des mauvais desseins de cet homme, moi et mon enfant, monsieur.

— Et que ferez-vous pour cela ?

— Je ne le reverrai de ma vie, M. Shanagan.

— Non, non, répliqua le vieux frère, en secouant la tête, ce n'est pas cela qu'il faut faire. Écoutez-moi ma chère fille. Il y a un petit oiseau qui m'apporte toutes les nouvelles de temps en temps ; et il m'a appris, il n'y a pas bien long-temps, que l'intention de votre mari est de soutenir qu'il n'est pas votre mari, et que votre enfant n'est pas un enfant légitime.

Peggy le regarda avec un étonnement qui la rendit muette. Elle ne connaissait pas les lois anglaises sur le mariage des catholiques avec les protestans, et elle ne pouvait comprendre qu'il fût possible de contester la validité du sien.

— Et de plus, mon enfant, continua le frère, j'ai appris qu'il a cherché à savoir s'il ne pourrait me faire déporter à Botany-Bay, ou me faire pendre pour avoir solennisé votre mariage.

Cette explication ne fit que confondre ses idées encore davantage ; et le bon frère fut obligé de lui faire connaître plus en détail les lois pénales rendues contre les prêtres catholiques qui célèbrent de pareils mariages.

— Vous voyez donc bien, ajouta-t-il, que ce n'est pas en ne le revoyant plus, que vous pouvez vous mettre à l'abri de tout danger, vous et votre enfant.

— Je vous comprends parfaitement à présent, M. Shanagan. Vous avez raison ; et ce ne serait pas non plus le moyen de vous mettre en sûreté, ce que je ne désire pas moins. Son agitation se calma, et elle parut réfléchir.

— Ne vous inquiétez pas de moi, je lui ai déjà dit la même chose. Ne songez qu'à vous-même, et vous pouvez encore vous faire rendre justice. — Avez-vous le cœur ferme, Peggy ? Avez-vous du courage ?

— Je crois que je n'en manque pas quand il s'agit d'une bonne cause. Monsieur ; et j'espère que Dieu m'accordera la force dont je pourrai avoir besoin.

— Je n'en doute pas ; et maintenant je vais vous dire ce que je crois que vous devez faire. Vous savez qu'il dépend entièrement de son oncle. Vous connaissez M. Long, vous devez savoir qu'il est aussi droit, aussi juste, que son neveu est dissimulé et scélérat.

— Je comprends ce que vous voulez dire, M. Shanagan, et c'était précisément à quoi je pensais.

— Voilà une brave fille ! je n'en attendais pas moins de vous, Peggy. — Et bien oui, il faut aller vous mettre sur-le-champ sous la protection de M. Long. Racontez-lui toute l'histoire simplement, franchement, à votre manière.

— Je lui dirai tout, du commencement à la fin, avec franchise et vérité. Mais voudrez-vous bien m'accompagner ?

— Et pourquoi non, Peggy ? — Écoutez-moi. Mon cheval gris est à quelques pas derrière cette haie, tondant quelques touffes d'herbe. Armez-vous de résolution ; prenez mon bras, et je vous mettrai sur son dos. Je sais que vous pouvez monter de côté sur une selle d'homme, car je vous y ai vue une fois, avant votre départ pour le couvent. Vous n'avez rien à craindre, mon pauvre grison a l'allure douce, et vous serez aussi bien que dans une chaise à porteurs. D'ailleurs, pour plus de sûreté, je le conduirai par la bride. Dans une bonne demi-heure, nous serons dans l'avenue conduisant à Long-

Hall. Qu'en dites-vous ? il n'y a pas de temps à perdre. Il ne faut pas que vous passiez encore une nuit dans cette incertitude, et voilà déjà le soleil couché. Allons, voici le bras d'un vieillard à votre service, si vous voulez vous fier à lui.

— Je mets toute ma confiance en Dieu, en sa justice et en vous, M. Shanagan, répondît Peggy ; et prenant le bras du bon frère, elle se mit en marche avec lui.

CHAPITRE VII

Après avoir quitté Peggy et Peery, Frank Adams prit le chemin de la maison de son oncle. Il commença d'abord par marcher rapidement, mais à mesure qu'il réfléchissait, son pas se ralentit, et il regretta vivement l'emportement auquel il s'était abandonné. Le principal objet de ses méditations fut le danger dont le menaçaient le peu de mots que le pauvre Peery Conolly lui avait dit à l'oreille. Peggy Nowlan elle-même, et tout ce qui avait rapport à elle, disparurent devant ce sujet de considération plus importante. Avant d'être arrivé en vue de Long-Hall, il avait non-seulement résolu la perte de Peery, mais trouvé le moyen de l'assurer d'une manière qui lui paraissait infaillible. Le hasard lui présenta ce moyen. Comme si la fortune eût voulu le favoriser, il rencontra dans le petit bois qui tenait à la maison, un homme qu'il jugeait devoir être utile et même indispensable à ses projets. Il ne pouvait s'attendre à le trouver en cet endroit, quoiqu'il sût qu'il n'était pas bien loin. Ils causèrent quelques instans, mais ils furent obligés de se séparer brusquement, en entendant quelqu'un s'avancer à pas lents à travers les broussailles. Frank, resté seul, ne tarda pas à reconnaître son oncle.

— Qui était avec vous ? lui demanda M. Long.

— Où ? — Quand, mon cher oncle ? — De qui voulez-vous parler ?

— De la personne qui vient de vous quitter ; qui s'est éloignée de l'autre côté de ce sentier.

— Je vous assure que j'étais seul ; personne ne m'a quitté. Il faut que vous ayez vu mon ombre parmi les arbres

au clair de la lune ; voyez comme elle brille. — Ou peut-être avez-vous pris pour quelqu'un une souche d'arbre.

— Cela peut être, Frank, mais j'ai peine à le croire.

— Que voulez-vous dire, mon cher oncle ?

— Je vais m'expliquer, Frank. — Vous commencez — vous avez plus que commencé à rompre le pacte que nous avons fait ensemble tout récemment. — Ne m'interrompez pas, s'il vous plaît. — Il ne devait exister entre nous ni secret, ni mystère, et cependant tout ce que vous dites, tout ce que vous faites, offre à mes yeux des apparences suspectes. Le son de votre voix, l'expression de vos yeux, jettent dans mon esprit le trouble et la crainte. Je suis ici solitaire, mal portant, plongé dans le chagrin, et je me vois entouré de mystères. Vous commencez à me faire trembler. — Je vais entrer dans quelques détails, car je ne puis exister ainsi plus long-temps. Je vois rôder dans les environs de ma maison des étrangers, je dis des étrangers, car d'après leurs traits et leur costume, ce ne sont pas des paysans du voisinage. Je dirai plus, Frank ; il s'en est même introduit jusque dans ma maison — oui, dans ma maison. — Écoutez-moi, vous dis-je. La nuit dernière, tandis que j'éprouvais une insomnie, je vous entendis, malgré toutes les précautions que vous preniez, vous préparer à sortir de chez moi. — Et c'est encore une preuve du mystère dont vous couvrez toutes vos actions. — Voulant m'assurer que je ne me trompais pas, je me levai, je m'habillai, et je vous vis sortir déguisé, et prendre le chemin du village. Mais ce n'est pas ce dont il s'agit en ce moment. Vous ayant suivi des yeux de la fenêtre du salon aussi long-temps que je le pus, je remontais dans ma chambre, une lampe à la main, quand j'entendis, à quelques marches au-dessus de moi quelqu'un monter l'escalier d'un pas furtif. Je levai les yeux, et reconnus le

profil d'un homme que j'avais déjà vu, mais que je ne devais pas m'attendre à revoir chez moi, à mon insu, au milieu de la nuit. — Ne souriez pas ainsi, Frank, et n'essayez pas de me faire croire que je me suis trompé. — Cette physionomie pâle, calme, qui semble de marbre, ne peut s'oublier. Oui, c'était cet Anglais qui fit une déposition avec vous le jour du vol de la diligence, et qui nous dit qu'il se nommait Lawson.

— Tout cela est parfaitement vrai, mon oncle, répondit Frank en continuant à sourire ; mais à présent daignez m'écouter à mon tour. Il y a quelque temps j'eus lieu de croire qu'un des bandits qui avaient commis l'attentat dont vous parlez, demeurerait dans le voisinage, et qu'il cherchait à se dérober aux soupçons, en feignant d'être en démente. Je cherchai à le voir, j'y réussis, et je fus bien sûr que c'était lui qui avait tiré sur moi, et qui m'avait blessé le bras. Avant de faire aucune démarche ultérieure à ce sujet, j'écrivis à M. Lawson...

— Il ne pouvait vous être d'aucun secours pour identifier cet homme, Frank ; car la déposition de Lawson, qu'il dicta lui-même, et qui est encore en ma possession, porte qu'il n'a vu le visage d'aucun des voleurs.

— Sans contredit, mon oncle ; et ce n'est pas dans cette vue que je lui ai écrit. Je croyais seulement que deux témoins respectables, déposant du fait du vol, vaudraient mieux qu'un seul. Après bien des délais, M. Lawson consentit enfin à venir en Irlande. Il me fit dire hier soir qu'il venait d'arriver dans le village, et je le fis prier de venir me trouver ici, pour que nous pussions causer de cette affaire sans être interrompus. Il n'arriva que fort tard, et comme dans l'intervalle j'appris que l'individu que je soupçonnais se trouvait dans un cabaret du village, je sortis déguisé pour aller me convaincre de son

identité, et je priai M. Lawson d'attendre mon retour. C'est sans doute pendant mon absence que vous l'avez vu. Quand je revins, il ne me restait pas le moindre doute, et nous n'attendons plus que l'arrivée de quelques officiers de justice pour le dénoncer et le faire arrêter. Maintenant vous me demanderez, mon cher oncle, pourquoi je ne vous ai pas informé plus tôt de tous ces détails. Ma réponse est bien simple. Vous n'êtes pas bien portant ; vos nerfs sont encore dans un état cruel d'irritation, et ce n'est pas sans sujet ; le devoir, l'affection, la reconnaissance, m'obligeaient à garder le silence sur une affaire qui n'aurait pu que vous agiter, vous inquiéter, jusqu'au moment où M. Lawson se serait déterminé à venir.

— Est-il encore dans la maison ?

— Non, mon cher oncle ; il est retourné au village. Mais si vous le désirez, vous pouvez le voir ce soir même, ou...

— Hu ! hu ! Avance donc ! s'écria la voix du frère Shanagan, tirant son cheval par la bride, pour le faire entrer dans l'avenue.

— Qui sont ces gens là ? demanda M. Long.

— Ciel et terre ! s'écria en lui-même son neveu, qui avait reconnu le frère et Peggy à travers les broussailles. — Oui sans doute, qui sont-ils ? répéta-t-il. — Probablement quelque mendiant avec sa femme, son âne, et un troupeau d'enfants, qui vient vous parler de sa misère. Vous n'êtes pas en état de soutenir une telle scène, mon cher oncle ; retournez à la maison, et laissez-moi le soin de vous en débarrasser.

— Mais ne leur parlez pas trop rudement, Frank ; et s'ils sont dans le besoin donnez-leur quelques secours, dit M. Long en retournant du côté de la maison.

— Fiez-vous à moi, mon oncle, répondit Frank ; et traversant le taillis à la hâte, il fut bientôt dans l'avenue.

— Vous arrivez à propos, monsieur, lui dit le frère Shanagan. Vous ayant vu avec votre oncle, nous nous sommes arrêtés pour lui dire un mot ainsi qu'à vous.

— Mon oncle vous verra chez lui avec beaucoup de plaisir, mon cher monsieur ; il m'a chargé de vous en assurer ainsi que votre compagne. — Ah ! quoi ! c'est vous, ma chère Peggy ! Quelle affaire vous amène ici à une pareille heure ?

— Une petite affaire qui vous concerne tous deux, monsieur, répondit le frère, Peggy gardant le silence.

— Quoi, Peggy ! dit Frank en s'approchant d'elle, et parlant avec beaucoup de chaleur quoique à demi voix ; est-il possible que vous ayez dessein de parler à mon oncle de notre liaison ?

— Oui, monsieur ; de notre mariage, répondit Peggy en appuyant sur ce mot.

— Pour l'amour du ciel ! — Par égard pour vous et pour moi ! — il faut que je vous parle sans témoin, Peggy ; permettez que je conduise ce cheval à quelques pas. Dites à ce digne homme que vous désirez me parler en particulier. Cela ne peut vous nuire en rien, Peggy, je vous en supplie.

Peggy demanda au frère Shanagan la permission de s'écarter à quelques pas avec Frank, et pendant que celui-ci la conduisait derrière une haie où le vieux moine ne pouvait ni les voir ni les entendre, le frère murmurait à demi voix : oui, parlez-lui, écoutez-le ; je vois déjà comment tout cela finira.

— Maintenant, Peggy, reprit Frank, quand ils furent seuls ; je vous fais une humble demande, et je vous la ferai à

genoux si vous l'exigez ; c'est de ne pas apprendre ce soir à mon oncle notre secret. Il a en ce moment de l'humeur contre moi, sans que je sache pourquoi ; ce serait rendre ma perte certaine. — Si vous m'avez jamais aimé, — si vous m'aimez encore, comme je l'espère, — si vous avez quelque tendresse pour l'enfant que vous n'avez pas encore vu...

— Tous ces *si*, venant de vous, M. Franck, ne font aucune impression sur moi. Vous avez voulu aujourd'hui même me faire montrer ma tendresse pour cet enfant, d'une manière qui...

— Quoi ! vous voulez parler de cette maudite potion ! — vous pourriez me supposer des intentions criminelles ! — Quelque infâme bavard vous a mis cette idée dans l'esprit. Mais vous me faites une cruelle injure, ma chère Peggy. Elle ne pouvait produire que le meilleur effet pour votre santé : que le ciel m'abandonne si ce n'est pas la vérité. — Cette pensée est horrible, Peggy ! — Votre mari ! — Le père de votre enfant ! — Rejetez-la de votre cœur, et si c'est le seul motif qui vous ait fait prendre la résolution de venir travailler à notre perte, retournez chez vous, et attendez du moins jusqu'à demain. Je vous en conjure à genoux. Et il se mit réellement à genoux devant elle.

— Ce n'est pas ma seule raison, M. Frank. Je crains quelque chose qui n'est pas moins terrible. — Je crains que vous n'ayez dessein de dire que nous ne sommes pas mariés, que notre enfant n'est pas légitime, et que je ne suis que... Elle ne put achever sa phrase.

— C'est de la folie, Peggy, — pire que de la folie ! — Je vous jure sur mon âme et sur le salut de mon âme, que quiconque vous a dit une pareille chose, m'a indignement calomnié. — Écoutez-moi. Retournez chez vous, et donnez-moi

seulement quelques heures pour faire mes préparatifs. Avant le lever du soleil, je vous prouverai que je n'ai jamais eu cette intention. Laissez-moi le temps de parler à un ministre protestant, et — vers minuit — à minuit précis — sortez secrètement de la maison de votre père, et venez me trouver à l'extrémité du Foil-Dhuiv — c'est l'endroit le plus voisin de la route du ministre — et là, sans autres témoins que la lune et les étoiles, et cet œil qui voit tout, nous serons mariés une seconde fois suivant les rites de l'église protestante. — Cela suffira-t-il pour vous satisfaire — pour vous prouver combien j'ai été calomnié — pour vous faire rendre votre confiance à votre mari ? — Et après cela, ne consentirez-vous pas à attendre un moment favorable pour que je vous reconnaisse publiquement pour ma femme ?

— Certainement cela me suffirait quant à présent, Frank ; et je crois que mon père et ma mère s'en contenteraient aussi. — Mais quel est le nom du ministre que vous amènerez ? L'ai-je jamais vu ?

— Sans contredit. Vous connaissez M. Sirr, qui doit épouser une de mes sœurs. Ce sera lui. Je suis sûr qu'il ne me refusera pas ce service.

— Eh bien, Frank, je me trouverai à minuit à l'extrémité du Foil-Dhuiv, et je n'aurai avec moi que le frère Shanagan.

— Non ! Personne au monde, Peggy ! — il faut que vous veniez seule — il faut que vous y consentiez, ou nous sommes perdus. — Je redoute le bavardage imprudent de vos amis. Vous voyez qu'ils avaient déjà réussi à me noircir dans votre esprit. — Non, personne ne doit vous accompagner : j'aimerais mieux braver sur-le-champ le courroux de mon oncle.

— Mais la présence de témoins est nécessaire à cette cérémonie, dit Peggy avec calme et sang-froid.

— Oui, quand on a de la méfiance ; et puisque vous en conservez encore, Peggy, nous aurons des témoins, quoique mon premier dessein fut de ne pas en avoir : mais c'est moi qui les choisirai. Un de mes frères et une de mes sœurs, ma sœur aînée, m'accompagneront, et seront disposés à vous reconnaître pour leur sœur. — Êtes-vous satisfaite maintenant ?

— Vous me le promettez, Frank, dit Peggy, en le regardant d'un air grave.

— Je vous le promets sur ma vie. — Mais si vous conservez encore des soupçons, à quoi servent les promesses et les sermens ? — Au surplus, que risquez-vous ? si je ne vous tiens point parole sur tous les points, ne pouvez-vous pas exécuter demain matin la cruelle résolution que vous aviez formée ce soir, et aller tout découvrir à mon oncle ? — Chère Peggy, il faut qu'on ait bien endurci votre cœur contre moi et contre mon enfant, sans quoi vous n'hésiteriez pas si long-temps. C'est me traiter avec trop de barbarie. — Je ne l'ai pas mérité ! — Dieu sait que je ne l'ai pas mérité ! Peggy crut le voir pleurer.

— Je me fierai donc entièrement à vous, Frank, — Je n'ai plus aucun doute, je ne veux ni ne puis en conserver. Je viendrai vous trouver seule.

— Que de remerciemens, ma chère Peggy ! Mais je vous demande à mon tour, est-ce une promesse solennelle ?

— Oui, une promesse faite devant Dieu.

— Personne ne saura même que vous sortez de chez vous ? — Songez que si vos parens le savaient, ils pourraient vous suivre, vous épier, et... me le promettez-vous ?

— Sans doute. Cela fait partie de ma première promesse, car si je disais à quelqu'un que je dois sortir, il ne me serait pas possible de venir seule.

— Vous avez raison. — Il y a encore un autre point, qui, comme vous le dites fort bien fait partie de votre première promesse. Puisque personne ne doit savoir que vous sortez, ni où vous allez, il s'ensuit que vous ne devez le dire à personne, ni à père, ni à mère, ni à ce vieux moine, — ce digne prêtre, — n'est-il pas vrai ?

— Certainement. Je dois garder le silence à l'égard de tout le monde.

— Par conséquent quand il vous demandera, comme cela est tout naturel, de que nous avons parlé, vous ne pourrez lui répondre.

— Pas un seul mot.

— Mais que lui direz-vous ? — Il faut inventer quelque chose. — Réfléchissons.

— Non, Frank, il n'est besoin de rien inventer. S'il me fait quelque question, je lui dirai franchement que je ne puis y répondre, et il est trop raisonnable pour trouver mauvais qu'une femme ait confiance en son mari.

— Vous avez raison, ma bonne Peggy, et vous me donnez une excellente leçon de conduite. Après tout, le point important, c'est qu'il ne sache pas pourquoi vous avez changé de résolution, pourquoi vous n'exécutez pas le dessein qui vous

avait amenée ici : vous vous bornerez donc à lui dire que vous ne l'accomplirez pas aujourd'hui ?

— Rien de plus.

— Et à minuit sonnant, vous vous trouverez dans le Foil-Dhuiv ?

— Je m'y trouverai. — Mais, Frank, je désirerais que ce fût une heure plus tôt, ou que votre rendez-vous fût dans un autre endroit. Ce n'est pas que j'aie des craintes puériles ; mais vous savez que le Foil-Dhuiv, est en mauvaise renommée, et d'ailleurs c'est un lieu bien isolé.

— Allons donc, ma chère Peggy ! sur ma foi, je n'attendais pas de vous une pareille objection ; et j'espère bien que vous n'y tiendrez pas un instant de plus. Tous les lieux sont égaux à celui qui ne craint rien parce qu'il n'a rien à se reprocher. D'ailleurs vous savez que vous y trouverez des amis ; ensuite ce n'est pas bien loin de la maison de votre père, à peine à un mille ; enfin songez que M. Sirr n'aura que quelques pas à faire pour s'y rendre. C'est là le grand point.

— Peu importe donc. — J'y serai à l'heure convenue.

— Je vous remercie, Peggy ; je vous saurai gré de votre complaisance tant que je vivrai, — Et maintenant les adieux d'une femme à son mari. — Ah, Peggy, quel doux baiser ! je n'en ai jamais reçu un semblable. — Adieu, ma chère amie, adieu pour quelques heures. — Et maintenant allons rejoindre M. Shanagan.

Ce fut avec un parfait silence, sauf une couple de « hum ! » que le vieux frère écouta la prière qui lui fut faite de reconduire Peggy chez son père. Franck les quitta, et Peggy étant remontée à cheval, Shanagan en reprit la bride, et se

remit en marche sans adresser un seul mot à sa compagne. De temps en temps il fredonnait un psaume ou une hymne, comme c'était sa coutume quand il était en quête ; quelquefois aussi il lui échappait une sorte de rire sardonique. Peggy crut voir qu'il était piqué, et prit enfin le parti de lui parler.

— Vous êtes fâché contre moi, monsieur, lui dit-elle.

— Moi fâché ! — Et pourquoi, mon enfant ? — Puisse Dieu mettre un peu de stabilité dans votre pauvre tête ! — Seulement, pour vous dire la vérité pure, je songeais à la figure respectable que nous faisons, à notre âge, mon grison et moi, courant le pays en portant sur notre dos une femme qui ne sait pas plus ce qu'elle doit faire qu'une vache aveugle ne connaît un jour de fête.

— Je n'ai pu m'empêcher de changer d'avis, monsieur ; la justice et la charité m'y ont obligée ; et s'il m'était permis de vous faire part de la conversation que j'ai eue avec Frank, vous en conviendriez vous-même.

— Oh ! je n'en doute nullement, madame ; tout a été arrangé entre vous pour le mieux, et ces arrangemens doivent être un secret pour le vieux frère qui, en vous conduisant ici, s'est mêlé de ce qui ne le regardait pas, je sais tout cela. Il y a dans votre tête plus de bon sens que n'en couvrent les cheveux gris d'un vieux prêtre. D'ailleurs vous connaissez si bien votre mari ; vous êtes si en état de lui tenir tête avec la langue ! — Eh bien, je le dis encore, nous commençons un joli métier, mon grison et moi. — Allez, Sheela, allez un peu plus vite. Je sais que vous avez un terrible poids de sagesse à porter ; toute celle du Concile de Trente ne serait pas plus lourde ; mais vous avez la force d'un éléphant, et votre vieux maître n'a rien de mieux à faire que de vous traîner par la

bride comme un marchand qui colporte ses balles, ou comme un homme qui montre la pièce curieuse aux enfans.

— En vérité, M. Shanagan, si vous saviez tout, vous ne seriez pas fâché contre moi. Je vous remercie de toutes vos bontés, et je regrette de vous avoir donné tant de peine — Surtout de vous voir marcher à pied tandis que je vous suis sur votre cheval. Quelques mois plus tôt, monsieur, je n'y aurais jamais consenti, et malgré la situation où je me trouve je ne puis y rester plus long-temps : aidez-moi seulement à descendre ; vous prendrez ma place, et je marcherai à votre côté, comme je le dois.

— Non, mon enfant, non. Restez où vous êtes. Il est bien à vous de parler ainsi, mais tout vieux fou que je suis, je ne me sens pas fatigué. Est-ce que vous croyez que j'ai dessein de vous faire une querelle ? je vous aime trop pour cela. — Allons, plus une larme ! Si vous ne souriez pas de bon cœur sur-le-champ, savez-vous ce que je ferai ? je vous embrasserai, et je vous enlèverai. — Qu'en dites-vous ? Voyons, sommes-nous amis ?

Peggy s'essuya les yeux en souriant.

— Voilà qui est bien, dit le frère. Et maintenant, mon enfant, nous voilà en vue de la ferme, il faut que je vous quitte, car le brave Shearman m'a promis un lit pour cette nuit, et je ne veux pas le faire attendre. Ainsi, que Dieu vous protège, Peggy ! — Encore un mot pourtant — ne vous fiez pas trop à lui — ne vous y fiez pas du tout. — Je le connais mieux que vous. — Quoi qu'il ait pu vous dire ou vous promettre, n'y comptez pas trop ; et si vous lui avez fait quelque promesse, songez-y à deux fois avant de l'exécuter. — Je ne vous demande pas vos petits secrets ; qu'ai-je besoin de les savoir ? Mais puisque vous ne prenez d'avis que de vous-même, priez

Dieu qu'il vous éclaire. — Adieu, Peggy — je vous le répète, c'est un méchant homme.

Peggy descendit de cheval ; le frère y monta, et ils se séparèrent.

CHAPITRE VIII

Franck resta les yeux fixés sur le frère Shanagan et Peggy jusqu'à ce qu'il les eût vu sortir de l'avenue et entrer dans la grande route. Il retourna alors à pas lents chez son oncle, livré à de profondes réflexions. En y arrivant, il alla joindre M. Long, qui fit encore tomber la conversation sur les soupçons que lui inspirait la conduite de son neveu. Franck les combattit avec toute l'adresse dont il était capable. Ils parlèrent ensuite de M. Lawson, et de la poursuite qui allait avoir lieu contre un des voleurs de la diligence. Enfin M. Long se leva pour se retirer dans sa chambre, et Franck prit une lampe pour aller dans la sienne. Dès qu'il y fut entré, il en ferma la porte, mit sa lumière sur une table, et resta quelque temps immobile et en silence, écoutant s'il n'entendrait plus aucun bruit dans la chambre de son oncle. Enfin une voix sortant d'un cabinet qui faisait partie de son appartement l'appela par son nom. Il s'approcha de la porte sur la pointe des pieds, et dit avec force, quoique à voix basse, à travers le trou de la serrure : — Silence, maudit imprudent ! — Pas un mot ! il n'est pas encore temps.

Il attendit encore près d'un quart d'heure. Alors retournant près de la porte du cabinet avec les mêmes précautions, il dit : — Ouvrez, mais pas un mot ! il donna la lampe à l'homme qui l'y attendait, sortit de sa chambre sans bruit, entra doucement dans le corridor, alla jusqu'à la porte de l'appartement de son oncle, pour s'assurer qu'il dormait, revint dans sa chambre, en ferma la porte et entra dans le cabinet.

— Vous êtes resté diablement tard ce soir, dit l'individu qu'il y avait caché, et qui était assis devant une petite table sur laquelle étaient un verre, une bouteille de whiskey, une

carafe d'eau et un sucrier. — Il y a plus de trois heures qu'il fait noir ici comme dans l'enfer. Cette chienne de lucarne là haut est si étroite qu'à peine permet-elle d'apercevoir une étoile. Sur mes yeux ! on croirait être dans un cachot. Que cinq cents diables me pincent si je puis y tenir plus longtemps.

— Je vous crois aisément, Ned, car votre bouteille est presque vide, ce dont votre teint enflammé aurait suffi pour m'avertir. Mais taisez-vous, ou parlez plus bas, oison que vous êtes, et écoutez-moi. — Nous sommes sur le bord d'un précipice, Ned ; et c'est vous qui nous y avez placés.

— Moi ! et comment cela ?

— Comment cela, chien mal dressé que vous êtes ? La nuit dernière en vous quittant pour faire décamper Mag, son frère, et toute la nichée, je vous avais recommandé de vous tenir bien enfermé dans cette chambre ; vous me l'aviez promis ; mais non, il a fallu que mon drôle en sortît, qu'il allât se promener, prendre l'air dans toute la maison, je ne sais où. Qu'en est-il résulté ? Mon vieux coquin d'oncle, qui a des soupçons et qui me guettait, vous a vu sur l'escalier, et il vous a reconnu.

— M'a reconnu ! a reconnu Ned Studs ! en voilà d'une bonne.

— Non pas Ned Studs, brute stupide, mais M. Lawson, le voyageur anglais.

— Oh ! à la bonne heure. Et maintenant M. Lawson doit décamper, je suppose. Mais il ne s'en ira pas comme cela.

— Et il ne faut pas qu'il s'en aille. Il faut que M. Lawson reste où il est, et qu'il paraisse demain matin devant le

magistrat, sans être ivre, si cela lui est possible, et je vous dirai pourquoi dans un instant. Mais d'abord, Ned, comment va notre petite société de l'autre côté de l'eau ? Hier soir quand vous êtes arrivé, j'étais obligé de sortir ; quand je suis rentré vous étiez ivre mort ; ce matin vous dormiez comme un sabot ; voici donc le premier moment où je puis vous faire cette question.

— Les choses ont bien été pendant quelques mois ; nous avons presque doublé nos fonds ; mais — il siffla — en un tour de main tout s'est fondu.

— C'est bien le diable ! — J'espère que vous êtes loyal, Ned. Vous avez trop à gagner avec moi pour vouloir me tromper sur des bagatelles.

— Personne ne peut être plus loyal, maître Frank ; quand tout a été perdu, j'ai fait feu des quatre pieds pour forcer l'infame fortune à ne plus nous tourner le dos ; mais toutes mes spéculations ont mal tourné, et me voilà ici pour que vous m'aidiez à me remettre sur mes jambes.

— Ce que je ferai à tout prix, Ned ; mais cette dernière année a été une malédiction. Je comptais pouvoir encore faire un emprunt sur ma fortune future, mais les coquins d'usuriers ne veulent pas en entendre parler. Vous avez dû les voir, Ned ; que vous ont-ils dit ?

— Rien ; si ce n'est que si vous ne payez pas les intérêts plus régulièrement, ils en feront corner les oreilles du vieux bourru.

— Que la peste les étouffe ! Il en sait déjà assez, et il en soupçonne encore davantage. Il me rabache toutes les vieilles histoires du matin au soir. Combien de fois ne m'a-t-il pas jeté au nez la plume que j'ai tirée de l'aile de ce jeune lord à

Oxford, et cette malheureuse affaire de Newmarket, et notre petite banque de jeu à Londres. Savez-vous que je commence à craindre qu'il ne soit mieux instruit que je ne le voudrais, de toutes nos opérations ? Serait-il possible que mon nom eût transpiré ?

— Parlez-vous de l'affaire de Brumagem, ou de celle d'Ipswich ?

— De toutes les deux.

— Il n'y a rien à craindre pour la dernière ; mais quant à l'autre, nous avons à nos trousses les aboyeurs de Bow-Street, et l'on dit que votre nom s'est un peu éventé.

— Diable ! Je l'ai toujours craint ; et mon oncle... mais non, non ; s'il en savait un seul mot, je ne serais pas chez lui aujourd'hui. Oui, tout est en sûreté de ce côté. — Maintenant, parlons de choses plus pressantes. Vous savez, Ned, que la nuit de notre expédition sur cette route, nous attendions un drôle qui n'arriva point.

— Je m'en souviens fort bien. Vous étiez dans la diligence avec Mag et la vieille Carey, sa mère. J'avais avec moi Phil Carey, et deux gaillards que j'avais choisis à Dublin, vous deviez avoir deux hommes du pays ; l'un d'eux vous manqua de parole, et vous le remplaçâtes par un autre. Nous aurions pu nous en passer, car tandis que Phil et moi nous donnions leur compte au garde et au cocher, trois auraient tiré une volée tout aussi bien que quatre.

— Mais écoutez-moi donc, bavard stupide. Ce remplaçant qui manqua aussi à sa parole, m'avait été fourni par Mag ; que l'enfer la confonde ! Je ne l'avais jamais vu, je savais seulement qu'il se nommait Conolly, Conolly Tête-folle, comme il s'appelle. Je me croyais tellement sûr que mon nom,

dans cette affaire, n'était connu que de Mag et de vous que je ne songeais seulement pas s'il était mort ou vivant. Mais aujourd'hui, Studs, aujourd'hui même, j'ai rencontré ce misérable sans le connaître, et après m'avoir dit, ou plutôt m'avoir chanté son nom, il approcha sa bouche de mon oreille, et me dit : « Qui a volé la diligence, maître Frank ? » il me sembla en ce moment qu'une balle me traversait la tête ; j'étais comme si...

— Comme si un juge vous eût fait cette question. Ha ! ha ! ha ! Je comprends tout cela, M. Frank. Mais c'est précisément ce drôle que nous devons faire mettre à l'ombre comme ayant fait lui-même la petite espièglerie dont vous parlez. N'est-ce pas ce que vous m'avez dit quand je vous ai rencontré ce soir dans le petit bois ?

— Sans doute. Avez-vous fait ce que je vous ai recommandé ? Avez-vous été baiser la Bible devant le digne magistrat, mon père ?

— Est comparu ce jourd'hui devant moi, John Lawson, du comté de Suffolk en Angleterre, écuyer, lequel a déclaré, sous la foi du serment par lui prêté...

— Suffit, suffit ! Je ne doute pas que la déposition ne soit bonne, et mon excellent frère, le chef de la police, ne sera pas long-temps sans pincer maître Conolly, et si l'idiot n'a pas pris l'avance sur nous en bavardant le premier, ce qu'au diable ne plaise ! comme il sera plaisant de lui retirer de la bouche l'histoire qu'il aurait à conter, et de voir qu'on ne fera que rire de ce qu'il pourra dire en récrimination. — Eh bien, M. John Lawson, nous avons maintenant encore une autre dénonciation à faire.

— Contre qui ? contre votre oncle ? contre votre mère ? contre le diable ?

— Seulement contre un vieux moine papiste, Studs, lequel s'est ingéré, en dépit et en violation de la loi, de prétendre unir en mariage une certaine jeune fille et votre humble serviteur. J'ai en tête le plan de la déposition, et je vous le communiquerai tout à l'heure. Mais il faut qu'elle soit faite cette nuit même, et que le vieux prêtre soit arrêté au point du jour. Je ne crois pas qu'il puisse demander de rester en liberté sous caution. Qu'en pensez-vous ? — Mais comment sauriez-vous si le cautionnement peut être admis pour autre chose qu'escroquerie, vol, bris de portes, et autres tours de votre métier, *ad libitum* ?

— Ne me parlez pas en latin de voleurs, M. Frank ; je suis au-dessus de cela.

— Ne touchez pas à cette bouteille, Ned ; vous n'avez déjà que trop bu. Je connais vos tours ; vous feignez d'être mécontent pour avoir un prétexte pour boire, comme par distraction, mais je vous jure que vous ne boirez plus. Écoutez-moi : je vous ai dit que nous étions sur le bord d'un précipice. C'est la vérité : nous sommes placés, la corde au cou, sur une trappe, et le diable attend l'instant d'en tirer le verrou pour nous faire danser en l'air. — Je vais vous dire le pourquoi et le comment. Je vous ai déjà parlé d'une jeune fille à qui le vieux prêtre que nous devons dénoncer, m'a marié en contravention aux lois. Je ne sais comment elle a eu vent de mon projet de désavouer ce prétendu mariage, mais elle était venue ici ce soir dans l'intention de tout déclarer à mon oncle. Si je lui laisse la liberté de le faire, le vieux fou pour qui tromper une femme est presque la même chose que tuer un homme, me forcerait d'abord à l'épouser tout de bon, et

ensuite me mettrait à la porte avec elle en me donnant sa bénédiction, et peut-être une couple de milliers de livres. Que me resterait-il en ce cas, Ned Studs ? Adieu les beaux acres de terre qui devaient m'appartenir en totalité, depuis que ma sœur nous a débarrassés d'elle. Que deviendrions-nous alors ?

— Et pourquoi souffrir que cette drôlesse bavarde, M. Frank ? voilà tout ce que j'ai à vous demander. Vous l'avez congédiée ce soir, ne pouvez-vous prendre quelque bon moyen pour l'empêcher de revenir ?

— Comment ? Quel moyen ?

— Quel moyen ? Ha ! ha ! ha ! Vous le savez tout aussi bien que moi.

— Nous avons rendez-vous cette nuit — à minuit précis — dans un lieu solitaire, écarté, où personne ne peut nous voir ni nous entendre.

— Oui dà !

— Pour nous marier légalement, à ce qu'elle croit.

— Oui, à ce qu'elle croit.

— Mettez-vous à ma place, Studs, voyant que tout dépend du secret, enfoncé dans le boubier jusqu'aux aisselles, que feriez-vous ? Quel parti prendriez-vous à l'égard d'une jeune fille, insensée, ingrate, travaillant à vous perdre, si vous la rencontriez à minuit, seule, dans l'endroit le plus propre à couvrir de ténèbres éternelles... chut ! — j'entends du bruit — éteignez la lumière.

Cet ordre, donné à voix basse, mais distinctement, fut exécuté sur-le-champ. Ils restèrent quelques instans en

silence dans les ténèbres, osant à peine respirer, et écoutant avec attention.

— N'avez-vous pas entendu marcher dans ma chambre, demanda enfin Frank Adams.

— Non, répondit Studs, je crois que vous avez pris l'alarme sans raison.

— Écoutons encore.

Ils gardèrent de nouveau le silence, mais nul bruit ne se faisant entendre, Studs n'en tint que plus fortement à son opinion.

— Continuez, M. Frank, dit-il, on n'entend pas trotter une souris. Pourquoi ne parlez-vous pas ? je n'aime pas à rester ainsi dans les ténèbres. Il faut que je boive, ou que j'entende le son de votre voix.

— En ce cas, il faut que je parle, Ned ; car vous avez déjà trop bu pour la besogne que vous avez à faire. — Devineriez-vous pourquoi j'ai gardé le silence un moment ?

— Non. — Faisiez-vous vos prières ?

— Pas tout-à-fait. Je pensais. — C'était une pensée soudaine et étrange — que si nous avions réellement entendu quelqu'un marcher, ce ne pouvait être que mon oncle. Et en ce cas, je me demandais si nous devions prudemment souffrir qu'il allât se remettre au lit, après avoir obtenu connaissance de tous nos secrets, d'autant plus — ce qu'il ignore — que je sais où trouver le testament par lequel il a légué à un certain neveu jusqu'au dernier acre de terre qu'il possède. Toutes ces idées me sont venues à l'esprit en un instant.

— Ici ! dans sa propre maison ! cela pourrait être dangereux.

— Dangereux, maudit gibier de potence ! dites que ce serait une trahison infâme et diabolique. Je vous parle d'une idée que Satan, votre maître, m'a présentée à l'esprit un moment, et vous raisonnez comme si je vous proposais de l'exécuter, et qu'il ne fut question que de chercher les moyens de pouvoir le faire sans danger ! Vous êtes plus scélérat que je ne le croyais, Ned. Ne vous avisez jamais de me parler d'une telle chose. — Revenons-en à cette sotte fille. Nous devons nous trouver elle et moi, ou quiconque y sera en ma place, tout-à-fait seuls, dans l'endroit le plus sauvage et le plus retiré des montagnes voisines. Que faire ? Comment m'y prendre pour l'empêcher de venir demain apprendre à mon oncle ce qu'il ne doit pas savoir ?

— Elle croit que vous allez la trouver pour l'épouser.

— Sans contredit.

— Et le mariage la rendrait-il muette ?

— J'en suis sûr ; mais me regardez-vous comme un fou, Ned ?

— Tantôt oui, tantôt non. — Ainsi donc vous ne voulez pas l'épouser ? vous ne le lui avez promis que pour l'attirer en cet endroit.

— C'est cela même.

— Et êtes-vous certain qu'elle viendra seule ?

— Je n'en ai pas le moindre doute.

— Mais ne dira-t-elle à personne où elle va si tard ?

— Non. Elle m'en a fait la promesse, et elle la tiendra.

— En ce cas il peut lui arriver de tomber dans un trou, dans une mare, ou bien... Ah, mille diables ! où êtes-vous, M. Frank ?

— Ici, à votre droite ?

— En ce cas, dit Studs en se levant, le diable tient conseil avec nous, car il y a quelqu'un à ma gauche.

— Fermez la porte, s'écria Frank, vous en êtes le plus près. — Pourquoi ne remuez-vous pas ? il faut que j'y aille moi-même. — Il ferma la porte du cabinet, et en poussa le verrou. — Maintenant, continua-t-il, si le diable est avec nous, nous l'avons bravé assez souvent pour ne pas en avoir peur, et si nous avons ici quelque autre intrus, qu'il dise son *pater* car il n'en sortira pas vivant. — Mettez-vous le dos contre la porte, Ned, pendant que je ferai le tour du cabinet le long des murailles. — Point de pistolet surtout, ne jetez pas l'alarme dans la maison. Prêtez-moi votre bayonnette à ressort ; c'est une arme dont l'amorce ne manque jamais, et dont les coups ne font pas de bruit.

Malgré ce ton de légèreté, Frank avait les cheveux hérissés sur sa tête, et le sang glacé dans ses veines. Il fit le tour du cabinet avec le plus grand soin, et n'y trouva personne. Il recommença ses recherches, et aussi inutilement.

— L'ivresse vous a fait voir double, Studs, dit-il enfin. Nous sommes bien certainement seuls ici. Où avez-vous vu, ou cru voir quelqu'un ?

— Comme je vous l'ai dit, à ma gauche, le dos appuyé contre le mur ; mais quand j'ai regardé une seconde fois de ce côté, il n'y était plus.

— Vous êtes un sot et un ivrogne, répliqua Frank ; mais n’y songeons plus : il est temps de partir, car l’heure du rendez-vous approche. Mettez votre grand manteau, nous sortirons de la maison par la porte de derrière. Tenez le pan de mon habit, de crainte que vous ne trébuchiez dans l’obscurité, et que vous ne fassiez du bruit. Attendez, il faut aussi que je me déguise. Nous parlerons de cette besogne chemin faisant. Quand même vous n’auriez pas autre chose à faire pour moi, vous savez que vous devez aller chez le magistrat.

À l’instant où ils sortaient en secret de Long-Hall, Peggy Nowlan quittait aussi mystérieusement la maison de son père pour tenir la promesse qu’elle avait faite de se rendre dans le Foil-Dhuiv.

Malgré la parole solennelle qu’elle avait donnée à Frank, ce ne fut qu’avec une répugnance extrême qu’elle se détermina à cette démarche. Ce que lui avait dit le frère Shanagan lui causait des alarmes qui firent renaître toutes celles qu’elle avait déjà conçues elle-même. Assise seule dans sa petite chambre, éclairée par la faible lueur d’une veilleuse, son père, sa mère et tous les domestiques étant plongés dans un profond sommeil, elle n’entendait que les cris lugubres des hiboux, et le murmure de quelques ruisseaux des environs. Le courage manquait à la pauvre Peggy, et son cœur se révoltait contre l’idée de ce qu’elle allait faire.

Elle cherchait à se rassurer en se disant que, quelques avis que le frère Shanagan lui eût donnés, il ne lui avait pas fait entendre qu’elle courût des dangers personnels de la part de Frank. Quel motif avait-elle d’en craindre, et si elle n’en craignait pas, pourquoi hésiterait-elle à aller le trouver seule, à quelque heure que ce fût du jour ou de la nuit ? D’ailleurs, il ne serait pas seul ; il serait accompagné d’un de ses frères,

d'une de ses sœurs, du ministre ; il le lui avait promis, et s'il n'avait pas eu intention de tenir cette promesse, pourquoi la lui aurait-il faite ? De quel avantage pouvait lui être cette fausseté ! — Et pourtant la potion qu'il avait voulu lui faire prendre, la scène qui avait eu lieu pendant qu'elle était seule avec lui, se représentaient vivement à son esprit, et la faisaient retomber dans l'irrésolution. — Cependant il avait désavoué par les sermens les plus solennels le crime dont le frère l'accusait. M. Shanagan ne s'était-il pas mépris ? Oui, il s'était mépris, car jamais la nature humaine n'avait produit un pareil monstre : elle repousserait cette idée de son cœur. C'était la Providence qui avait inspiré à Frank la volonté de lui rendre justice ainsi qu'à son enfant, et si elle était assez faible pour céder à des craintes vagues, le ciel l'en punirait peut-être en endurcissant le cœur de son mari. — Ces dernières réflexions décidèrent Peggy, et elle partit même quelque temps avant qu'il ne le fût nécessaire pour être la première à arriver au rendez-vous.

La nuit était belle, le firmament était parsemé d'étoiles, et la lune brillait dans tout son éclat. Jusqu'au moment où elle entra dans le Foil-Dhuiv, ou le Vallon Noir, le cœur de Peggy conserva toute sa fermeté. Mais alors l'aspect sombre de ce lieu isolé, le silence qui y régnait, et la solitude où elle se trouvait, l'affectèrent désagréablement. Elle avait été plusieurs fois dans ce vallon désert, mais jamais pendant la nuit, et l'obscurité prêtait de nouveaux traits aux objets qu'elle croyait le mieux connaître. D'un côté une montagne lui paraissait plus voisine que de coutume, de l'autre un rocher lui semblait plus éloigné. D'autres objets, distincts les uns des autres pendant le jour, se confondaient ensemble dans l'obscurité, et présentaient à ses yeux des formes nouvelles et étranges.

Plus elle avançait, plus la scène se rembrunissait. Elle arriva à l'extrémité du vallon la plus éloignée de la maison de son père. En cet endroit, il était bordé par deux rochers noirs d'une telle hauteur, que les rayons de la lune, quoique assez élevée dans sa carrière, passant au-dessus du sommet de l'un, éclairaient à peine une faible partie de la cime de l'autre, et tout le fond du vallon restait dans l'obscurité. Devant elle s'élevait une grande montagne couverte de bruyères, et le sentier qu'elle suivait à travers des touffes de genêts épineux, croissant sur un sol humide, avait fait un tel détour qu'elle ne pouvait plus voir l'entrée du vallon.

Tremblant de froid, et tressaillant à chaque cri que poussait un des oiseaux de la nuit, seuls habitans de ce lieu désolé, Peggy attendit quelque temps en cet endroit l'arrivée de Frank avec ses parens et le ministre. Enfin elle commença à croire que l'heure du rendez-vous devait être passée et qu'il ne viendrait pas. En jetant un regard timide autour d'elle, de nouvelles craintes vinrent l'assaillir. La manière dont Frank avait voulu la forcer à prendre le contenu de cette fiole funeste, — ses yeux courroucés, — son visage pâle, — son ton menaçant, — se représentèrent à son esprit plus vivement que jamais. — Et si cette scène se renouvelait en ce lieu solitaire ! Elle chercha à bannir cette idée, mais en appelant à son aide d'autres pensées pour l'éloigner, elle se rappela toutes les histoires qu'on lui avait racontées dans son enfance sur le Foil-Dhuiv, et qui l'avaient fait alors si souvent frissonner. C'était presque à l'endroit où elle était, qu'une femme avait été autrefois cruellement assassinée ; on avait trouvé ses ossemens blanchis dans une crevasse de rocher, et son esprit faisait encore quelquefois retentir le vallon de ses cris. Peggy n'était ni faible d'esprit, ni superstitieuse, mais, en dépit d'elle-même, de tels souvenirs jetaient une horreur réelle sur ses craintes véritables ; et enfin elle allait s'en retourner en

courant, quand la vue d'un objet qui semblait se mouvoir sur la côte de la montagne qui était en face d'elle, l'enracina sur la place, rappela sa présence d'esprit, et lui fit sentir qu'il pouvait être nécessaire à sa sûreté de ne pas se laisser apercevoir.

À l'instant même, elle se baissa au milieu de pierres énormes qui s'étaient détachées des rochers, et qui étaient entourées de gros buissons de genêts et de fougères, entre les branches desquels elle pouvait voir sans être vue.

L'objet sur lequel ses yeux étaient fixés, et qu'elle ne voyait qu'indistinctement, semblait descendre de la montagne en suivant une ligne diagonale, et s'arrêter de temps en temps. Au bout de quelques minutes il entra dans le Foil-Dhuiv, et Peggy ne put alors douter que ce ne fût un homme. Il s'arrêta, regarda de tous côtés, se remit en marche, et s'avança du côté où elle était cachée. Lorsqu'il fut un peu plus près, elle remarqua qu'il portait une bêche sur son épaule, et un grand sac sur un de ses bras. Il s'approcha d'elle jusqu'à la distance d'environ cent pas, regarda à droite et à gauche, comme s'il eut cherché à voir quelqu'un, jeta son sac à côté de lui, et ayant le dos tourné vers Peggy, il se mit à creuser la terre avec beaucoup d'activité.

Elle connaissait assez bien tous les travaux de l'agriculture pour voir que ce n'était pas d'une besogne de cette nature que cet individu s'occupait. Il semblait creuser une tranchée profonde d'environ six pieds de longueur, et lorsqu'il eut fini cette opération, il jeta sa bêche, se promena en long et en large, les bras croisés, en regardant sans cesse de côté et d'autre avec beaucoup d'attention ; et il s'avança même jusqu'aux buissons derrière lesquels Peggy s'était cachée, mais le hasard fit qu'il était toujours tourné de manière qu'elle ne pouvait voir son visage. De temps en temps, il montait sur

une petite hauteur, comme s'il eût voulu que ses regards pussent porter plus loin.

Il passa ainsi plus d'une heure, et pendant tout ce temps, quoiqu'elle ne pût en mesurer la durée, Peggy resta cachée, immobile, osant à peine respirer, mais suivant des yeux tous les mouvemens de cet homme. Enfin, ayant l'air de céder à l'impatience et au dépit, il retourna brusquement près de la tranchée qu'il avait ouverte, y jeta un coup d'œil, ramassa sa bêche, et y rejeta toute la terre qu'il en avait tirée. Il l'affermît ensuite avec les pieds, en aplanit la surface en la battant du fer de son instrument, chercha à faire disparaître toutes les traces de ce qu'il venait de faire, remit sa bêche sur son épaule, son sac sur son bras, et s'en alla en remontant la montagne par le même sentier qu'il avait pris pour en descendre.

Nous n'avons pas essayé, et nous n'essaierons pas de décrire les diverses sensations qui agitèrent Peggy pendant toute cette scène. Avec cette force d'esprit et cette patience que les femmes possèdent quelquefois à un degré plus éminent que notre sexe, elle eut le courage de voir toutes les opérations de cet homme, sans se trahir par un cri ou par un mouvement. Avant qu'il arrivât, une terreur imaginaire lui avait fait prendre la résolution de s'enfuir ; mais quand un danger horrible, un danger réel, se présenta à ses yeux, elle reprit toute sa fermeté.

Elle resta dans la même situation long-temps encore après le départ de cet homme. Il était possible qu'il revînt ; si elle se montrait, il pourrait l'apercevoir de loin ; et s'il la poursuivait, elle ne serait peut-être pas en état de lui échapper. Elle demeura donc encore près d'une heure, cachée et immobile. Enfin s'étant relevée, elle traversa le Foil-Dhuiv en

courant, sans regarder derrière elle, ni d'aucun côté, et regagna à la hâte la maison de son père. Elle y rentra, comme elle en était sortie, par la fenêtre de sa petite chambre, qui était au rez-de-chaussée, et qu'elle ferma soigneusement au ressort⁴⁸. Alors, et seulement alors, les idées de la pauvre Peggy s'égarèrent, sa vue se troubla, et s'étant approchée de son lit en trébuchant, elle y tomba évanouie.

⁴⁸ Les fenêtres s'ouvrant de bas en haut en Angleterre, un ressort, placé à l'intérieur, se ferme à volonté, pour empêcher qu'on ne puisse les ouvrir du dehors. — Tr.

CHAPITRE IX

L'aurore commençait déjà à paraître quand Peggy recouvra l'usage de ses sens. Le souvenir des événemens de la nuit se représenta sur-le-champ à son imagination, et le premier effort qu'elle fit sur elle-même fut pour tâcher de maîtriser sa terreur, son affliction et son inquiétude. Elle sentit qu'elle devait agir avec courage, résolution et sang-froid, et que le premier moyen pour y parvenir, était de rétablir quelque calme dans son esprit. Elle resta quelque temps assise sur son lit pour reprendre des forces, et se mettant ensuite à genoux, elle adressa de ferventes prières au ciel pour obtenir sa protection. Pendant qu'elle remplissait ce devoir de religion, un mouvement extraordinaire eut lieu dans la maison. Peggy n'y fit pas attention ; mais au bout de quelques minutes, un pas léger se fit entendre dans sa chambre ; elle se retourna, et vit sa jeune sœur Anty, qui se jeta à son cou et la serra dans ses bras en pleurant.

— Je sais tout enfin, Peggy, dit Anty en s'essuyant les yeux ; j'ai appris le départ de John et votre malheureux mariage ; et du moment que j'en ai été informée, je suis partie pour venir partager vos chagrins. — Il est bien cruel à vous de me les avoir laissé ignorer si long-temps !

— Nous désirions, Anty, qu'il y eût du moins dans la famille un cœur qui fût exempt des afflictions dont il a plu au ciel de nous abreuver. Vous êtes encore si jeune, que nous ne voulions pas faire succéder le chagrin à la gaîté naturelle à votre âge. — Et cependant, Anty, une absence de quelques années a opéré un bien grand changement, dans votre taille, dans tout votre extérieur et dans vos manières. Vous avez toujours été sensée, même dans votre enfance, et...

— Et puissiez-vous trouver que je le suis encore assez pour devenir votre consolation, Peggy ! — Êtes-vous charmée de me revoir ?

— Le ciel ne pouvait m'accorder une plus grande faveur, ma chère Anty. J'aurai du moins quelqu'un à qui je pourrai conter mes chagrins, avec qui je pourrai me concerter sur ce que je dois faire : car, hélas ! je n'ai personne que je puisse consulter. Notre pauvre père a le cœur brisé, et il est hors d'état de me donner des conseils ; et le caractère de notre bonne mère s'est tellement aigri par le malheur, qu'elle ne fait que se plaindre et gronder ; et elle a presque perdu la vue à force de pleurer.

Les deux sœurs se serrèrent encore dans les bras l'une de l'autre ; et il y eut quelques minutes de silence. Enfin Anty dit à demi voix : « Cette chambre était la sienne, Peggy ». Et cette remarque fut suivie de nouvelles larmes. Dites-moi, ajouta-t-elle, cette jeune dame lui offrait-elle donc une tentation si irrésistible ?

— Oh, Anty ! jamais mes yeux n'ont vu une créature comme elle. Elle était aussi bonne que belle ; et son esprit était aussi brillant, que son cœur était pur avant ce fatal événement. Jamais on n'a vu un être plus parfait !

— Et l'on pouvait en dire autant de lui, Peggy. Il devait paraître à ses yeux tout ce qu'elle était aux siens. J'en suis sûre, quoiqu'il y ait si long-temps que je ne l'ai vu, que je ne le reconnaîtrais peut-être pas. Car vous savez, Peggy, que lorsque je suis partie pour aller au couvent, il y a près de trois ans, il était encore à l'école de l'Évêque, et auparavant il avait passé plus de trois années chez M. Kennedy. Mais notre pauvre John devait être un beau garçon à vingt-trois ans.

Au lieu de lui répondre, Peggy poussa un cri d'effroi, et serra sa sœur dans ses bras en reculant à l'autre bout de sa chambre. Anty suivit la direction des yeux de sa sœur, et vit derrière la fenêtre un homme enveloppé d'un grand manteau.

— Je ne puis lui parler, Anty, s'écria Peggy respirant à peine.

— Qui est cet homme ? lui demanda sa sœur.

— Ma ruine — mon mari — celui qui dit que je ne suis pas sa femme — celui qui... Frank frappa à la fenêtre, qui était ombragée par un jasmin. Anty ! ma chère Anty ! continua Peggy, parlez-lui pour moi ! — Dites-lui que je ne puis ni ne veux le voir — que je me trouverai chez son oncle dans une heure. — Parlez-lui, pour l'amour du ciel ! — Attendez ! Laissez-moi d'abord sortir de cette chambre.

Lorsque sa sœur fut sortie, Anty s'avança d'un pas ferme vers la croisée. Elle chercha d'abord à distinguer les traits de Frank ; mais le grand collet de son manteau, attaché sous son menton par une agrafe, son chapeau rabattu enfoncé sur ses yeux, et les feuilles de jasmin, ne lui permirent pas d'y réussir. Entr'ouvrant alors la fenêtre, elle lui fit part en peu de mots de ce que sa sœur l'avait chargée de lui dire.

— Il faut que je la voie à l'instant même, répondit Frank. Qui êtes-vous ? Êtes-vous sa sœur ?

— Vous ne pouvez voir ma sœur, monsieur, et vous ne la verrez pas, répliqua Anty.

— Allons, allons, mon enfant, ouvrez la fenêtre tout-à-fait, comme une bonne fille — comme une jolie fille que vous êtes, sur ma foi ! reprit Frank, et en même temps il lui saisit un bras, et avança la tête comme pour le baiser ; mais Anty

laissa tomber la fenêtre, et il n'eut que le temps de retirer sa main à la hâte, pour qu'elle ne fût pas prise comme au trébuchet. Au même instant la jeune fille ferma le ressort de la croisée, sortit de la chambre, et alla rejoindre sa sœur.

Frank continua à frapper ; mais au bout de quelques minutes, elles l'entendirent se retirer.

— Maintenant, venez avec moi, Anty, dit Peggy ; je veux tenir la promesse que je lui ai faite de me trouver chez son oncle dans une heure. Mais d'abord allons chercher un ancien ami, qui n'est pas bien loin d'ici.

Elles partirent sur-le-champ. Mais que vous a-t-il donc fait, Peggy ? demanda Anty. Il faut qu'il se soit bien mal conduit, puisque vous ne voulez pas lui parler.

— Ne me demandez pas de vous dire tout en ce moment. Ce récit me priverait de la force dont j'ai besoin. — Marchons, Anty, marchons ; vous saurez tout par la suite.

— Un seul mot. Ne m'avez-vous pas dit qu'il prétend que vous n'êtes pas sa femme ?

— Oui, il soutient que nous n'avons pas été légalement mariés. Mais le mariage est légal aux yeux de Dieu, s'il ne l'est pas à ceux des hommes.

— Que voulez-vous dire, Peggy ? demanda Anty en tressaillant et en rougissant. Qu'entendez-vous par un mariage qui n'est pas légal aux yeux des hommes ? Êtes-vous mariée ou ne l'êtes-vous pas ?

— Nous avons été mariés par un prêtre.

— Eh bien, que faut-il de plus ? Que peut-il avoir à dire ? — Ma chère Peggy, comme vous m'avez effrayée !

Peggy lui donna l'explication qu'elle avait reçue du frère Shanagan, et Anty fut aussi surprise que sa sœur l'avait été elle-même quand elle avait appris cette disposition des lois anglaises.

Peggy ajouta qu'elle n'avait d'autres ressource que d'implorer la justice et l'humanité de M. Long.

Jusqu'à ce moment elles avaient suivi le chemin conduisant à Long-Hall, mais alors elles le quittèrent pour prendre un sentier aboutissant à la ferme de David Shearman, où Peggy savait que le frère Shanagan devait avoir passé la nuit ; et elle voulait prier le bon vieillard de l'accompagner chez M. Long. Son courage soutiendra le mien, dit-elle à sa sœur, et il nous servira de protection si nous rencontrons, chemin faisant, quelqu'un qui puisse nous donner de l'inquiétude.

Au bout de quelques minutes, elles eurent à monter une hauteur d'où l'on voyait la route de Long-Hall. Peggy jetant un regard de ce côté, tressaillit tout à coup, serra le bras de sa sœur et doubla le pas. Anty s'étant retournée pour voir ce qui causait l'agitation de sa sœur, reconnut l'individu qui s'était présenté de si bonne heure à la fenêtre de la chambre de Peggy, ou pour mieux dire le manteau qu'il portait. Il était accompagné d'un autre homme, monté sur un cheval vigoureux qui portait aussi un coussinet paraissant destiné à une femme qui monterait en croupe. Anty s'était arrêtée un instant, sa sœur la tira pour la faire marcher ; mais tandis qu'elles étaient encore sur la hauteur, Anty crut remarquer que l'homme au manteau les avait reconnues ; et elle ne se trompait pas.

— Les voilà, de par le ciel ! s'écria Frank. — Elles vont à Long-Hall, et elles évitent le chemin direct de peur de me rencontrer. — Je vous l'ai dit, Studs ; elle sait tout à présent. Je réponds qu'elle était la nuit dernière dans le Foil-Dhuiv.

— Ce n'était donc pas entre minuit et deux heures, car je l'aurais vue ; vous pouvez m'en croire, maître Adams. — Mais que vous importe le chemin qu'elle a la fantaisie de prendre ce matin ? Vous qui avez la langue si bien pendue, ne pouvez-vous la cajoler pour la faire venir ici, la mettre sur ce coussin, et me donner tel ordre qu'il vous plaira à l'égard de votre femme légitime.

— Il n'y a pas d'autre parti à prendre, et je vais courir pour la rejoindre. Mais êtes-vous bien sûr que le vieux prêtre ne peut sortir sans être aperçu par les Peelers ?

— Ne les ai-je pas postés moi-même ?

— Et ce maudit Conolly, que peut-il être devenu ?

— Je vous l'ai déjà dit. Il s'est enfui de peur.

— Puisse le diable vous avoir donné le don de prophétie ; car s'il en était autrement, et que mes craintes vinssent à se réaliser... N'importe ! nous y songerons plus tard. En ce moment ne pensons qu'à cette drôlesse. — Ne bougez pas d'ici jusqu'à mon retour, Studs.

Au bout de quelques minutes, Frank arriva près des deux sœurs. — Bonjour, Peggy, dit-il. Peggy poussa un grand cri ; Anty se plaça entre Frank et sa sœur, sans songer à le regarder. Mais elle aurait inutilement cherché à voir ses traits, car il les cachait soigneusement à l'aide de son manteau et de son chapeau, probablement pour que, si quelque passant le rencontrait, il ne put certifier son identité.

— Je savais, ou du moins on m'avait assuré, dit Frank à Peggy pendant que les deux sœurs restaient immobiles et en silence, — que vous n'aviez pas dessein de venir la nuit dernière au rendez-vous dont nous étions convenus, ce qui m'a

empêché d'y aller moi-même. Mais quoiqu'il soit encore de si bonne heure, M. Sirr, ma sœur et un de mes frères nous attendent à quelques pas d'ici pour vous donner toute satisfaction. Il n'était pas encore cinq heures du matin.

Peggy continua à garder le silence.

— Prenez mon bras, continua Frank, — et je vais vous conduire près d'eux.

Anty se trouvant entre lui et Peggy, il passa de l'autre côté pour lui prendre le bras, mais Anty occupait déjà la place qu'il voulait prendre.

— Bon, bon, mon enfant, ce n'est pas le moment de jouer à cache-cache, dit Frank ; et baissant la voix, il lui dit à l'oreille : — En tout autre temps, vous me trouverez disposé à jouer avec vous à tel jeu que vous voudrez, car d'ici à un an vous vaudrez mieux que votre sœur, et je ne saurais vous dire combien vous me plaisez déjà. Et la prenant par surprise, il lui passa le bras autour de la taille et l'embrassa.

La jeune fille, sortie du couvent depuis deux jours, puisa des forces dans son indignation, et le repoussa rudement, en lui adressant quelques épithètes de mépris.

— Après cela du moins, M. Adams, dit Peggy, — laissez-nous continuer notre chemin.

— Quoi, Peggy ! dit Frank, persisterez-vous dans votre obstination quand nos amis vous attendent à quelques pas ? Quand vous étiez sur la hauteur dont vous venez de descendre, n'avez-vous pas vu ma sœur montée en croupe derrière M. Sirr ? De par le ciel, vous me suivrez, Peggy. Si vous êtes volontaire et ingrate, je ne veux pas leur apprêter à rire à mes dépens.

Il lui saisit le bras, et s'efforça de la séparer de sa sœur. Toutes deux résistèrent de toutes leurs forces, en poussant de grands cris. Un « holà ho ! » leur répondit du côté de la ferme où elles allaient, et un instant après on vit paraître un beau jeune homme en veste de chasse de drap vert, monté sur un beau cheval, et qui accourait à toutes brides, tandis que le frère Shanagan, monté sur ce qu'il appelait son grison, le suivait d'aussi près qu'il lui était possible.

— Arrêtez, Monsieur, qui que vous soyez, et quelles que soient vos intentions ! s'écria le jeune homme, en sautant à bas de son cheval.

— Et qui êtes-vous, pour me parler ainsi ? s'écria Frank à son tour. J'ai le droit d'agir comme je le fais. Je suis le mari de cette femme.

— Souvenez-vous-en, David, s'écria le frère. Souvenez-vous-en ! il convient qu'il est le mari de Peggy Nowlan.

Tous semblèrent pétrifiés par ce peu de mots. Frank parut irrité et inquiet. Peggy et David se regardèrent avec un air de confusion.

— Oui, oui, dit le vieux frère, vous vous connaissez bien, quoique vous ne vous reconnaissiez pas. — Peggy, mon enfant, c'est le petit David Shearman, mais il a bien grandi depuis qu'il a passé quelques années au collège en Angleterre. Ne vous souvenez-vous plus du temps où vous et lui, tout enfans que vous étiez... Mais il ne faut plus songer au passé ; il ne peut plus être que votre voisin, et comme tel, il sera toujours prêt à vous rendre service. Pour commencer, il va vous escorter avec moi où vous voulez aller, quoique ce soit pour me donner un pas de conduite qu'il s'est levé de si bon matin. — Eh bien, Peggy, ajouta-t-il en descendant lentement de

cheval, vous allez monter sur le vieux grison. Et dites-moi, alliez-vous faire ce que je vous avais conseillé hier ?

— Oui, M. Shanagan, et j'allais chez M. Shearman, que je remercie ainsi que vous, pour vous prier de m'accompagner.

— Vraiment, mon enfant ? Eh bien, partons ! — Un moment. — Qui est cette jeune fille ? — Ah ! je n'ai pas besoin de le demander. — Le nez et la bouche de votre mère, et les yeux du pauvre vieux Daniel. — C'est donc vous, Anty ? Dieu vous bénisse, ma chère enfant ! — Il l'embrassa sur le front. — Et comment se porte la vieille supérieure, les religieuses, les novices, les pensionnaires ? Non, non, vous me direz tout cela dans un autre moment. Partons. — Je crois que c'est à Long-Hall que nous allons : M. Frank y vient-il avec nous ?

Frank, qui avait gardé le silence, et qui était resté le dos tourné, depuis l'obstacle apporté à ses projets, ne répondit pas à cette question, et fit un mouvement de côté pour livrer passage à trois Peelers, qui, s'approchant de M. Shanagan, lui dirent qu'ils l'arrêtaient en vertu d'un mandat décerné par le magistrat Adams.

— Bah ! bah ! bah ! dit le vieux frère, conservant un calme parfait au milieu de l'agitation générale causée par cet incident ; mandat d'arrêt ! mandat d'arrêt ! je sais ce que c'est. Lâchez-moi, mes enfans, je vous suivrai aussi tranquillement qu'un agneau. Mais il faut que vous me conduisiez d'abord chez M. Long, à qui j'ai un mot à dire. N'y consentez-vous pas ?

Ayant pris des instructions secrètes dans les yeux de M. Frank, le chef des Peelers répondit qu'il ne pouvait consentir à cette demande, et qu'il fallait que M. Shanagan le suivit chez le magistrat Adams.

— En ce cas, Peggy, reprit le frère, d'un ton aussi tranquille, allez tout droit chez M. Long avec votre sœur et David Shearman, et contez-lui votre histoire tout simplement, tout franchement. — Ne pleurez pas pour moi, ma chère enfant, ne craignez rien pour le vieux prêtre régulier ; plus d'un chat, plus d'un chien, plus d'une créature d'un ordre supérieur mourront encore avant moi. Donnez-moi la main, ma fille, et que Dieu vous protège. — David Shearman, ne la quittez pas ; vous en savez à peu près la raison.

— Fiez-vous à moi, M. Shanagan, répondit Shearman.

— Encore un mot, Peggy, lui dit Frank en s'approchant d'elle. Mais Anty entoura d'un de ses bras la taille de sa sœur, et Peggy montra évidemment l'intention bien prononcée de ne pas rester seule avec lui.

— Que votre jolie sœur vienne avec nous, reprit Frank ; elle peut entendre ce que j'ai à vous dire.

Les deux sœurs avancèrent quelques pas avec lui.

— Ce n'est qu'une question que j'ai à vous faire, dit Frank. Pourquoi refusez-vous si opiniâtrement aujourd'hui, ce que vous désiriez hier si vivement ?

— Je répondrai à votre question, si vous répondez d'abord à une autre, répliqua Peggy, mesurant la distance qui la séparait de ses deux amis, jetant un regard sur les mains de Frank, et se serrant contre sa sœur.

— Quelle est cette question ? demanda-t-il en baissant les yeux.

— La voici, M. Frank, dit Peggy d'une voix à peine articulée. Pour qui la nuit dernière, un peu après minuit, creusait-on une fosse dans le Foil-Dhuiv ?

Il fit un pas en arrière, les yeux toujours baissés, ses épaules s'avancèrent, et son corps se courba, comme si un frisson subit et involontaire eût agité toutes ses fibres. Enfin il fronça les sourcils, leva les yeux, les fixa sur Peggy, et ce fut avec une expression si menaçante, si diabolique, qu'elle en frémit.

— Eh bien, que faites-vous donc là-bas ? leur demanda le frère Shanagan. — Mais un moment ; qui nous arrive encore par derrière ? — Sur le salut de mon âme, c'est ce pauvre écervelé de Peery Conolly, qui danse comme un cabri, à côté de mon digne ami M. Nevin, magistrat de la ville de Nenagh, qui a sur ses talons une demi-douzaine de peelers. — Que Dieu nous protège ! il pleut des affaires ce matin.

Dès qu'il entendit le nom de Peery Conolly, Frank tressaillit. Il jeta un regard sur la troupe qui avançait, et s'enfuit avec rapidité par le même chemin qu'il était venu, avant que ceux qui arrivaient eussent pu le reconnaître.

— Nous voilà ! nous voilà ! joyeux comme si c'était le premier de mai, s'écria Peery, arrivant en dansant, avancez, peelers, mes camarades ! Avancez, M. Nevin, et gloire à vous ! — vous ! — *Fauch a vollaugh*⁴⁹, vous autres ! nous voilà ! nous voilà !

— Messieurs demanda M. Nevin, quelqu'un ne vient-il pas de vous quitter en ce moment ?

— M. Frank Adams vient de partir précipitamment, répondit le frère Shanagan.

⁴⁹ Faites place !

— Hum ! cela sonne mal, dit M. Nevin. Maintenant, monsieur, continua-t-il, en s'adressant à Peery, votre accusation, qui me semblait absurde, commence à prendre à mes yeux une couleur de vraisemblance.

— Cela sonne bien, voulez-vous dire, Votre Honneur ; répondit Peery. Croyez Conolly, ou ne le croyez pas, comme Votre Honneur le voudra : mais il n'est pas d'humeur à se laisser mettre autour du cou la corde qui est due à un autre.

— Quoi qu'il en soit, dit M. Nevin, — J'aurai l'œil sur vous jusqu'à ce que cette affaire soit finie. — M. Shanagan, de quel côté M. Frank est-il allé ?

Le frère le lui indiqua, sans se faire presser. M. Nevin ordonna à deux peelers de le poursuivre de ce côté, et en envoya deux autres dans une autre direction.

— Et maintenant quelle que soit votre affaire ici, M. Nevin, dit le frère, — je suis sûr que vous me rendrez un service. Il lui expliqua sa situation, lui apprit le motif de son arrestation, et le pria d'employer son intervention auprès des peelers qui venaient de l'arrêter, pour qu'il lui fût permis d'accompagner ses jeunes amies, chez M. Long. M. Nevin n'eut qu'un mot à dire au chef des peelers pour en obtenir ce que celui-ci avait d'abord refusé. Il ajouta qu'il avait déjà été chez M. Long, mais que, d'après la disparition subite et singulière de M. Frank à l'instant même de son arrivée, il croyait de son devoir d'y retourner. En conséquence, ils se mirent tous en marche vers Long-Hall.

— Vous n'avez pas voulu m'y laisser entrer avec vous la première fois, Votre Honneur, ni moi ni les peelers, dit Conolly ; et peut-être aviez-vous raison, par égard pour le bon vieux oncle, qui était le plus brave homme du canton, quand

il n'avait pas chez lui son vaurien de neveu. Mais à présent j'espère que nous y entrerons tous, et que vous ordonnerez aux peelers d'enfoncer toute porte que je leur montrerai seulement du bout du doigt.

M. Nevin lui répondit qu'il ferait tout ce que les circonstances pourraient exiger, et au bout d'une demi-heure de marche, ils arrivèrent à Long-Hall.

FIN DU TOME TROISIÈME.

TOME QUATRIÈME

CHAPITRE PREMIER

M. Long reçut le magistrat, Peery Conolly et nos amis dans sa bibliothèque, où ils le trouvèrent pâle et tremblant, assis dans un fauteuil.

— Eh bien ! Monsieur, demanda-t-il à M. Nevin, — l'avez-vous vu ?

— Non, M. Long ; mais il est possible qu'il soit revenu ici depuis mon départ, et mon devoir m'oblige à vous demander la permission...

— De faire une seconde perquisition dans la maison ? vous en êtes le maître, Monsieur.

Le malheureux oncle craignait que la conjecture de M. Nevin ne fût trop bien fondée : mais il se flattait que, si son neveu était rentré, il était dans un endroit où l'on ne s'aviserait pas de le chercher. Il ignorait que la perquisition que M. Nevin, qui sortit en ce moment avec Peery, allait commencer, serait faite avec plus de soin et d'exactitude que la première.

— Et maintenant, miss Nowlan, dit M. Long après leur départ, — quelle affaire vous amène ici ?

— ConteZ rondement toute votre affaire, mon enfant, lui dit le frère Shanagan.

— Mon nom n'est plus Nowlan, Monsieur, répondit Peggy ; j'en ai changé depuis plusieurs mois.

— Ce que je puis certifier, ajouta le frère.

— Et je le sais aussi depuis la nuit dernière, reprit M. Adams. — C'est vous, M. Shanagan, qui avez marié cette jeune femme à mon misérable neveu, suivant les formes de votre église ?

— Vous l'avez dit, Monsieur, répondit le frère. — Puis-je vous demander comment vous l'avez enfin appris ?

— Par l'aveu de mon neveu lui-même.

— Juste ciel ! s'écria Peggy ; nous avons donc tous été bien injustes envers lui ! Et moi, moi ! je suis venue ici pour lui faire tort et injure !

— Ne craignez rien, ma bonne jeune femme. Ne croyez pas qu'il m'ait fait cet aveu volontairement. Il ne sait pas encore, même en ce moment, que son secret m'est connu. Continuez. Que désirez-vous que je fasse à ce sujet ?

— Il prétend que je ne suis pas sa femme, Monsieur.

— Il le prétend, répéta le frère.

— Je le savais aussi, dit M. Long. — Eh bien ?

— Je sais, Monsieur, que vous avez un bon cœur et un esprit juste, et je viens vous prier de lui demander de ne pas désavouer notre mariage, car on dit qu'il le peut, s'il le veut, et que la loi est pour lui.

— Je le ferai, mon enfant, si, après la fin d'une affaire qui le touche maintenant de très-près, vous le désirez encore. Et peut-être sera-ce lui faire plus d'honneur qu'il ne le mérite. — L'aimez-vous ?

— Ce n'est pas pour moi, Monsieur, que je désire qu'il me rende justice.

— Et pour qui donc ?

— Oh, Monsieur ! s'écria Peggy. Et toute sa fermeté commença à l'abandonner quand elle se rappela les horreurs de la nuit précédente, et le caractère de l'homme qu'elle devait nommer le père de son enfant. Elle sentit que les jambes allaient lui manquer, et s'appuyant sur sa sœur elle lui dit quelques mots à l'oreille. Anty alors, laissant sa sœur aux soins du bon frère, s'avança vers M. Long, et lui dit avec fermeté, quoique en rougissant :

— Ma sœur songe à l'enfant auquel elle doit donner le jour, plus qu'à elle-même, Monsieur.

— Pauvre jeune femme ! dit M. Long, en regardant sa belle-nièce, les yeux humides.

— Et elle espère, Monsieur, que vous ne souffrirez pas que le père de son enfant puisse l'appeler un...

La parole lui manqua à son tour, mais le vieux frère se chargea d'achever la phrase.

— Répondez-moi, Peggy, reprit M. Long ; — je ne fais jamais de questions inutiles, et je vous en fais une qui exige une réponse. — Aimez-vous mon malheureux neveu ?

— Non, M. Long ! Oh ! non, non ! répondit Peggy en joignant les mains.

— Vous ne vous soucieriez donc pas, si, comme je l'ai déjà dit, il évite un danger qui le menace, de vivre avec lui, je ne dirai pas dans l'opulence, mais dans une honnête médiocrité, peut-être dans la solitude ?

La réponse négative que fit Peggy, fut prononcée avec encore plus d'énergie que la première ; et le mouvement

d'horreur qui rappelait à son esprit des idées si terribles, n'échappa point aux regards attentifs de M. Long.

— Comment cela se fait-il ? Quel motif vous a-t-il donné pour changer de sentimens à son égard ? Pourquoi lui avez-vous retiré votre affection ?

— Il ne l'a jamais eue, Monsieur.

— Vraiment ! et pourquoi donc l'avez-vous épousé ? demanda M. Long, qui commençait à regarder la pauvre Peggy comme une jeune fille artificieuse, qui n'avait eu en se mariant que des vues d'intérêt. C'est donc l'espoir de partager la fortune qu'il attendait, qui vous a déterminée ?

— Non, M. Long. Quoique je ne sois que la fille d'un fermier, je puis mépriser la fortune si elle n'est pas suivie de la paix et du contentement du cœur. Il est très-vrai que je suis devenue la femme de M. Frank sans l'avoir jamais aimé. Cette malheureuse soirée — malheureuse en tout, si ce n'est en ce qu'elle vous a vu sauvé d'un grand danger...

— Je me la rappelle parfaitement.

— Eh bien ! Monsieur, cette première soirée, une jeune fille est quelquefois folle et inconsidérée, — je ne nierai pas qu'il ne m'ait d'abord plu par sa bonne mine, par ses complimens, par ses belles paroles, et par des manières élégantes que je n'avais jamais vues. Mais cette impression favorable ne dura pas long-temps, et il ne m'inspira plus que de la répugnance quand je vis l'air moqueur avec lequel il regardait mon père, ma mère et mon pauvre frère, qui faisaient tout ce qu'ils pouvaient pour le bien recevoir, et tandis qu'il me faisait tout bas l'éloge de tout ce qu'ils disaient, de tout ce qu'ils faisaient. Il passa la nuit à la ferme, je le surveillai avec attention, et mon éloignement pour lui augmenta. Et le lendemain matin,

Monsieur, quand vous revîntes avec miss Letty, je vis dans ses yeux tant de mépris pour mon malheureux frère, tandis que sa bouche lui adressait des paroles d'affection, que mon cœur lui fut fermé pour toujours.

— Tout cela me paraît fort singulier, dit M. Long ; Peggy s'étant interrompue un instant pour respirer.

— Et à moi aussi, Monsieur, dit David Shearman, qui, tandis que Peggy parlait ainsi, l'examinait avec un intérêt peu commun.

— Retenez votre langue, David ; et laissez parler cette pauvre enfant, dit le frère Shanagan.

— Je vins avec mon pauvre frère passer quelque temps chez vous, Monsieur ; les attentions de M. Frank pour moi devinrent plus marquées ; et cependant ma répugnance pour lui ne fit qu'augmenter. Tout ce que je voyais en lui m'inspirait de la méfiance ; et d'ailleurs j'avais une plus forte raison pour me tenir sur mes gardes avec lui.

— Puis-je vous demander quelle était cette raison, Peggy ?

— Il faut bien que je vous la dise, monsieur, quoique ce soit une honte pour une jeune femme d'avouer une pareille chose. Le fait est que, quoiqu'il me dît qu'il m'aimait plus que personne au monde, il ne me parla jamais de m'épouser, que lorsque je lui dis à la fin que c'était à mon père qu'il devait s'adresser. Et ce qui est encore pire, c'est qu'il se serait permis avec moi plus de liberté qu'il ne l'aurait dû, si je ne m'y étais toujours opposée. Il me vint plus d'une fois à l'idée de tout dire à mon frère ; mais je savais que John était naturellement vif et emporté, et je craignais qu'il n'eût une querelle avec votre neveu, ce qui ne convenait pas à sa profession.

— Vous venez de dire, Peggy, que vous lui avez dit de s'adresser à votre père. Il est assez probable que M. Frank aurait obtenu son consentement. Comment conciliez-vous cela avec la répugnance que vous aviez pour lui ?

— Je savais, monsieur, qu'il n'avait dessein ni de me demander à mon père, ni de me prendre pour femme ; et je savais d'ailleurs que, quand même il m'aurait demandée à mon père, il n'aurait jamais obtenu son consentement sans mon aveu.

— Mais tout cela ne m'explique pas pourquoi vous avez fini par l'épouser de votre plein gré.

— Je ne l'ai pas épousé de mon plein gré, monsieur. J'allais en venir là. Après un soir où, grâce à l'aide d'un pauvre garçon que j'ai vu ici tout à l'heure, je me sauvai des mains de M. Frank, nous fûmes assez long-temps sans nous voir. Il m'écrivit je ne sais combien de lettres qu'il me faisait remettre tantôt d'une manière, tantôt d'une autre, pour me demander à me voir, mais je n'y répondis jamais. Enfin il résolut de m'y déterminer par la crainte. Il m'écrivit qu'il avait appris sur mon malheureux frère des choses qui le perdraient pour toujours dans l'esprit de son évêque s'il en était instruit, et il me menaça de l'en informer, si je ne consentais à le voir secrètement. Avec l'affection que j'avais pour mon frère, comment aurais-je pu m'y refuser ? je consentis à le voir, n'ayant que Dieu pour protecteur et pour sauvegarde. J'essayai d'adoucir son cœur, je le conjurai de ne pas perdre mon pauvre John ; mais tout ce que je pus en obtenir, fut une promesse de ne rien dire à l'évêque tant que je consentirais à le voir de temps en temps. Nous eûmes donc plusieurs entrevues, et pendant quelque temps je n'eus pas à me plaindre de sa conduite, si ce n'est qu'il refusait toujours de se rendre à mes prières. Mais

peu à peu il me donna à entendre que je ne devais plus compter sur son silence, qu'en l'achetant un peu trop cher pour qu'une honnête fille pût y consentir. Mes pleurs et mes prières ne purent l'émouvoir, et ce fut inutilement que je me jetai à ses genoux. Il finit même par me fixer un terme, après lequel, me dit-il, rien ne pourrait plus l'empêcher d'aller parler à l'évêque, et le hasard voulut que ce terme devait expirer le lendemain du jour où mon frère se proposait de partir pour l'Espagne.

Ce malheureux soir, le soir que John Nowlan quitta la maison de son père, et que je devais l'accompagner jusqu'à Dublin, j'avais promis à M. Frank de le voir encore une fois, près d'un petit bois, sur la route de Dublin. Mon projet était de lui demander quelques jours de grâce jusqu'à mon retour ; et, s'il m'accordait cette demande, comme je l'espérais, j'avais dessein, en arrivant à Nenagh, n'ayant plus à craindre une querelle entre mon frère et M. Frank, de tout apprendre à John, et de l'engager à se tenir en garde contre l'accusation dont on le menaçait. Hélas, monsieur, je savais qu'il y avait quelque chose de vrai dans cette accusation, mais je croyais qu'en se repentant, et en allant lui-même ouvrir son cœur à son évêque, il pourrait en obtenir le pardon, ce qui nous aurait sauvés tous deux.

Je partis de la ferme avec mon frère, et je feignis d'avoir oublié quelque chose à la maison pour avoir un prétexte pour le quitter, et pour aller joindre M. Frank au rendez-vous qu'il m'avait donné. Je lui fis ma demande en pleurant, mais je parlais à un cœur de pierre ; mes larmes ne lui inspirèrent aucune pitié ; il jura qu'il partirait cette nuit même pour aller trouver l'évêque ; enfin j'étais encore à genoux devant lui quand mon pauvre frère... Oh, M. Long ! je n'aurai jamais la force de finir

cette cruelle histoire ; permettez à ce bon frère de la continuer pour moi.

Le frère Shanagan prit la parole sur-le-champ et raconta en détail de quelle manière John l'avait vu sur la route la soirée en question, et l'avait conduit vers la lisière du bois ; leur rencontre avec Maggy que le frère connaissait, et les menaces horribles par lesquelles John l'avait forcé à procéder à la célébration du mariage, en dépit de toutes les prières de Peggy.

— Nous savons tous à présent, continua le vieillard, ce qui avait porté ce malheureux jeune homme à un désespoir capable de lui inspirer tous les actes de démence qu'on puisse imaginer. Mais j'ai eu lieu de croire depuis ce temps qu'il fut excité à ce trait de fureur extravagante par les artifices et la fausseté de cette méprisable créature, Maggy Nowlan, qui était jalouse de ma pauvre enfant que voilà, et qui, voyant que M. Frank lui préférait Peggy, voulut s'en venger en suscitant une querelle entre John et lui. — Et maintenant que nous vous avons conté toute notre petite histoire, M. Long, nous avons de nouveau recours à vous pour nous rendre justice, autant que vous le pourrez, et cette justice sera toujours bien mince. Il est très-vrai que votre neveu a dessein d'en appeler aux lois commodes du pays, pour sanctionner le désaveu qu'il veut faire de son mariage, et obtenir ainsi l'impunité de ses crimes. Pour vous prouver que tel est son projet, apprenez que vous voyez en moi en ce moment un prisonnier arrêté en vertu d'un mandat d'arrêt décerné par son père pour avoir célébré ce mariage.

— Juste ciel, M. Shanagan ! s'écria M. Long avec la plus vive agitation. Un bruit extraordinaire qui se fit entendre dans la maison parut l'alarmer. Il essaya de se lever pour aller tirer le cordon d'une sonnette, mais on le vit chanceler, et David

Shearman, s'approchant de lui à la hâte, le soutint et l'aida à se rasseoir. Un domestique qui avait l'air effrayé entra en ce moment ; M. Long lui demanda un verre d'eau, et en ayant bu quelques gouttes, il reprit la parole.

— La justice que vous demandez, M. Shanagan, vous sera rendue autant qu'il dépendra de moi. D'abord, soyez bien assuré que j'obtiendrai la révocation de cet odieux mandat d'arrêt.

— Ne vous occupez pas de moi, monsieur, dit le frère.

— Ensuite, continua M. Long, si par promesses, par prières, par menaces, je puis obtenir de mon indigne neveu, de faire célébrer une seconde fois, et d'une manière légale, son mariage avec cette bonne jeune femme que je reconnais dès à présent comme ma nièce, l'enfant auquel elle doit donner le jour pourra avoir à rougir de son père, mais non de sa naissance. Mais il faut pour cela, comme je vous l'ai déjà dit, que Frank, échappe d'abord à de grands dangers qui le menacent. — Écoutez ! le bruit augmente dans la maison, et je crains que ce ne soit un mauvais présage. — Hélas ! peut-être personne ici n'aura-t-il plus à rougir que moi.

Pendant qu'il parlait ainsi, on entendait des voix parler très-haut dans le corridor ; et comme il finissait, la porte de la bibliothèque s'ouvrit, et l'on y vit entrer M. Nevin, Peery Connolly, le domestique dont nous avons déjà parlé comme étant en partie dans la confidence de Frank, et quelques Peelers qui restèrent à la porte.

— Demandez-la à Son Honneur lui-même, vous dis-je, s'écria Peery, dont l'air et le ton en ce moment n'avaient rien qui ressemblât à la démente ; demandez-lui la clef ; il y va de mon cou, et il faut que je me fasse rendre justice. Si on lui

laisse le temps de détruire les preuves qui doivent déposer contre lui en noir et en blanc, qui voudra croire Conolly Tête-folle sur sa parole, quand il aura à faire face à un beau monsieur ? — Je vous demande pardon, M. Long, mais je ne saurais qu'y faire ; j'ai gardé le silence bien long-temps, et je serais descendu dans la tombe en dansant, sans rien dire, si je n'avais eu pour parler deux bonnes raisons, qui sont que maître Frank voulait nuire à Peggy Nowlan, et me faire pendre en place de lui. Or vous sentez, Votre Honneur, qu'il aurait fallu être encore plus fou que je ne le suis pour lui en laisser le temps.

— Le devoir que j'ai à remplir m'est extrêmement pénible, M. Long, dit M. Nevin ; mais voici le fait. Vous savez que votre neveu est accusé d'un crime capital. Nous vous avons quitté pour faire une seconde perquisition dans votre maison pour le trouver ainsi que certains papiers qui, dit-on, doivent servir à le convaincre. Toutes nos recherches sont inutiles. Mais ce jeune homme soutient que les pièces en question doivent se trouver dans une espèce de cellier qu'il nous a montré, dont la porte est fermée par une grosse barre de fer, retenue par un excellent cadenas, et j'ai même quelque soupçon qu'elle est verrouillée à l'intérieur. J'en ai demandé la clef à ce domestique qui nous a suivis partout. Il prétend qu'elle est perdue, mais je crois qu'il veut nous en imposer. Cependant, avant de faire enfoncer cette porte, qui est gardée en ce moment par deux soldats, j'ai cru devoir venir vous demander si vous pouvez nous la faire ouvrir.

— Remettez cette clef, monsieur, dit M. Long au domestique, après un moment de silence pénible.

Le domestique persista à dire qu'il ne l'avait pas ; qu'elle était perdue avant qu'il entrât au service de M. Long, et que jamais on n'avait ouvert cette porte à sa connaissance.

— Il a beau dire, s'écria Peery Conolly, les papiers s'y trouvent. Je le sais de quelqu'un qui a aidé à les y porter, et qui a été les chercher dans le bois, où ils avaient été laissés après le vol ; et ce quelqu'un, c'est une femme. Après lui avoir fait croire qu'elle avait réussi à m'enrôler dans sa bande d'assassins, et de voleurs, vous jugez bien que nous avons été ensemble comme les deux doigts de la main, quoique j'aie trouvé le moyen de m'absenter cette nuit, car j'ai su lui jeter de la poudre aux yeux pour lui faire croire que c'était contre mon gré que j'avais manqué à me trouver au poste qui m'avait été assigné. — Mais que je suis sot, *musha* ! Tenez, ajouta-t-il, en montrant Peggy, voilà celle pour l'amour de qui j'ai fait semblant d'écouter Maggy, afin d'apprendre d'elle tout ce que je pourrais, parce que j'avais mes raisons pour croire que celui qui voulait la tromper était au fond de cette affaire.

— Me donnez-vous la clef ? demanda M. Nevin au domestique, qui persista dans ce qu'il avait déjà dit.

— En ce cas, M. Long, continua-t-il, vous m'excuserez, mais il faut que j'accomplisse mon devoir, — Suivez-moi, soldats ! Et le magistrat, Peery, les Peelers et le domestique sortirent de l'appartement.

Au bout de quelques instans, on entendit le bruit sourd des coups qu'on frappait pour enfoncer la porte.

— J'ai tort de rester ici, dit M. Long après un moment de silence ; il faut que je voie ce qui se passe de mes propres yeux. — Aidez-moi à me soutenir, jeune homme.

David Shearman, à qui il s'adressait, lui donna le bras et sortit avec lui. Ils furent suivis par le frère Shanagan et les deux sœurs.

Ils descendirent dans le corridor de l'étage souterrain où étaient les cuisines, l'office, le garde-manger etc., et entrèrent dans la petite cour qui y faisait suite. Dans un des murs de côté de cette cour, était une porte en planches de chêne paraissant fort épaisses, et fermée comme M. Nevin l'avait décrit. Elle donnait évidemment entrée dans un caveau creusé sous les degrés et le péristyle qui conduisaient à la grande porte de la maison, sous le vestibule de laquelle il était même possible qu'il se plongeât. Les Peelers avec la crosse de leurs carabines, et Peery avec une grosse pierre, battaient cette porte de toutes leurs forces, sous les yeux de M. Nevin, mais la force du chêne résistait à leurs efforts réunis.

— Ce n'est pas la porte qu'il faut attaquer, c'est le cadenas, s'écria un des Peelers. L'idée parut bonne. Le plus vigoureux d'entre eux ôta son habit, prit des mains de Peery la grosse pierre qui avait été jusqu'alors une arme inutile, et au bout de trois ou quatre coups bien appliqués, le cadenas fut brisé. Il fut alors facile de lever la barre de fer, mais la porte resta fermée, et il devint évident qu'elle était verrouillée ou barricadée à l'intérieur.

À cette découverte, ils se regardèrent tous les uns les autres. Peery Conolly, après avoir respiré longuement et avec force, s'écria : Que Dieu nous protège ! le renard est dans son terrier ; il y est. L'agitation de M. Long redoubla. Les deux sœurs reculèrent aussi loin que leur permit le peu d'étendue de la cour.

On se remit à battre la porte avec plus d'ardeur que jamais en attaquant de préférence le côté ou l'on supposait que

le verrou devait se trouver. Chaque coup retentissait dans le cœur de Peggy qui restait dans un coin, collée contre sa sœur. Le chêne continua à résister, mais le verrou céda enfin ; la porte tourna sur ses gonds, et à la surprise générale, on en vit sortir un tourbillon de fumée si épaisse, qu'il était impossible de rien distinguer dans l'intérieur.

— *Murther !* s'écria Peery ; il est à les brûler ! C'est la fumée des papiers qu'il brûle !

— En avant, soldats, en avant ! dit M. Nevin aux Peelers qui avaient reculé de quelques pas devant la fumée qui les étouffait.

— Si nous gardions la porte jusqu'à ce que cette fumée soit sortie, Votre Honneur, nous verrions plus clair alors à notre besogne, dit le caporal.

M. Nevin y consentit. Les soldats armèrent leurs carabines, et se placèrent à quelques pas autour de la porte. Au bout de deux ou trois minutes, la fumée se dissipa assez pour qu'on pût voir au bout du caveau une flamme qui paraissait prête à s'éteindre. Par derrière on voyait Frank, à genoux, les yeux égarés, ramassant de la main gauche des papiers qu'il cherchait à brûler, et tenant de la droite un pistolet. Il en appuya un instant le bout sur son front, mais le courage ou la présence d'esprit lui manqua, et son bras retomba à son côté. M. Long poussa un profond gémissement ; Peggy qui voyait tout entre les soldats, s'évanouit dans les bras de sa sœur, le vieux frère fit un signe de croix, et les Peelers restèrent immobiles et comme pétrifiés.

— Saisissez-le, et sauvez tous les papiers que vous pourrez ! s'écria M. Nevin, que le sentiment de son devoir fit revenir le premier de sa surprise. Les Peelers se précipitèrent dans

le cellier, Frank tira son coup de pistolet au hasard, sans blesser personne, et se laissa ensuite arrêter sans résistance. M. Nevin éteignit le feu qui se rallumait en marchant sur les papiers qui brûlaient. On ramassa avec soin tout ce qui en restait ; on trouva aussi des sacs de cuir qui avaient été ouverts en les fendant avec un instrument tranchant, et un moment d'examen suffit pour convaincre que c'étaient les sacs aux lettres de la diligence qui avait été volée sur la route de Dublin quelque temps auparavant.

— Voilà un événement terrible, mon digne ami, dit M. Nevin à M. Long, en le prenant sous le bras pour lui parler à part en le conduisant à quelques pas.

— M. Nevin ! dit le malheureux oncle, en saisissant la main du magistrat, mais il fut quelques instans sans pouvoir en dire davantage. Enfin il ajouta : croyez-vous, monsieur, que j'aie mérité la honte dont cette horrible aventure va me couvrir ? — Oh, M. Nevin ! n'avez-vous pas pitié de moi ?

— De tout mon cœur et de toute mon âme, mon excellent ami.

— Quoi ! faut-il que je vive pour voir sa fin ignominieuse ? si vous avez réellement pitié de moi, M. Nevin, vous pouvez...

— Chut, M. Long ! un mot de plus serait de trop pour vous et pour moi. Mais il est naturel que vous désiriez le voir en particulier, avant qu'on l'emmène, et vous le verrez. — Soldats, conduisez le prisonnier dans la bibliothèque de M. Long, et tandis qu'ils auront un entretien ensemble, gardez en la porte avec soin. — Adieu, M. Long, mes fonctions comme magistrat sont remplies ; je me retire, et je laisse le prisonnier à la garde de la force militaire.

Ayant ordonné à sa femme de charge de prendre soin de Peggy et de sa sœur, M. Long retrouva assez de forces pour gagner sa bibliothèque, où Frank le suivait seul. Cet appartement avait une double porte, chacune garnie d'une serrure. Du moment que l'oncle et le neveu se trouvèrent tête-à-tête, Frank sortit de sa léthargie ; ses yeux étincelèrent, il jeta un regard rapide autour de lui, et tandis que son oncle s'asseyait lentement sur une chaise, il s'approcha de la porte, la ferma au double tour, et en mit la clef dans sa poche.

— Maintenant, mon oncle, il faut que vous m'aidiez à m'échapper, lui dit-il à demi voix, en s'avançant vers lui.

— Misérable ! est-ce pour cela que nous sommes ici ?

— Vite, mon oncle, vite ! — il lui montra une petite porte — donnez-moi la clef de ce cabinet. Je sais qu'il ne s'y trouve aucune issue, mais je puis sauter de la fenêtre dans le jardin, du jardin gagner le village, et si vous me promettez de rester ici bien tranquille seulement une demi-heure, j'ai encore une chance pour sauver mon cou et votre honneur. — Votre clef, mon oncle.

— À deux conditions, je consentirai peut-être à vous aider à éviter une mort honteuse.

— Nous n'avons guères le temps de discuter des conditions. Mais voyons, quelles sont-elles ?

— La première, c'est que vous partiez pour l'Amérique.

— Pour y faire quoi ? pour y mourir de faim ?

— Je vous fournirai le nécessaire.

— Qu'appellez-vous le nécessaire ?

— Infâme drôle ! osez-vous marchander en un pareil moment.

— Passons cela. Voyons l'autre condition.

— C'est qu'avant de partir, vous épouserez devant un ministre protestant la malheureuse jeune femme que vous avez trompée.

— Chut ! ne parlez pas si haut ! — sottise ! folie !... impossible !

— Monstre ! osez-vous bien me refuser ?

— Il ne s'agit pas d'*oser*, je vous dis seulement que c'est impossible.

— En ce cas, monsieur, subissez votre destin.

À ces mots, M. Long fit un mouvement pour se lever, mais son neveu le retint, et le força à se rasseoir.

— C'est une absurdité, mon oncle ; restez où vous êtes, restez tranquille, et donnez-moi votre clef sans plus tarder.

— Et si je vous la refuse, vous êtes sans doute disposé à vous en emparer par quelqu'un des moyens qui se présentaient hier à votre esprit pour vous débarrasser de moi, quand j'étais près de vous et de votre digne compagnon de crimes la nuit dernière, comme vous l'avez soupçonné avec raison.

Frank tressaillit, fronça les sourcils, et fixa sur son oncle des yeux dont l'expression était celle d'un démon.

— Vous savez donc tout ? Eh bien, vous deviez apprendre à me craindre. — Votre clef, monsieur, votre clef !

Sans attendre de réponse, il serra d'une main la gorge de son oncle, et l'horreur, l'effroi, le défaut de respiration firent perdre connaissance au malheureux vieillard à l'instant même. Il ne reprit l'usage de ses sens qu'en entendant enfoncer la porte de la bibliothèque, car les peelers, après un temps considérable, avaient commencé à s'impatienter, et à concevoir des soupçons ; ils avaient frappé plusieurs fois sans recevoir aucune réponse ; et enfin le caporal avait donné ordre de forcer la porte. Ils trouvèrent M. Long étendu sur le parquet, revenant à peine à lui, et portant sur son cou des marques de la violence qui lui avait été faite. La porte et la fenêtre du cabinet étaient ouvertes. On se mit sur-le-champ à la poursuite du fugitif ; on continua les recherches pendant plusieurs jours, mais on ne put le découvrir. Le rapport du caporal mit M. Long et M. Nevin à l'abri de tout soupçon d'avoir favorisé son évasion.

Peggy Nowlan se trouva si mal, qu'on fut obligé de la faire transporter chez son père sur un brancard. Elle accoucha le lendemain matin d'un enfant né avant terme, qui mourut presque en naissant, et l'on désespéra de la vie de la mère pendant plus d'un mois.

CHAPITRE II

Tous les chagrins finissent par s'user, et alors les personnes qui en ont été le plus vivement frappées, se retrouvent en état de reprendre l'exercice des devoirs que leur impose leur situation dans le monde : telle est la loi ordinaire de la nature. Quelques mois après les événemens rapportés dans le chapitre précédent, Anty Nowlan retourna au couvent ; Peggy avait recouvré sa santé, et quoique la gaîté de ses premières années parût l'avoir abandonnée, elle trouvait une douce consolation dans les visites fréquentes de M. Flanagan, et du jeune ami du bon Frère, David Shearman. On soupçonnait même que, se rappelant encore les liaisons d'enfance qu'il avait eues avec Peggy, et ému par ses souffrances, par sa vertu, et, devons-nous ajouter, par sa beauté, David trouvait en elle un attrait qui le portait à multiplier ses visites à la ferme. Quelques voisins disaient tout bas que si Peggy ne se fût pas crue engagée par un lien solennel à un mari coupable, elle n'aurait pas été fâchée d'entendre Shearman lui expliquer en quoi consistait cet attrait. Mais dans la situation où elle se trouvait, épouse et veuve en quelque sorte, quoique n'étant légalement ni l'une ni l'autre, jamais Peggy ne laissa échapper le moindre indice des sentimens qu'elle pouvait éprouver, et David, de son côté, n'avait ni moins de prudence, ni moins de délicatesse.

Environ un an après la fuite de Frank, il parut pourtant que, si Peggy renfermait quelque secret dans son cœur, il lui serait bientôt permis de le dévoiler. M. Long, toujours dans un état de santé précaire, allait souvent la voir ; et un soir qu'il lui avait fait une de ses visites habituelles, il demanda, d'un air solennel, à avoir un entretien particulier avec Peggy. Quand ils furent seuls, il tira de sa poche une lettre ouverte

qui avait été cachetée en cire noire, et après l'avoir avertie de se préparer à recevoir un choc, il la lui remit entre les mains, et elle lut ce qui suit :

À M. CHARLES LONG.

« Ma carrière est terminée, et je me crois du moins obligé de vous en donner avis. La nouvelle que je vis encore, ne vous intéresserait probablement guères, et pourrait même vous inquiéter, mais l'annonce de ma mort très-prochaine, d'une mort que j'ai invitée à s'approcher de moi, ne peut que vous faire respirer plus librement. Ma sortie de ce monde sera ignominieuse, mais la honte n'en frappera que moi ; elle ne s'étendra pas même sur mon nom, que j'ai caché avec soin depuis que je vous ai quitté. Vous n'avez donc qu'à garder votre secret, et vous n'aurez pas à craindre que je sois pour vous un sujet de reproche. Montrez cette lettre à Peggy Nowlan, et dites-lui que lorsqu'elle la lira, ce sera tout ce qui restera de votre maudit neveu.

FRANCK.

Peggy éprouva réellement un choc, mais d'horreur plutôt que d'affliction. Elle pleura, mais ses larmes n'étaient pas le tribut de regrets qu'on paie à un ami qu'on a perdu, elles lui étaient arrachées par l'idée de la mort terrible d'un homme corrompu qui lui avait fait tant de mal, et qui avait peut-être sacrifié le salut de son âme. Nos lecteurs se rappellent qu'elle avait solennellement déclaré qu'elle n'avait jamais aimé l'homme que des circonstances extraordinaires l'avaient forcée à épouser, et cette déclaration était la pure vérité. Elle ne pouvait donc éprouver ce profond chagrin qui nous accable quand la mort nous sépare de l'être auquel nous étions unis

par l'amour et par le plus saint des nœuds. Après avoir cédé au premier mouvement de sensibilité qui fit couler ses pleurs, Peggy s'essuya les yeux, et elle ne fut pas long-temps sans voir se présenter naturellement à son esprit l'idée bien naturelle que cet événement rompait une chaîne bien lourde dont le poids l'accablait. Elle ne connaissait aucune espèce d'affectation, et il était impossible qu'étant encore dans la fleur de la jeunesse, et avec un cœur qui n'était pas fermé à toute espérance de bonheur, elle regardât comme une cause de bien longs regrets la mort d'un homme dont la vie était pour elle un objet de honte et de terreur, et qui, ayant acquis sur elle des droits qu'il refusait de reconnaître, l'avait condamnée à une existence solitaire et isolée.

Après quelques minutes de silence, elle retrouva assez de calme pour demander à M. Long ce qu'il pensait de cette lettre, et comment il l'expliquait. Que voulait-il dire, lui demanda-t-elle, en parlant d'une mort — qu'il a invitée à s'approcher de lui ?

M. Long, qui, soit dit en passant, exigeait d'elle qu'elle l'appelât son oncle, lui répondit que ces expressions lui semblaient certainement ambiguës. Elles pouvaient signifier, ou que Frank s'était donné la mort de sa propre main, — Peggy frémit ; cette idée ne s'était pas présentée à son esprit — ou qu'il avait été condamné à la subir par suite de quelque nouveau crime qu'il aurait commis. Ces deux suppositions étaient également horribles, et M. Long et Peggy prouvèrent par un assez long silence qui ne fut interrompu que par des soupirs qu'elles leur inspiraient les mêmes réflexions. Enfin M. Long dit qu'il croyait que la seconde était la plus vraisemblable, et il montra à Peggy un journal de la veille contenant les détails du procès de l'exécution d'un jeune homme condamné à mort pour crime de faux, et d'après son âge, son signalement,

l'observation qu'il paraissait appartenir à une classe supérieure de la société, et la coïncidence des dates, le malheureux oncle ne doutait guères que, quoique le nom fût différent, ce ne fût véritablement son indigne neveu.

M. Long se proposait donc de prendre des informations ? demanda Peggy. C'était son dessein, répondit-il, mais il le ferait secrètement et avec précaution. Dans le fait, une autre preuve que la simple assertion de Frank semblait nécessaire pour avoir la certitude de ce terrible événement, et M. Long regardait comme un devoir d'obtenir cette certitude, quand il n'en aurait pas eu d'autre motif que l'intérêt qu'il prenait à Peggy. Il lui dit donc qu'il écrirait ce jour même à un ancien ami qu'il avait à Londres, et qu'il savait être assez intelligent pour prendre en secret tous les renseignemens nécessaires.

M. Long la quitta en lui recommandant de ne pas encore faire part de cette nouvelle à sa famille, et en lui prodiguant les mêmes démonstrations d'attachement qu'il lui avait toujours données depuis l'explication qui avait eu lieu à Long-Hall, le jour de l'évasion de son neveu.

L'air généralement sérieux de Peggy devint encore plus grave après cet entretien avec M. Long, et tous ses amis s'en aperçurent. Sa mère, le frère Shanagan et David Shearman la questionnèrent à ce sujet ; la seule réponse qu'ils en obtinrent fut qu'elle ne pouvait leur en dire la cause. Cependant, elle attendait avec une impatience fort naturelle les nouvelles que M. Long devait recevoir de son ami ; non qu'elle eût aucun doute à ce sujet ; la lettre suivant elle, n'en permettait pas, et décidait la question d'une manière positive ; mais le fait était qu'elle désirait voir l'effet que cet événement produirait sur une certaine personne.

Au bout de trois semaines, M. Long lui apporta la lettre de son ami, qui ne lui laissait plus aucune incertitude. Quoique le véritable nom comme sa lettre le donnait à entendre, n'eût pas transpiré dans le procès, l'avocat qui avait défendu le criminel qui avait été exécuté le jour même de la date de la lettre de Frank, savait que le nom qu'il avait pris n'était pas le sien ; qu'il était né en Irlande ; qu'il avait reçu son éducation en Angleterre, et qu'il avait été regardé quelque temps auparavant comme devant hériter d'une propriété considérable en Irlande. Tous ces détails s'appliquant parfaitement à Frank Adams, il ne resta pas le moindre doute sur son identité. En conséquence M. Long lui laissa la lettre de son ami, celle de Frank, et l'autorisa à les communiquer à ses parents ; mais il fut convenu qu'à l'exception de sa famille et du frère Shanagan, on ne parlerait de la mort de Frank que comme d'un fait dont on avait reçu la nouvelle authentique, mais sans entrer dans le détail des circonstances qui l'avaient occasionné et accompagné.

À peine M. Long était-il parti, qu'un autre ami arriva à la ferme, le bon frère Shanagan. Peggy fut charmée de le voir en ce moment. Elle le pria d'entrer, lui remit les deux lettres, et l'invita à en faire la lecture à son père et à sa mère. Le choc que leur fit éprouver cette nouvelle inattendue fut de surprise et de plaisir, plutôt que d'affliction et de regret : Mistress Nowlan ne put même s'empêcher d'adresser des remerciemens au ciel pour avoir délivré sa fille d'un indigne mari. Daniel Nowlan serra Peggy dans ses bras en pleurant, et le frère Shanagan murmura un psaume, d'un ton qui, pour ceux qui le connaissaient, annonçait, sinon de la satisfaction, du moins une résignation tranquille et entière aux volontés de la providence. Tout à coup il se ressouvint qu'il avait une affaire avec le voisin Shearman, et remontant sur-le-champ sur son cheval gris, il s'établît entre les deux poches de la besace dont le

cheval était chargé, et s'éloigna au petit pas. Peggy crut qu'elle pouvait deviner l'affaire qui conduisait le bon frère chez le voisin Shearman, et elle baissa la tête pour cacher la rougeur et la pâleur que cette conjecture, le doute, l'espoir et la crainte envoyaient alternativement de son cœur à ses joues.

— David viendra demain matin, à moins qu'il ne veuille plus venir, pensa Peggy en appuyant la tête sur son oreiller, un peu contrariée qu'il ne fut pas venu le soir même. Mais David ne parut ni le lendemain, ni le jour suivant, ni pendant toute une semaine. Il en coûta des larmes à Peggy, mais son cœur s'arma de fermeté, et elle prit une résolution courageuse. Il méprise l'amour d'une femme qui a été si indignement trompée, pensa-t-elle d'abord ; et ce fut cette idée qui fit couler ses pleurs. Mais si David Shearman pense ainsi, se dit-elle à elle-même, et cette pensée tarit ses larmes ; il est plus au-dessous de moi, que je ne suis au-dessous de lui. Mes malheurs ne sont pas ma faute, je ne suis ni pécheresse ni coupable, c'est même contre mon gré que je suis devenue la femme du malheureux qui n'est plus. Dieu a pitié de moi, mais il ne me reproche rien, et tout homme de bien doit en faire autant ; mon cœur m'en assure. Qu'il fasse ce qu'il voudra : il ne saura jamais que je croyais qu'il penserait différemment.

C'était de bonne heure dans la matinée du huitième jour après la dernière visite de David Shearman, que Peggy faisait ce petit soliloque dans sa chambre ; et à peine l'avait-elle fini, que David arriva dans la cour, les joues animées, sauta à bas de son cheval, et entra dans la cuisine. Elle l'entendit souhaiter le bonjour à son père et à sa mère, après quoi il baissa la voix, et ils parurent avoir ensemble un entretien confidentiel. La conférence dura quelque temps, et fit naître quelques nouvelles idées dans l'esprit de Peggy ; et quand enfin sa mère,

avec un air de bonne humeur qu'elle ne lui avait pas vu depuis plusieurs années, vint lui dire que David était en bas, et qu'il demandait à la voir, après avoir été absent une semaine pour affaires, le ton d'indifférence avec lequel elle répondit qu'elle descendrait dans quelques instans, fut démenti par l'agitation de son sein, et n'était pas fait pour lui assurer la réputation de sincérité que nous avons tâché de lui obtenir.

Quand elle descendit enfin dans la cuisine, après avoir fait quelques petits changemens à sa toilette du matin, et tenant en main une poignée de lin, elle n'y trouva que Shearman. Cette circonstance dérangerait un peu la sérénité étudiée de son front ; cependant elle le salua d'un ton aussi tranquille que doux, arrangeant avec soin son lin sur sa quenouille, elle se mit ensuite à filer avec un redoublement d'activité.

David n'était naturellement ni hardi, ni entreprenant, et il se sentit en ce moment encore plus timide et plus embarrassé que de coutume. Il lui fit d'abord quelques questions sur le travail dont elle s'occupait — son fil ne se rompait-il pas souvent ? — n'était-il pas bien difficile de le maintenir toujours d'une égale grosseur ? — son pied ne se fatiguait-il pas à force de faire tourner la roue ? À ces questions importantes, Peggy fit des réponses claires et intelligibles, les accompagnant quelquefois d'un sourire prudent, mais pacifique. Enfin David s'arma de courage, et entra brusquement en matière.

La soirée précédente, dit-il, à l'instant où il arrivait chez lui, il avait vu le frère Shanagan qui lui avait appris le contenu des deux lettres que M. Long avait reçues de Paris. — En ce moment la roue du rouet tourna avec une vitesse redoublée. — Elle devait savoir, continua David, ce qu'il pensait à ce sujet. Il lui dirait donc, pour arriver à son but par le plus court

chemin, que cet événement lui permettait de pouvoir, sans l'offenser, lui déclarer...

David fut interrompu par un phénomène dont il avait, un instant auparavant, prévu la possibilité. Le fil de Peggy se rompit, et il en résulta inévitablement que le fil de son argument se rompit aussi. Tous deux gardèrent le silence tandis que Peggy réparait cet accident, et alors elle renoua les deux fils en même temps.

— Je ne suis ni assez enfant pour ne pas vous comprendre, David, lui dit-elle, — ni assez fausse pour en faire semblant. Mais quant à présent nous ne pouvons guères en dire davantage sur ce sujet. Ce que vous me dites me rend heureuse, je ne le nierai pas, — plus heureuse que je n'aurais jamais cru pouvoir l'être — elle avait la tête baissée en parlant ainsi, et ses larmes tombaient sur son tablier. — Écoutez pourtant ce que j'ai à vous dire. D'abord et avant tout, il y a votre père, David ; il est beaucoup plus riche que le mien, et vous me pardonneriez si je vous dis qu'il passe pour être un peu intéressé.

— Ma chère Peggy, dit Shearman, M. Shanagan et moi nous lui avons déjà parlé ; et comme il sait que M. Long a dessein de vous donner une bonne dot, il consent de tout son cœur à notre mariage.

— Comment ! Que dites-vous ? s'écria Peggy, dont le rouet cessa tout à coup de tourner.

David lui expliqua que le frère Shanagan, à qui M. Long avait déclaré ses intentions, était son autorité pour ce qu'il venait de dire. Peggy, après l'avoir écouté avec attention, versa de nouvelles larmes, qui ne furent interrompues que par

des vœux inspirés par la reconnaissance pour son généreux bienfaiteur.

— Mais quoique ce soit un grand bonheur, David, reprit-elle, et d'autant plus grand que nous ne devons pas nous y attendre, j'ai encore autre chose à vous dire. Quoi que vous pensiez de moi, vous, M. Long, M. Shanagan, et tous ceux qui me connaissent bien et qui jugent les choses avec justice, il y aura quelques-uns de nos voisins qui diront que mon mariage avec ce malheureux homme est une tache pour moi, que cette tache s'étendra sur vous, David, et peut-être sur ceux qui viendront après nous. — Laissez-moi, parler, David. — Je sais que vous pensez tout différemment aujourd'hui, mais il peut se faire... non je ne dirai pas que puissiez jamais changer tout-à-fait d'opinion ; mais il peut arriver des choses que ni vous ni moi nous ne pouvons prévoir, et qui ébranlent votre façon de penser. Votre père, ou quelqu'un de votre famille, peut finir par me voir de mauvais œil. Or, David, je ne veux pas courir une pareille chance. Je ne veux pas que qui que ce soit ait jamais à me reprocher d'avoir pris quelqu'un au mot. Je me dois à moi-même de ne pas m'exposer à être regardée comme une aventurière intrigante, faisant honte à la famille dans laquelle je serais entrée, ou à devoir à la pitié, à la bonté, la continuation de ce qu'on m'accorderait peut-être d'abord par affection. On ne dira jamais que l'amour de son mari, et la bienveillance de la famille de ce mari, est une grâce qu'on veut bien faire à Peggy Nowlan. — En deux mots comme en quatre, David, prenons le temps d'y réfléchir. Si dans deux ans d'ici, vous pensez comme à présent.

— Deux ans ! s'écria Shearman ; et il opposa à ce projet tous les argumens, toutes les objections, qui sont ordinaires en pareil cas, mais Peggy resta inébranlable.

— Ce n'est point une idée du moment, David, lui dit-elle, et vous verrez que j'y tiendrai fermement. D'ailleurs, n'importe quelle espèce d'homme était celui qui est allé rendre compte de sa conduite au grand juge, et puisse-t-il s'être repenti avant sa mort ! — il n'en était pas moins mon mari, et il ne serait ni convenable ni décent qu'on me vît contracter un nouvel engagement avant un intervalle de temps raisonnable. — Mais il existe encore une autre raison, et je puis vous la donner sans vous offenser, et sans me faire soupçonner de froideur à votre égard. C'est la plus forte de toutes peut-être ; Dieu sait que ce devait être la plus forte du moins. Mon pauvre frère John... Ici Peggy s'attendrit et le reste de son discours fut souvent interrompu par ses larmes. — Nous n'avons eu aucune nouvelle de lui depuis le malheureux jour où il quitta son logement à Dublin. Croyant de jour en jour que nous en recevions, nous n'avons fait aucune enquête sur son compte, ou du moins nous n'en avons pas fait autant que nous l'aurions dû. Est-il en Irlande, ou en pays étranger ; marche-t-il encore sur la terre, ou en est-il couvert, c'est ce qu'aucun de nous ne sait, et ce que personne ne peut nous dire. J'ai réfléchi long-temps à tout cela, car je réfléchis beaucoup, David. Avant que vous me parliez, j'avais grande envie de prier un ami d'aller avec moi à Dublin, et de faire tous nos efforts pour savoir ce qu'ils sont devenus, lui et la pauvre jeune dame qui est partie avec lui. Et maintenant je vous dirai franchement et honnêtement, que, quand même je n'en aurais pas d'autre raison que celle-là, je ne consentirai jamais à changer de condition jusqu'à ce que nous sachions si le pauvre prêtre John est mort ou vivant, ou du moins avant que deux ans au moins se soient encore écoulés sans que nous ayons pu nous en procurer des nouvelles. J'ajouterai encore, David, que j'espère que quiconque a de l'affection pour moi,

nous aidera de tous ses efforts dans cette affaire, et n'épargnera ni soins ni peines pour nous donner satisfaction.

David Shearman plaida encore sa cause avec toute l'éloquence qu'il possédait, mais tout fut inutile, Peggy ne fit point un seul pas en arrière. Jamais belle maîtresse d'un ancien pourfendeur de geans, n'insista plus opiniâtrement pour lui faire subir les épreuves auxquelles il lui plaisait de soumettre son chevalier, que Peggy ne mit d'obstination à ne rien changer aux conditions qu'elle venait de prescrire à son amant. Voyant qu'il ne pouvait ébranler sa résolution, le jeune homme fit de nécessité vertu, et il lui offrit d'aller à Dublin à sa place avec l'ami dont elle venait de parler. L'ami sur lequel elle avait jeté les yeux, était M. Kennedy, dont il a déjà été plus d'une fois parlé. Peggy avait déjà eu plusieurs entretiens avec lui à ce sujet. Le bon prêtre lui avait promis de faire ce voyage quand elle le voudrait, et David Shearman partit à l'instant même pour aller lui en faire la proposition.

La semaine suivante, ils se mirent en route ensemble pour Dublin, et après y avoir fait un assez long séjour, ils n'en rapportèrent que des informations fort vagues. Le résultat de tous les renseignemens qu'ils purent se procurer avec beaucoup de peine et de difficulté, fut que, suivant toutes les probabilités, un John Nowlan, qui s'était embarqué, à peu près à l'époque dont il s'agissait, sur un bâtiment faisant voile pour Terre-Neuve, était l'individu, objet de tant de sollicitude. S'étant procuré le nom de ce commandant, M. Kennedy écrivit à Terre-Neuve pour obtenir de nouveaux renseignemens, en ayant soin de donner tous les détails nécessaires pour pouvoir établir l'identité du John Nowlan qui avait été à bord de ce navire, avec le fils de Daniel Nowlan. Peggy y joignit une lettre pour son frère, et attendit une réponse avec impatience.

Mais six mois — un an — dix-huit mois se passèrent, et jamais on n'en reçut aucune.

Le temps s'écoulait ainsi, et David Shearman toujours constant et fidèle voyait approcher avec transport la fin du terme d'épreuve auquel il avait été forcé de consentir.

CHAPITRE III

Ce fut à cette époque qu'Anty, ayant passé au couvent le temps qu'on jugeait nécessaire pour son éducation, fut rappelée dans le sein de sa famille. Elle était alors dans sa dix-septième année, bien faite, jolie, et intéressante sous tous les rapports. Le soir même de son arrivée, les deux sœurs firent une promenade sur le chemin de traverse qui passait devant la ferme de leur père, pour se faire toutes les petites confidences qu'une séparation de près de dix-huit mois avait tenues en réserve. Tandis qu'elles causaient ainsi, l'engagement conditionnel de Peggy avec David Shearman et le sort ignoré de leur frère, étant les principaux sujets de leur conversation, quatre hommes couverts de guenilles, mais portant le costume de matelots, sortirent d'un sentier qui traversait un champ voisin, passèrent par-dessus la barrière qui le fermait, s'approchèrent d'elles et s'arrêtèrent pour leur demander la charité. Leur navire, dirent-ils, avait échoué sur la côte septentrionale du comté de Kerry, en revenant de Terre-Neuve à Dublin ; l'équipage s'était sauvé, et s'était dispersé de côté et d'autre, et ils se rendaient dans la capitale, dans l'espoir d'y trouver de l'occupation à bord de quelque bâtiment.

Les deux sœurs tressaillirent et se serrèrent le bras, en entendant le nom de Terre-Neuve. Tremblant d'agitation, et n'étant même pas sans frayeur en se trouvant seules avec ces quatre hommes, elles leur remirent quelque argent, et les virent se diriger vers un groupe de misérables cabanes, auquel on donnait le nom de village. Peggy se mourait d'envie de leur demander s'ils n'avaient jamais connu John Nowlan, mais le courage lui manqua. Ces matelots avaient mauvaise mine, la nuit commençait à tomber, et l'endroit où elles étaient, quoique peu éloigné de la ferme, était solitaire et isolé. Elle ne

put donc se résoudre à leur faire une question qui les aurait retenus plus long-temps près d'elles ; et se détournant sur-le-champ, elle reprit avec sa sœur le chemin de la maison de son père. S'étant retournée presque au même instant, elle vit près de la barrière, sur laquelle il avait appuyé ses coudes pour soutenir son menton sur ses mains, un autre matelot, ou peut-être un de ceux qu'elles avaient déjà vus, et qui était revenu sur ses pas. Les deux sœurs marchèrent plus vite, afin de s'en éloigner, mais de temps en temps elles jetaient sur lui un regard à la dérobée, il avait les yeux fixés sur la ferme, qu'on apercevait à quelque distance, et elles l'entendirent soupirer profondément. Ce soupir fit naître en elles d'étranges conjectures, elles le regardèrent plus attentivement, mais l'obscurité empêchait de bien distinguer les traits de cet individu, et elles n'osèrent s'en approcher. Tout en marchant, elles entendirent le matelot pousser encore un soupir, et s'étant retournées, elles virent qu'il avait quitté la barrière, et qu'il avançait de leur côté. Cédant alors à la frayeur, elles se mirent à courir de toutes leurs forces, et elles ne s'arrêtèrent qu'en arrivant à la ferme.

Elles occupaient le même lit, et pendant toute la nuit, se livrant à leurs conjectures, et ouvrant leur cœur à quelque espérance, il leur fut impossible de dormir. Elles se reprochèrent le mouvement de crainte qui les avait fait fuir. Chaque fois que le vent faisait mouvoir la porte ou une fenêtre, elles se soulevaient sur le coude, pour écouter si ce n'était pas un frère coupable, mais repentant, qui, après plusieurs années d'exil, d'épreuves et de pénitence, frappait avec timidité pour demander à être admis dans la maison paternelle. Leur espoir un peu romanesque ne se réalisa pourtant point. La lumière du matin n'offrit pas même à leurs yeux le matelot triste et fatigué qu'elles avaient vu la veille, et qu'elles avaient espéré entendre frapper à la porte. Elles se rendirent dans le petit

village, et elles apprirent que les pauvres matelots, après s'y être reposés quelques heures, en étaient partis avant le jour pour continuer leur voyage. Était-ce leur frère, était-ce un malheureux naufragé, qui s'était montré un instant à elles, c'était une question qu'elles ne purent résoudre, et sur laquelle elles restèrent dans une incertitude pénible.

Un autre incident qui ne tarda pas à arriver, parut pourtant appuyer la première supposition. Leur oncle Murrough Nowlan avait été à Dublin, personne ne savait pourquoi, et il n'aurait peut-être pu le dire lui-même. Il en revint cinq ou six jours après la petite aventure que nous venons de rapporter, et il s'arrêta chez son frère Daniel pour y passer la nuit. À une heure assez avancée de la soirée, tout en buvant quelques verres de punch au whiskey, il leur conta, fragment par fragment, une étrange histoire. Comme il comptait aller à pied de l'endroit où il logeait jusqu'à celui d'où partait la diligence, il avait besoin de quelqu'un pour porter sa malle, étant chargé lui-même d'une valise. Il regarda de côté et d'autre, mais il était de très-bonne heure, et il ne vit personne qui pût faire son affaire. En ce moment un marin déguenillé s'approcha de lui, et lui demanda un sou pour l'amour de Dieu. Murrough lui en promit deux s'il voulait porter sa malle jusqu'à la voiture. Le marin y consentit fort volontiers ; ils se mirent en marche, et arrivèrent bientôt au but de leur course. Le bagage fut placé dans le coffre, Murrough monta en voiture ; donna les deux sous au marin pendant que le cocher faisait claquer son fouet ; et tandis que les chevaux partaient, le matelot mendiant s'écria : — Que la bénédiction du pauvre John Nowlan vous accompagne !

— Eh bien ! s'écrièrent tous ses auditeurs !

— Eh bien ! répondit Murrough, — voilà toute l'histoire.

— Quoi ! s'écria mistress Nowlan, — vous n'êtes pas descendu de voiture pour lui parler ?

— J'ai crié au cocher d'arrêter, mais il n'en a rien fait.

— Mais, quelque changé qu'il pût être, vous auriez dû reconnaître mon frère, dit Peggy.

— Je n'ai pas songé à le regarder.

— Pas même quand il a prononcé son nom ?

— Il était trop tard, la voiture le cachait.

On ne put en apprendre davantage de Murrough. Mais ce récit fit prendre à Daniel Nowlan la résolution de partir pour Dublin le lendemain. Peggy conjura son père de lui permettre de l'y accompagner, mais il refusa d'y consentir, et sa mère s'y opposa péremptoirement. Peggy aurait prié David Shearman de suivre son père, mais il était absent pour quelque temps, et elle le vit avec regret entreprendre seul ce voyage, au milieu d'un hiver rigoureux.

Daniel Nowlan avait promis d'être de retour dans huit jours, ou d'écrire à sa famille, mais la semaine se passa sans qu'on le revît, et sans qu'on eût reçu de ses nouvelles. L'inquiétude des deux sœurs devint excessive, et leur pauvre mère, tourmentée par de longs chagrins, toujours plongée dans les larmes, presque livrée au désespoir, devint si faible qu'elle fut obligée de garder le lit, où elle déplorait sans cesse l'absence prolongée et le silence inexplicable de son mari. Une seconde semaine se passa dans cette cruelle incertitude, et la fin de la troisième approchait, quand le père de David Shearman vint dire à Peggy qu'un homme de sa connaissance qui s'était arrêté chez lui en revenant de Dublin pour retourner dans son comté, qui était dans une autre partie de

l'Irlande, lui avait dit qu'il avait laissé dans une auberge de cette ville à l'enseigne de la Tête-de-Bronze, Daniel Nowlan malade du typhus. Il faisait presque nuit quand Peggy apprit cette nouvelle, mais elle ne prit pas un instant pour réfléchir. Faisant à la hâte un petit paquet des hardes qui lui étaient indispensables, elle se rendit avec sa sœur sur le bord de la route de Dublin, où une voiture allant dans la capitale, passait toutes les nuits, et quoiqu'il ne s'y trouvât qu'une place sur l'impériale, elle embrassa sa sœur, et partit.

Sans la maladie de leur mère, Anty n'aurait pas consenti à laisser partir sans elle sa sœur, qui n'avait jamais voyagé seule ; et ce fut avec un bien vif chagrin qu'elle se vit forcée à rester au logis pour donner des soins à une mère qui ne pouvait plus compter que sur elle. Là elle passa les jours et les nuits à attendre avec inquiétude et impatience des nouvelles d'un père, d'un frère, et d'une sœur tendrement chérie.

Elle n'avait d'autre compagne que la servante, Cauth Flannigan ; mais d'après la tournure d'esprit de cette fille, quelle que fut la bonté de son cœur, elle ne pouvait être d'un grand secours à sa jeune maîtresse ; et dans le fait la seule consolation qu'elle fût en état de lui donner consistait en sa pitié, son silence et ses larmes. Mais un nouvel incident ne tarda pas à interrompre la monotonie de son affliction, et à y donner un autre caractère.

Le soir du jour qui suivit le départ de Peggy, Anty accompagna Cauth jusqu'à une prairie où elle allait traire les vaches, et l'y ayant laissée occupée de ce soin, elle retourna à pas lents à la ferme. Lorsqu'elle allait entrer dans la cuisine, elle s'arrêta à la porte surprise et interdite en y voyant un soldat, qui avait l'air épuisé de fatigue, assis sur une escabelle. Elle

allait pousser un cri, mais elle songea à sa mère malade, et elle eut assez de présence d'esprit pour modérer son émotion.

— Vous ne me reconnaissez pas, Anty ? lui dit le soldat, d'un ton mélancolique.

— Non, monsieur, répondit la jeune fille avec timidité.

— Et cependant, reprit-il, quoiqu'il y ait sept ans que je ne l'ai vue, je reconnais ma jeune sœur, Anty Nowlan.

— John ! s'écria-t-elle, en entrant dans la cuisine.

— Votre malheureux frère, John Nowlan, dit le soldat en lui tendant les bras ; et elle s'y précipita à l'instant.

— J'ai été caché quelque temps dans ces environs, continua-t-il, mais je n'ai jamais pu m'armer d'assez de courage pour voir en face mon père et ma sœur Peggy. J'ai même été à quelque distance pour prier un ancien ami de leur parler d'abord en ma faveur, mais j'ai appris qu'il était parti pour Dublin avec mon père, peut-être pour m'y chercher, et qu'il ne restait à la maison que vous, Anty, et notre pauvre mère, obligée de garder le lit. J'ai résolu alors d'en appeler à votre cœur, Anty, que j'ai toujours regardé comme le plus tendre de toute la famille, espérant que vous m'accorderiez mon pardon, une croûte de pain, un verre d'eau, et un logement pour la nuit.

Les larmes lui coulaient des yeux pendant qu'il parlait ainsi, et Anty en versa aussi en lui répondant :

— Oh, John ! pouviez-vous douter de mon cœur, — du cœur d'aucun de nous ? — Nous avons prié le ciel soir et matin de vous rendre à nous.

— Vous du moins, Anty, vous me pardonnez donc ?

— Pouvez-vous me faire cette question, John ? vous avez souffert autant que vous avez péché. — Oh ! combien vous avez dû souffrir ! — Dieu pardonne au pécheur puni et repentant, pourquoi votre sœur ne lui pardonnerait-elle pas.

— Cela est assez froid, Anty. J'avais espéré que, sans une pareille restriction, sans songer à me catéchiser, sans me demander si je me repentai ou non de ce que j'ai fait, si l'avais de la reconnaissance ou non pour ceux qui m'ont banni de mon pays, qui m'ont forcé à m'éloigner de ma famille pour une erreur de jeunesse, ma bonne sœur Anty ferait du moins à son malheureux frère l'accueil d'une sœur.

— Et c'est celui que je vous fais, John, mon cœur m'en est témoin ; il bondit de joie en vous revoyant. Et elle lui jeta encore les bras autour du cou.

— En ce cas, je retrouve Anty, telle que je l'avais toujours crue, je vous remercie, ma sœur, ma très-chère sœur.

Il lui rendit ses embrassemens avec une ardeur plus que fraternelle, et qui parut assez étrange à une jeune fille sortant du couvent. Elle se dégagea de ses bras avec quelque surprise, et prit une chaise pour s'asseoir.

— Vous dites que vous avez passé quelque temps dans ces environs, John, lui dit-elle ; y êtes-vous arrivé sous cet habit ?

— Oui, et pour une bonne raison, qui est que je n'en ai pas d'autre. J'ai obtenu un congé de mon régiment, qui vient d'arriver des Indes.

— Vous êtes donc soldat, vous n'êtes pas marin ?

— Je n'ai jamais été marin.

— Combien donc nous nous sommes trompés ! On nous avait assuré que vous étiez parti, il y a trois ans, pour Terre-Neuve, en qualité de matelot, et que vous étiez revenu récemment à Dublin, après avoir fait naufrage sur la côte. Nous pensions même vous avoir aperçu tout près d'ici, il n'y a pas longtemps, en costume de matelot.

— Je sais tout cela, Anty, et je sais que c'est par suite de cette idée, que mon père est parti pour me chercher à Dublin, il y a une quinzaine de jours.

— Et comment avez-vous pu souffrir, John, qu'il fût à son âge un si long voyage sans aucune utilité ?

— Je ne l'ai appris qu'après son départ, Anty.

— Mais du moins vous auriez pu alors nous faire savoir que vous étiez ici. Nous lui aurions écrit, et il serait à présent avec nous, ainsi que ma sœur Peggy, au lieu d'être malade de la fièvre à Dublin.

— Je n'osais pas plus faire savoir à Peggy qu'à mon père que j'étais dans les environs. Peut-être l'osais-je encore moins, car je connais si bien la rigidité de ses principes, que je craignais qu'elle ne voulut jamais me revoir. Si mon père est malade par suite de ce voyage, j'en suis fâché, Anty, très-fâché en vérité ; mais vous voyez que c'est contre mon intention.

Anty garda le silence, et il semblait que cette justification ne la satisfaisait pas entièrement. Il s'en aperçut.

— D'après tout ce que vous me dites, Anty, ajouta-t-il, je crois que je dois m'attendre à être reçu ici avec froideur.

— Êtes-vous entré dans votre régiment sous votre véritable nom ? lui demanda-t-elle, exprimant à demi une pensée qui se présenta tout à coup à son esprit.

— Croyez-vous que je fusse assez fou pour agir ainsi, Anty ? Quand mon nom était déshonoré dans le monde, quand j'étais maudit même par ceux qui se disaient mes amis, n'avais-je pas une bonne raison pour désirer de le cacher ? Que me restait-il à faire, si ce n'était de me soustraire à cette humiliation en changeant de nom et en passant dans une autre partie du monde ? Comment avez-vous pu croire un instant que le John Nowlan qui s'est embarqué sous ce nom pour Terre-Neuve, fût réellement le malheureux opprimé qui ne cherchait qu'à échapper à ses persécuteurs ? Pensiez-vous qu'il ne pouvait exister qu'un seul John Nowlan dans les Îles Britanniques ?

— Et qu'est devenue cette pauvre jeune dame ? demanda Anty, après un autre intervalle de silence.

— Letty ? Elle est morte.

— Que Dieu fasse paix à son âme ! dit Anty en levant les yeux au ciel.

— Elle était protestante, comme vous le savez ; et vous qui êtes bonne catholique, vous ne devez pas prier pour elle, dit-il avec un sourire ironique et un accent railleur. Mais n'importe, Anty, votre compassion et votre piété vous font paraître encore plus jolie à mes yeux.

— Fi donc, John ! pouvez-vous parler d'elle avec ce ton de légèreté dans les circonstances présentes, et après tout ce qui est arrivé ?

— Bien, bien, Anty ; grondez-moi tant qu'il vous plaira, dites-moi tout ce qu'il vous plaira, je n'en penserai pas moins de vous ce que j'en pensais auparavant, et je ne vous en aimerai pas moins de tout mon cœur, comme je l'ai toujours fait. Oui, Anty, la pensée que vous me pardonneriez, et que vous m'aimeriez quand même tous les autres me repousseraient, est la seule consolation que j'aie eue pendant mon exil, quand j'étais livré au désespoir. — Mais, chut ! j'entends la voix de ma mère qui vous appelle dans sa chambre, et je vois Cauth Flannigan qui revient avec son seau de lait sur la tête. La nouvelle trop subite de mon retour pourrait tuer ma pauvre mère, et Cauth est une commère qui bavarderait avant qu'il en soit temps. Ne dites donc encore à personne que je suis dans la maison, ma chère Anty. Je vais entrer dans mon ancienne chambre, et quand ma mère n'aura plus besoin de vous ; quand vous aurez renvoyé Cauth Flannigan dans son grenier, vos jolies mains m'apporteront une lumière et quelque nourriture, dont j'ai grand besoin, et j'aurai le plaisir d'entendre quelques paroles d'affection sortir de vos lèvres vermeilles.

Il se leva, et entra, d'un air très-fatigué, dans la petite chambre dont il a déjà été parlé plusieurs fois. Anty consentit à tout ce qu'il désirait, et quand il fut dans la chambre, elle l'entendit en fermer la porte au double tour.

Elle courut près de sa mère qui lui reprocha d'un ton aigre de l'avoir laissée seule si long-temps, et après lui avoir donné tout ce dont elle avait besoin, elle passa quelque temps auprès d'elle, et la voyant assoupie, elle rentra dans la cuisine, s'assit sur une escabelle, et fit les réflexions suivantes :

— Le voilà donc enfin de retour ce pauvre pécheur ! Mais dans quelle situation de cœur et d'esprit il est revenu ! Il n'a

pas de regret de ses fautes, pas le moindre. Il paraît insouciant, endurci, courroucé contre ceux qui ont fait leur devoir envers lui, quand il devrait baiser la verge qui l'a châtié. — Comme je voudrais qu'il eût pris tout autre parti que celui de s'enrôler ! on dit que la compagnie et le mauvais exemple des soldats surtout en pays étranger, sont en état de corrompre le cœur le plus vertueux ; à plus forte raison un malheureux jeune homme que ses passions et ses fautes disposaient à prendre de mauvaises impressions. Ce sont eux qui l'ont endurci, qui l'ont changé du tout au tout. — Il est sûr qu'il y a sept ans que je ne l'ai vu, et qu'alors je n'étais encore qu'un enfant ; lui-même était bien jeune, ses joues étaient vermeilles, et il avait la paix dans le cœur. Mais il est difficile de dire tous les changemens que peuvent produire sept années, et un séjour en pays étranger. Cependant, autant que je puis me rappeler ce qu'il était avant son départ pour le couvent, je suis sûre qu'il n'avait pas alors un air si hardi, un ton si insouciant, une manière de parler si effrayante. Puis-je me représenter les traits de mon frère, tels qu'ils étaient à cette époque ? Non ; cela m'est impossible. Ceux de Phélim sont encore présens à ma mémoire, parce que sa mort les y a fixés ; mais tout ce que j'ai entendu dire de John depuis que je ne l'ai vu, des passions qui l'ont égaré, des fautes qu'il a commises, des longues souffrances qu'il a éprouvées, se place entre mon souvenir et lui. Toutes les fois que je me le représente, je crois le voir pâle, les yeux égarés, fronçant le sourcil, grinçant les dents, et je ne retrouve pas un seul trait de celui que nous appelions le jeune prêtre, et dont la figure était si douce, si souriante. Il faut même que j'aie oublié jusqu'au son de sa voix, car je ne l'ai pas reconnu ce soir. — Juste ciel ! s'écria-t-elle, sentant l'ombre d'un doute s'élever dans son esprit — à quoi pensé-je donc ? Pourquoi un autre que mon frère se présenterait-il ici en disant qu'il est John Nowlan ? Quel

autre pourrait connaître si bien l'intérieur de la maison, tous ceux qui l'habitent, et tant d'autres choses dont il m'a parlé ? C'est une folie, une faiblesse, je ne veux plus y songer. — Je parlais du son de sa voix, bien certainement elle ne m'est pas étrangère ! je suis sûre que je l'ai déjà entendue, quoique ma mauvaise mémoire me dise que ce n'est pas celle qu'avait John à dix-neuf ans. Allons, allons, ne pensons plus qu'à pourvoir aux besoins de mon pauvre frère. Ma mère est endormie, je vais envoyer Cauth se coucher, et je porterai à John de quoi souper.

Anty exécuta sa résolution, et ayant dit à Cauth qu'elle pouvait monter dans sa chambre, elle prépara quelques rafraîchissemens, et frappa doucement à la porte de la petite chambre.

— Dieu vous bénisse, ma belle enfant, lui dit-il en l'ouvrant avec précaution ; Dieu vous bénisse d'être venue enfin pour nourrir celui qui a faim et consoler celui qui est affligé.

Anty plaça sur une table une lumière, quelques alimens, et une bouteille de whiskey. Il avait ôté son chapeau, et elle pouvait voir son front et tous ses traits qui étaient encore nobles et beaux, quoique maigris et basanés.

— Vous me trouvez bien changé, Anty ? lui dit-il en commençant à souper.

— Si changé que je ne trouve pas en vous une seule trace des traits que je cherche à me rappeler.

— Ah ! ma chère Anty, le temps, le chagrin, plusieurs années passées sous un soleil brûlant, opèrent un terrible changement sur la physionomie.

— Il me semble même que vos cheveux ne sont plus de la même couleur qu'autrefois.

— Cela est très-possible, Anty ; j'ai vu les cheveux d'un jeune homme, je ne dirai pas changer de nuance comme les miens, mais devenir aussi blancs que ceux de notre pauvre père, à qui puisse Dieu rendre la santé, et cela en une seule nuit, par l'effet du chagrin.

Il fut quelques minutes sans parler, ne s'occupant plus que de son souper, et Anty gardant aussi le silence, se livra à de nouvelles réflexions.

— Pauvre prêtre John ! il est arrivé mourant de faim dans la maison de son père ! — Penser à ce qu'il était autrefois et à ce qu'il est aujourd'hui, et à tout ce qui en a été cause ! — hélas ! il a été traité bien sévèrement ! avec trop de rigueur peut-être ; et après tout il n'est pas étonnant qu'après toutes ses souffrances il conserve un peu de rancune. — Dieu adoucira son cœur et opérera un changement en lui, et notre amitié pourra y contribuer avec le secours du ciel. Peut-être le jour n'est pas bien loin où il redeviendra tout ce qu'il a été. Il est mon frère, après tout, et je lui dois mes soins et mon affection. Je l'aime de tout mon cœur, et j'éprouve en ce moment plus de compassion et de pitié pour lui que lorsqu'il était absent. — Pauvre prêtre John ! nous nous sommes toujours aimés depuis que j'ai quitté le berceau.

— Allons, ma chère Anty, lui dit-il enfin, buvez un coup à ma bienvenue.

— Il est bien rare que je touche à cette liqueur, John ; mais mon cœur ne peut vous refuser.

Elle prit le verre et but quelques gouttes de whiskey. Il le remplit ensuite, et le vida d'un seul trait.

— Oui, dit-il, en regardant autour de lui, je les reconnais, voilà mes vieux livres poudreux, avec toutes les fadaïses qu'ils contiennent ; et voici aussi la vieille montre que j'ai oubliée lors de mon départ. À ces mots, il se leva, prit la montre, qui était suspendue à un crochet, et la mit dans son gousset. Anty savait que c'était celle de son père et qu'elle n'avait jamais appartenu à John. Ce qu'il venait de dire, et qu'il venait de faire, la firent tressaillir. Ses paroles étaient un blasphème, et la manière dont il s'emparait de cette montre lui semblait un vol. Hélas ! son frère était revenu plus corrompu qu'elle ne l'aurait cru possible. Assise à côté de lui, elle resta quelques instans, sans avoir la force de prononcer un mot, enfoncée dans de tristes réflexions. Mais bientôt, lui passant un bras autour du cou, il l'invita à boire encore à leur tendresse constante et à leur bonheur futur.

— Non, John, lui répondit-elle, en cherchant à reculer sa chaise, je ne boirai pas davantage, le cœur peut faire des souhaits sans cela. — Mais retirez votre bras, il me fait mal au cou.

— Qu'il soit maudit, s'il fait mal au plus beau cou du monde ! — Tenez, Anty, il ne vous en fera plus ; mais ne vous éloignez pas ainsi de moi. Je croyais que vous ne refuseriez pas de boire encore un coup, mais n'importe, c'est moi qui le boirai, et comme vous le dites, c'est le cœur qui fait tout, et j'aime à croire que le vôtre est d'accord avec le mien. — Chère Anty, — il but encore un verre — plus je vous regarde, plus je vous écoute, plus je me sens irrésistiblement entraîné à vous demander de vous joindre à moi pour former un autre vœu !

— Et quel est-il, John ?

— Je vais vous le dire, ma charmante, répondit-il en la regardant avec des yeux enflammés, ce vœu serait qu'en

conservant l'affection que vous dites avoir pour moi, vous pussiez me regarder sous un point de vue différent. Et il se versa encore un verre de whiskey.

— Que voulez-vous dire, John ? lui demanda-t-elle, alarmée de l'étrange expression de ses regards. — Mais ne buvez plus, John ; vous n'avez déjà que trop bu ; en vérité je serai obligée de vous quitter.

— De me quitter ? sottise ! restez, Anty, restez. — Vous ne me comprenez pas ? je veux dire que je voudrais qu'il vous fût possible de ne pas me considérer comme un frère.

— Je le voudrais aussi, répondit Anty à voix basse, d'un ton mélancolique et solennel.

— En ce cas, ma chère enfant, continua-t-il, attachant à ce peu de mots un sens tout différent de celui qu'y avait donné Anty, vous pourriez donc m'aimer pour moi-même, quand même le hasard ne nous aurait pas uni par les liens du sang ? Vous auriez pour moi la même affection, quand même je ne serais pas votre frère John ?

Il rapprocha sa chaise de la sienne, fit un geste pour lui prendre la main, et elle se leva avec effroi, un grand cri partit en ce moment de la chambre de mistress Nowlan, et il fut suivi de plusieurs autres.

— Chut, John ! n'entendez-vous pas la voix de notre mère ? quelque chose l'a effrayée, ou elle se trouve mal. Je me reproche de l'avoir laissée seule si long-temps. — Lâchez-moi le bras ; il faut que je coure dans sa chambre.

— Mais vous reviendrez me voir encore un moment, Anty ; il faut que vous me le promettiez.

— Oui, oui ; mais laissez-moi partir. N'entendez-vous pas que ma mère crie encore ?

Il voulut l'embrasser, mais elle réussit à lui échapper, et elle entra à la hâte dans la chambre de sa mère qu'elle trouva en proie aux plus pires alarmes. La bonne femme dit à sa fille qu'elle avait vu plusieurs hommes s'approcher de la fenêtre qui étaient face de son lit. Elle les avait vus bien certainement à la clarté de la lune, quoique pas assez pour pouvoir distinguer leurs traits. Ils étaient venus contre la croisée, et avaient regardé dans la chambre. Anty, quoique ayant elle-même l'imagination remplie d'une vague terreur, chercha à persuader à sa mère que ce qui l'avait effrayée n'était qu'un rêve ; mais mistress Nowlan, dont l'humeur, comme nous l'avons dit, s'était aigrie par suite de ses longs chagrins, non-seulement refusa de la croire, mais la gronda long-temps, après lui avoir ordonné de s'asseoir sur le bord de son lit. Après lui avoir fait de longues réprimandes sur ce qu'elle appelait un manque de respect, elle céda enfin à la fatigue et à l'épuisement, et tomba dans un profond sommeil.

Anty commença alors à trembler à son tour. La scène qui venait de se passer dans la chambre de John, et ce que sa mère venait de lui dire, se confondaient dans son esprit, et y faisaient naître mille appréhensions. Elle faisait tous ses efforts pour croire elle-même que l'histoire que sa mère lui avait contée, n'était qu'un songe, mais elle ne pouvait bannir l'inquiétude de son esprit. Elle s'approcha doucement de la croisée, et, soit que ce fut une réalité ou un effet de son imagination frappée, elle crut voir plusieurs personnes marcher à quelque distance, et les ayant perdues de vue, il lui sembla entendre le bruit de leurs pas s'approcher de l'autre côté de la maison. Elle songea qu'en ce cas, elle pourrait les voir en allant dans sa chambre, elle y monta, le cœur palpitant, en

ferma la porte au double tour, s'avança vers la croisée et ne vit personne.

Elle s'assit sur le bord de son lit, livrée au doute, à l'inquiétude et à la crainte. Ce soldat qui s'était introduit dans la maison sous le nom de son frère, l'était-il véritablement ? Elle savait à peine si elle devait le désirer ou le craindre, mais elle ne pouvait songer à lui qu'avec terreur. Au bout de quelque temps, passé dans des réflexions accablantes, elle entendit ouvrir la fenêtre de la chambre dans laquelle elle l'avait laissé. Elle s'approcha de la sienne, entr'ouvrit avec précaution le rideau de mousseline qui la couvrait, et, la lune brillant encore, elle vit une femme et deux hommes sous la croisée, causant à voix basse avec l'individu qui se trouvait dans cette chambre. Cette vue redoubla sa frayeur ; cependant elle continua à regarder ces étrangers, et elle les vit bientôt se retirer, en tournant le coin de la maison, en apparence pour regagner la route.

À peine s'était-elle rassise sur son lit, qu'elle entendit s'ouvrir la porte de la chambre de John. Elle entendit marcher avec précaution dans le corridor, quelqu'un entraît évidemment de chambre en chambre, et restait quelque temps dans chacune ; le loquet de la sienne fut levé à son tour, et son cœur tressaillit vivement en ce moment, mais elle l'avait fermée au verrou, et l'on ne fit aucun effort pour la forcer. On entra alors dans la chambre de sa mère, et lorsqu'on en sortit, elle reconnut le cliquetis d'un trousseau de clefs. On passa dans la cuisine, elle entendit le son du peu d'argenterie qui était dans un buffet, et le bruit qu'on fit en ouvrant un tiroir dans lequel elle savait que son père enfermait son argent. Enfin le silence se rétablit, mais au bout d'une demi-heure ou environ, elle entendit qu'on s'approchait de nouveau de sa

chambre, on essaya de nouveau d'en ouvrir le loquet, et la voix du soldat lui dit tout bas :

— Anty ! ma chère Anty !

Anty garda le silence, et retint même son haleine.

Il frappa à la porte, et ajouta : Vous ne dormez pas, Anty ; j'en suis sûr. Vous ne pouvez dormir, j'ai dû vous éveiller en frappant. Ouvrez-moi, j'ai encore quelques mots à vous dire.

Elle s'arma de tout son courage pour lui dire : De quoi s'agit-il donc, mon cher John ?

— Je ne saurais rester dans mon ancienne chambre ; elle me rappelle des idées et des souvenirs qui ne me permettent pas de fermer l'œil. Laissez-moi entrer dans la vôtre, peut-être pourrai-je prendre un peu de repos sur une chaise, et j'en ai un bien grand besoin.

— Je suis couchée, John ; vous ne voudriez sûrement pas que je me relevasse à une pareille heure.

— J'attendrai que vous soyez levée, mais je vous prie encore de m'ouvrir la porte. — *Il faut* que vous me l'ouvriez, ma chère Anty.

— Eh bien ! John, retournez dans votre chambre ; j'irai vous y joindre dès que je me serai habillée, et nous passerons la nuit à causer du temps passé.

— Vous me le promettez ?

— Comptez-y.

Elle l'entendit se retirer, et aussitôt mettant un chapeau, elle ouvrit sa croisée avec précaution, sauta par la fenêtre, qui, comme nous l'avons déjà dit, était au rez-de-chaussée, et

tournant de l'autre côté de la maison pour éviter qu'il ne la vît, elle prit un sentier qui, à quelque distance, traversait la route de Dublin, et conduisait ensuite à la ferme du père de Shearman. Elle marcha d'abord doucement et sans bruit de peur d'être entendue, mais dès qu'elle eut fait une centaine de pas, elle se mit à courir de toutes ses forces pour aller prier son bon voisin de venir à son secours et à celui de sa mère. Elle apercevait encore au clair de la lune les murs de la maison de son père, quand elle vit à deux cents pas derrière elle, un soldat qui semblait la poursuivre. Au même instant plusieurs coups de feu partirent du côté de Long-Hall. Ne faisant pas attention que le soldat qui était derrière elle, avait disparu en entendant le bruit des armes à feu, elle n'en courut que plus vite vers la route de Dublin. À peine avait-elle passé la haie qui la bordait qu'elle vit devant elle deux soldats et un autre individu, armés de sabres et de mousquets. Elle poussa un cri de terreur, et le dernier, qui semblait la connaître, lui demanda si quelqu'un s'était présenté cette nuit chez son père. Elle ne lui répondit que par un autre cri d'effroi, mais lui prenant le bras, il lui dit que Long-Hall venait d'être attaqué par des brigands, et qu'on soupçonnait que quelqu'un d'entr'eux avait pu se réfugier chez Daniel Nowlan. Il lui répéta sa première question, mais Anty ne l'entendit pas, ou du moins ne le comprit pas, car de nombreux coups de fusil ou de pistolet se firent entendre au même instant, et celui qui l'interrogeait partit précipitamment avec les deux soldats.

La pauvre Anty sentit alors les jambes lui manquer, et elle fut obligée de s'asseoir sur le bord d'un fossé. La vue du soldat qui l'avait poursuivie, les coups de fusil, sa rencontre avec ces trois étrangers, avaient jeté la confusion dans toutes ses idées. Elle avait complètement perdu la tête et se souvenait à peine pourquoi elle avait quitté sa mère, où elle voulait aller et quel projet elle avait formé. Elle songeait seulement qu'elle se

trouvait seule, au milieu de la nuit, à près d'un mille de chez elle ; exposée à des dangers qu'elle craignait sans pouvoir se figurer précisément ce qu'elle avait à craindre. En ce moment, elle entendit le bruit de la diligence de Dublin. Son père et sa sœur étaient dans cette ville, elle irait les y joindre, près d'eux elle n'aurait plus rien à redouter. Elle appela le cocher, la voiture s'arrêta, et au bout de deux secondes elle était dans la diligence. À peine y était-elle assise, qu'elle tomba dans une sorte d'affaissement léthargique qui la priva de toutes ses facultés. Quand elle en recouvra l'usage, le jour commençait à paraître. L'idée de sa pauvre mère se représenta alors à son imagination ; elle se reprocha bien vivement de l'avoir abandonnée ; elle aurait donné tout au monde pour se retrouver près d'elle ; mais il était trop tard, et il fallut bien qu'elle continuât son voyage.

CHAPITRE IV

Peggy Nowlan avait eu aussi ses aventures sur la route de Dublin, où elle n'était pas arrivée sans courir de grands dangers.

Dans la seconde journée de son voyage, la diligence versa à quelques milles de la capitale. Elle était sur l'impériale, et en ayant été précipitée avec force, le choc qu'elle reçut, la priva de connaissance. Quand elle revint à elle, elle se trouva dans une chambre enfumée, faiblement éclairée par la lueur d'une petite chandelle. L'appartement était tendu en papier dont une partie était pourrie par l'humidité, et dont le reste tombait en lambeaux le long des murs. Plusieurs chaises, jadis assez propres, mais dont aucune n'était entière, formaient l'ameublement de cette chambre, avec une table d'acajou dont un des côtés était appuyé contre la muraille, pour qu'elle pût se soutenir, quoiqu'il lui manquât un pied. Sur cette table étaient plusieurs verres de différentes grandeurs, dont quelques-uns étaient fêlés, et à en juger par les traces de liqueur qui restaient sur la table, ils avaient servi tout récemment.

Peggy était assise le dos appuyé contre la muraille, quand elle revint à elle, et sa tête était soutenue par quelqu'un qui lui humectait de temps en temps les tempes avec un liquide qui, d'après l'odeur qu'il exhalait ne pouvait être que du whiskey ; et si elle eût été connaisseuse, elle aurait reconnu que c'était du véritable *potheen*.

— Où suis-je ? s'écria-t-elle, en regardant autour d'elle.

— Vous êtes en sûreté et en bonnes mains, Peggy Nolan, lui répondit la voix d'une femme, je suis bien aise de vous entendre enfin parler.

Peggy tourna la tête, et vit la personne qui lui avait donné des soins. C'était une femme grande et bien faite, dont les traits avaient encore des restes de beauté. Ses vêtemens étaient en rapport parfait avec l'ameublement de la chambre où elle était, car son costume n'était pas celui des villageoises du pays, il annonçait des prétentions à une certaine élégance, mais tout ce qu'elle portait était fané, flétri et usé. Son air était plein d'assurance, ses manières hardies, et le regard impérieux qui partait de ses grands yeux noirs proclamait un caractère où l'on aurait vainement cherché la douce timidité d'une femme. — Elle accorda pourtant un sourire à Peggy, et ce sourire avait quelque chose d'attrayant.

— Comment me connaissez-vous, madame ? lui demanda Peggy, surprise de l'entendre prononcer son nom.

— Oh ! seulement par hasard, miss Peggy. Une fois que j'étais allée dans votre pays voir une de mes commères, les voisins vous montrèrent à moi comme la plus jolie fille des environs. Ainsi, miss Peggy, ne craignez rien, vous dis-je ; car, sans parler de vous, je suis bien aise de voir quelqu'un de votre pays, où j'ai quelques bons amis, et pour l'amour d'eux et de leurs vieilles montagnes noires, j'aurai bien soin de vous. — Je voudrais bien voir celui qui oserait vous regarder de travers.

Elle parlait ainsi d'un ton si amical et si prévenant, que Peggy sentit ses inquiétudes se dissiper, et elle reprit confiance en se voyant près d'une personne de son sexe qui lui témoignait tant de bienveillance. Elle lui demanda fort

naturellement ensuite comment il se faisait qu'elle se trouvât chez elle.

— On vous a apportée ici pour vous sauver la vie, ma chère enfant. Mon fils, qui revenait de Dublin a vu verser la diligence ; il a aidé à la relever, et quand elle a été partie...

— Quoi ! elle est partie ! — sans moi !

— Oui certainement, ma chère.

— Juste ciel ! que vais-je donc faire ?

— Vous resterez où vous êtes, c'est-à-dire avec moi, jusqu'à demain, mon enfant. Vous y êtes la bien venue, et j'espère que vous n'y manquerez de rien. Demain matin, nous songerons à ce qu'on pourra faire pour vous. — Mais comme je le disais, quand la diligence fut partie, mon fils qui s'apprêtait à revenir ici, entendit un gémissement dans le fossé qui bordait la route. Il s'en approcha, et vit un homme qui commençait à reprendre ses sens, et à côté duquel vous étiez étendue sans connaissance. Quand ce malheureux fut revenu tout à fait à lui, mon fils le reconnut pour un de ses anciens amis, et comme vous étiez toujours dans le même état, ils vous apportèrent ici.

— Mais il est absolument nécessaire que je continue mon voyage ce soir.

— Si c'est à Dublin que vous allez, mon enfant, c'est une chose à laquelle une amie ne peut consentir.

Peggy réfléchit un instant. Sa sagacité ordinaire la confirma dans l'idée qu'elle avait eue d'abord qu'elle se trouvait dans une maison suspecte, et que la bienveillance n'était peut-être pas le seul motif qui l'y avait fait transporter. Les derniers mots que cette femme venait de prononcer,

semblaient annoncer qu'elle était déterminée à ne pas la laisser partir. Il serait donc imprudent de paraître persister dans cette intention ; ce serait s'exposer à être retenue de force. Elle ne voulut pas même se livrer entièrement à ses craintes, de peur qu'elles ne la missent hors d'état de profiter des occasions qu'elle pourrait trouver pour s'échapper. Ses soupçons continuant à s'augmenter, elle mit à la dérobée sa main dans sa poche pour y chercher sa bourse, elle ne l'y trouva plus. Cette circonstance, qui confirmait ses conjectures, redoubla son inquiétude, mais elle la cacha avec grand soin.

— J'avais un petit panier que je tenais à la main, dit-elle, — et qui contenait le linge et l'argent dont j'avais besoin pour mon voyage. Il est sans doute perdu, et je me trouve sans un seul shilling. Si je retournais à l'endroit où la voiture a versé, peut-être l'y retrouverais-je.

— Si vous vous croyez en état d'y aller, je vous accompagnerai.

Peggy avait fait cette proposition, non dans l'espoir de retrouver ce qu'elle avait perdu, mais afin de prendre ce prétexte pour s'en aller, si toutefois il était vrai que la diligence fut partie. Cependant il n'y avait pas moyen de refuser l'offre de son officieuse protectrice, et en conséquence elle partit avec son hôtesse. Elles s'avancèrent vers la route par une espèce de sentier des deux côtés duquel on voyait quelques vieux arbres de distance en distance, tandis que la terre était couverte partout de mauvaises herbes. Il semblait que c'était autrefois une avenue régulièrement plantée, conduisant à la maison dont elles venaient de sortir, dans le temps où elle était différemment habitée et en meilleur état, mais dont la plupart des arbres avaient successivement succombé sous la hache et la scie du maraudeur.

Lorsqu'elle fut arrivée à un endroit que son hôtesse lui indiqua comme celui où la diligence avait versé, elle eut l'air de chercher avec beaucoup d'attention ce qu'elle savait d'avance qu'elle ne trouverait pas. Enfin sa compagne, qui lui avait pris un bras qu'elle serrait sous le sien, lui proposa de retourner à la maison, et il fallut bien qu'elle y consentît. Ayant d'y rentrer, elle y jeta un coup d'œil, et elle vit que l'extérieur répondait parfaitement au dedans. Elle semblait avoir été bien bâtie, mais un grand nombre d'années paraissaient s'être écoulées sans qu'on y eût fait aucunes réparations. Elle était élevée de deux étages, et couverte en ardoises, mais les ardoises en étaient tombées en plusieurs endroits, et elle en vit encore quelques fragmens près de la porte. Quelques croisées avaient été murées en briques ; il manquait des carreaux à presque toutes les fenêtres, et on les avait remplacés par du papier, du foin ou des haillons. Celles du rez-de-chaussée étaient défendues par de fortes barres de fer, mais la plupart des volets ne tenaient plus qu'à un de leurs gonds.

En rentrant dans la chambre qu'elle avait quittée peu de temps auparavant, elle y trouva deux hommes assis près de la table. Un souvenir confus, comme celui que l'on conserve d'un rêve, la porta à croire qu'elle reconnaissait dans le plus âgé des deux la taille, l'air et la tournure de l'individu qui dans un moment auquel elle ne pouvait songer sans frémir, s'était trouvé si près d'elle, heureusement sans qu'il le sût, dans le Foil-Dhuiv. Cependant, comme elle ne pouvait en être certaine, et qu'elle ne voulait pas prendre des présomptions pour des réalités, elle chercha à repousser cette idée, la regarda comme un fantôme créé par son agitation, et s'avança d'un pas ferme pour s'asseoir sur la chaise qu'elle avait déjà occupée.

Le second était un jeune homme dont la taille était svelte, et qui était courbé sur sa chaise dans une attitude singulière qui paraissait lui être habituelle. Il avait le nez mince et allongé, le menton pointu, le teint pâle, cependant ses traits ressemblaient en général à ceux de sa mère. Peggy lui fit une révérence en entrant, et sans changer de posture, il jeta sur elle un regard de côté dont l'expression était glaciale, en se bornant à lui dire : — Serviteur, miss.

Son compagnon et lui, assis près de la table, portaient souvent la main à une grande bouteille, pour remplir leurs verres d'une liqueur que son odeur annonçait être du *potheen*, c'est-à-dire, du whiskey distillé en fraude. Celui dont la vue avait d'abord effrayé Peggy, buvait rasade sur rasade ; mais il était évident que le jeune homme voulait conserver sa raison, quoiqu'il pressât fréquemment son camarade de boire.

— Eh bien ! Phil, mon garçon, demanda la femme au jeune homme à visage pâle, lorsqu'elle fut entrée à la suite de Peggy, — Ned vous a-t-il dit par quel hasard il était, aujourd'hui sur l'impériale de la diligence, quand nous pensions qu'il était occupé d'une autre affaire, bien loin d'ici ?

— Oui, oui, il m'a tout expliqué, répondit Phil, d'un ton sec et insouciant, en faisant à sa mère un signe des yeux, dont l'expression parut fort étrange à Peggy.

— Sur mes yeux, miss, dit l'autre à Peggy, — je crois qu'on peut dire que nous avons fait ensemble un saut diablement périlleux. Et en même temps, il lui offrit un verre de *potheen*.

— C'est donc vous, dit Peggy après l'avoir refusé poliment, — qui êtes tombé tout à côté de moi ?

— Oui sans doute, ma petite belle ; il m'en souvient à mes dépens, quoique ce ne soit pas un grand malheur d'être étendu tout de son long près de vous ; mais si cela m'arrive une seconde fois, je tâcherai que ce ne soit pas par suite d'une pareille chute.

Ses yeux animés par l'ivresse jetaient sur Peggy, pendant qu'il parlait ainsi, un regard qui la fit frémir ; mais elle conserva sa présence d'esprit, et lui dit : — En ce cas je présume que c'est à vous et à ce jeune homme que je dois des remerciemens pour les secours que j'ai reçus.

— Fadaises, mignonne ! Vous savez qu'une jolie fille a toujours le moyen de payer ses dettes.

Phil ne prononça pas un seul mot, mais ses yeux se fixaient alternativement sur Ned, sur Peggy et sur sa mère, avec une expression sombre et sinistre. Elle surprit encore quelques signes singuliers entre lui et sa mère, et tous deux finirent par rester quelques instans les yeux fixés l'un sur l'autre.

— Allons, Phil, lui dit enfin sa mère, montez là-haut avec Ned, et emportez la bouteille ; je vous monterai plus tard de l'eau chaude et du sucre. Miss Peggy et moi nous resterons ensemble.

Phil se leva, prit la bouteille et les verres, et il se disposait à sortir de la chambre ; mais à un nouveau signe que lui fit sa mère, il s'arrêta, laissa passer son compagnon, qui pouvait à peine se soutenir encore sur ses jambes, et attendant sa mère qui vint le joindre à la porte, il lui parla un instant à voix basse, mais avec vivacité.

— Et maintenant, Peggy Nowlan, dit la mère, en se rassoyant près d'elle, puisqu'il paraît que vous n'aimez pas le whiskey, que voudriez-vous prendre ?

Peggy répondit qu'elle accepterait volontiers une tasse de thé.

— Rien n'est plus facile, ma chère enfant ; nous aurons bientôt du feu et de l'eau bouillante, et nous prendrons notre thé ensemble.

Elle jeta une poignée de menu bois sur quelques tisons qui brûlaient lentement dans la cheminée, suspendit une bouilloire à la crémaillère, et conformément à sa promesse, elle eut bientôt préparé du thé dont elle servit une tasse à Peggy, et qui était véritablement bon. Peggy se sentit reconnaissante de ces attentions, et elle aurait voulu se sentir aussi parfaitement à l'aise : mais au milieu de tous les soins obligeans de son hôtesse, il y avait des momens où ses lèvres minces et pâles, quoique belles et bien formées se serraient avec un air si dur, — où son front se plissait d'une manière si repoussante, — où ses yeux prenaient une expression si sombre — qu'elle tremblait intérieurement en la regardant. Cependant il lui semblait que ces changemens momentanés de physionomie n'avaient aucun rapport à elle ; ils lui paraissaient plutôt occasionnés par des pensées qui se dirigeaient involontairement vers quelque autre personne, ou vers quelque autre objet. Jamais cette femme ne la regardait sans un sourire agréable ; et ce n'était que de temps en temps, après qu'elle s'était levée, et qu'elle s'était approchée de la porte, comme pour écouter ce qui se passait en haut, que ses traits prenaient un caractère sinistre. Mais quoi qu'il pût se passer dans l'esprit de son hôtesse, Peggy résolut prudemment de ne pas lui donner lieu de soupçonner qu'elle eût fait

aucune remarque à ce sujet. Elle prenait si bien son temps pour jeter un coup d'œil sur cette femme, et ce coup d'œil était si rapide, qu'il était impossible que celle-ci s'en aperçût. Elle se rendait si bien maîtresse de ses traits qu'elle pouvait toujours rendre à sa compagne sourire pour sourire. Ses manières n'annonçaient ni alarmes ni soupçons ; le son de sa voix était aussi assuré qu'il était doux, et tout ce qu'elle disait, toutes les questions qu'elle faisait, avaient pour objet d'écarter toute méfiance et semblaient y réussir.

Par suite du plan qu'elle avait formé, elle ne voulut montrer aucune impatience à se retirer, et ce ne fut que lorsque son hôtesse lui proposa elle-même de la conduire dans sa chambre, que Peggy se leva. En sortant de l'appartement délabré où elles étaient, elles entrèrent dans un corridor au bout duquel elles montèrent un escalier tournant dont quelques marches branlaient sous leurs pieds, et sur le premier palier duquel se trouvait une chambre qui y faisait face, et dans laquelle son hôtesse l'invita à entrer. Peggy fut sur le point de reculer en voyant que la porte se fermait à l'extérieur par deux verrous et un cadenas, mais qu'il n'y avait aucun moyen de la fermer intérieurement. Elle fut pourtant assez maîtresse d'elle-même pour réprimer son émotion, et cacher les nouvelles craintes qui venaient de l'assaillir.

— Je suis fâchée de ne pas avoir un plus bel appartement à vous offrir, miss Peggy, lui dit son hôtesse, en entrant dans cette chambre, dont le plancher était à demi détruit, mais vous voudrez bien prendre la bonne volonté pour le fait. Ainsi donc, je vous souhaite une bonne nuit.

— Ne pourriez-vous me laisser la chandelle ? dit Peggy en voyant son hôtesse se retirer.

— Je le voudrais de tout mon cœur, mais je n'en ai pas d'autre, et j'en ai besoin pour mettre tout en ordre dans la maison avant de me coucher. D'ailleurs voyez comme la lune brille à travers cette croisée. Vous y verrez assez pour faire vos prières et vous mettre au lit. — Bonsoir, miss Peggy.

À ces mots elle sortit de la chambre, en emportant la chandelle, et en ferma la porte aux verrous.

Il était très-vrai que la lune éclairait ce misérable appartement, car ses rayons y pénétraient, non-seulement par la croisée, mais encore par un trou au haut du mur sous les ardoises du toit. Peggy chercha des yeux le lit qui lui était destiné, et vit qu'il ne consistait qu'en un tas de paille avec deux couvertures de laine. Il n'y avait ni chaise, ni table, et se sentant faible, elle s'approcha de ce grabat, et s'y assit.

Toute sa conduite jusqu'alors avait eu pour but de bien cacher ses inquiétudes à tous ceux qui se trouvaient dans cette maison, afin de les mettre hors de garde, et de saisir la première occasion qu'elle pourrait trouver pour s'échapper de la maison, gagner la grande route et se réfugier dans la première chaumière qu'elle rencontrerait. Elle pria Dieu de lui accorder la force d'âme, d'esprit et de corps, dont elle avait besoin pour accomplir ce projet ; et après cette prière, elle continua à réfléchir sur les moyens d'y réussir. Elle résolut d'abord de rester immobile dans la situation où elle était, jusqu'à ce que le silence complet qui régnerait dans la maison lui permît de croire que tout le monde y était couché et endormi. Si elle entendait qu'on vînt ouvrir sa porte, elle prendrait le parti de se recommander à Dieu, et de sauter par la fenêtre ; elle savait qu'elle n'était pas très-élevée au-dessus du sol, car elle avait eu soin en montant l'escalier, d'en compter les marches. Si elle voyait la nuit s'avancer, sans qu'on parût

vouloir exécuter aucun mauvais dessein qu'on pouvait avoir conçu contre elle, elle suivrait le même plan, descendrait par sa fenêtre à l'aide d'une couverture, et verrait ensuite s'il lui était possible de s'échapper.

Plus d'une heure s'était écoulée, quand elle entendit dans le corridor la marche lourde et inégale d'un homme, et le pas léger et circonspect d'un autre. Ils avancèrent vers sa chambre, mais ils entrèrent dans celle qui en était voisine, et qui n'en était séparée que par une cloison en planches mal jointes, et dont les fentes laissaient pénétrer dans son appartement la clarté d'une chandelle que portait un de ces individus. Sans faire le moindre bruit, Peggy approcha l'œil d'une de ces fentes, et put voir aisément tout ce qui se passait dans cette chambre. Elle vit l'homme qu'elle redoutait tellement, conduit par le jeune homme à visage pâle vers un lit semblable à celui qu'elle occupait. Le premier était dans une ivresse complète, l'autre paraissait conserver son sang-froid et sa présence d'esprit. L'ivrogne, grondant et jurant, insistait sur quelque chose auquel le jeune homme semblait ne pas vouloir consentir ; et enfin Peggy reconnut qu'il était question d'elle.

— Couchez-vous et dormez, Ned ; vous n'êtes bon qu'à cela ce soir, dit le jeune homme en le poussant vers le lit.

— Je vous dis, maître Phil, que je veux dire un mot à cette drôlesse avant d'éteindre mes réverbères — à cette drôlesse que j'ai ramassée sur la route, vous dis-je. — Pourquoi diable l'aurais-je amenée ici, si ce n'était pour avoir une petite conversation avec elle ? — Votre maison n'est bonne qu'à cela. — Damnation, Phil ! laissez-moi sortir.

— Couchez-vous, brute stupide ! répondit Phil en le faisant tomber sur le lit.

— Je n'en ferai rien, s'écria Ned en faisant de vains efforts pour se relever, et en bâillant ou lâchant un hoquet à chaque mot. Je veux la voir, de par le diable — oui cette drôlesse que j'ai apporté dans cet infernal taudis. — Direz-vous que cela n'est pas vrai ? Je ne suis pas saoul — je m'en souviens fort bien. Elle m'appartient, et que votre vieille mère ne compte pas me jouer un de ses tours ! — Sur mon âme, ce n'est pas pour elle que je l'ai amenée ici — je ne veux pas que ce soit une étoffe pour son magasin — je me la réserve — m'entendez-vous, Phil ? — m'entendez-vous ? — damnation ! — en deux mots comme en quatre, Phil... vous m'entendez... je veux... je...

Il murmura encore quelques mots indistincts, et tomba endormi. Phil resta debout près de lui, le regardant avec des yeux de lynx. Bientôt il l'entendit ronfler, et il ne put plus douter qu'il ne fut profondément endormi. S'agenouillant alors près du lit, il commença par s'emparer d'un pistolet d'arçon que Ned portait à sa ceinture ; fouillant ensuite dans toutes ses poches, il lui prit sa bourse, et quelques papiers. Il les lut à la clarté de la chandelle, et Peggy remarqua l'agitation violente de ses traits. Enfin, il sortit de la chambre, en ferma la porte au verrou, et s'avança sans faire de bruit vers l'escalier. Une autre personne le montait en même temps, et tous deux s'arrêtèrent sur le palier, en face de la chambre de Peggy.

— Eh bien, demanda la maîtresse de la maison, à demi voix, l'avez-vous sondé ? Est-il bien ivre ? Avez-vous touché à la doublure de ses poches ? Nos soupçons étaient-ils justes ?

— Oui, de par l'enfer, ils l'étaient, répondit Phil, sur le même ton. Le damné coquin nous a trahis. J'en étais sûr, à la manière dont il a répondu d'abord à mes questions. Mais tenez, en voici les preuves à présent. — La réponse de M. Long

à l'offre qu'il lui avait faite de le mettre en garde contre une attaque projetée contre sa maison — une lettre de Londres acceptant les conditions auxquelles il a proposé de livrer le pauvre soldat aux bouledogues de Bow-Street⁵⁰.

En finissant de parler ainsi, ils descendirent probablement l'escalier, car leurs voix semblèrent s'éloigner. Peggy entendit pourtant encore la mère dire à son fils : Allons, il n'y a pas de temps à perdre. Nous n'avons pas d'autre moyen à prendre pour empêcher ce serpent de siffler. Il faut mettre la pauvre Maggy à l'abri de sa trahison, quand même nul autre qu'elle n'y serait intéressé. Dépêchez-vous, Phil ; allez prendre dans le buffet de la cuisine ce que vous savez, et vous me retrouverez à sa porte avec une lumière et tout le reste. — Êtes-vous bien sûr qu'il est assez endormi ?

— Il n'y a qu'un sommeil qui puisse être plus profond, répondit Phil.

Pendant une couple de minutes, le silence régna dans la maison. Au bout de ce temps, Peggy entendit un pas furtif dans le corridor. C'était la mère. Elle s'arrêta à la porte de la chambre dans laquelle Ned était enseveli dans le sommeil de l'ivresse. Son fils arriva presque au même instant, jurant à demi voix contre le plancher qui craquait sous ses pieds. Peggy les entendit ouvrir les verrous de la porte et avant même qu'ils fussent entrés dans la chambre, son œil était appliqué à une des fentes de la cloison, forcée à être témoin de la scène horrible qui allait se passer, par suite de cette espèce

⁵⁰ Les officiers de justice du tribunal de police de Bow-Street, à Londres. — Tr.

de fascination qu'exerce, dit-on, le serpent sur l'oiseau dont il veut faire sa victime.

La femme entra la première, portant d'une main un chandelier, et de l'autre un bassin et un drap. Sa physionomie avait alors ce caractère sinistre que Peggy avait remarqué en elle de temps en temps. Elle avait les joues pâles, mais elle n'était ni tremblante, ni agitée. Son fils la suivit, tenant en main un grand couteau de cuisine, avec un air sombre et féroce. Ils se firent quelques signes l'un à l'autre. La mère mit par terre le chandelier et le bassin, et retroussa au-dessus des coudes les manches de sa robe. Elle étendit le drap plié en quatre près du lit, se mit à genoux, prit le bassin, et l'approcha de la tête du dormeur. Phil s'agenouilla à son tour, et détacha de la main gauche la cravate de Ned. Comme il finit par l'arracher brusquement, Ned s'éveilla en grondant, fit un mouvement, ce fut le dernier.

Peggy fut témoin de ce spectacle horrible. Il semblait que son œil fut attaché à la fente de la cloison par un pouvoir magique. Peut-être aussi un instinct secret l'avertissait-il que le moindre mouvement qu'elle ferait pour s'en éloigner pourrait faire quelque bruit, et que quelque léger qu'il fut, si on l'entendait, si l'on croyait seulement l'entendre, sa propre vie serait sacrifiée à la sûreté de ces misérables. Cette crainte contribua sans doute à l'empêcher de détourner ses regards d'une scène si révoltante. Elle la vit donc dans tous ses affreux détails. Elle vit même, quand le meurtre fut consommé, la mère sortir de la chambre en emportant le drap et les couvertures ensanglantées, y rentrer en apportant un seau d'eau et laver avec le plus grand soin les taches du sang qui avait coulé sur le plancher. Jamais le courage moral et la présence d'esprit ne remportèrent un plus grand triomphe sur les impulsions de la nature. Bien des fois elle fut sur le point de s'écrier ; ses

genoux fléchirent d'horreur sous elle, quand, au dernier moment, la victime fit un mouvement pour se retourner ; et cependant elle fut toujours maîtresse d'elle-même, et elle continua à l'être quand elle devint personnellement intéressée à la suite de cette catastrophe tragique, comme nous allons le rapporter.

— Il ne vendra pas notre sang à présent, dit la mère à demi voix, et nous pouvons aller nous coucher. — Mais un moment ! Je veux être pendue si j'ai songé à cette jeune coureuse qui est dans la chambre voisine. — Elle nous a peut-être épiés pendant tout ce temps.

— Si vous croyez, ma mère, je n'y vois qu'un seul remède.

— On peut certainement voir à travers les fentes de la cloison. Mais, par seconde pensée, Phil, je ne crois pas qu'il puisse être dans la nature qu'une jeune fille de village puisse voir ce que nous venons de faire sans se trahir.

— Cela peut être ; mais entrons dans sa chambre sur-le-champ pour voir si elle dort. Elle ne peut nous tromper en cela.

— Entrons-y.

Pendant qu'ils sortaient de la chambre de leur victime, Peggy se jeta à la hâte et sans bruit sur son lit, se couvrit d'une couverture, ferma les yeux, et respira comme une personne endormie. Cependant ce fut en craignant de ne pas être en état de supporter cette épreuve, qu'elle entendit tirer les verrous de la porte s'ouvrir, et les deux meurtriers s'approcher doucement de son lit.

— Arrêtez ! dit Phil à sa mère. Vous aviez raison, elle dort solidement. Il est impossible qu'elle ait rien vu.

— C'est ce que je pensais, Phil.

— Si nous l'éveillons à une pareille heure, et dans l'état où nous sommes, continua Phil, faisant sans doute allusion au sang qui couvrait leurs mains et leurs vêtements, c'est lui apprendre nous-mêmes un secret que nous ferons mieux de garder.

— Sans doute ; et nous obliger à une seconde corvée, quand nous en avons bien assez de la première.

— D'ailleurs, nous la verrons demain matin ; nous la ferons jaser, et si elle a l'air d'en savoir plus que nous ne voulons qu'elle en sache, elle sera toujours entre nos mains.

— C'est parler raison, Phil. Bien certainement nous aurons tout le temps de la voir demain, car je crois que nous devons la garder jusqu'à ce que le pauvre soldat et Maggy l'aient vue : ils auront peut-être un mot à lui dire. Ainsi donc de gré ou de force, il faudra qu'elle reste encore ici un jour et une nuit.

— Et bien, allons nous laver et nous coucher.

— Oui, Phil, je doute pourtant que je dorme beaucoup cette nuit.

Ils sortirent de la chambre de Peggy, qui ne fut pas soumise à une épreuve aussi forte qu'elle s'y était attendue. Lorsqu'elle cessa d'entendre le bruit de leurs pas, elle leva les yeux et les mains vers le ciel pour le remercier de l'avoir sauvée. De tout le reste de la nuit elle n'osa faire le moindre mouvement, et au lieu de songer à dormir, elle eut toujours présente à l'esprit l'horrible scène qu'elle venait de voir, et le

danger terrible auquel elle avait échappé. Ce ne fut qu'au point du jour qu'elle se mit à genoux pour demander à Dieu de lui accorder la force et la présence d'esprit dont elle avait besoin pour supporter l'épreuve qu'elle avait encore à subir ; car elle savait qu'on allait employer la ruse contre elle pour découvrir si elle avait quelque connaissance du crime qui avait été commis pendant la nuit, et elle se promit bien de veiller sur toutes ses paroles, de manière à ne pas se trahir. On voulait de gré ou de force la retenir encore vingt-quatre heures dans cette détestable maison, et elle imagina un moyen pour déjouer ce complot.

Elle se recoucha sur son lit, résolue à ne se lever que lorsqu'on viendrait l'éveiller, et cette précaution fut sans doute une inspiration du ciel. Vers huit heures du matin, elle commença à entendre du bruit dans la maison. La mère et le fils montèrent l'escalier, traversèrent le corridor, et entrèrent dans la chambre voisine. Elle les entendit s'approcher doucement de la cloison, sans doute pour voir à travers les fentes si elle dormait encore ; et croyant en être bien assurés, ils se parlèrent quelques instans à voix basse et traînèrent le cadavre hors de la chambre et dans le corridor.

Plus d'une heure se passa encore avant que personne vint pour l'éveiller. Enfin sa porte s'ouvrit, et la mère entra dans sa chambre. Voyant que Peggy semblait encore endormie, elle se pencha sur elle, et la tira par le bras. Peggy sembla s'éveiller en sursaut, et regarda autour d'elle comme si elle ne se fût pas rappelée où elle se trouvait.

— *Musha !* s'écria son hôtesse, vous avez dormi d'un bon somme, ma chère enfant !

— Oui vraiment, répondit Peggy ; j'avais passé une nuit dans la diligence, et je ne suis pas accoutumée à rester une

nuit sans dormir. — Est-il donc déjà bien tard ? Au surplus peu importe, car, si vous le permettez, je resterai chez vous pour attendre l'heure à laquelle la diligence passe sur la route.

— Nous avons tout le temps d'en parler, reprit son hôtesse ; mais dépêchez-vous de vous lever, et de venir déjeuner. Vous devez avoir faim ?

— Je vous réponds, dit Peggy, et je me sens en état de faire honneur à votre déjeuner.

Elles descendirent, et Peggy trouva le déjeuner préparé dans la chambre où elle avait été la veille. La scène de la nuit l'avait privée de tout appétit ; elle croyait pourtant nécessaire d'en montrer, mais elle glissait dans sa poche à la dérobée la plus grande partie du pain qu'elle prenait. Le jeune homme arriva ; elle lui souhaita le bon jour en souriant ; il espéra qu'elle avait passé une bonne nuit ; elle lui répondit affirmativement et avec un ton d'aisance.

— C'est une drôle de question que je vais vous faire, continua-t-il, mais il m'a semblé cette nuit entendre un bruit étrange dans la chambre à côté de la vôtre. N'avez-vous rien entendu ?

Peggy était convaincue que les yeux de la mère et du fils étaient fixés sur elle, pour voir si cette question lui causerait quelque trouble ou quelque embarras ; mais pas un muscle de sa physionomie ne changea de position.

— Non, répondit-elle tranquillement. On dit qu'il revient un esprit dans cette vieille maison, dit la mère, et c'est toujours dans cette chambre qu'il fait vacarme.

— Je ne crois pas beaucoup aux esprits, dit Peggy en souriant, mais je suis bien aise que vous ne m'en ayez rien dit hier ; cela m'aurait peut-être empêchée de si bien dormir.

Un moment de silence s'ensuivit ; et pendant qu'elle semblait entièrement occupée de son déjeuner, elle remarqua que la mère et le fils se faisaient des signes.

— Comment se fait-il que vous ne demandiez pas des nouvelles de celui qui m'a aidé à vous transporter ici hier ? lui demanda Phil.

— J'y songeais en ce moment, mais j'ai pensé qu'il était sans doute encore dans son lit ; et d'ailleurs, comme il n'est ni mon parent, ni mon ami, et que ce n'est qu'un étranger qui m'a rencontrée par hasard, il me semblait qu'il ne convenait pas qu'une jeune femme qui voyage seule eut l'air d'y prendre tant d'intérêt.

— Il n'est plus dans son lit, dit Phil en fixant sur elle des yeux perçans, Peggy soutint ce regard.

— Non, ajouta la mère, il est parti au point du jour.

— J'en suis fâchée, dit Peggy.

— Et pourquoi cela ? demanda le jeune homme.

— Parce qu'il ne me reste pas un farthing pour me rendre à Dublin ; et comme il a l'air d'un brave homme, j'espérais qu'il voudrait bien me prêter quelques Shillings, que je lui aurais rendus dans cette ville. Maintenant je ne sais que faire.

— Que cela ne vous inquiète pas, miss Peggy, dit la mère, s'il vous a eu l'air d'un brave homme, vous lui avez aussi paru une brave fille ; et ayant appris ce matin, avant de partir, la

perte que vous aviez faite, il nous a remis pour vous ce dont vous parlez.

— Oui, ajouta Phil, en présentant à Peggy quelques pièces d'argent, voilà ce qu'il m'a remis pour vous, et il m'a chargé de vous dire que vous le lui rendrez la première fois que vous le reverrez.

En parlant ainsi, ses yeux étaient encore fixés sur Peggy ; mais il ne put découvrir en elle aucune trace d'émotion. Elle mit l'argent dans sa poche d'un air fort calme, en faisant des remerciemens au bienfaiteur que le hasard lui avait procuré. Peut-être la mère et le fils se crurent-ils alors bien certains qu'ils n'avaient rien à craindre, car ils cessèrent de la questionner.

— Il peut être bien sûr que je lui rendrai cet argent, reprit Peggy, voyant qu'ils gardaient le silence, et peut-être plus tôt qu'il ne s'y attend ; car je n'en manquerai pas quand je serai arrivée à la Tête-de-Bronze à Dublin, où je vais trouver mon père ; et comme je dois en repartir le lendemain, si vous voulez bien m'accorder encore l'hospitalité chez vous pour une autre nuit, je m'arrêterai ici, et je vous rendrai l'argent de ce brave homme. Comme il paraît être de votre connaissance, il vous sera facile de le lui remettre en lui faisant mes remerciemens.

Pendant tout le reste de la matinée, la conversation roula sur des objets indifférens, et Peggy ne montra aucun empressement de partir. Quand l'heure du dîner approcha, elle prétendit encore avoir faim ; et lorsqu'il fut servi, elle parut manger de bon appétit. Personne n'entra dans la maison de toute la journée, mais elle comprit qu'on attendait le lendemain de très-bonne heure une femme nommée Maggy, qu'elle soupçonna être sa misérable cousine Maggy Nowlan, et un autre

individu qu'on ne nommait jamais autrement que « le soldat ».

On n'avait pas encore dit un seul mot pour la détourner de partir pour Dublin par la diligence qui devait passer cette nuit à environ trois heures du matin. Elle fit quelquefois allusion à l'heure de son passage ; on ne fit aucune observation à ce sujet, et cela lui donna quelque courage. Craignant de donner lieu à quelque soupçon si elle parlait trop de partir, elle attendit que la nuit fût tout-à-fait tombée, et alors elle dit, en montrant le désir qu'elle devait naturellement avoir de continuer son voyage interrompu :

— Et si je ne trouvais pas de place dans la voiture, que ferais-je ? — Peut-être ferais-je bien de me mettre en route d'avance. Quand la diligence me rejoindra, s'il s'y trouve une place, bel et bon : s'il n'y en a point, ce sera toujours autant de chemin de fait, et à présent que je me suis bien reposée je pourrai bien faire à pied six à sept milles pour aller à Dublin. Car il faut absolument que j'y sois demain matin. Je vais y chercher une somme d'argent assez considérable que mon père doit me remettre, et dont nous avons besoin à la maison dans trois jours au plus tard. C'est pourquoi je voudrais pouvoir coucher chez vous demain soir, si cela ne vous gêne pas trop, parce que je me trouverais plus avancée sur ma route le lendemain matin.

Ni la mère, ni le fils, ne lui répondirent rien, mais ils semblèrent se consulter des yeux. Un instant après la mère se leva et sortit de la chambre ; Phil ne tarda pas à la suivre ; et Peggy espéra que leur cupidité enflammée par l'idée de la somme dont elle venait de parler, les porterait à ne mettre aucun obstacle à son départ. Dans le fait son plan parut réussir.

Au bout de quelques instans, ils rentrèrent tous deux, et la mère dit à Peggy qu'elle croyait que son idée de prendre l'avance était fort bonne, qu'elle lui souhaitait un bon voyage à Dublin, et qu'ils espéraient qu'elle n'oublierait pas la promesse qu'elle leur avait faite de revenir loger chez eux.

Sans montrer une joie extraordinaire de la permission qu'elle recevait ainsi de partir, Peggy leur dit qu'elle avait été reçue chez eux avec trop d'amitié pour ne pas désirer d'y revenir, et leur fit ses adieux avec un air de cordialité. Ce ne fut qu'au moment où elle mettait le pied sur le seuil de la porte de ce repaire d'assassins, qu'elle craignit que l'agitation qu'elle cherchait à réprimer ne devînt enfin visible.

Cependant sa présence d'esprit, et son empire peu ordinaire sur elle-même, ne l'abandonnèrent pas. Elle cacha soigneusement la joie qui la transportait, et traversa, sans doubler le pas, l'ancienne avenue qui conduisait à la grande route. Quand elle y fut arrivée, elle respira plus librement, mais elle continua à marcher du même pas, sans regarder derrière elle, et réfléchissant s'il serait bien prudent de frapper à la porte de la première chaumière ou maison qu'elle apercevrait. Son cœur lui disait que ses détestables hôtes pouvaient avoir remarqué l'émotion quelle avait éprouvée en partant, et que peut-être l'un ou l'autre la suivrait pour la soumettre à une nouvelle épreuve.

Sur sa gauche était une colline inculte, couverte de genêts et de bruyères, traversée par un sentier presque parallèle à la route sur laquelle elle marchait, et qui semblait aller rejoindre la maison qu'elle avait quittée une demi-heure auparavant. À chaque pas quelle faisait, elle jetait un coup d'œil sur ce sentier, et la clarté de la lune lui permettait d'y distinguer tous les

objets. Elle y aperçut bientôt quelqu'un qui y marchait d'un pas rapide, et qui passant à travers les buissons parut se disposer à gagner le grand chemin. Elle vit alors que cette personne était couverte de la grande mante que portent généralement les femmes de la campagne en Irlande, et dont le capuchon rabattu sur sa tête lui cachait la figure.

— Ce n'est point là le pas d'une femme, pensa Peggy ; et voici l'épreuve la plus difficile qui arrive.

Elle n'avait que trop de raisons pour parler ainsi. La résolution dont elle s'était armée, et qu'elle avait maintenue tant qu'elle s'était crue dans un danger pressant, avait commencé à céder au soulagement qu'elle avait éprouvé quand elle avait pu espérer qu'elle en était enfin à l'abri. Elle avait permis à son esprit de se reporter sur l'horrible spectacle dont ses yeux avaient été témoins, et la faiblesse naturelle à son sexe était rentrée dans son cœur. — Avoir à rappeler tout à coup sa fermeté, à s'armer de calme et de sang-froid, à cacher les palpitations de son sein, à réprimer son agitation, à parler sans montrer ni tremblement ni émotion, c'était sans doute pour Peggy l'épreuve la plus difficile, et quoique la nuit pût l'aider un peu, elle osait à peine se flatter du triomphe.

— Dieu vous protège ! lui dit l'individu couvert d'une mante, en prenant la voix d'une femme.

— Et qu'il veille sur vous ! répondit Peggy d'un ton calme.

— Allez-vous bien loin comme cela, ma chère ?

— À Dublin.

— J'y vais aussi. Nous pourrons faire route ensemble.

— De tout mon cœur.

— Vous n'êtes pas de ces environs, à en juger par votre accent ?

— Non ; je suis des montagnes de Llieuwe-Illeum.

— Et avez-vous fait bien du chemin cette nuit ?

— Non. Un accident m'a obligée à m'arrêter hier dans une maison isolée à environ un mille d'ici.

— Quoi ! une vieille maison couverte en ardoises, au bout d'une ancienne avenue ?

— Précisément.

— Dieu nous protège ! Quel mauvais destin vous a fait entrer là ?

— Que voulez-vous dire ?

— Cette maison est en mauvaise odeur dans tous les environs. Ce serait le dernier endroit où je voudrais passer la nuit.

— On ne doit parler des choses que comme on les a trouvées. Je n'ai rien de mal à dire de cette maison, et probablement je ne serai pas long-temps sans retourner.

— Vous êtes encore jeune, mais il faut que vous soyez bien hardie ! — Avez-vous bien regardé la femme qui y demeure ?

— Sans doute, et je n'en ai reçu que des marques d'amitié. Elle m'a donné du thé excellent, un bon dîner, et...

— Mais quelle espèce de lit trouve-t-on dans cette maison ? lui demanda l'individu questionneur en lui pressant fortement le bras.

Ce peu de mots remit sous les yeux de Peggy l'horrible scène de la nuit précédente. Sa présence d'esprit l'abandonna ; elle repoussa fortement sa prétendue compagne qui, ne s'y attendant pas, trébucha et tomba ; et poussant un grand cri d'effroi, elle s'enfuit de toute la vitesse de ses jambes.

— Arrêtez, Peggy Nowlan, arrêtez ! s'écria Phil, en se relevant et en reprenant la voix qui lui était naturelle ; — je vois ce que vous pensez des lits qu'on trouve en la maison.

Il se mit à sa poursuite, et comme elle n'avait que peu d'avance sur lui, il n'aurait été que quelques minutes à la rejoindre. Mais la route faisait un coude en cet endroit, et à peine Peggy l'eut-elle tourné qu'elle rencontra un détachement de soldats, en tête desquels marchaient deux officiers civils, et que suivait une chaise de poste. Elle se précipita au milieu d'eux, s'écria : — Arrêtez le meurtrier ! et tomba sans connaissance.

CHAPITRE V

Un mouvement rapide rendit le sentiment à Peggy. En revenant à elle, elle se trouva dans une chaise de poste, assise à côté d'un soldat, dont l'obscurité l'empêchait de distinguer les traits. Elle fit, avec timidité quelques questions incohérentes à son nouveau compagnon, qui lui répondit avec douceur, et d'une voix qui sonna agréablement à ses oreilles. Elle n'avait rien à craindre, lui dit-il ; la personne qui suivait en chaise de poste le détachement militaire, l'avait reconnue après son évanouissement ; il l'avait fait placer dans sa chaise, et avait obtenu du sergent qui commandait la troupe, de lui donner un homme pour l'escorter jusqu'à Dublin, et la faire conduire dans un hôtel qu'il avait désigné, dans Sackville-Street, où il ne tarderait pas à aller la rejoindre.

Peggy fut aussi charmée que surprise de ces détails. Mais qui pouvait être celui qui semblait vouloir la protéger ? Quel droit avait-il de donner ordre qu'on la conduisit ailleurs que dans le lieu où elle avait dessein d'aller ? Devait-elle y consentir ? Était-il convenable qu'une jeune femme se rendît à l'hôtel où demeurerait probablement un homme qu'elle ne connaissait pas, du moins en ce moment, pour y attendre son arrivée ?

Elle demanda au soldat quel était le nom de cet homme obligeant. Il l'ignorait. Tout ce qu'il en savait, c'était qu'il était venu pendant la nuit aux casernes de Richmond, situées près de Dublin, accompagné d'un officier de police et d'une espèce de campagnard, pour requérir un détachement de soldats afin d'aller arrêter certaines gens qui demeuraient dans une maison isolée, à peu de distance de l'endroit où on l'avait rencontrée.

— C'est la maison couverte en ardoises, pensa Peggy ; — rien n'est plus sûr.

— Mais était-ce un vieillard ou un jeune homme ? demanda Peggy. — Quelle figure avait-il ? Quelle paraissait être sa profession ?

Le soldat ne put lui donner aucun renseignemens à ce sujet. Le sergent était le seul qui lui eût parlé, et qui eût eu l'occasion de le voir de près. Quant à lui, il ne l'avait pas même regardé, et il ne pouvait dire ni quelle était sa taille, ni quel âge il paraissait avoir.

Peggy, toujours fort étonnée, se mit à réfléchir sur cette nouvelle aventure, et au bout de quelques momens, elle prit la résolution de ne pas aller à l'hôtel qui avait été indiqué, s'il lui était possible de s'en dispenser. Encouragée par les manières douces et honnêtes de son compagnon, elle lui dit qu'elle avait une affaire très-pressante à l'auberge de la Tête-de-Bronze, et qu'elle lui aurait beaucoup d'obligation s'il voulait l'y conduire. Le soldat lui répondit qu'il ne pourrait pas même la conduire jusqu'à Dublin. Ses ordres étaient de la laisser aux casernes de Richmond, de lui faire donner pour conducteur quelqu'un de ses compagnons, et d'aller rejoindre son détachement sans perdre un seul instant. Mais il lui promit d'engager celui qui le remplacerait à la conduire où elle voudrait aller.

La chaise de poste allait bon train, et elle s'arrêta bientôt devant la porte des casernes de Richmond. Sentinelle ! s'écria-t-il, en sautant à bas de voiture, et en aidant Peggy à en descendre, les ordres du sergent Goodge sont que cette jeune femme soit confiée aux soins d'un de nos camarades ; elle est étrangère, toute seule, et fort effrayée. Il faut qu'on la conduise en sûreté où elle veut aller ; à la Tête-de-Bronze, je

crois ; et écoutez bien, ajouta-t-il en baissant la voix ; c'est une jeune femme respectable, et il faut la traiter en conséquence.

— Les ordres seront exécutés, répondit le militaire, homme de moyen âge, qui parut n'y attacher d'autre importance que celle qu'il mettait à obéir à son sergent.

— Adieu, jeune femme, continua le premier conducteur de Peggy. Il faut que je m'en aille aussi vite que les roues de la chaise pourront tourner. Mais je vous dirai auparavant, ajouta-t-il avec douceur, quoique d'un ton sérieux, que si votre figure est jolie, comme je le suppose, vous ferez bien de la cacher aux autres, comme vous me l'avez cachée, jusqu'à ce que vous soyez arrivée à votre quartier. — Adieu !

Comme il allait remonter en voiture, il vit une espèce de campagnard descendre derrière la chaise, et il lui demanda qui il était et ce qu'il faisait là.

— Un jeune homme des marécages, lui répondit une voix moitié insouciant, moitié maligne ; un jeune homme des marécages, que son maître a envoyé à la ville pour affaires. Ne vous souvenez-vous pas de m'avoir vu avec lui, quand cette jeune femme nous a arrêtés.

— J'en ai une certaine idée. Eh bien, vous ne revenez donc pas avec moi ?

— Non, vous le trouvez bien.

— Cela ne me regarde pas. — En avant, postillon, et grand train !

La chaise partit au galop, et on la perdit de vue au bout de quelques instans.

— Ah ! vous voilà, Tims, dit la sentinelle, à un homme couvert d'un grand manteau d'uniforme, qui arrivait à grands pas en ce moment à la porte des casernes ; déjà de retour de votre congé ?

— Oui ; arrivant à l'instant.

— Entrez au corps de garde, et dites au caporal White, qu'il y a ici une jeune femme qu'il faut faire conduire par un de nos camarades à la Tête-de-Bronze. Le sergent Goodge en a donné l'ordre.

— Comme je n'ai rien à faire jusqu'à l'heure de la parade, je puis m'en charger moi-même.

— À la bonne heure ; mais ayez-en bien soin ; et songez à ne pas nous jouer quelqu'un de vos anciens tours. L'ordre dit que c'est une jeune femme respectable, et qu'il faut la traiter en conséquence, entendez-vous ? — Ce brave homme va vous conduire à votre quartier, jeune femme, ajouta le factionnaire en s'adressant à Peggy, qui, pendant cet arrangement, s'était tenue à quelques pas, se couvrant la tête avec soin d'un grand schall, tant pour se garantir du froid, que pour se cacher le visage, car, quelque humble et modeste qu'elle fût, nous ne prétendons pas dire qu'elle ne crût pas devoir profiter de l'avis que son premier conducteur lui avait donné en la quittant.

— C'est donc à la Tête-de-Bronze que vous allez, jeune fille ? lui demanda son nouveau guide, en lui offrant le bras.

— Oui, monsieur, répondit Peggy, d'un ton timide, en lui prenant le bras, parce qu'elle n'osait le refuser. Et ils se mirent en marche.

— C'est une chose que j'ai souvent entendu dire, se dit à lui-même le jeune homme des marécages, qui marchait derrière eux, mais pas assez près pour qu'ils pussent s'en apercevoir dans l'obscurité qui régnait encore, quoiqu'il fut alors près de six heures du matin. — C'est une chose que j'ai souvent entendu dire, que tous ces soldats sont des diables incarnés, et que lorsqu'il s'agit d'une jolie fille, on ne doit pas se fier à eux. Ainsi donc j'aurai soin de les suivre, et si mes yeux ne me suffisent pas pour cela, j'appellerai mes oreilles à leur secours.

Peggy avait accepté le bras du soldat, uniquement pour ne pas lui montrer de méfiance, mais elle marchait constamment la tête baissée. Quoique cette apparence d'intimité avec un soldat lui répugnât, elle se disait à elle-même qu'elle ne faisait en cette occasion que ce qu'elle aurait fait à la campagne si quelque ouvrier de son père l'avait escortée pendant la nuit sur quelque route peu fréquentée ; on ne pouvait y attacher, de part ni d'autre, aucune autre importance que celle d'un service offert et accepté. Elle jugea d'ailleurs, avec son bon sens ordinaire, que ce soldat était responsable de sa sûreté, car elle avait entendu les ordres qui lui avaient été donnés, et elle connaissait assez les devoirs d'un soldat pour savoir qu'il devait exécuter ponctuellement tout ce que lui ordonnait son officier supérieur.

Ils n'avaient pas encore fait beaucoup de chemin, lorsque, en passant sous un réverbère qui répandait autour d'eux une brillante clarté, le soldat s'arrêta tout à coup, et dit à Peggy d'un ton badin : Montrez-moi donc votre figure, jeune femme. À ces mots il porta la main à son schall, qu'elle avait placé sur sa tête, et qu'elle tenait d'une main sous son manteau. Elle ne lui répondit rien, mais elle le serra encore plus fortement, pour se soustraire à ses regards.

— Que Dieu vous protège ! dit alors celui qui les observait sans être vu, et qui doubla le pas en ce moment pour s'approcher d'eux ; mais il changea de voix avec beaucoup d'adresse, et affecta un air niais.

— Eh ! Que dites-vous ? demanda le soldat, ne le voyant encore qu'indistinctement.

— Rien de mal, j'espère. Seulement Dieu vous protège !

— Eh bien, que nous voulez-vous, maître Pat ?⁵¹

— Jack, s'il vous plaît, monsieur ; Jack Lanigan ; c'est mon nom.

— Quelle affaire avez-vous avec nous ?

— Pas grand chose, monsieur, répondit-il avec un air d'humilité, en portant la main à son chapeau, dont il continua à toucher le bord, par politesse, tant qu'il parla. Je voudrais seulement savoir si vous pourriez me dire où demeure Molly Houligan. Elle demeure avec une mistress Taffy, une femme comme il faut, à ce que j'ai entendu dire, et Molly est avec elle comme les deux doigts de la main.

Il existait réellement une femme nommée Molly Houligan, que connaissait parfaitement celui qui parlait ainsi ; mais il ne parlait d'elle en ce moment que pour avoir un prétexte d'entrer en conversation avec le soldat, et de rester près de lui. Molly avait été autrefois sa voisine. Elle était alors femme d'un petit fermier, et elle avait même été sa marraine. La mort

⁵¹ Sobriquet sous lequel on désigne tout Irlandais comme on donne aux Écossais celui de *Sandy*. — Tr.

de son mari l'avait ruinée. Elle avait passé en Angleterre, avec son fils, suivant l'usage, pour y travailler à faire les foins et à moissonner les grains. Elle était revenue en Irlande avec le peu qu'elle avait pu gagner. Son fils s'était établi à Dublin, s'y était marié, et elle était alors employée par une marchande de poisson, dans Pill-Lane, le Billingsgate de Dublin⁵², en qualité de porteuse.

Le soldat se mit à rire de la question qui lui était faite.

— *Avoch !* reprit le campagnard, il vous est bien aisé de rire ; mais si vous aviez faim et froid, que vous arrivassiez des marécages ce matin même, et que vous demandassiez à Jack Lanigan où demeure votre commère, Jack Lanigan ne serait pas garçon à vous rire au nez.

— Puisque vous avez faim, tenez, prenez cela, dit le soldat en lui jetant un sou, au surplus je n'entends pas bien votre langage.

Le campagnard qui avait toujours soin de se placer de manière que la lumière du réverbère ne tombât pas sur son visage, se baissa pour chercher la pièce de monnaie. Le soldat continuait à vouloir découvrir la tête de Peggy, qui lui opposait toujours la même résistance. L'agresseur fut victorieux dans cette lutte ; le schall et le chapeau qu'il couvrait furent arrachés et tombèrent par terre, et les traits de Peggy restèrent exposés aux regards du soldat, qui se plaça en face d'elle pour la considérer, tandis qu'elle baissait les yeux. Mais à peine l'eut-il envisagée, qu'au lieu de paraître charmé de sa

⁵² Billingsgate est le marché à poisson de Londres. — Tr.

beauté, il recula quelques pas en arrière, comme s'il eût vu un spectre.

Le campagnard avait ramassé le schall et le chapeau. Il s'approcha de Peggy, la tête baissée, son chapeau enfoncé sur ses yeux, et paraissant occupé à secouer la poussière des deux ajustemens qu'il venait de ramasser. Sans manquer à la confiance qui existe entre cet individu et nous, nous pouvons dire à nos lecteurs que toutes ses manœuvres avaient pour but de voir la figure du soldat, sans lui montrer la sienne ; et que la cause de sa curiosité était que, malgré le grand collet du manteau d'uniforme qui couvrait presque tout le visage de ce militaire, et en dépit de l'obscurité, il avait quelque soupçon qu'il retrouvait en lui une ancienne connaissance. Pour accomplir son projet, il continuait à secouer le schall et à souffler sur le chapeau, tout en jetant sur le soldat quelques regards à la dérobée. Peggy, qui restait la tête découverte, lui tendait la main avec un air d'impatience. Attendez un instant, jeune femme, lui dit le campagnard, il faut bien que je gagne son sou en nettoyant ce qu'il a sali. Quoique je sois un jeune homme arrivant des marécages, je n'ai jamais demandé ni accepté d'argent, sans faire quelque chose pour le gagner. Le soldat s'étant placé à l'ombre contre la muraille, il s'en approcha un peu plus près.

Pendant ce moment de délai, et tandis que Peggy était encore tête nue, exposée à la clarté du réverbère, une diligence arrivant à Dublin passa dans la rue. Une jeune fille était appuyée sur la portière, dont la glace était baissée, soit dans un espoir vague de reconnaître quelque ami, soit par curiosité de voir la métropole, autant qu'on le pouvait à la lueur des réverbères. Elle poussa un grand cri, et dit au cocher d'arrêter. Le soldat, dont l'attention fut excitée par ce cri, jeta un regard

sur elle et tressaillit. La portière de la voiture s'ouvrit, et Anty Nowlan se jeta dans les bras de sa sœur.

— Mes yeux ne se trompent-ils pas ? se demanda le jeune homme des marécages. — Non sur ma foi ! C'est bien l'autre. Que diable ! — Dieu me pardonne ! — Que viennent-elles faire ici toutes deux ? Pour quelle raison ont-elles quitté l'une après l'autre une maison bien tranquille où rien ne leur manque ? — Eh bien, me voilà une jolie besogne sur les bras ! — Ce n'était pas assez d'avoir à veiller l'une, il faut à présent que j'aie soin aussi de l'autre.

Les deux sœurs étaient encore serrées dans les bras l'une de l'autre, quand le conducteur de la diligence cria qu'il ne pouvait attendre. Elles ne l'entendirent pas. Anty, accablée de fatigue et d'inquiétude, ne songeait qu'au bonheur inespéré qu'elle avait eu de rencontrer sa sœur ; Peggy était occupée à remettre son chapeau et son schall que son écuyer inconnu venait enfin de lui rendre. Elle songeait si elle ne ferait pas mieux de monter dans la diligence avec sa sœur, au lieu de rester avec elle sous la conduite et la sauvegarde d'un soldat qui ne lui inspirait pas de confiance. Elle venait de prendre cette résolution quand le conducteur, ne recevant pas de réponse, et vraiment pressé par le temps, s'écria en marche ! et la voiture partit au même instant. Elle cria au cocher d'arrêter, mais il ne l'entendit pas, ou ne voulut pas l'écouter ; et elle resta avec sa sœur, à la fin d'une nuit d'hiver, à l'entrée d'une grande ville, sans savoir où aller, mais ignorant en même temps tout le danger et toute l'inconvenance d'une telle situation. Si elle avait pu entendre la conversation qui eut lieu dans la diligence après qu'Anty en fut descendue, elle aurait été cruellement mortifiée en entendant une dame de moyen âge dire à une compagne de voyage qu'elle n'avait jamais eu grande opinion de la jeune dévergondée qui venait de les

quitter ; qu'on voyait bien à présent qui elle pouvait être, puisqu'elle était bras-dessus bras-dessous avec une coureuse des rues, qui revenait sans doute des casernes de Richmond avec un soldat. — Il est vrai que, s'il avait fait assez clair, la compagne de voyage à qui elle parlait ainsi, aurait pu voir que cette dame charitable avait un bras passé autour de la taille d'un gros marchand de province qui se rendait à Dublin pour y acheter de quoi remplir son magasin.

— Excusez ma liberté, jeune femme, dit le soldat en se rapprochant de Peggy, quand la diligence fut partie, mais en se cachant le visage avec plus de soin qu'auparavant. — Je n'ai pas eu dessein de vous offenser ; c'était seulement une petite licence militaire, rien de plus. Je vous en demande pardon, et je vous promets, sur la parole d'un soldat, que cela ne m'arrivera plus. — Venez, je vous conduirai vous et votre sœur à l'endroit où vous désirez aller, et que je connais parfaitement.

— Je vous remercie, Monsieur, répondit Peggy en reculant, tant par crainte que par ressentiment, — nous tâcherons de trouver notre chemin sans votre secours. — Venez, Anty.

— Vous ne le trouverez pas, soyez-en sûre. D'ailleurs les rues sont dangereuses à une pareille heure, et vous pourriez y faire quelque mauvaise rencontre.

— Vraiment, c'est ce que je crains ; dit Peggy en hésitant.

— Ensuite, jeune femme, je dois rendre compte de vous à mon officier. On vous a mise sous ma garde, et je ne puis vous quitter sans vous avoir vue en sûreté.

— Dieu de merci, veillez sur nous ! dit Peggy. — Nous sommes étrangères à Dublin, Monsieur ; nous y sommes venues chercher notre père, qui est malade, peut-être mourant,

à la Tête-de-Bronze. Si vous nous conduisez en sûreté près de lui, le ciel vous en récompensera.

— Ne craignez rien ; vous serez bientôt près de votre père, répondit le soldat. Prenant avec douceur le bras de Peggy, il le passa sous le sien, et il allait en faire autant à Anty, mais la jeune fille intimidée fit un mouvement rapide pour s'écarter de lui, et alla prendre l'autre bras de sa sœur.

Pendant ce temps, — le jeune homme des marécages faisait un autre soliloque, en les suivant à quelques pas avec précaution. — À coup sûr, se disait-il, — je ne suis qu'un fou, puisque tout le monde le dit dans le pays ; et, que Dieu me protège ! quand l'envie de danser me prend, je crois que je suis aussi fou qu'on en puisse voir. Mais, tout fou que je suis, je gagerais que ce soldat n'a pas de bonnes intentions. Si je ne parle pas en ce moment avec la voix naturelle que Dieu m'a donnée, j'ai de bonnes raisons pour cela. Mais ce soldat, pourquoi déguise-t-il la sienne ? car je vois bien qu'il la déguise, et c'est une preuve qu'il a quelque mauvais dessein. Mais voilà un pauvre gourdin qui saura le tenir en respect et le mettre à la raison.

Après avoir marché quelque temps, le soldat fit entrer les deux sœurs dans une rue fort étroite située sur leur droite, et s'y arrêta devant une maison de fort mauvaise mine. L'espion persévérant qui les suivait, remarqua qu'elles montraient de la répugnance pour y entrer. Elles s'y déterminèrent pourtant, cédant aux remontrances du soldat.

— *Murther !* s'écria le jeune homme des marécages en s'arrêtant à son tour ; — voilà une maison qui, de manière ou d'autre, ne me plaît guères. Il faut que j'y entre, et que je voie

ce qui s'y passe. — Halte ! et il s'arrêta suivant l'ordre qu'il se donnait à lui-même. — On dirait qu'on s'y chamaille. — Oui, *Musha* ! J'entends crier. — Allons, allons, entrons. Il poussa la porte qui était entr'ouverte, et rencontra les deux sœurs qui s'enfuyaient, éperdues de frayeur, et poussant de grands cris. Il en poussa un lui-même, arraché par la compassion et l'intérêt qu'elles lui inspiraient, mais il ne réussit qu'à les effrayer à son tour.

— Ayez pitié de nous, brave homme ! s'écria Peggy, tandis qu'Anty lui serrait le bras. Ne nous empêchez pas de sortir de cette infâme maison. On a voulu arracher ma sœur de mes bras.

— Moi vous empêcher d'en sortir ! *Ochowns* ! Que le diable me jette avec ses cornes jusqu'à deux pouces du ciel, si je ne suis pas ici pour vous en tirer. Suivez-moi vite, suivez-moi !

Il n'eut pas besoin de répéter cette invitation, les deux sœurs se précipitèrent à la hâte hors de la maison, et dès qu'elles furent dans la rue, leur champion empoigna son *shillelagh* de manière à être prêt à s'en servir, et le fit brandir sur sa tête.

— Si vous dites la vérité, sauvez-nous de cet homme, lui dit Peggy, en lui montrant le soldat, qui sortait à son tour de la maison pour les poursuivre ; sauvez surtout ma pauvre sœur, pour qui j'ai les plus grandes craintes, d'après ce que j'ai vu et entendu.

— Ne craignez rien ni pour elle ni pour vous, lui répondit leur défenseur. — Passez derrière moi et laissez-moi lui parler. — Serviteur, M. le soldat, dit-il en se redressant, avec l'air

d'un héros s'érigeant en champion d'une belle, et s'apprêtant à la défendre contre tout ennemi, homme, esprit, ou démon.

— Pourquoi arrêtez-vous ces jeunes femmes, drôle ? demanda le soldat d'un ton courroucé ; — elles ne vous sont rien.

— À ce que vous dites ; mais que le diable emporte les menteurs ! — Est-ce que vous voulez dire qu'elles ne sont pas les filles de ma propre sœur ! Et en ce cas, n'ai-je pas le droit de les défendre tout aussi bien que si leur nom était Lanigan ?

— Point de vos sornettes irlandaises, Jack ; retirez-vous, et laissez-moi parler à mes cousines.

— N'avancez pas d'un pouce, ma pratique ; je vous en avertis, et cela s'appelle de bon Anglais dans le comté de Munster.

— Vous ne voulez pas vous retirer ?

— Non, de par le gourdin que je porte ; et c'est aussi sûr que si je faisais un gros serment.

— Il le faudra pourtant ; et voilà tout.

Le soldat s'élança rapidement sur le campagnard, qui esquiva son attaque avec agilité, et tournant autour de lui, il lui donna un croc en jambe qui le fit tomber, sans avoir eu besoin d'employer son bâton. Se mettant alors à rire et à danser, il s'écria : Prenez garde à vous, vous allez tomber !

— Misérable ! s'écria le soldat avec fureur, en se relevant ; je te reconnais à présent ; devais-je m'attendre à être humilié ainsi par toi une seconde fois !

— Si cela ne vous convient pas, lui répondit son antagoniste d'un air déterminé, vous avez des jambes, faites-en usage pendant que vous le pouvez ; et bon voyage. — *Bothevation* ! s'écria-t-il en voyant le soldat tirer sa bayonnette de sa ceinture ; vous n'en avez donc pas assez ? Eh bien, voyons !

Il leva son bâton, et en fit le moulinet sur sa tête, en avant, et de côté avec une dextérité si rapide qu'on aurait cru voir la roue d'une voiture courant au grand galop. Le soldat avança, et sa bayonnette frappée par le *shillelagh*, sauta à quelques pas de lui.

— À genoux maintenant, s'écria le vainqueur en le saisissant au collet. Faites ce que vous n'avez pas fait depuis mille ans ; mettez-vous à genoux, m'entendez-vous ? si vous n'obéissez pas, je vous couperai le cou aussi net que si c'était une poignée d'orge. À genoux, vous dis-je, continua-t-il, en le secouant rudement, et en le forçant à s'agenouiller ; à présent joignez les mains ; et demandez pardon à ces deux jeunes femmes.

En même temps, il plaça à deux doigts du cou du soldat la large lame d'un grand couteau.

— Eh bien ! je leur demande pardon.

— Et à Dieu ?

— Oui.

— Et à moi ?

— Et à vous.

— À la bonne heure. — Relevez-vous à présent. Et en même temps, il lui appliqua un vigoureux coup de pied dans

l'endroit le plus propre à faciliter ce mouvement. Éloignez-vous, partez !

— Donnez-moi le temps de reprendre ma bayonnette.

— Vous repasserez demain pour cela, s'écria le vainqueur en la ramassant lui-même. Décampez, vous dis-je, allez au diable ; il y a long-temps que vous en êtes sur le grand chemin. Mais ne cherchez pas à nous suivre, partez d'un autre côté, ou sinon... Et pendant cette exhortation, il continuait à faire le moulinet avec son bâton tenant la bayonnette de la main gauche, et dansait autour des deux sœurs, les yeux fixés tantôt sur ses pieds avec un air de satisfaction, tantôt sur le soldat avec une expression menaçante. Ah ! vous m'avez reconnu, dites-vous ! Eh bien, vous voyez un garçon qui ne rougit pas du nom qu'on lui a donné. Et Peery — car c'était lui — se mit à chanter son couplet favori, en y introduisant une légère variante :

Je suis Conolly Tête-folle
Buvant sec, ne craignant personne, sur ma foi ;
Quelque soldat veut-il avoir affaire à moi ?
Il n'a qu'à dire une parole.

Le combat entre Peery et son antagoniste n'avait duré que quelques instans, pendant lesquels les deux sœurs en attendaient le résultat en tremblant d'inquiétude ; car elles n'osaient fuir, de peur de se mettre dans de nouveaux embarras en courant sans savoir où aller. Mais quand Peery fut victorieux, qu'il cessa de contrefaire sa voix, qu'il se mit à danser, et surtout qu'il proclama lui-même son nom, elles reprirent courage, se serrèrent la main, et remercièrent Dieu du fond du cœur.

— Tu me paieras ton insolence dans une autre occasion, drôle, dit le soldat à Conolly en se retirant.

— Ah, ah ! s'écria Peery, en cessant tout à coup de danser, et en le saisissant de nouveau à la gorge ; — vous me faites souvenir que j'oubliais de m'assurer si vous êtes véritablement celui que je pense. Montrez-moi votre visage, s'il vous plaît. — Oui, sur ma foi, c'est bien vous. — N'ayez pas peur, je ne vous retiendrai pas ; je sais où l'on peut vous trouver sans autre peine que de vous demander, et je laisse le soin de votre carcasse à ceux qui font leur métier de chasser de pareil gibier. Décampez bien vite, ajouta-t-il en baissant la voix, et ne vous montrez pas aux yeux de celle qu'un seul de vos regards pourrait tuer. Il lâcha le soldat, qui s'enfuit sans demander son reste, et disparut.

— Et maintenant, mes bonnes filles, dit Peery en se rapprochant des deux sœurs, venez avec moi.

— N'êtes-vous pas blessé, mon pauvre Peery ? lui demanda Peggy.

— Blessé ! pas une égratignure, miss Peggy ; et cela pour une bonne raison que je vous dirai parce que je sais bien que vous n'irez pas le redire à d'autres ; c'est que ce n'est peut-être pas la première fois que j'ai fait sauter une bayonnette. Mais attendez un moment, que je l'arrange comme il faut. Et tirant de sa poche un bout de ficelle, il y attacha la bayonnette qu'il suspendit sur son dos de la même manière qu'un si grand nombre de ses compatriotes portent leur faucille quand ils quittent l'Irlande et passent la mer pour aller travailler à la moisson en Angleterre. Voilà qui est bien, ajouta-t-il, et quand un bon forgeron l'aura bien battue sur son enclume pour la courber et lui aura mis des dents dans la bouche, j'ai dans l'idée qu'elle pourra m'épargner le prix d'une faucille pour la

récolte prochaine. Allons, marchons ; je sais où vous voulez aller.

— Vous savez donc où est la Tête-de-Bronze ? demanda Peggy.

— Si je le sais ? sans doute. — Un moment pourtant. À présent que j’y pense, du diable si je le sais. Je sais bien que c’est à la Tête-de-Bronze que vous voulez aller, pour voir votre père qui est malade. — Mais par où tourneras-tu pour les y conduire, Peery Conolly ? C’est ce que tu ne sais pas plus que si tu n’étais qu’un enfant de deux mois.

Tandis qu’il parlait ainsi en s’adressant partie aux deux sœurs, partie à lui-même. — Car il avait l’habitude des soliloques, et c’était un des motifs qui faisaient dire dans son canton qu’il avait l’esprit dérangé : l’opinion générale étant que ceux qui ont perdu la raison, se parlent souvent à eux-mêmes. — Pendant qu’il parlait ainsi, il était examiné de très-près à son tour par un être qu’à son costume et à sa conformation on aurait pu croire *ad libitum* homme ou femme, quoiqu’il eut l’honneur de faire partie de ce qu’on appelle le beau sexe. Cette femme avait les épaules aussi larges qu’un porteur de sac à charbon de Dublin. Elle portait un habit d’homme, boutonné jusqu’au menton, un chapeau d’homme, dont la forme était aplatie, enfoncé sur un petit bonnet rond qui proclamait ses droits à son sexe, et un jupon de futaine grise, qui se montrait depuis ses genoux jusqu’à ses chevilles, appuyait encore plus positivement ses prétentions à cet égard. Sous le chapeau et le bonnet on voyait une grosse figure rouge, dont les traits fortement prononcés avaient souffert des injures du temps. Elle portait sous le bras un grand panier plat, qui sentait un peu le poisson, et avait à la bouche une pipe noircie

par la fumée, et dont le tuyau n'avait pas plus d'un pouce de longueur.

— Ouais ! se dit à elle-même cette créature ambiguë, en s'arrêtant tout à coup : N'est-ce pas là Peery Conolly de Tipperary ? sur la gloire de mon âme, il lui ressemble comme deux gouttes d'eau par derrière.

— Ainsi donc vous ne connaissez pas le chemin, Peery ? dit Peggy, ne pouvant peut-être se défendre d'un mouvement secret d'inquiétude, en songeant que son défenseur avait été son amant, qu'il avait parfois l'esprit dérangé, et qu'elle se trouvait complètement en son pouvoir.

— Je le connais à peu près aussi bien, que si nous tombions du ciel en ce moment, répondit Peery ; mais si nous pouvions trouver Molly Houligan, qui demeure avec mistress Taffy dans Pill-Lane, je suis sûr qu'elle pourrait nous l'indiquer.

— C'est lui-même, se dit la femme dont nous venons de faire le portrait, et qui se trouvait alors plus près de lui qu'il ne le pensait ; et il parle de moi, le pauvre garçon.

— Mais ne vous inquiétez de rien, miss Peggy ; ne vous embarrassez pas du chemin, miss Anty ; le jour ne va pas tarder à se montrer ; il y aura du monde dans les rues et à coup sûr nous avons chacun de nous une langue dans notre bouche. Jusqu'alors ne craignez rien et n'ayez peur de personne, tant que les bras de Peery lui tiendront au corps.

— Attends un moment, dit Molly en se parlant toujours à elle-même, je vais t'apprendre que je suis là.

Elle ôta sa pipe de sa bouche, en secoua les cendres, et la mit dans sa poche ; s'essuya la bouche avec la manche de son

habit d'homme, prit son panier à deux mains, le leva en l'air, et s'approchant doucement de Peery par derrière, lui en appliqua un grand coup sur le dos et les épaules, en lui disant en même temps : *Musha* ! Est-ce bien vous que je vois ici, Peery Conolly ?

Peery se retourna vivement, et ne faisant d'abord attention qu'à l'habit et au chapeau, il s'écria : où est la bayonnette ? et il fit tourner la ficelle sur ses épaules pour la prendre. Mais reconnaissant sur-le-champ son nouvel antagoniste, dès qu'il s'en trouva face à face, il prit un air riant et joyeux, et s'écria : *Arragh*, Molly, c'est vous ! et comment vous portez-vous ?

— Comme de coutume, Peery. Et c'est vraiment vous que je trouve ici ce matin ?

— Oui, Molly ; le fils de ma mère. Et ils se secouèrent la main avec affection.

— Mais avec qui êtes-vous donc là, Peery ? demanda Molly, en lançant sur les deux sœurs un regard semblable à celui qu'un parangon de vertu jetterait sur deux femmes suspectes.

— Fi, Molly, fi ! Taisez-vous ! C'est une honte. Je vous dirai qui elles sont, et vous êtes venue tout à propos pour leur donner un coup de main.

— Moi, qu'ai-je de commun avec de pareilles créatures ?

— *Bother*, Molly ! Écoutez-moi ; je vous en conterai le long et le large.

Pendant ce temps, de nouveaux soupçons, de nouvelles inquiétudes, s'élevaient dans le cœur des deux pauvres sœurs ; et la crainte d'être encore exposées à quelques

dangers agit si fortement sur Anty, qu'elle perdit l'usage de ses sens, et tomba dans les bras de sa sœur.

— Voilà donc ce qui en est ? s'écria Molly, en interrompant Conolly au milieu de son histoire, et en courant vers les deux sœurs. — *Musha ! musha !* mes pauvres enfans... *Och ! Murther !* En voilà une qui n'a pas plus de mouvement qu'une pierre !

— Molly, mon cœur, dit Peery, passez-lui le bras autour du corps pour la soutenir. Je n'oserais le faire moi-même.

— Si vous avez le cœur ayez pitié de nous ! s'écria Peggy ; nous sommes étrangères dans cette ville, sans argent, sans amis ; notre père se meurt ou est peut-être mort dans une auberge de Dublin, et nous ne savons comment le rejoindre. Secourez ma pauvre sœur, et Dieu vous récompensera.

— Écoutez-moi, mon enfant, répondit Molly, je demeure à deux pas d'ici dans un cellier fort décent. Venez-y avec moi, vous et votre sœur. Vous y resterez jusqu'à ce qu'il fasse grand jour ; vous vous reposerez sur mon lit, et vous ne manquerez pas de couvertures quand je devrais vous mettre sur le corps jusqu'au dernier haillon qui me couvre le dos, ce qui n'est pas dire grand'chose. Venez, je vous donnerai de quoi vous remettre le cœur ; et tout cela avec *cead mille phalteagh*⁵³, comme nous le disions dans nos pauvres montagnes de L...

⁵³ Cent mille bein vemcer. — Tr.

— Oui, oui, venez ! dit Peery ; malheur à mon âme, si Molly n'a pas bien soin de vous.

— Et quand tous les chrétiens seront debout et commenceront à remuer dans les rues, et que cette jeune fille se trouvera mieux, reprit Molly, nous irons nous mettre à la recherche du vieux papa, et nous le trouverons mort ou vif, s'il est à Dublin. Allons, venez mon enfant ! et elle s'approcha d'Anty pour la prendre dans ses bras.

— Eh bien, dit Peggy, après avoir encore hésité un moment, j'accepte votre offre ; mais, pour l'amour de Dieu, ne nous trompez pas ! si vous n'êtes pas une femme respectable, si vous n'avez pas de bonnes intentions à notre égard... Écoutez-moi ! je n'ai pas dessein de vous offenser ; si je l'ai fait, je vous en demande pardon. C'est la terreur qui me fait parler ainsi. On nous a déjà tellement trompées ! Nous avons tant souffert ! — Bonne femme, ayez pitié de nous ! Ne nous conduisez pas dans de nouveaux dangers ! je vous en supplie à genoux. — Abandonnez-nous — laissez-nous dans cette rue n'importe où, plutôt que de... nous sommes filles de parens honnêtes, et nous avons horreur du péché.

— Le court et le long de l'histoire, miss Peggy, dit Peery, en regardant vers le bout de la rue, c'est que je vois là bas quelqu'un qui m'a tout l'air du soldat, et qui amène avec lui quelques autres coquins pour l'aider. Ainsi, croyez-moi, partez avec Molly sans perdre un instant.

Tout en parlant ainsi, il s'occupait à attacher solidement la bayonnette au bout de son bâton, avec le bout de ficelle dont il avait d'abord fait une bandoulière.

Peggy se releva en tressaillant. Partons, dit-elle à Molly ; je mets ma confiance en vous ; je vous la donne toute entière.

Je remets Anty entre vos mains. Venez ! je vous aiderai à la porter.

— Eh bien, partons, mes enfans, dit Molly ; mais me croire capable de vous tromper !

— *Bother ! bother*, Molly ! s'écria Peery ; ne pensez pas à cela. — Si quelqu'un peut les regarder et leur vouloir du mal, il a ma malédiction, celle de saint Patrice, et celle de sa propre mère ; je ne dis que cela. — Courez, courez ! ils nous ont vus !

— Vite ! vite ! s'écria Peggy. Et pourtant elle s'arrêta encore un moment, pour dire : Femme ! que Dieu agisse envers vous et les vôtres, comme vous agirez envers nous !

— Amen, et de tout mon cœur ! répondit Molly Houligan. Et emportant Anty, avec l'aide de sa sœur, elle les fit descendre dans son cellier, laissant à Peery Conolly le soin de braver la fureur de l'individu qu'il avait traité avec si peu de cérémonie quelques minutes auparavant, et qui revenait avec quelques vauriens de son espèce, mais qui ne portaient pas le costume militaire.

CHAPITRE VI

De très-bonne heure dans la matinée qui suivit le départ soudain d'Anty, David Shearman étant revenu chez son père plus tôt qu'on ne l'attendait, ne perdit pas un instant pour aller voir Peggy. En arrivant à la ferme, il trouva Cauth Flannigan dans un état de terreur et de consternation. Des brigands, lui dit-elle, étaient entrés chez son maître pendant la nuit, avaient volé l'argent et l'argenterie qui s'y trouvaient, et avaient enlevé sa jeune maîtresse Anty. Ignorant qu'un étranger s'était introduit dans la maison la soirée précédente, et qu'Anty, trompée par les apparences, avait consenti qu'il y restât en secret, la pauvre fille ne pouvait soupçonner autre chose quand, en se levant, elle vit qu'on avait ouvert le buffet et les tiroirs, et qu'on avait emporté tout ce qu'ils contenaient de précieux, et qu'après avoir cherché et appelé miss Anty de tous côtés, elle ne put la trouver. À force de la questionner, David Shearman apprit aussi que Peggy était partie seule pour Dublin pour aller rejoindre son père qui y était allé avant elle, et qui y avait été attaqué du typhus. Le jeune homme était stupéfait d'étonnement et d'alarme, quand l'intendant de M. Long, qui était déjà dans la ferme, où il venait de faire une perquisition exacte, mais inutile, entra dans la cuisine, et acheva de l'étourdir en lui contant une autre histoire non moins étrange.

Quelques jours auparavant, lui dit-il, son maître avait reçu d'un individu qui faisait partie de la bande, une lettre qui l'avertissait que Long-Hall devait être attaqué et pillé une certaine nuit, et qu'on se proposait même de l'assassiner. En avouant qu'il avait pris part à ce complot, cet homme ajoutait que si M. Long voulait lui promettre sur son honneur de lui payer mille livres, et de lui faire obtenir son pardon, il lui

donnerait tous les renseignemens nécessaires pour se mettre à l'abri de tout danger, et pour faire arrêter les brigands. M. Long avait répondu, à une adresse indiquée, qu'il consentait à ce qui lui était proposé, et cet homme ne déguisant plus son nom, qui était Ned Studs, lui écrivit une seconde fois pour lui donner un rendez-vous à Dublin, la bande, lui disait-il, devant partir des environs de cette ville.

M. Long partit donc pour Dublin avec le plus grand secret possible, en disant à son intendant, vieux serviteur confidentiel, qu'il l'informerait de ce qu'il aurait à faire. Effectivement il lui apprit bientôt la nuit où l'attaque de Long-Hall devait avoir lieu. La bande ne devait consister qu'en quatre personnes ; une femme nommée Maggy Nowlan que M. Long et son intendant connaissaient ; deux hommes de Dublin, dont Studs donna aussi le nom et le signalement, et un soldat dont tout ce qu'il voulut dire fut que M. Long le reconnaîtrait, quand il le verrait face à face. Aussitôt après avoir reçu cette lettre, l'intendant exécuta ponctuellement toutes les mesures qu'elle lui prescrivait. Il obtint à Nenagh un détachement de soldats qui se rendirent secrètement à Long-Hall la nuit précédant celle de l'attaque, et qui y restèrent cachés toute la journée suivante. Enfin un homme du pays qui, même avant le départ de M. Long, avait donné à entendre qu'il connaissait quelque chose du complot, était parti pour aller rejoindre M. Long à Dublin, parce qu'il croyait pouvoir identifier le soldat dont Studs avait refusé de faire connaître le nom. David Shearman connaissait parfaitement ce dernier personnage ; c'était Peery Conolly.

Arriva la nuit destinée à l'attaque. Quelques soldats restèrent dans la maison ; d'autres se mirent en embuscade à l'extérieur, en se cachant avec soin. On éteignit toutes les lumières, et quand tout dans la maison parut enseveli dans un

profond repos, on entendit les voleurs entrer par une fenêtre du rez-de-chaussée. On ne les troubla pas dans leurs opérations ; on les laissa même commencer le pillage, et alors, au bruit d'une décharge d'armes à feu, qui n'avait pour but que de les intimider, on les arrêta sans coup férir. Mais on n'y trouva que la femme et les deux brigands venus de Dublin, le soldat mystérieux ne s'était pas montré. Quand on questionna les prisonniers à ce sujet, en les serrant de près, ils prétendirent qu'ils ignoraient son nom, et dirent qu'il avait passé une partie de la nuit dans la ferme de Daniel Nowlan. L'intendant était parti aussitôt avec deux soldats pour aller visiter cette maison. C'était lui qui avait rencontré Anty en s'y rendant, et c'était par suite de cette visite qu'il y était encore quand Shearman y arriva.

La pauvre Cauth Flanigan, interrogée de nouveau, soutint avec véhémence, et à ce qu'elle croyait avec vérité, que personne, ni soldat ni tout autre n'avait été admis dans la maison, quoiqu'il fût évident qu'un vol y avait été commis, et qu'aucune porte, aucune fenêtre n'avaient été forcées. Cette circonstance ne faisait qu'augmenter l'embarras général ; personne ne savait ce qu'il y avait à faire ; l'intendant, pour découvrir et arrêter ce soldat, ce voleur inconnu ; David pour retrouver Peggy et sa sœur ; et Cauth pour conserver la vie et l'âme dans le corps de sa vieille maîtresse, qui, effrayée et consternée de tout ce qu'elle venait d'apprendre, et hors d'état de quitter son lit, ne faisait que pousser des cris et des gémissemens et gronder sa servante.

Enfin, ayant entendu Cauth parler de la Tête-de-Bronze à Dublin, comme de l'endroit où Peggy comptait trouver son père, David prit son parti sur-le-champ. Il retourna chez son père, lui apprit ce qui s'était passé cette nuit tant à la ferme qu'à Long-Hall, reçut de lui la confirmation de la nouvelle que

Daniel devait être malade à la Tête-de-Bronze, et prenant le meilleur cheval de l'écurie, il partit à l'instant même pour Dublin.

Comme il changea de cheval à chaque relais, et qu'il ne s'arrêta ni jour ni nuit, il arriva dans la métropole quelques heures avant que les deux sœurs y entrassent. Il connaissait parfaitement la Tête-de-Bronze, située dans Bridge-Street. C'était une ancienne auberge fort tranquille, rendez-vous ordinaire des honnêtes campagnards de toutes les parties de l'Irlande, et il y avait déjà logé lui-même une couple de fois. Dès qu'il y fut arrivé, il frappa à la porte à coups redoublés, et il n'eut pas besoin d'y frapper long-temps, car elle lui fut ouverte sur-le-champ par un garçon dont c'était le tour de veiller pour attendre les voyageurs qui pouvaient arriver par les voitures de la nuit. Dans le fait, avant six heures du matin, et dans le cœur de l'hiver, il ne pouvait s'attendre à être accueilli par une chambrière souriante.

— Avez-vous ici un M. Nowlan ? demanda-t-il, dès que la porte commença à s'entr'ouvrir.

— Oui, répondit en bâillant un garçon pâle et défait, tenant en main un bout de chandelle d'un pouce de longueur.

— Un vieillard ?

— Oui.

— Un homme de campagne ?

— Oui.

— A-t-il été malade ?

— Oui.

— L'est-il encore ?

— Non, il a déjà sorti.

— N'a-t-il pas avec lui une jeune personne sa fille ?

— Non, il est tout seul.

David se tordit les mains et frappa du pied. Peggy aurait dû être arrivée il y avait déjà vingt-quatre heures. Qu'était-elle devenue ? il demanda le n° de la chambre de Daniel Nowlan, monta précipitamment l'escalier, éveilla le vieillard, et sans penser à prendre aucune précaution, lui apprit le départ de Peggy, pour venir le rejoindre, deux nuits auparavant, et la disparition soudaine et inexplicable d'Anty la nuit suivante.

Le corps affaibli du vieillard ne put résister au choc que lui firent éprouver ces deux nouvelles, et il perdit connaissance.

Quand il reprit l'usage de ses sens, ce fut pour s'abandonner à un tel chagrin, qu'il était hors d'état de songer aux mesures qu'il convenait de prendre dans une telle circonstance, et David sentit la nécessité de maîtriser le sien et d'appeler à son aide toute sa force d'esprit. Il craignit que Daniel Nowlan n'eût une rechute de la maladie dont il avait été attaqué, et son premier soin fut d'envoyer chercher le médecin qui l'avait traité. L'arrivée de l'Esculape dissipa toute crainte à cet égard, et il se borna à faire prendre au vieillard une potion calmante. Après son départ, ils se mirent à causer plus tranquillement, David engagea son vieil ami à ne pas perdre espérance, et ils raisonnèrent avec assez de sang-froid sur tout ce qui s'était passé, et sur ce qu'ils avaient à faire.

Pendant qu'ils s'entretenaient ainsi, David apprit que toutes les démarches qu'avait faites Daniel pour découvrir le

marin qui avait pris le nom de John Nowlan, ou qui le portait réellement, avaient été infructueuses. Ils déjeunèrent à la hâte, et quand il fit grand jour, ils firent venir un fiacre et se firent conduire au bureau de la diligence de Limerick, Dawson-Street.

Ils y obtinrent des renseignemens certains, mais qui ne firent que les plonger dans de nouvelles inquiétudes. Ils apprirent que la diligence dans laquelle Peggy était montée, avait versé dans la soirée à environ sept à huit milles de Dublin ; que dans la confusion, suite inévitable de cet accident, on n'avait plus songé à elle, et qu'on n'en avait point entendu parler depuis ce temps. Le conducteur de la voiture qui venait d'arriver, ajouta qu'une jeune fille qui y était montée la nuit précédente sur la route de Nenagh, près de Long-Hall, en était descendue en entrant dans la capitale, à peu de distance des casernes de Richmond, pour rejoindre une jeune personne qu'elle avait appelée sa sœur, et qui semblait être accompagnée par un soldat. Les deux amis se rendirent alors aux casernes et la sentinelle qui était en faction quand Peggy était arrivée, leur rendit compte de ce qui s'était passé en cette occasion, et leur dit que le soldat qui avait été chargé de la conduire à la Tête-de-Bronze, se nommait Tims ; mais il n'était point alors dans les casernes.

David Shearman proposa à Daniel de prendre l'un la droite, l'autre la gauche de la route, et d'entrer dans toutes les auberges et dans tous les cabarets, dans toutes les boutiques qu'ils trouveraient en retournant à la ville, pour tâcher d'obtenir quelques nouvelles informations, après quoi ils se retrouveraient dans un bureau de police dont il demanda l'adresse qu'il donna à Daniel.

Le bon vieillard, les joues enflammées, les lèvres sèches, les yeux humides, et ses cheveux blancs flottant sous son grand chapeau à larges bords, entra dans les boutiques, dans les auberges, dans les cabarets, faisant partout des questions vagues et incohérentes sur ses deux filles. Les uns lui répondaient avec intérêt, les autres avec indifférence, quelques-uns en se moquant de lui, tous sans lui donner aucune satisfaction. Toutes les fois qu'il apercevait un soldat, il courait à lui pour le questionner, mais c'était sans plus de succès. Enfin, étant entré dans Thomas-Street, il s'adressa à deux soldats qui étaient à causer sur le trottoir, et qui, en entendant ses questions tressaillirent l'un et l'autre.

Mais comme nous avançons vers le dénouement de notre histoire, il nous paraît indispensable, avec la permission de nos lecteurs, de faire précéder le compte que nous avons à leur rendre de l'entrevue de Daniel Nowlan avec ces deux soldats, par la conversation qui avait eu lieu entr'eux avant son arrivée.

Ils s'étaient rencontrés par hasard, tous deux fort agités, quoique par différentes causes. L'un, qui était sans armes, courait presque dans la rue, les joues enflammées par la rage, et jetant souvent un coup d'œil derrière lui, comme pour voir si on ne le poursuivait pas. L'autre marchait à grands pas, en sens opposé, les traits également animés, mais plutôt par l'inquiétude et l'alarme que par la fureur. Ils étaient tous deux si absorbés dans leurs pensées, et ils marchaient si rapidement, qu'ils furent sur le point de se heurter, avant de se reconnaître. Ils s'arrêtèrent, comme d'un commun accord, et restèrent un instant les yeux fixés l'un sur l'autre, comme deux anciens amis prêts à entamer une affaire qui va rompre à jamais les nœuds de leur amitié.

— Je vous cherchais, Frank, dit celui des deux soldats qui paraissait dévoré d'inquiétude.

— Chut ! combien de fois ne m'avez-vous pas promis d'oublier ce maudit nom ?

— N'importe. Dites-moi sur-le-champ ce que vous avez fait de la jeune femme qui vous a été confiée ce matin à la porte des casernes. — La sentinelle entre les mains de laquelle j'ai été forcé de la laisser, m'a dit que c'est vous qu'elle a chargé de la conduire.

— Je l'ai conduite où elle voulait aller. Vous la trouverez à la Tête-de-Bronze, si vous voulez la voir. — Adieu ; j'ai une affaire pressante.

— Un instant, monsieur ; je ne crois pas votre histoire.

— Vraiment ? et pourquoi ? demanda Frank, reprenant son sang-froid habituel.

— Saviez-vous qui elle était ? lui demanda l'autre, en le regardant en face ?

— Non. Comment diable l'aurais-je su ? Il faisait noir comme dans un four, et elle avait la tête couverte d'un grand schall. D'ailleurs je n'étais pas en humeur de faire des folies — je ne me doute pas qui ce pouvait être.

— Encore une fois, monsieur, je ne vous crois pas.

— Vous ne me croyez pas ? que m'importe ? Laissez-moi passer.

— Un mot d'abord ; et écoutez-moi bien. — Quand, après deux ans de souffrances et de chagrins je vous rencontrai dans les Indes, le jour même que vous prîtes l'uniforme, et

que vous entrâtes dans le régiment où je servais, vous me dites que votre oncle vous avait chassé de chez lui pour avoir épousé Peggy Nowlan ; que votre père avait refusé de vous recevoir, que votre femme elle-même ne vous témoignait qu'indifférence et ingratitude ; que vous n'aviez pas le moyen de gagner un shilling ni pour elle, ni pour vous ; que vous mouriez de faim, en un mot ; que, vous trouvant sans aucune ressource, vous vous étiez embarqué dans le dessein d'entrer au service des patriotes de l'Amérique méridionale ; que n'ayant pu y réussir, vous étiez arrivé, non sans peine, dans le pays où nous nous rencontrâmes, et que vous étiez fort heureux d'avoir trouvé à vous enrôler comme simple soldat. — Ne m'avez-vous pas dit tout cela ?

— Oui ; eh bien ?

— Écoutez, vous dis-je. — Après avoir laissé cette jeune femme ce matin à la porte de la caserne, il n'y a que quelques heures, savez-vous où je me rendis et de quel devoir j'avais à m'acquitter.

— Non. Je n'étais pas aux casernes. Je ne sais ce qui s'y est passé en mon absence. Je revenais de congé à l'instant où le factionnaire me chargea de conduire cette jeune femme.

— Bien, jusques-là je puis vous croire. Mais pendant votre congé avez-vous vu votre oncle ? Vous êtes-vous jeté à ses genoux comme vous m'aviez dit que vous le feriez ? — Non : — Ne me répondez pas, écoutez-moi encore. Apprenez pour quel motif un détachement dont je faisais partie, est parti ce matin des casernes sous les ordres d'un sergent, plusieurs heures avant qu'il fit jour. Nous étions conduits par un magistrat, et par votre oncle lui-même.

— Damnation ! s'écria Frank, mis hors de garde, en faisant un pas en arrière.

— Oui, par votre oncle en personne ; et nous allions arrêter deux de vos anciens amis, dans une maison isolée à environ sept milles de Dublin.

— Que voulez-vous dire ? — Les avez-vous arrêtés ?

— Ils sont maintenant en prison comme accusés d'être complices du vol qui a eu lieu l'avant-dernière nuit à Long-Hall, et comme prévenus en outre d'assassinat. Tandis que Maggy et ses deux compagnons sont en prison à Nenagh, nous avons amené ici son infâme mère et son frère.

— Je m'en doutais, par l'enfer ! — Quand ce misérable nous quitta, presque au premier relais, je savais que c'était pour nous trahir. — Tout est dit à présent ; il est inutile de chercher à vous tromper. — Aidez-moi à me tirer d'affaire, car je suis en votre pouvoir. — Dites-moi, Studs m'a-t-il nommé à mon oncle ?

— Il lui a dit qu'un soldat devait être du nombre des voleurs, mais il a refusé de le nommer, et maintenant il ne peut plus le faire. — Carey et son fils l'ont assassiné.

— En êtes-vous bien sûr ? — C'est la meilleure de leurs mauvaises actions. — Ils avaient donc découvert la trahison du scélérat ? — Où cela est-il arrivé ?

— Nous avons trouvé le corps dans leur maison, dans le cellier au charbon.

— Eh bien, c'est leur affaire ; quant à moi, il ne me reste qu'à m'enfuir ; car mon oncle me poursuivra sans doute.

— Non ; vous n’avez rien à craindre de votre oncle ; il ne sait pas comment se nomme le soldat que Studs lui a dénoncé sans vouloir lui faire connaître son nom. Moi seul, Frank, moi seul, à l’exception de vos infernaux complices, je devine que vous êtes ce soldat, parce que vous avez été en congé dans ce canton : mais je n’ai nul dessein de vous dénoncer, je laisserai à Dieu le soin de décider s’il doit vous punir ou vous pardonner, pourvu que vous...

— Et comment avez-vous appris cette fredaine de Long-Hall ?

— C’est votre oncle lui-même qui m’a conté tout ce qui s’y est passé. Après avoir rejoint mon détachement, il y a quelques heures, je l’ai reconnu en le voyant. J’ai saisi une occasion de lui dire qui je suis, et il m’a appris tout ce que je vous ai rapporté, — Il m’en a dit encore davantage, car il m’a fait connaître les véritables motifs de votre départ d’Irlande, et m’a parlé aussi de la lettre que vous lui avez écrite de Londres, pour le tromper, en lui faisant croire que vous étiez mort.

— Je ne cherchais ma foi point à le tromper. Je lui avais écrit cette lettre quelques jours avant celui où, d’après le bon plaisir du bonnet noir⁵⁴, je devais danser sans rien avoir sous les pieds. Mais, sans que je m’y attendisse, et dans le fait, sans que je m’en souciasse, la sentence de mort fut commuée en une déportation à vie, ce qu’on appelle un acte de merci.

⁵⁴ Lorsqu’un juge va prononcer une sentence de mort, l’usage en Angleterre, est qu’il se couvre la tête d’un bonnet noir. — Tr.

— Puissant juge des cœurs ! oui vraiment c'en était un.
— Et je suppose que c'est après vous être échappé du lieu de votre déportation, que vous êtes venu dans le pays où nous nous sommes rencontrés ?

— Sans doute. Quoi, maître prédicateur, ayant l'esprit de savoir m'enfuir, auriez-vous voulu que j'y restasse ?

— Quel tissu d'horreurs ! j'avais espéré que cette lettre n'était qu'une fausseté ; que le mari de Peggy Nowlan...

— C'est bon, c'est bon ! Laissez-moi passer, monsieur. Pourquoi me retenez-vous ainsi ? vous voyez que je n'ai pas un moment à perdre. Placé entre Maggy, sa mère, son frère, ces deux autres maladroits coquins, je ne puis manquer de voir bientôt mon oncle reconnaître mon nom et mon identité. Si vous voulez me perdre agissez comme il vous plaira.

— Quand même vos complices vous garderaient le secret, il existe un homme qui apprendra tout à votre oncle du moment qu'il le verra, et il n'en est séparé que par hasard. Il vous a vu rôder dans les environs de Long-Hall quelques jours avant le vol projeté.

— Je le connais. C'est Conolly.

— Lui-même. Quant à moi, je ne veux pas être l'instrument de votre perte. Je ne vous retiens que pour avoir une réponse à la première question que je vous ai faite, et qui a donné lieu à notre entretien. Après vous avoir dit que je ne vous croyais pas quand vous m'avez assuré que vous ne savez pas qui est la jeune femme que vous avez été chargé de conduire, je devais vous prouver qu'ayant appris de votre oncle que la cause de votre fuite d'Irlande n'était pas celle que vous m'aviez alléguée, je ne pouvais plus ajouter foi à vos discours. À présent j'ai de nouvelles raisons pour me méfier de vous. —

Oui, Frank, vous saviez qui elle était, quoique, *moi*, je sois resté une heure à côté d'elle dans une chaise de poste sans me douter que ce fût elle. Quand vous auriez la corde autour du cou, vous n'êtes pas homme à marcher un quart d'heure à côté d'une jeune femme, sans vouloir au moins satisfaire votre curiosité en voyant ses traits. La nature, ou l'habitude, vous a donné un cœur disposé à tous les crimes, mais je crois que l'amour des femmes est sa passion dominante. Vous la connaissiez, vous dis-je ; qu'en avez-vous fait ? Me souvenant du passé, ayant appris tout récemment ce que vous êtes capable de faire, je suis en proie aux soupçons les plus affreux. Suivez-moi sur-le-champ à l'endroit où vous dites que vous l'avez conduite.

— Cela m'est impossible.

— Ne me refusez pas. Si je ne vous livre pas en ce moment à l'autorité civile, c'est à cause d'elle, à cause d'elle seule. Vous ne me quitterez pas jusqu'à ce que... Éternelle Providence ! s'écria le soldat en s'interrompant. Il saisit le bras de Frank comme pour se soutenir, et regarda dans la rue comme s'il eût vu un spectre.

— Qu'y a-t-il donc ? Qu'avez-vous à trembler ? Pourquoi cette pâleur subite ? Lâchez-moi le bras.

— Regardez, Frank, regardez ! — C'est lui !

Daniel Nowlan avançait vers eux en ce moment.

— Laissons-le passer, ou plutôt tournons d'un autre côté, dit Frank ; je ne suis pas disposé à cette entrevue ; je ne veux pas lui parler en ce moment. — Venez par ici.

Mais le père affligé ne leur laissa pas le temps de s'éloigner.

— Pardon, messieurs, leur dit-il, d'une voix qui annonçait l'épuisement de ses forces ; mais vous excuserez un père qui cherche sa fille.

— Monsieur ? dit le compagnon de Frank, en cherchant à prendre un ton d'indifférence, quoique son visage pâle et ses lèvres tremblantes prouvassent qu'il était agité par une terrible émotion.

— Je n'ai pas dessein de vous offenser, Messieurs, dit Daniel en se plaçant devant eux, et en ôtant son chapeau à larges bords.

— Couvrez-vous, Monsieur, couvrez-vous ; ce n'est pas devant nous que vous devez découvrir vos cheveux blancs.

— Je vous remercie, Monsieur ; je vois que vous avez pitié de moi, et Dieu sait que je le mérite, car je suis réduit au désespoir. Vous êtes soldats, Messieurs ; vous devez aimer à soulager celui qui est dans l'infortune et dans l'affliction ; et personne ne peut y être plus que moi.

— Que voulez-vous dire, Monsieur ? Parlez-vous de pauvreté ? vous n'avez pas l'air d'un homme pauvre ?

— Je ne manque pas des biens de ce monde, Monsieur. Dieu m'en avait aussi accordé les joies ; mais, hélas ! il me les a retirées. J'avais un fils, Monsieur, un fils qui... Mais n'importe ce n'est pas ce dont il s'agit, et je crains de vous être importun. Quoi qu'il en soit, il y a plusieurs années que je ne l'ai vu ; j'avais des raisons pour croire qu'il pouvait être à Dublin, et j'y suis venu pour le chercher ! J'y ai été attaqué d'une maladie qui m'a mis à deux doigts de la mort. Ma famille ne l'a appris qu'il y quelques jours ; ma fille aînée est partie pour venir me joindre ; elle doit être maintenant à Dublin, mais je ne l'ai pas vue, et je ne puis la trouver. On dit qu'on l'a vue

avec un soldat, Monsieur, et c'est ce qui me fait prendre la liberté de vous demander si vous pouvez m'en donner quelque nouvelle.

— Quoi ! n'a-t-elle pas été à l'auberge où vous logez ?

— Hélas ! non, Monsieur ! Elle n'y a point paru.

— Vous voyez que j'avais raison de ne pas vous croire, dit à Frank son compagnon, en l'entraînant à quelques pas. Maintenant m'apprendrez-vous ce qu'elle est devenue ?

— Ne me quittez pas si promptement, Messieurs ; vous ne savez pas encore tous mes malheurs. La nuit qui suivit le départ de ma fille aînée, on vola toute l'argenterie et tout l'argent qui se trouvait dans ma ferme, mais ce qui est encore bien pire, c'est qu'on enleva en même temps ma seconde fille.

— Dieu du ciel ! Que me dites-vous là, Monsieur ! s'écria le compagnon de Frank.

— Mon bon Monsieur, répondit Daniel Nowlan en joignant les mains, et en pleurant comme un enfant, — je ne vous dis que la vérité. Le brigand qui m'a volé, a enlevé aussi ma pauvre fille Anty ; on dit même qu'il était vêtu comme un de vous, en soldat — pardon, Messieurs — mais je n'en crois rien : un soldat n'est pas capable de commettre de pareils crimes.

Après un moment de silence, pendant lequel il faisait des efforts évidens pour maîtriser sa colère, le compagnon de Frank le tira encore un peu à l'écart.

— Frank, lui dit-il, d'un ton conciliant, j'ai toujours supposé que vous étiez doué de quelques sentimens d'honneur, du moins sur certains points ; j'espère encore que je ne me suis pas trompé, et que vous ne voudrez pas prolonger la

détresse dont vous êtes témoin, et dont vous êtes la cause. — Parlez, que sont devenues ces deux jeunes filles ?

— J'atteste le ciel que je l'ignore.

— Prenez-y garde, Frank ! — Ne me poussez pas à bout ! — Ne me réduisez pas au désespoir !

— Messieurs, dit Daniel Nowlan, en se rapprochant d'eux une seconde fois, — vous cherchez peut-être les moyens de m'être utiles ; permettez-moi donc de vous dire un mot de plus. Je ne sais comment ma fille Anty a trouvé sa sœur aînée, mais le fait est qu'on les a vues toutes deux avec un soldat, à peu de distance des casernes de Richmond.

— Eh bien, dit à Frank son compagnon, en lui parlant à l'oreille ; — Voici les preuves qui s'accumulent contre vous ; on les a vues avec vous ; qu'en avez-vous fait ? — Allons, Frank, je ne vous crois pas encore assez endurci pour refuser de me répondre. — Nous sommes camarades, nous avons subi les mêmes fatigues, couru les mêmes dangers ; nous avons été amis, frères. — Où sont-elles ? dites-le moi.

— Un rustaud de paysan a réussi à les en faire sortir à l'instant même, et les a emmenées je ne sais où.

— C'est un nouveau mensonge, Frank ; vous n'êtes pas homme à vous laisser enlever si facilement votre proie. — Encore une fois, prenez-y garde : ma patience est à bout. — Répondez ! où sont-elles ?

— Je vous ai déjà répondu.

— Monstre ! s'écria son compagnon, en le saisissant au collet et en le secouant avec force, tandis que Daniel commençait à les regarder tous deux avec plus d'attention ; où est ta première victime, la pauvre Peggy ? Qu'as-tu fait de la

malheureuse Anty ? confesse la vérité, misérable ! où sont mes deux sœurs ?

— Ses sœurs ! s'écria Daniel Nowlan, tout tremblant, ses mains jointes élevées vers le ciel ; et ses yeux baignés de larmes fixés sur les traits de son fils ; — louange à Dieu ! Béni soit le seigneur ! c'est leur frère ! c'est John ! c'est mon pauvre fils !

— Oui, mon père, c'est lui, dit John en se tournant vers le vieillard sans lâcher Frank Adams ; — c'est le coupable John qui se trouve en ce moment bien puni de toutes ses fautes. — Je n'ose me jeter à vos genoux, mon père — je n'ose vous supplier de me pardonner — je le ferai, mais il y a quelque chose de plus pressant.

Le vieillard ôta son chapeau, tomba à genoux sur les pierres du trottoir, et répéta plusieurs fois avec ferveur, les bras étendus vers le ciel, et d'une voix que l'excès de son émotion rendait inarticulée : — Gloire et louange à Dieu ! Que son saint nom soit béni ! un groupe de spectateurs curieux ne tarda pas à se former autour d'eux.

— menteur abominable ! traître infâme ! s'écria John en s'adressant à Frank. — Ne me tiens pas plus long-temps dans le doute. Rends à ce vieillard ses deux filles ! dis-lui si elles vivent, et si elles sont toujours dignes de lui ! — Plus de mensonges, ni de subterfuges ! Conduis-nous près d'elles à l'instant — à l'instant même ! Si tu t'y refuses, si tu ne les représentes pas sur-le-champ, je te jure, par celui qui sera juge entre toi et moi, que tu ne périras que de ma main.

— Lâchez-moi ! Je vous ai dit tout ce que je puis vous dire ; et c'est la vérité.

— Détestable scélérat ! s'écria John, en tirant sa bayonnette.

— John ! John Nowlan ! Mon fils ! s'écria Daniel en marchant sur ses genoux pour s'approcher de lui, et en serrant ceux de son fils ; — ne vous souillez pas de son sang ; donnez-moi vos deux mains, et jetez-vous dans les bras de votre père.

John poussa un cri d'angoisse, remit la bayonnette dans son fourreau, cria aux spectateurs : — Assurez-vous de lui ! c'est un voleur ! un meurtrier ! un scélérat couvert de tous les crimes ! et relevant son père, il reçut ses embrassemens, et se jeta ensuite à ses pieds, en fondant en larmes.

Le vieillard chercha à son tour à relever son fils, ce qu'il n'aurait pu faire s'il n'eût été aidé par quelques spectateurs ; et ils se jetèrent encore dans les bras l'un de l'autre.

— Ne pleurez pas, John ; ne pleurez pas mon fils, dit Daniel ; tous nos maux sont finis, et nous verrons encore des jours heureux. Nous achèterons votre congé, et notre père céleste vous pardonnera comme je vous pardonne. Quand nous aurons retrouvé Peggy et Anty, et que nous serons de retour à la maison, nous...

L'attention de John fut détournée par les efforts que Frank faisait pour s'échapper.

— Tenez-le bien ! s'écria-t-il.

— Vous n'avez pas besoin de me le recommander, répondit un homme qui tenait Frank au collet, et dont l'accent était Anglais. Il est maintenant mon prisonnier. Il y a quelque temps que je le guette pour mettre à exécution un décret de prise de corps rendu contre lui à Londres pour s'être ennuyé trop tôt à Botany-Bay. Mais si vous avez quelque chose à

démêler avec lui, vous pouvez nous suivre au bureau de police où je vais le conduire.

— Oui, c'est tout ce qu'il me reste à faire ; et perdre une seconde serait pécher contre le ciel. — Ne résiste pas ! si tu fais un mouvement pour t'échapper, je t'enfonce ma bayonnette dans le cœur. — Marche, et prouve-moi que je n'ai pas causé, grâce à toi, la honte ou la mort de mes sœurs, et que ma tête ne sera pas chargée de la malédiction de mon père, de ma mère, et de toute la nature. — Venez, mon père, venez.

L'officier de police emmena son prisonnier, à côté duquel John marchait, tenant sa bayonnette à la main, et donnant le bras à son père, et ils se rendirent au bureau de police, suivis d'une foule qu'avaient rassemblée la compassion et la curiosité.

CHAPITRE VII

Tandis que les individus dont nous venons de parler, se rendent au bureau de police, il est à propos que nous nous y transportions avant qu'ils y arrivent, car nous avons à lever le rideau de notre dernier acte sur quelques autres personnages de notre histoire, auxquels nous espérons que nos lecteurs prennent autant d'intérêt que nous.

Ce bureau de police était placé sur un des quais de cette ville de quais, Dublin. Sur un fauteuil, derrière une table, était assis un vieillard instruit, aimable, mais un peu sourd, pour qui la profession d'avocat, qu'il avait embrassée dans sa jeunesse, n'avait pas été assez lucrative pour l'empêcher d'accepter, au commencement de l'automne de sa vie, la place plus certaine et plus profitable de magistrat de police. À côté de lui était son élève, et une couple d'officiers confidentiels. Sur les deux flancs étaient rangés des watchmans et des constables qui amenaient devant lui les ivrognes et les vagabonds qu'ils avaient arrêtés pendant la nuit, et qui attendaient leur tour pour faire leur rapport. Mais en face du digne magistrat, au moment où nous entrons dans la salle d'audience, étaient plusieurs de nos connaissances ; Peery Conolly, Molly Houligan, Anty Nowlan, à qui le magistrat avait fait donner une chaise, attendu l'état de faiblesse dans lequel elle était encore, et Peggy, debout près de sa sœur, et lui tenant une main. Peery et Molly haranguaient successivement le magistrat avec beaucoup de véhémence.

— Oui, Votre Révérence, dit Peery.

— Taisez-vous donc, Peery, dit Molly, Révérence ! — Pardon, mylord ; c'est un coucou qui arrive des champs ; il ne sait pas encore parler — oui, mylord.

— Oui ! répète le magistrat qui appliquait à son oreille droite sa main formée en cornet afin de mieux entendre, quoique les deux interlocuteurs criassent assez haut pour qu'il n'eût pas besoin de ce secours. — À quoi répondez-vous oui, bonnes gens ? Écoutez-moi un instant.

— Certainement, Votre Honneur, dit Peery.

— Dites tout ce que vous avez dans l'âme, mylord, ajouta Molly avec un ton presque de protection.

— Je vous remercie de la permission, bonne femme. — Je désire savoir si je vous ai bien compris. Ne disiez-vous pas que vous emmeniez ces jeunes femmes dans votre demeure, et que... ?

— Oui, mylord, dit Peery adoptant le titre que Molly donnait au magistrat, et que c'était cela qui avait occasionné le *Scrimmage*⁵⁵.

— Le quoi ?

— Je vous dis, mylord, que c'est un pauvre garçon qui arrive des marécages. Il veut dire la *ruction*.

— Et que signifie la *ruction* ?

⁵⁵ *Scrimmage* et *ruction* : Ces deux mots signifient une querelle suivie de coups. — Tr.

— Dieu nous protège, mylord ; il n'y a pas une âme chrétienne en Irlande qui ne le sache. — La bataille, mylord.

— Oui, c'est cela, oui, Votre Honneur, dit Peery. Molly les faisait descendre l'escalier de son cellier, quand voilà maître le soldat qui arrive avec d'autres coquins. — Ah, ah, manant que vous êtes, me dit-il, vous allez me le payer à présent. — Avancez ! lui dis-je en lui présentant mon bâton au bout duquel j'avais attaché le *sprong*...

— Qu'appellez-vous *sprong* ?

— La bayonnette, mylord.

— Taisez-vous, Peery, et laissez-moi parler à Mylord, — Comme nous étions au bas de l'escalier, mylord...

— Non, Molly, vous vous trompez ; vous n'étiez pas encore descendues, quand...

— *Musha* ! laissez-moi donc parler Peery ! — Vous voyez, Mylord...

— J'entends beaucoup de mots fort étranges, mais je ne vois rien. Taisez-vous tous deux. — Ma bonne fille, — l'aînée je veux dire — racontez-moi le reste de l'affaire, le plus brièvement possible.

— Je le ferai aussi bien que je le pourrai, monsieur.

— Mettez-y le temps, ne vous troublez pas.

— Je vous remercie, monsieur. — Lorsque nous arrivions à la demeure de cette bonne femme, nous vîmes Peery Connolly accourir vers nous, suivi par le soldat, et par quelques autres hommes de fort mauvaise mine. Nous nous hâtâmes de descendre dans le cellier ; mais quand nous y fûmes,

j'entendis qu'on se querellait, et qu'on se battait dans la rue. Je remontai l'escalier en poussant de grands cris, car je craignais que Peery ne fût pas en état de leur résister, et je voulais le faire descendre avec nous ; mais quelques braves gens avaient pris son parti, et le soldat et ses amis étaient en fuite.

— C'est mot pour mot ce qui est arrivé, dit le héros de l'histoire.

— Aussi net qu'A, B, C, ajouta Molly, en frappant d'une main sur l'autre.

— Silence ! s'écria le magistrat. — Et alors êtes-vous restées chez cette femme ?

— Oui, monsieur, et puisse le ciel la récompenser ! pour dire la vérité, j'avais d'abord quelque méfiance, mais elle l'a bientôt fait disparaître par tous les soins qu'elle a eus pour ma sœur et pour moi.

— Et Peery qui était dans la rue, mylord, ajouta Molly, montant la garde au haut de l'escalier, avec la bayonnette attachée au bout de son bâton.

— Ainsi donc, vous vous présentez ici pour rendre plainte contre ceux qui vous ont insultées ?

— Non, monsieur, nous leur pardonnons, et nous désirons que Dieu leur pardonne.

— Non, mylord, dit aussi Peery, ils arriveront assez vite à la potence, sans que nous les y poussions. À la vérité, ajouta-t-il en faisant un signe des yeux au magistrat, et en agitant légèrement son gourdin, il n'y aurait pas grand mal de les faire danser un peu au son de cet instrument, et cela pourrait

leur être utile ; mais ce n'est pas une raison pour que nous devenions des délateurs⁵⁶.

Non, non, on n'aura pas cela à nous jeter au nez quand nous serons de retour dans le Tipperary. Et en finissant ces mots, Peery se redressa avec un air d'indignation qu'on pût le supposer capable de vouloir livrer à la vengeance des lois son plus mortel ennemi.

— On m'a dit que vous étiez venues à Dublin pour y chercher votre père ; désirez-vous le secours de quelque officier de police pour vous aider à le trouver ?

— Oh ! monsieur ! Peggy n'en put dire davantage.

— *Avoch*, monsieur ! dit Peery ; il est trop tard.

— Je vous demande pardon, monsieur, dit Peggy en essuyant ses larmes ; je vais tâcher de vous l'expliquer. Ce pauvre jeune homme a été chercher mon père à l'auberge où nous savions qu'il logeait, mais il y apprit qu'il en était parti quelques instans auparavant avec une autre personne, et qu'on ne savait où il était allé : de sorte que nous croyons, nous espérons, qu'il est retourné chez lui. Ainsi, monsieur, comme on m'a volé sur la route tout l'argent que j'avais ; que ma sœur était partie de chez nous sans en avoir ; et que nous sommes étrangères à Dublin, nous sommes venues ici... cette bonne femme nous y a amenées... pour... pour demander... Oh ! Anty ! Anty ! s'écria-t-elle, hors d'état d'en dire

⁵⁶ La délation est tellement en horreur en Irlande, que, dans les procès criminels, il est quelquefois difficile de déterminer les témoins à faire leur déposition. — Tr.

davantage ; et versant un torrent de larmes, elle appuya sa tête sur l'épaule de sa sœur.

— Regardez-les, Votre Honneur, regardez-les, dit Peerry, et vous verrez ce qui en est. Au surplus je vais vous en dire le long et le large. Leur père étant parti, elles n'ont plus rien à faire à Dublin, et elles voudraient retourner chez elles en sûreté. Le peu que Molly et moi nous avons, est à leur service, mais elles ne veulent pas en entendre parler, et d'ailleurs cela ne suffirait pas. Il y a maintenant à Dublin ou dans les environs, un homme fort riche, un de mes amis, qui ne nous laisserait dans l'embarras ni elles ni moi, mais nous ne savons où le trouver, et peut-être est-il déjà parti aussi comme Daniel Nowlan. Ainsi donc nous venons vous prier de faire quelque chose pour elles, et si votre Révérence voulait seulement dire un mot au conducteur de la diligence pour qu'il les place sur l'impériale, sans exiger qu'elles paient leurs places d'avance, bien certainement...

— Faites-le, mylord, faites-le, dit Molly, de grosses larmes coulant sur ses traits masculins, et puissiez-vous avoir une longue vie, une heureuse mort ; et un jugement favorable !

— Cette histoire est vraiment touchante, et leur situation paraît pénible, dit le magistrat ; mais on a recours à tant de ruses pour en imposer ! — Ces jeunes femmes connaissent-elles quelqu'un qui puisse répondre d'elles ?

— *Och !* j'en répondrai, mylord, dit Molly Houligan.

— Et qui êtes-vous, s'il vous plaît ?

— Un panier, mylord, répondit Molly, en faisant une révérence.

— Comment, un panier !

— Oui, mylord, panier chez mistress Taffy.

— Je ne vous comprends pas.

— Je vais vous l'expliquer, Votre Honneur, dit Peery. Elle veut dire qu'elle est porteuse de panier au service de mistress Taffy, la grosse marchande de poisson, dans Pill-Lane. Il y a long-temps que je connais Molly ; et moi qui vous parle, je vous répondrai d'elle, et de ces deux jeunes filles par-dessus le marché, voyez-vous.

— Et qui êtes-vous vous-même ?

— Peery Conolly, mylord, répondit pour lui Molly Houligan, fort judicieusement ; car les jambes de Peery commençaient à se trémousser, et son bâton se levait pour décrire un cercle autour de sa tête, pronostics infailibles qu'il allait répondre en dansant, et en chantant son couplet favori, — Peery Conolly, né de père et de mère fort honnêtes, quoique ce soit moi qui le dise.

— Un déserteur du capitaine Rock, probablement ?

— Non, en vérité, Votre Honneur, répondit Peery, en changeant tout à coup de ton et de manières, et en prenant un air de simplicité naïve. Je ne nierai pas qu'il n'y ait eu dans notre endroit quelque chose de semblable ; mais je n'ai jamais eu de goût pour leurs expéditions nocturnes. Il est bien vrai aussi qu'ils ont voulu me faire prêter le serment, mais je m'y suis refusé fort et ferme ; et de crainte qu'ils n'en conservassent de la rancune, je suis venu dans un endroit où j'étais sûr de trouver la paix et la tranquillité. Voilà la sainte vérité, Votre Honneur, puisque vous voulez la savoir.

— Suffit ! nous n'élèverons aucun doute sur votre loyauté, quoique nous puissions en avoir sur votre simplicité ; et plus j'examine ces deux jeunes femmes, plus je trouve que leur air de franchise et d'honnêteté répond suffisamment pour elles. — Officier, prenez cet argent ; payez leurs places à la diligence, et veillez sur elles jusqu'à leur départ.

— Long règne à Votre Honneur ! s'écria Peery. — Venez, mes enfants, venez ; à présent vous êtes sûres d'arriver chez vous sans danger. — *Murther !* — Une interruption ! Place, vous autres, place !

Peery se fit jour à travers la foule, et courut vers la porte, qu'on venait d'ouvrir pour faire entrer de nouveaux personnages. Il revint bientôt, dansant devant Daniel Nowlan, et chantant à pleine gorge son couplet favori, malgré tous les efforts des officiers de police pour calmer ses transports.

— Savez-vous qui vous a amenée ce matin dans la chaise de poste, Peggy ? demanda le vieillard, après avoir plusieurs fois embrassé tendrement ses deux filles.

Peggy allait lui répondre, mais elle fut interrompue par Peery qui s'écria tout à coup : Que vient faire ici cet autre brigand de soldat ? et il retourna vers la porte contre laquelle John Nowlan restait appuyé, les yeux fixés sur ses sœurs, tremblant, et pouvant à peine respirer.

— Tout doux, Peery, tout doux ! lui dit John à demi voix. Approchez-vous de moi, et donnez-moi votre bras, car je puis à peine me soutenir. — Ne me reconnaissez-vous pas ? — je suis leur frère — John Nowlan.

— *Och ! Mille murthers !* — oui sur ma foi, c'est vous ! — Appuyez-vous sur moi, mon pauvre garçon, mon pauvre prêtre John !

— Elles ne me reconnaîtront pas. — Croyez-vous qu'elles puissent me reconnaître ?

Peggy l'avait déjà reconnu. Ses yeux fixés sur lui, du moment qu'il avait paru, avaient retrouvé, sous l'uniforme militaire, les traits d'un frère chéri, quoique changés par les années, par les fatigues, et par les chagrins ; et elle courut se jeter dans ses bras en poussant un cri de joie. — C'est votre frère John, Anty, dit Daniel Nowlan à sa sœur, qui regardait Peggy avec un air de surprise.

— Lui, mon frère ! — Oh ! il faut que cela soit, car ma sœur le presse dans ses bras ; et d'ailleurs vous devez le connaître. Mais vous ne savez pas tout le plaisir que j'éprouve en apprenant que c'est là mon frère ; je vous en expliquerai la cause une autre fois ; car à présent il faut que je l'embrasse à mon tour.

Daniel la conduisit près de son frère, et ils s'embrassaient tendrement, quand ils tressaillirent en entendant Peery pousser un nouveau cri : Ma bayonnette ! c'est tout de bon à présent ! ma bayonnette ! Et de quelle surprise, de quelle terreur, de quelle horreur, les deux sœurs ne furent-elles pas saisies, quoique par suite de causes différentes en voyant le misérable Frank, qu'un officier de police tenait toujours au collet, s'avancer vers la table du magistrat, le visage pâle et défait, les yeux égarés, et le pas chancelant.

John Nowlan obtint la permission du magistrat pour faire passer son père et ses sœurs dans une chambre voisine, ce qui leur épargna la vue du spectacle horrible qui termina cette scène.

L'officier de police de Londres, qui avait arrêté Frank Adams, se disposait à rendre compte au magistrat des motifs

de cette arrestation ; mais il se tut en voyant arriver un autre magistrat, accompagné de M. Long, et suivi d'officiers de justice entre lesquels marchaient la mère et le frère de Maggy Nowlan. Lorsque M. Long aperçut son neveu, il resta stupéfait d'horreur, et Frank lui-même montra quelque émotion. Peery Conolly s'était glissé derrière celui-ci, et il lui dit à voix basse :

— *Murther* ! Quel idiot êtes-vous de vous être laissé pincer de cette manière ? Je n'avais pas dit un seul mot contre vous. Si vous aviez eu sous votre crâne autant de cervelle qu'il y en a dans la tête d'un veau d'un mois, il y a long-temps que vous seriez hors de Dublin ; et à présent... Que le Seigneur nous protège ! ajouta-t-il en s'interrompant, effrayé de l'expression sinistre des regards de celui à qui il parlait.

Frank fixa les yeux sur ceux de Peery avec l'air d'un désespoir calme et profond. Ses mains, qui étaient chargées de fers, firent un léger mouvement sous le manteau d'uniforme qui était jeté sur ses épaules. Au même instant ses yeux se contractèrent, tous les muscles de son visage furent agités, il se mordit la lèvre inférieure, il chancela à droite, puis à gauche, et il serait tombé s'il n'eût été soutenu par ses deux voisins.

Tandis que tout le monde le regardait, on entendit quelque chose tomber à ses pieds. L'officier se baissa pour le ramasser. C'était un couteau pointu et bien affilé, dont la lame était ensanglantée. Pendant qu'il faisait ce mouvement Frank tomba, et l'on vit son sang ruisseler sur le plancher. Cachant ses intentions, à l'aide de son manteau, il s'était enfoncé son couteau dans le cœur, pendant qu'il avait les yeux fixés sur Peery.

Il eut encore la force de soulever la tête ; sa vue à demi éteinte parut chercher son oncle, et l'ayant aperçu, il lui dit

d'une voix faible : — C'était tout ce que je pouvais faire pour vous, Monsieur, — cela me sauve des mains du bourreau.

On le releva pour le porter dans un hôpital voisin, mais il était mort quand il y arriva.

Lorsque la confusion occasionnée par cette catastrophe soudaine se fut un peu calmée, M. Long, quoique ému jusqu'au fond de l'âme par cette scène tragique, fut obligé de porter son accusation contre mistress Carey et son fils. Le jeune meurtrier frémissait de désespoir en songeant au sort qui l'attendait, mais sa mère ne montrait aucune émotion. Les vêtemens déchirés, les cheveux épars, et les bras croisés, elle était debout, droite et immobile comme une statue. Ses grands yeux noirs, jadis si beaux, mais ayant le caractère de ceux d'une hyène, se fixaient tranquillement, tantôt sur ses accusateurs, tantôt sur le magistrat. On ne voyait en elle aucun symptôme de fureur ; mais son regard calme et sauvage avait quelque chose d'effrayant.

— Misérable femme, lui dit le magistrat, est-il possible que vous ne trembliez pas ?

— N'êtes-vous pas assez savant pour le voir ? lui répondit-elle, en serrant ses bras encore plus fortement contre son sein. Eh bien ! tâtez cela, vous, ajouta-t-elle en saisissant tout à coup la main d'un officier de justice qui était près d'elle, et en lui faisant appliquer le doigt sur son pouls, le vôtre bat-il plus tranquillement ? L'officier se détourna avec dégoût et indignation, et dit que jamais l'innocence endormie n'avait eu le pouls plus calme et plus régulier.

M. Long après s'être acquitté de la tâche pénible qui lui était imposée, alla rejoindre Daniel Nowlan et ses enfans, que

David Shearman venait de rejoindre. Tous partirent de Dublin le jour même, accompagnés de Peery Conolly.

Ce fut environ un mois après cet événement que, pendant une excursion que je faisais dans les montagnes de Llieue-Illeum, je fis la connaissance de la famille Nowlan, et que j'appris les détails qu'on vient de lire. John Nowlan souffrait encore d'une fièvre dangereuse dont il avait été attaqué presque en rentrant dans la maison paternelle. Quand j'y fis une seconde visite, environ neuf mois après, je le trouvai rendu à la santé, et ayant recouvré, en grande partie, sa tranquillité d'esprit. Il avait repris l'habit noir, et ne s'occupait plus que d'études religieuses. Ses infortunes et son expérience avaient imprimé sur tous ses traits un caractère de chagrin tranquille, et l'humilité que lui inspiraient les fautes dont il se repentait sincèrement, respirait dans son air, dans son ton et dans toutes ses manières. Il me dit qu'il espérait pouvoir bientôt adoucir les remords cruels qui ne cessaient de le poursuivre, en se dévouant tout entier aux devoirs de la sainte profession dont son évêque lui avait promis de lui permettre de reprendre les fonctions, quand le temps d'épreuve qu'il lui avait prescrit, serait expiré.

Pendant mon second séjour sous le toit véritablement hospitalier de Daniel Nowlan, j'eus le plaisir d'être témoin du mariage de David Shearman avec Peggy. Il fut célébré par M. Kennedy. Le frère Shanagan, après avoir fait une excellente quête, distribua à tous les convives le gâteau de la mariée⁵⁷. M. Long assista au repas nuptial, et il n'avait pas oublié

⁵⁷ Coutume anglaise. Dans toutes les noces il y a un gâteau qu'on appelle ainsi. On en donne une tranche à tous ceux qui sont présents. On en envoie même aux parens ou amis absens, et quelquefois à une

la promesse qu'il avait faite de donner une dot à Peggy, ce fut une des soirées les plus gaies que j'aie passée de ma vie. La danse succéda au festin, et comme j'étais un peu en train, je dis à l'oreille de la gentille Anty que j'espérais qu'elle me donnerait bientôt aussi l'occasion de danser à ses noces. — C'est une honte, me dit la jeune espiègle, de mettre de pareilles choses dans la tête d'un enfant de mon âge. — Employant toujours le ton de la plaisanterie, je l'assurai qu'elle se trompait. Elle se prêta au badinage, et me demanda si je voulais me charger de lui présenter un mari. — S'il n'est ni trop petit, ni trop gros, ni trop vieux, ni trop laid, ajouta-t-elle, vous verrez que je ne suis pas trop difficile. — De question en question, je l'amenai à me faire la description de celui qu'elle consentirait à prendre pour époux. Elle voulut sans doute s'amuser à mes dépens, car il me sembla — j'ai peut-être un peu trop d'amour-propre — que ses réponses, faites avec un peu de malignité, pouvaient m'être applicables. C'est un objet qui mérite de graves réflexions ; mais, quoi qu'il en soit, on me reverra encore dans la Famille Nowlan.

FIN

grande distance. Certaines jeunes filles placent leur portion de gâteau sous leur oreiller, dans l'espoir de voir, pendant la nuit, celui qu'elles doivent épouser. — Tr.

À propos de cette édition électronique

Texte libre de droits.

Corrections, édition, conversion informatique et publication par le groupe :

Ebooks libres et gratuits

<https://groups.google.com/g/ebooksgratuits>

Adresse du site web du groupe :

<https://www.ebooksgratuits.com/>

Juin 2025

— **Élaboration de ce livre électronique :**

Les membres de *Ebooks libres et gratuits* qui ont participé à l'élaboration de ce livre, sont : FrançoiseS, AlainC, Coolmicro.

— **Dispositions :**

Les livres que nous mettons à votre disposition, sont des textes libres de droits, que vous pouvez utiliser librement, à une fin non commerciale et non professionnelle. Tout lien vers notre site est bienvenu...

— **Qualité :**

Les textes sont livrés tels quels sans garantie de leur intégrité parfaite par rapport à l'original. Nous rappelons que c'est un travail d'amateurs non rétribués et que nous essayons de promouvoir la culture littéraire avec de maigres moyens.

Votre aide est la bienvenue !

**VOUS POUVEZ NOUS AIDER À FAIRE CONNAÎTRE CES
CLASSIQUES LITTÉRAIRES.**